


UNS. 105 D. 26
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



NOUVELLE BIBLIOTHEQUE DE LITTERATURE, D'HISTOIRE, &c. OU CHOIX DES MEILLEURS MORCEAUX TIRÉS DES ANA.

*Par M. G******

TOME SECOND.



A LILLE,
De l'Imprimerie de J. B. HENRY, grand'Place, près la rue de Tenremonde.
ET A PARIS,
Chez DURAND, le Neveu, rue Saint Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXV.

Avec Permission & Privilege du Roi.



L'ESPRIT DES ANA.



REMARQUES SUR LES LANGUES.



ON dit un volume pour un livre, de *volvere* plier, parce que les lettres, & les ouvrages des anciens, étoient écrits sur des feuilles extrêmement longues, lorsque la matiere le requéroit, & qu'on les plioit comme un rouleau. Scal.

On dit également en latin, *vescor folia*, & *vescor foliis*, comme Varron le fait voir dans son livre *de Re rust.*

Scal. *ticâ*, pag. 79., où il dit : *his quæcumque jubentur veſcuntur ut folia ficulnea.*

p. 1. Le mot de *feu*, tel pour défunt, vient du mot latin *fuit*, dont on ſe ſervoit anciennement, pour dire il eſt mort.

p. 3. On diſoit autrefois par un ſeul mot, *inciter les chiens les uns contre les autres*, *accometre.* Il eſt dommage que l'uſage proſcrive les termes expreſſifs & énergiques, ſans en ſubſtituer d'autres à leur place.

Acinus, ſignifie proprement un grain de Raiſin, ou le pépin d'une Grenade ; ce mot eſt ſans doute l'origine du mot François, *aine*, qui ſignifie le marc de la vendange.

p. 7. On a appellé *mommies*, les corps des Egyptiens, parce qu'on les embaumoit avec un parfum qu'on appelloit *Amomum.*

p. 9. Les anciens diſoient d'une maniere honnête, *aquam ſumere*, pour piſſer, *aquam peto*, pour je vais piſſer, ce qui revient à notre maniere de parler, faire de l'eau.

p. 12. Le mot d'*avives*, vient du latin *ab aqua viva*, comme qui diroit *eau vive*,

parce que les chevaux ayant bû de l'eau vive & fraîche ayant chaud, contractent une pleurésie qui se guérit par la saignée. Scal.

Balearium hordeum, l'orge des Isles Baléares, est notre Baillarge. p. 17.

Bura vel Buris, c'est le manche de la charrue, dont le bout étoit appellé *mannulea* ou *manica*, parce qu'il se tient dans la main; le bois de la charrue, se nommoit chez les latins, *stiva*. p. 26.

Cementa cementæ, vel cementum cementi, étoient chez les anciens de grandes pierres taillées & polies, dont on couvroit les tombeaux, & c'est delà sans doute d'où nous est venu le mot de cimetiere. p. 29.

Columbar, signifie proprement un trou fait dans une muraille, ou ceux qu'on faisoit anciennement aux galeres pour laisser passer les rames; c'est sans doute de ce mot, que vient celui de *colombier*.

On appelle peut être *cornards*, ceux dont les femmes ne sont pas fidelles, parce que chez les anciens, on avoit coutume, pour se moquer de quelqu'un, p. 38.

Scal. s'exprime en peu de mots, elle n'a aucune analogie avec l'Hébreu, mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en a avec l'Allemande, ayant plusieurs mots communs avec elle, comme, pere, frere, sœur, & autres semblables.

L'Hébreu n'a pas d'autre différence avec le Siriaque & le Chaldéen, si l'on en excepte les caracteres, qu'il y en a entre le Latin & l'Italien.

p. 70. *Lix licis*, signifioit chez les anciens Romains, des cendres & de l'eau; il est même probable, que ce mot a une même origine que *liquor*. De *lix*, ils firent *lixivium*, & de celui-ci, les François ont fait *lessive*.

p. 75. On appelloit chez les Romains, *Missilia*, tout ce qui se jettoit du théatre, comme des médailles, des fruits, dont les Consuls ou ceux qui donnoient le spectacle, gratifioient le peuple. Ce mot vient de *mittere*.

p. 77. Grand nombre de mots Latins sont dérivés de la langue Dorique, qui se parloit à Tarente, Colonie des Grecs, mais tournés cependant suivant l'analogie Eolique.

p. 80. On appelle en Latin *Oræ*, ce que

nous appellons *Pones* en François, lesquelles sont faites d'osier, & *cumeræ*, lorsqu'elles sont de joncs ou de paille. Les *Pones* sont des vaisseaux ventrus, où les pauvres gens mettent leurs grains. Scal.

La langue Arabique est non seulement très-sonore, mais peut-être la plus riche & la plus abondante qu'on connoisse; elle est très-utile pour l'explication de beaucoup de lieux de l'écriture. Perro. p. 18.

La langue Arménienne est facile à apprendre; le caractere en est particulier. p. 23.

Le mot de sire, vient du mot *herus*; les Allemands en ont fait leur mot *her*, les Italiens & les Anglois *mester*, & les François *messire*. p. 170.

Il y a cette différence entre ces trois langues, la Françoise, l'Espagnole & l'Italienne, que celle-ci doit une partie de son mérite & de sa douceur, à ce tour particulier & à cet usage qu'elle a d'exprimer tout en diminutifs, & par là elle est très-propre au langage de l'amour; l'Espagnole tire sa noblesse & sa pompe, des expressions gigantesques & des hyperboles qui lui sont ordinaires. Pour la Françoise, elle p. 192.

Verso. ſemble tenir un juſte milieu entre les deux ; elle paroît faite pour être l'expreſſion de la raiſon, ne repréſentant les choſes que comme elles ſont ; c'eſt par là qu'elle eſt plus propre pour l'hiſtoire, la controverſe, la théologie, & pour la Philoſophie. Charles V. l'appelloit la langue d'état. Les langues commencent par la néceſſité, ſe corrompent & ſe perdent par l'affectation.

p. 227. L'Outarde eſt un oiſeau aquatique, à peu près de la groſſeur d'une Oie ; on prétend que ſon nom François vient d'*Oie tarde* ; on diſoit anciennement Oue pour Oie, & la rue, qu'on appelle improprement aux Ours à Paris, & qu'on devoit nommer aux Oues, tiroit cette dénomination de la grande quantité de Rotiſſeurs qui demeuroient dans cette rue, qui dans ces temps peu délicats, faiſoient rotir beaucoup d'Oies, dont nos peres faiſoient leur délices.

p. 229. L'Alphabet de la langue Hébraïque n'a pas de P, à la place de cette lettre, on ſe ſert d'une qui répond à Ph. C'eſt St. Jerôme, qui dans ſes remarques ſur Daniel, dit qu'il n'y a dans toutes les écritures, que le ſeul mot *apadno* qui ſe liſe avec un P.

Le mot François, *Viande*, vient du Latin *Viventia*, qui s'est dit dans la même signification; de *Viventia* on a fait *Viventiarii*, qui sont ceux que nous appellons aujourd'hui des *Vivandiers*. Vales. p. 7.

Le mot de *Terrier* ou de *Terriere*, trou que les Renards, les Lapins & quelques autres animaux font dans la terre pour se cacher, vient de *Terebra*, parce que ces sortes de bêtes *Terram Rostro & unguibus Terebrant*. p. 10.

Le mot *étuves*, vient des mots latins, *stubæ, vel stuvæ, aut etiam stufæ*, qui signifioient des bains chauds. Nous avons fait delà étouffer *stufare vel stuvare, id est calore suffocare*, parce que l'on rend les étuves extrêmement chaudes par le moyen du feu. p. 13.

Notre mot François coucher, vient du latin *collocare*, comme on peut le remarquer par ces vers de Catulle,

Vos unis senibus bonæ,
Cognitæ benè feminâ
Collocate puellulam.

C'est-à-dire, couchez l'épousée.

Le mot latin *jus*, tire son origine du supin *jussum*, car la loi commande & p. 96.

Valef. défend, & c'eſt par le droit que toutes choſes ſont conduites.

p. 120. On diſoit autrefois *hue* pour *hugues*, de même *huets* par dériſion, pour *petits hugues*. Nous liſons dans les annales de France, qu'en l'année 1384, un certain frere prêcheur dit en chaire, qu'il vouloit être appellé *huet*, s'il ne prouvoit par bonnes raiſons, que la Sainte Vierge avoit été conçue dans le péché originel, & que depuis, lorſque quelque frere prêcheur paroiſſoit dans les rues, la populace couroit après lui, en criant *huet* par mépris. C'eſt ſans doute de la même origine qu'eſt venu le mot *huguenots*, comme qui diroit des *huets* des *huguets*, qui étoit un nom de dériſion qu'on donnoit autrefois aux hérétiques.

p. 133. Les anciens déclinoient d'abord *dies* comme *fructus*, *dies*, au génitif *dies*, ainſi on trouve dans Ennius,

Poſtremæ linginqua dies *confecerit ætas.*

& dans Virgile,

Libra dies *ſomnique pares ubi fecerit horas.*

ils changerent enſuite cette terminaiſon

du génitif ainsi, *pernicies pernicii*, *acies* Valef.
acii, *dies dii*. On trouve encore un exemple de ceci dans Virgile, au premier livre de l'Enéïde,

Munera lætitiam que dii.

car c'est ainsi qu'il faut le lire, & non pas *dei*, comme on le trouve dans la plupart des exemplaires.

Scier ou *Sayer* les bleds, pour dire p. 189.
les couper, faire la moisson, vient du latin *secare*.

Notre mot François *serge*, vient du latin *serica*, qui dans la basse latinité, signifioit une sorte de vêtement de laine, on lit dans Eskerhardus, in vita Notkeri. *Missus est maguntiam utique pro pannis laneis emendis quos* sericales *vocamus & tunicas*.

Rature vient de *litura*, comme fortéresse de *fortalicium*, douaire de *dotalicium*. Rature pourroit aussi-bien venir de *Radiatura*.

La langue Françoise, aujourd'hui en p. 194.
usage, tire son origine du Latin, ou de la langue Romaine corrompue, ainsi que l'Italienne & l'Espagnole; elle est mélée de mots francs Allemands & même Gaulois;

Valesf. On appelloit anciennement Romain rustique, comme on peut le voir par les actes du concile de Tours, de l'an 813; cette langue, dont les Gaulois compris aussi dans ce temps là, sous le nom de Romains, faisoient usage comme la plupart des François, des Normands, & sur-tout les peuples d'Aquitaine & du Languedoc. Le premier exemple que nous ayons de cette langue rustique Romaine, est dans Nitard liv. 3. qui rapporte le serment de Louis, Roi de Germanie, & le traité qu'il fit avec le Roi Charles. On lit dans Fauchet, que les Poëtes ne se servirent point de cette langue avant l'an 1150. On ne trouve point, ou presque point de Lettres Patentes de nos Rois, d'Edits, de Déclarations dans cette langue jusqu'à 1220. Cependant, Antoine Loisel, rapporte une Charte du temps de Louis le Gros en 1122, assez intelligible. Les loix que Guillaume le Conquérant donna aux Anglois & qui subsistent encore, étoient en cette langue. Or, on sait qu'il mourut en 1087, de sorte qu'il est évident que cette langue rustique, d'où la nôtre a tiré son origine,

est en usage depuis plus de sept siecles. Mem. T. III. p. 312.

De Robert, on a fait le diminutif Robertin, de celui-ci par contraction Robin, nom de berger que Marot a employé dans son Eglogue.

Un Pastoureau qui Robin s'appelloit.

Ce nom employé dans les Epigrammes, dans les contes, est tombé dans le mépris; on a dit par maniere d'injure, *vous êtes un plaisant Robin.* Le proverbe *qu'il souvient toujours à Robin de ses flutes*, vient de ce qu'un bon yvrogne accoutumé à boire dans ces grands verres, qu'on appelle fluttes, n'osant plus, à cause de la goutte, boire son vin que trempé, ne buvoit jamais qu'il ne se souvint de ses fluttes & ne les regretât.

Il est ridicule de croire, que le mot *Patois* vienne de *Patavinité*, comme bien des gens l'ont pensé, il est plus naturel de croire qu'il vient de *Patrensis*, qui dérive de *Patriensis*, dont nous avons plusieurs exemples rapportés dans du Cange. p. 474.

Villa Nitida. C'est une Métairie bien entretenue, dont le revenu est sûr & T. II. p. 215.

Men. T. II. ne manque pas. Cela est d'Horace.
Nitidis fundata pecunia villis.

T. I. p. 25. On dit *vingt & un chevaux*, & non pas *vingt & un cheval*, cette derniere maniere de parler a été condamnée par l'Académie Françoise. On dit aussi vingt & un Cardinaux, Maréchaux, Sénéchaux, Procès verbaux, &c.

p. 142. Il n'y a que deux dialectes dans la langue Grecque, l'Attique & l'Eolique: l'Attique est la contraction de l'Ionique, & l'Eolique du Dorique: & la contraction n'est pas une raison pour faire un dialecte différent.

Ducatiana. T. I. p. 50. L'épithete de *Bourguignon Salé*, vient de la *salade* ou *Bourguinotte*, habillement de tête particulier à la Milice Bourguignone.

p. 75. *Brigans*. C'étoit en 1359, des Fantassins armés de *Brigandines*, armures alors fort en usage.

p. 123. Les questions des Scholastiques s'appelloient *quæstiones quodlibeticæ*; & elles étoient ordinairement si impertinentes, qu'on a retenu delà, le mot de *quolibet*, pour dire quelque chose de sot & de ridicule.

T. II. p. 266. Ménage a prétendu dans ses origi-

nes Françoiſes, que le mot *Brouhaha* étoit une onomatopée ; mais il s'eſt trompé, ce mot étant une corruption de l'Hébreu Baraha, que les Juifs emploient dans leurs acclamations du ſabbat. Duc.

Piſre, d'où vient *Fifre*, a ſignifié autrefois un joueur de flûte. Or, comme il faut enfler les joues pour jouer de la flûte, delà *gros Piſre* dans la ſignification d'un homme qui a les joues ſi épaiſſes, qu'il reſſemble à un homme qui joueroit de la flûte. p. 353.

Calabriens, ſorte d'Argoulets, depuis appellés par corruption *Carabins*, & leur Arquebuſe *Carabine ;* de Calabre, d'où venoit cette Milice, on a fait depuis *Calabrin* pour Calabrine, comme de Flandres on a fait *Flandrin*. p. 422.

En avoir dans l'aile, ce proverbe eſt emprunté de l'état d'un oiſeau, qui pour avoir été bleſſé dans l'aile, ne ſauroit plus ſe remettre au vol. p. 450.

Viſage d'appellant, c'eſt un viſage, où il paroît je ne ſais quoi qui marque qu'on n'eſt pas content.

D'arrache pied, j'ai travaillé à cela quinze jours *d'arrache pied*, c'eſt-à-dire, que pendant tout ce temps-là, j'ai travaillé ſans bouger de ma place, & com- p. 453.

Duc. me si mon pied y avoit pris racine.

p. 461. *La bailler belle* à quelqu'un, c'est lui en faire accroire, & aussi lui faire peur, & *l'avoir belle*, avoir peur dans toutes les formes. Cette expression suppose un substantif, comme *bourde*, *peur*, &c.

p. 464. *De butte en blanc*, c'est avec aussi peu de façon, qu'un homme qui arrive à peine au lieu d'où il doit tirer, couche en joue, & sans presque viser donne dans le blanc.

p. 467. *Par le bon bout*, Métaphore empruntée du dévidage, on appelle dans un écheveau le *bon bout*, l'unique par lequel il puisse se dévider facilement.

p. 468. *Faire des contes borgnes*, c'est prétendre persuader aux gens tout ce qu'on veut, comme si l'on parloit à un borgne, qui pourroit n'avoir pas bien vu comment les choses se sont passées.

p. 477. *Castille*, ils ont eut *castille* ensemble. De *questilla*, diminutif de *questa*, fait de *queror*, se plaindre, quéreller.

p. 481. *Monter sur ses grands chevaux*, c'est être prêt à se faire faire raison avec l'épée & la lance. On ne montoit autrefois sur son grand cheval, ou cheval de bataille, que pour se préparer à un combat à outrance.

D'une chose qu'on déteste, on dit communément, *chien ; chien de procès, chien de métier.* Delà le proverbe, *cela n'est pas tant chien.* Duc. T. II. p. 483.

Il est franc du collier, Métaphore empruntée des chevaux, de la bonté desquels on juge par la franchise ou par la lâcheté dont ils tirent au collier. p. 486.

Porter tout son saint crêpin, c'est proprement porter tout son vaillant dans une pantoufle, par allusion de saint Crespin, patron des Cordonniers, à *Crepida.* p. 489.

Être dur à la desserre, Métaphore empruntée des armes à feu, qu'on appelle dures à la desserre, quand le ressort qui fait mouvoir le chien de la platine, est si rude, qu'il ne se débande pas au premier effort. p. 493.

Mettre un homme en de beaux draps blancs, c'est mettre ses défauts dans tout leur jour ; mettez un Negre dans des draps blancs, c'est le faire paroître encore plus noir. p. 494.

Drole comme un coffre, s'entend proprement des coffres de cuir doré, toujours empreints de quelques droleries, ou représentations joyeuses.

Duc. T. II. p. 508. *Toutes les herbes de la St. Jean*, cela vient de la ſuperſtition du peuple, qui s'imagine que certaines herbes cueillies à la St. Jean, ont des vertus & produiſent des effets extraordinaires.

p. 525. *Sot comme un panier*, c'eſt-à-dire, neuf, novice, un panier neuf paroît plus neuf qu'un autre marchandiſe neuve, à cauſe de l'oſier, dont la fraîcheur eſt long-temps à ſe hâler.

Scaligerana. p. 135. Il y a quatre langues Matrices en Europe. *Theos*, le Grec. *Deus* le Latin, le François, l'Italien, l'Eſpagnol. *Got* le Danois, l'Anglois, l'Allemand, l'Hollandois, le Flamand. *Goii* l'Eſclavon. Il y a ſix autres petites langues, qui n'ont aucun rapport à ces quatre premieres; le Baſque, le Breton Bretonnant, l'Hongrois, l'Irlandois, le Suédois & le Tartare. Il y a encore au pays de Galles en Angleterre, un langage qui a beaucoup d'analogie à notre breton, & l'on prétend que les perſonnes de ces deux pays s'entendent. Les Irlandois & les Danois parloient autrefois la même langue, aujourd'hui ce ſont deux idiômes différens. Le Baſque eſt l'ancien Eſpagnol, tel que le par-

loient les Cantabres du temps des Romains. Scal.

On partage les destinées de la langue latine en six âges; l'âge barbare & inculte, l'âge moyen, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer. Poggiana. p. 170.

L'âge barbare dura quatre à cinq cens ans, depuis Romulus, sous lequel on parla plus Grec que Latin, jusqu'à Livius Andronicus, qui le premier fit jouer des Comédies à Rome.

L'âge moyen, s'étend depuis Andronicus jusqu'à Cicéron. Il y eut pendant cette espace de temps, plusieurs auteurs qui commencerent à parler la langue latine; de ce nombre étoient Ennius, Nævius, Plaute, Terence & Lucrece, dont le poëme fait honneur à cet âge, & ne seroit pas indigne de l'âge d'or par sa latinité, s'il étoit moins obscur. On prétend qu'il mourut le même jour que naquit Virgile.

L'âge d'or de la langue latine, commence au temps de Cicéron, & finit avec Auguste, c'est-à-dire, qu'il n'a guere plus d'un siecle. Ce fut le temps des Varron, des Cicéron, des Jules César,

Pog-giana. des Cornelius Nepos, des Virgile, des Horace, des Ovide, des Severe, des Albinovanus, des Salluste & de plusieurs autres, dont les ouvrages, du moins en partie, ont échappé au naufrage des temps.

Le siecle d'argent qui commence à la mort d'Auguste, & finit à Antonin le pieux, fut très-fertile en excellens auteurs, mais la langue commença à perdre de sa naïveté & de sa gravité, malgré les soins que se donna Quintilien, pour ramener l'âge d'or. Sénéque, dont le style plein d'affectation, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énerve ses pensées & choque le goût, fut le premier qui corrompit la langue.

L'âge d'airain se compte depuis Antonin, jusqu'à Honorius, sous l'Empire duquel arriva l'invasion des Barbares. Outre les auteurs profanes en bon nombre, ce siecle a produit les Tertulliens, les Arnobe, les Lactance, les Cyprien, les Hilaire, les Prudence, les Juvencus, les Ambroises, les Jérômes, les Augustins, les Ruffins, les Damases, les Sulpice Severe.

Cette inondation des Barbares, sur-tout des *Goths* & des *Lombards*, fut l'époque de l'âge de fer pour la langue latine, âge qui dura six à sept siecles. Pendant ce long espace de temps, il ne laissa pas d'y avoir des auteurs, qui firent honneur à cette langue, & sur-tout quelques Poëtes; mais depuis Charlemagne, ce fut une ignorance si générale, qu'à peine les ecclésiastiques savoient quelque peu de méchant latin. Poggiana.

Plusieurs savans du siecle dernier, ont écrit que la prononciation de la langue latine, est toute différente de ce qu'elle étoit autrefois. Que les Romains faisoient distinction de l'*i* bref, d'avec l'*i* long, & ne prononçoient pas autrement le *c*, dans le mot *dicit*, que dans *dico*, qu'ils faisoient sonner le *t*, dans *artium* de même que dans *arti*, & que l'*u* romain avoit le même son que le double *w* des Flamands; de cette façon, il faudroit prononcer ainsi ces deux lignes de Latin. Carpen. p. 243.

Utinam Ciceronem audivissemus, Romani, ut pronunciaremus voces vestras ut decet.

Outinam Kikeronem audiwissemous,

Pog-giana. *Romani, out prononkiaremous wokes weſtras, out deket.* à préſent chacun donne au Latin la prononciation de ſa langue naturelle. Les Bavarois diſent *poter* pour *pater*, *ponem* pour *panem*; les Anglois *kenis* pour *canis*; les Polonois prononcent *quamſam* pour *quamquam*, *agſa* pour *aqua*.

Huetiana. p. 102. On remarque que la langue Allemande a beaucoup d'affinité avec la langue moderne des Perſes, ſoit pour l'inflexion, ſoit pour les termes. La cauſe de cette conformité peut ſe rapporter à leur commune origine, qui ſont les Schytes. Les Indiens qui venoient de la même ſource, & que les anciens ont appellés Indoſchytes, retenoient beaucoup du même langage, & l'on trouve dans la langue moderne des Perſes, les termes Indiens que Ctſias nous a conſervés. Mais les Medes ont envoyé autrefois des Colonies dans la Germanie. Cela ne ſeroit-il pas la cauſe de cette conformité?

p. 357. Une des raiſons les plus déciſives, pour prouver les avantages de la langue Latine ſur la Françoiſe, ſe prend de la

diverſité des cas des noms Latins, qui ne ſe trouvent pas dans la langue Françoiſe, non plus que dans les autres langues dérivées de la Latine, ni dans la langue Hébraïque. Cette diverſité de cas produit un ſenſible effet, & eſt d'une ſi grande étendue, qu'elle met cette langue & la Grecque hors de toute comparaiſon. Un ſeul exemple en ſera la preuve; ſi je veux dire en François que Pierre aime Dieu, je ne le puis dire que par cette ſeule phraſe, *Pierre aime Dieu*. Mais ſi je veux le dire en Latin, je le puis, en ces ſix manieres différentes: *Petrus amat Deum, Petrus Deum amat, Deum amat Petrus, amat Petrus Deum, Deum Petrus amat, amat Deum Petrus*. La ſeule différence de l'accuſatif *Deum*, avec le nominatif *Deus*, produit cette abondance; car, en quelque place qu'il ſe trouve dans cette phraſe, il conſerve ſa ſignification & ſon régime, & ne trouble point le ſens. Il n'eſt eſt pas de même dans la phraſe Françoiſe, *Pierre aime Dieu*, où le ſeul arrangement marque le ſens; car, ſi l'on tranſpoſe ce nom *Dieu*, qui eſt à l'accuſa-

Huetiana.

Huetiana. tif, & qu'on dise, *Dieu aime Pierre*, l'on dira autre chose que ce que l'on veut dire, & si l'on dit, *Dieu Pierre aime*, ou *Pierre Dieu aime*, ou *aime Pierre Dieu*, ou *aime Dieu Pierre*, ce seront des expressions barbares & tout à fait sauvages dans notre langue. Delà vient qu'elle ne souffre point les transpositions, & que si la licence de la Poésie en fait recevoir quelques-unes, il faut quelles soient ménagées, & fort sobrement employées.

Longueruana. p. 5. Le progrès qu'a fait notre langue depuis 1630 jusqu'en 1670, est étonnant. Pélisson, dans le Panégyrique de Louis XIV. dit qu'elle étoit à sa perfection : il s'est trouvé prophete. Auguste qui avoit vu la langue Latine en sa perfection, vit le commencement de son déclin, de même Louis XIV. Tant que Racine a vécu, il a fait tout son possible pour ramener l'Académie au style d'Ablancourt & de Patru, en disant voilà nos maîtres ; mais il y a perdu sa peine. Le mauvais goût a prévalu plus encore depuis sa mort, qu'auparavant.

p. 17. C'est une chose étonnante que l'étendue

duë de pays où se parle la langue Arabe, depuis Bagdad jusqu'au Cap de bonne Espérance. Long. p. 39.

La langue Catalane s'appelle la langue Limousine en Espagne. On la parle en Catalogne, en Arragon, à Valence. C'est aussi la langue des anciens Provençaux, comme on le voit par ce qui nous reste des *Trovadours*; elle étoit parlée par les Comtes de Provence, qui furent ensuite Rois d'Arragon. Les Limousins vont en Espagne gagner de l'argent à faire les ouvrages que la paresse des Espagnols ne leur permet pas d'entreprendre. Aussi en rapport-il de bonnes pistoles, & c'est pour eux un *Potosi.*

Dun, en Celtique *hauteur*, & pour seconde signification, *fort*, *forteresse*, *citadelle*, comme le *Rocca* des Italiens, qui a passé jusqu'à nous. Le nom de la Rochelle vient de là : d'abord c'étoit un petit fort *Rocca*, acheté par la Reine Eléonore de Guyenne, aggrandi depuis, & devenu place considérable. Il y avoit donc des places nommées *Dun*, quoique bâties dans des plaines, comme Tours, *Cæsarodunum*, parce qu'il y avoit un château. Long. p. 68.

Matanasiana. p. 135. Dom Lancelot, ayant communiqué au Docteur Arnaud, quelques difficultés qui l'arrêtoient au sujet des langues, fut cause que ce Docteur fit diverses réflexions sur les vrais fondemens de l'art de parler. Il en entretint donc Lancelot, qui les trouva si solides, qu'il se fit conscience de les laisser perdre : il obtint de son ami, qu'il les lui dictât à ses heures perdues, & les ayant ainsi recueillies & mises en ordre, il en composa sa grammaire générale.

De la langue Françoise.

p. 145. Il est inutile d'en faire l'éloge, il suffit de dire qu'elle semble devenir de jour en jour, la langue générale de l'Europe. Sans parler des Dictionnaires, combien de personnes n'ont pas travaillé à en expliquer les regles ; on peut remarquer dans le nombre, *Vaugelas*, l'abbé *Regnier*, le P. *Buffier*, T. *Corneille*, & le P. *Bouhours*. (*a*)

De la Langue Angloise.

Personne de ceux qui aiment les

(*a*) Et depuis l'abbé Gérard, l'abbé d'Olivet, Restaud, du Marsais, &c.

ſciences ne doit négliger l'Anglois. C'eſt Matan.
pour lire les excellens ouvrages où la p. 148.
liberté regne, qu'on doit ſur-tout l'apprendre. *Sir Richard Stéele*, ſi célebre par d'autres ouvrages, en a donné une bonne grammaire, accompagnée de notes excellentes. La grammaire du Docteur *Vallis*, n'eſt propre qu'à ceux qui ſavent le latin.

De la Langue Italienne.

La langue Italienne, eſt de toutes p. 154.
les langues de l'Europe, après la Françoiſe, la plus en vogue. La facilité qu'on trouve à l'apprendre, en eſt ſans doute la cauſe: cependant, il faut remarquer, que s'il eſt facile de l'apprendre paſſablement, il eſt très-difficile d'en entendre toutes les délicateſſes, de la parler & de l'écrire dans ſa perfection. Il y a à Florence un Profeſſeur choiſi parmi les plus habiles de l'académie de la *Cruſca*, qui profeſſe publiquement cette langue, comme les Romains en établirent autrefois un, pour profeſſer la leur.

On a un grand nombre de grammaires Françoiſes-Italiennes, telles que celles d'*Oudin*, de *des Roſieres*, de *Vene-*

Matan. *roni*, & celle de Lancelot, où eſt jointe une breve inſtruction de la Poéſie italienne.

Ceux qui voudront être bien informés des meilleurs auteurs qui ont écrit en Italien, n'ont qu'à conſulter le *Reggionamento d'ella eloquenza Italiana*, de l'Abbé Fontanini, imprimé à Rome en 1706.

De la Langue Eſpagnole.

p. 157. Nous avons une fort bonne grammaire de cette langue, par l'abbé de Vairac, imprimée à Paris 1714.

Des Langues Hollandoiſe & Allemande.

La connoiſſance de ces deux langues, eſt plus utile aux perſonnes qui voyagent, ou qui ſont à l'armée, qu'aux gens d'étude. Ces deux langues ſont difficiles aux François, non-ſeulement à cauſe des mots & de la prononciation, mais encore à cauſe de la maniere de s'exprimer. Ni les Hollandois ni les Allemands, ne ſe ſervent de ce tour d'expreſſion qui ſuit ſimplement la liaiſon de nos idées, & qui par cela, joint naturellement les mots les uns avec les autres, ſelon leurs divers rapports :

ils imitent plus le tour figuré du latin, ces inversions qui tiennent l'esprit en suspens jusqu'à la fin de la phrase. Il est facile à quiconque sait une de ces langues, de savoir l'autre; le Hollandois n'est presque que l'ancien Allemand, & l'Allemand d'aujourd'hui, ne differe pas tant du Hollandois, que le Languedocien differe du François. Le son de la langue Allemande est beaucoup plus plein & plus agréable que celui de la langue Hollandoise. On a plusieurs grammaires Allemandes fort bonnes, comme celle de Jean *Claius*, de Jean *Vorstius*. Matan.

De la Langue Latine.

La langue Latine est du nombre de celles qu'on appelle mortes, parce qu'elles ne sont plus les langues vulgaires d'aucune nation, & qu'étant fixées dans les livres, l'usage n'a plus de prise sur elles; mais on peut dire en ce sens, qu'elle est vivante, par l'usage continuel que les savans en font; de sorte, qu'on peut fort bien l'appeller *la langue du pays des sciences.*

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit

Matan. sur la langue Latine, *César* & *Varron*, écrivirent sur son étymologie. *Donat*, *Sergius*, *Fortunatian*, ont ensuite parlé de la grammaire. *Alde Manuce*, en a le premier fait une grammaire, elle fut imprimée à Paris en 1500.

La méthode de *Port Royal*, est la premiere qui se soit affranchie du défaut de prescrire les regles, pour apprendre le latin en latin même. On peut la considérer comme un composé de ce qu'ont écrit de meilleur, *L. Valla*, *Jul. Cæs. Scaliger*, *Sicoppius*, *Vossius*, & sur-tout le célebre *Sanctius*, dont ces deux derniers n'ont été que les copistes & les commentateurs.

De la Langue Grecque.

p. 167. Rien n'est plus clair, plus savant, ni mieux entendu, que la maniere dont Lancelot explique tout ce qui peut servir à la parfaite intelligence de la langue Grecque. L'on ne s'en étonnera pas, puisqu'avec un esprit fort propre à bien digérer les choses, il n'a pas seulement profité du travail de *Caninius*, *de Sylburge*, *de Sanctius*, mais encore de *Clenard*, *de Vossius*, *de Crusius*, *Tschouder*, *Gualter*, *Surein*

Enoc, *Gretser*, *Golius*, *Huldric*, *Asstedius*, *Budé*, *H. Etienne*, *Gesner*, *Lascaris*, &c. Matan.

Cette méthode a été imprimée à Paris pour la neuvieme fois en 1696, en grand *in*-8.° M. Lancelot a donné encore un ouvrage très-utile, qui est *des Racines grecques*: les regles en sont mises, comme dans ses *méthodes*, en petits vers François, avec les principaux dérivés au dessous.

De la Langue Arabe.

Outre *Postel*, & quelques Maronites du *mont Liban*, qui ont travaillé sur la grammaire Arabe, *Thomas Erpenius*, composa des rudimens de cette langue, qui parurent en 1620, & peu de temps après une grammaire, que *Jean Maire*, imprima à Leide en 1636, avec les fables de *Locman*. La langue Arabe est très-savante, & très-énergique, elle est pleine de tours & d'expressions figurées, ce qui lui donne beaucoup d'élevation & de force; elle est très-harmonieuse, & ses bons auteurs augmentent encore son harmonie naturelle, par le soin qu'ils prennent, p. 171.

Matan. même dans leur prose, d'y varier leurs périodes, & d'y mettre une certaine cadence poétique. Le livre le mieux écrit en cette langue, est l'Alcoran.

p. 176. On peut remarquer que la langue Arabe, a plusieurs mots qui lui sont communs avec la Françoise, tels que sont *valet*, *acheter*, *magasin*, *chemise*.

De la Langue Hébraïque.

Presque tous ceux qui ont traité de la langue Hébraïque, prétendent non-seulement, que cette langue est la premiere que les hommes aient jamais parlé, mais ils disent encore, que c'est la langue de Dieu même, & cette opinion n'est pas nouvelle, puisque que St. Grégoire de Nisse s'est moqué de ceux qui la croyoient, & l'a appellée une sottise, & une vanité ridicule des Juifs; comme si Dieu, dit-il, avoit été un maître de grammaire. La Motte le Vayer, dit dans ses lettres, qu'il faut que les plus grands partisans qu'ait l'Hébreu, confessent qu'à la réserve de ces petites langues, telle que le Basque ou l'ancienne Bretonne, il n'y en a point, ni de celles qu'on nomme *mortes*, ni des autres qu'on appelle *vi-*

vantes, qui ne fourniſſent de plus belles Matan.
compoſitions en toutes ſortes de ſciences que ne fait l'Hébraïque, ſi l'on en excepte la ſeule connoiſſance du vieux Teſtament. Il ajoute qu'on peut bien ſe paſſer de parler un jargon, qui ne vaut pas la peine que donnent ſes lettres gutturales à la traché artere.

Les Grammaires Hébraïques que les Chrétiens ont compoſées, ſont infiniment plus parfaites que celles des Juifs, aux connoiſſances qu'ils ont puiſées dans les écrits des Rabins; ils ont ajouté une méthode claire & ſuivie, ce qui répand beaucoup de jour ſur une langue, que la maniere de l'écrire & l'éloignement des temps ont rendue ſi obſcure, qu'il eſt preſqu'impoſſible de la ſavoir parfaitement & avec une entiere certitude.

On dit que *Buxtorf* le pere, a ſurpaſſé tous ceux qui ont écrit avant lui ſur cette langue, & que ceux qui ſont venus depuis, n'ont fait que copier ou abréger ſon livre. Il eſt intitulé *J. Buxtorfii Theſaurus Grammaticus linguæ ſanctæ Hebreæ, duobus libris methodice propoſitus, &c.*

Matan.

Des langues Samaritaine, Chaldaïque, Syriaque, Ethiopienne, Perſienne, Arménienne, Tartare & Chinoiſe.

p. 185. La plupart de ces langues, & l'Arabe même ſont des dialectes de l'Hébreu, & quelques-unes en approchent ſi fort, qu'il n'y a preſque point de différence: tels ſont par exemple, *le Samaritain, le Chaldéen & le Syriaque.* Le P. *Morin* eſt le premier qui ait donné une grammaire du Samaritain. *George Amira*, Maronite du *mont Liban*, fit imprimer à Rome, en 1596, une grammaire Syriaque. P. *Martinius* en a donné une Chaldaïque: J. H. *Hottinger*, en a fait imprimer une *in*-4.° à *Heidelberg*, en 1659, où il montre les rapports de *l'Hébreu* du *Chaldéen*, du *Syriaque* & de l'*Arabe.* Les Juifs rapporterent le *Chaldéen* de Babylone. Les livres de *Daniel* & d'*Eſdras*, ſont écrits une grande partie en *Chaldéen.* C'eſt le Syriaque que JESUS-CHRIST & les Apôtres ont parlé; ainſi, la connoiſſance de cette langue eſt néceſſaire pour la parfaite intelligence du nouveau Teſtament.

Ludolphe, a donné une grammaire de la langue *Ethiopienne*. Cette langue est mêlée de mots *Hébreux*, *Chaldéens* & *Arabes*; elle a un caractere particulier, & on ne marque point en l'écrivant, des points voyelles sous les lettres à la façon des *Hébreux*, des *Arabes*, des *Chaldéens*, des *Syriens*; mais chaque lettre fait une Syllabe, étant en même temps composée d'une consonne & d'une voyelle. Matan.

Louis de Dieu, a donné un grammaire *Persienne*.

Un Arménien, nommé *Jean Agop*, a publié à Rome en 1713, une grammaire *Arménienne*; le P. *Kirste*, a fait imprimer à Rome un dictionnaire & une grammaire *Arménienne*.

Thevenot, a donné une grammaire *Tartare*, & l'abbé *Bignon* une *Chinoise*. De toutes les langues de l'Asie, il n'y en a point qui méritent plus nos soins que celles des *Chinois* & des *Persans*; parce que les sciences & les arts sont fort cultivés chez ces deux peuples.

M. *Frain du Tremblai*, a fait un traité des langues, où il donne des regles

Matan. pour juger de leur perfection. Le P. *Besnier* avoit formé un projet pour la réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule. On en voit le plan dans un petit livre imprimé à Liege chez *Nicolas le Baragoin*, en 1674, & ce Plan paroît bien médité.

L'on a en François un gros *in*-4. de 1030 pages, imprimé en 1613, qui a pour titre, *Trésor de l'Histoire des Langues de cet Univers; contenant les origines, beautés, perfections, décadences, mutations, changemens, conversions & ruines des Langues.*

Hébraïque.	Moresque.
Chananéenne.	Ethiopienne.
Samaritaine.	Nubienne.
Chaldaïque.	Abyssine.
Syriaque.	Grecque.
Egyptienne.	Arménienne.
Punique.	Serviane.
Arabique.	Esclavone.
Sarrasine.	Géorgiane.
Turquesque.	Jacobite.
Persane.	Cophtite.
Tartaresque.	Hétrurienne.
Africaine.	Latine.

Italienne.
Catalane.
Espagnole.
Allemande.
Bohémienne.
Hongroise.
Polonoise.
Prussienne.
Poméranienne.
Litualienne.
Valachienne.
Livonienne.
Russienne.
Moscovite.
Gothique.
Nortmande.
Francique.
Finnonienne.
Lapponienne.
Botnienne.
Biarmienne.
Angloise.
IndienneOrientale.
Chinoise.
Japonoise.
Javienne.
Indienne Occidentale.
Guinéane nouvelle
Indienne des Terres neuves, &c.
Les langues des Animaux & Oiseaux.

Par Mr. Claude *Duret*, Bourbonnois, Président à Moulins.

Cet ouvrage n'est point éclairé des lumieres de la critique. Cependant, la lecture en est très-amusante. On est surpris du nombre prodigieux d'Auteurs que *Duret* cite à tous momens. On y trouve des Alphabets de toutes sortes de caracteres, & plusieurs remarques, tant historiques que littéraires.

Vig. Marv. T. I. p. 35. Le ſtyle des Anglois eſt long & embarraſſé, très-difficile à traduire en Latin, en Italien & en François. Il faut faire cette réflexion quand on lit les ouvrages des Anglois en leur langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois ſe traduiroit mieux en Eſpagnol qu'en François, comme le François ſe traduit mieux en Grec qu'en Latin. L'Italien ne trouve guere de langue qui lui ſoit tout à fait propre pour être traduit avec toute ſa délicateſſe & tous ſes diminutifs. L'Allemand s'accommode aſſez de la langue Latine.

p. 37. L'accent Gaſcon, eſt un accent aigu, qui ne ſe fait que trop ſentir. L'accent Normand, au contraire, eſt un accent émouſſé, groſſier & peſant. Les Gaſçons aiment leur accent, juſqu'à le garder à la Cour, où il eſt ridicule de le garder. Le premier Duc d'Epernon en étoit ſi entêté, qu'il auroit plutôt choiſi de perdre ſa fortune, que de perdre ſon accent. Il y mettoit ſon honneur, comme un Eſpagnol à conſerver ſa mouſtache. En vain le Cardinal de Richelieu lui en faiſoit-il la guerre, il ne

s'en corrigea point. Le Chevalier de Méré trouve de la grace dans l'accent Gascon, & il s'est imaginé, quoique l'accent des Parisiens soit très-bon, qu'on a moins de grace à user de cet accent qui ne se fait presque point sentir, que d'avoir un peu du ton qu'on parle sur les bords du Rhône & de la Garonne. Cette pensée est bizarre, car, il est constant que réguliérement parlant, la langue Françoise pour être bien prononcée, ne doit point avoir d'accent affecté, sur-tout de celui qui pique & qui approche de l'enthousiasme. Vig. Marv. T. I.

Parmi les mots nouveaux qui ont fait fortune dans notre langue, depuis qu'elle a commencé à se perfectionner, on peut compter ceux-ci, *Nonce* du Pape. Brantome rapporte qu'on disoit autrefois *Ambassadeur*, & que *Nonce* qui naquit de son temps, eut beaucoup de peine à s'introduire : on disoit à la Cour par dérision l'*Once* du Pape. *Systême* & *minuties* qui ne paroissoient d'abord qu'en lettres Italiques dans nos livres, sont aujourd'hui très-François. p. 126.

Pindariser, se dit. *Respectable* s'est mis en crédit. Le mot *Opéra*, mot pu-

Vig. Marv. T. I. rement Italien, eſt devenu abſolument néceſſaire dans notre langue ; enfin, *indolent* qu'on ne paſſoit pas volontiers lorſqu'il parut, a très-bien pris.

T. III. p. 69. Le fils d'un Gentilhomme avant d'aller à la guerre, étoit autrefois appellé *Domicellus* ; pendant qu'il faiſoit ſes premieres campagnes *Valetus* ; & *Miles* quand il avoit reçu l'ordre de Chevalerie. Aſſez ſouvent dans les anciens Romans, le mot de Valet ſignifie Prince ; delà vient que dans le jeu de cartes, qui eſt très-ancien, le Valet eſt après le Roi & la Dame, & qu'on voit écrit ſur les Valets, Hector de Troye, Ogier le Danois, &c.

T. I. p. 39. Les Eſpagnols ſe défont plus aiſément de leur accent, que les Italiens, quand ils demeurent parmi nous, & ſurtout à la Cour. La mere & la femme de Louis XIV. ne conſervoient rien en parlant François, de leur langage Eſpagnol, mais Marie de Médicis ne quitta jamais ſon accent Italien : elle diſoit toujours ma *Mouſique*, *Mouſſou*, & d'autres ſemblables. Catherine de Médicis avant elle, quoiqu'elle prononçat parfaitement bien le François, fai-

ſoit quelquefois ſentir ſon accent Floren- Vig. Marv.
tin, ſur-tout quand elle étoit en colere & qu'elle ne ménageoit pas les termes. Le Marquis d'Ancre, mêloit des paroles Italiennes à notre François, & il y prenoit plaiſir. Le Cardinal Mazarin conſerva l'*ou* des Italiens juſqu'à la mort; de ſon temps, on diſoit à la Cour par complaiſance, *chouſe*, *houme*, *perſoune*, pour *choſe*, *homme*, *perſonne*, & cette prononciation vicieuſe paſſa de la Cour juſqu'aux beaux diſeurs de la Ville. Ce ſont les Italiens qui ont apporté leur *ou* dans la prononciation de quelques uns de nos mots, mais cela s'eſt fait dans le temps de la Reine Catherine de Médicis.

Onuphre, rapporte l'origine de la T. II.
langue Italienne aux Lombards. Mais p. 400.
pluſieurs Auteurs, entr'autres Brérewod, prétendent que cette langue eſt beaucoup plus ancienne. Juſte Lipſe, témoigne qu'il ſe trouve dans la Bibliotheque du Roi, un acte public écrit en langue Italienne du temps de Juſtinien, c'eſt-à-dire, bien auparavant l'arrivée des Lombards en Italie, qui fut environ l'an 570. Il y a grand apparence

Vig. Marv. que la langue Italienne étant redevable de son origine à la langue Latine, s'est formée à mesure que la Latine s'est corrompue, & que la corruption s'étant augmentée à l'excès, lorsque les Lombards se sont répandus dans l'Italie, la langue Italienne a commencé à faire corps & se distinguer de la langue Latine.

Les savans & les plus honnêtes gens parloient Latin, mais le peuple parloit Italien, ou pour mieux dire un Latin corrompu, jusqu'à ce que le Latin pur relégué dans les Colleges, & laissé à l'Eglise, tous universellement parlerent Italien, les esprits polis travaillant de jour en jour à donner une belle forme à ce langage, des regles pour le bien parler & le bien écrire.

On peut penser que la même chose est arrivée à l'égard de la langue Espagnole & de la Françoise, qui sont aussi sorties du Latin, excepté qu'il se trouve plus de mélanges des langues Barbares dans l'Espagnol & le François, que dans l'Italien, où il ne paroît guere que du Latin corrompu : en effet, il se trouve dans l'Espagnol beaucoup

d'Arabe, & le François conserve encore quelque chose des Goths, & du langage ordinaire de la nation, joint à un grand rapport à la langue Grecque. Vig. Marv.

La syllabe *de* emporte le contraire de la signification du simple; Madame de Rambouillet fit *débrutaliser*, Scaron *décatoniser*. Moliere a dit fort heureusement dans l'Amphitrion. L'Art. &c. T. I p. 254.

La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur aujourd'hui nous talonne,
Et l'on me *des-sosie* enfin,
Comme on vous *désamphitrionne*.

Mais il n'est pas toujours vrai cependant, que ce *de* emporte une signification contraire au simple; on dit déparler. Cet homme ne déparle point, pour signifier qu'il est un babillard.

Psammétique, Roi d'Egypte, ayant la curiosité d'éprouver quel étoit le langage le plus ancien de l'Univers, donna ordre que deux femmes muettes, élevassent deux enfans dans un désert, où aucune voix humaine ne se fit entendre. Deux ans se passerent, au bout desquels on les présenta au Roi. On remarqua qu'ils bégayoient le mot Phry- Varillasiana. p. 40.

Varillasiana. gien *beg*, qui dans cette langue signifioit *du Pain*, ce qui fit penser que c'étoit la plus ancienne dont l'homme eut fait usage; sans qu'on fit attention que ces enfans ayant été nourris avec des Chevres, ne répétoient peut-être ce mot que d'après leurs bêlemens.

Il est vraisemblable que si ces enfans eussent été sourds, ils n'auroient jamais prononcé une seule parole; car il est impossible qu'un sourd de naissance à qui l'on n'a pas appris à parler par quelque secret, parvienne non-seulement à se faire entendre, mais même à comprendre le moindre mot d'un langage quelconque; mais un enfant qui n'a pas ce défaut de surdité, élevé par des gens qui n'auroient pas proféré une seule parole devant lui, auroit-il quelque idiôme qui put favoriser l'opinion de ceux qui ont écrit, que tous les hommes ont un langage commun, que chacun parleroit quelque part où il eut été élevé, si l'on ne lui eut pas appris à s'énoncer dans une langue factice? c'est ce qu'on ne se persuadera pas facilement.

Platon, prétend que l'ame n'ignore

de rien dès qu'elle habite le corps ; que cependant y demeurant comme inondée dans l'humidité, toutes les idées de ses connoissances s'effacent, & qu'elle ne parvient à retrouver la mémoire des choses, que lorsque cette humidité disparoît. Alors, l'ame se représente & se rapelle toutes les choses du monde, comme des objets qui lui ont été familiers, sans qu'il soit besoin de rafraichir les notions qu'elle en a. Varillasiana.

Aristote, au contraire pense que l'ame dès la naissance du corps ne fait rien. Il la compare à une toile huilée sur laquelle rien n'est encore représenté ; mais prête à recevoir toutes les impressions que l'on veut lui donner. Elle n'a besoin d'aucune leçon, ni pour sentir, ni pour agir, il n'en est pas de même pour l'instruire des arts, des sciences, &c. quoiqu'elle soit toute préparée à les concevoir & à les apprendre. L'ame n'a donc aucune langue, suivant ce sentiment, qui lui soit affectée, quoique tout enfant soit susceptible de parler toute langue qu'on voudra lui apprendre. Un enfant n'a d'abord que la voix à sa naissance, peu-

Varillasiana. à-peu, il la ſpiritualiſe de quelques bêgayemens de mots, de ſyllabes, qu'une ſuite de temps mene enfin à faire entendre. L'expreſſion ne doit pas ſa naiſſance à la nature. La parole, ainſi que la muſique, exige des maîtres. S'il eſt vrai que les enfans, avant qu'ils s'aident de la prononciation des ſyllabes, ne laiſſent pas d'exprimer leurs paſſions, de demander leurs beſoins, par la ſeule inflexion de la voix ou par leurs geſtes, il n'eſt pas moins vrai, qu'un Perroquet d'un certain âge, concevra plus facilement ce qu'on voudra lui faire entendre, qu'un nouveau né, dont les facultés de l'ame n'ont encore ni ouie ni entendement; ce qui a fait dire à pluſieurs philoſophes, que l'homme ſeul d'entre les animaux eſt muet juſqu'à un certain nombre d'années, & doit faire conclure qu'un enfant qui n'a point entendu parler eſt muet. Prétendre que ſans avoir appris à parler, un enfant ſache l'Hébreu, c'eſt bien une opinion qui peut tomber dans l'eſprit de certains Docteurs, car les opinions les plus folles, ont pris leur naiſſance dans ces ſortes de têtes; mais

c'eſt ce qu'un homme de bon ſens ne croira jamais, & ce qu'enfin l'expérience contredit. Varillaſiana.

MÊLANGES.

ON jouoit chez les anciens de deux flûtes en même temps. Scal.

Ebria nos madidis rumpit tibicina buccis,
Sæpe duas pariter, ſæpe monaulas habet.

Cela ſe voit encore dans les anciennes ſtatues de Rome. De la droite on tenoit une flûte, qui avoit un ſon fort aigu; de la gauche, une autre qui avoit un ſon grave.

Les anciens ſe ſervoient de deux ſortes de bain, le premier qui étoit en uſage pour tout le monde, étoit celui où l'on paſſoit du bain d'eau tiede dans l'étuve, & de l'étuve dans l'eau froide, ou même dans le courant d'une riviere; l'autre dont on uſoit rarement, conſiſtoit à demeurer d'abord long-temps expoſé à l'ardeur du Soleil, enſuite à ſe faire oindre d'huile, & à ſe faire p. 17.

Scal. frotter tout le corps, jusqu'à exciter la sueur, alors on se jettoit dans l'eau froide.

p. 23. Il y a trois langues en usage dans la grande Bretagne, la premiere se parle en Irlande, dans l'Ecosse occidentale, aux Isles Orcades; on prétend que c'est la même dont se servent nos Bretons; la seconde est la Saxonne, c'est la vulgaire qui se parle à Londres & dans toute l'Angleterre; la troisieme est particuliere à la Province de Galles.

p. 29. Les anciens avoient trois sortes de tombeaux, dont le nom varioit, suivant la façon; *marmoratum*, étoit celui qui étoit fait de marbre ou de pierre; *arenatum*, qui étoit composé d'une espece de mortier de sable roux & de chaux. Et c'est delà qu'est venu le mot *mortarium*, mortier; enfin, la troisieme sorte s'appelloit *ciguinum*, qui est notre ciment, & se faisoit de tuille pulvérisée & de chaux.

p. 32. Joseph Scaliger, avoit un grand oncle, appellé M. Casterat, qui véquit 140 ans; à 120 il fut appellé comme témoin d'un événement, au Parlement de Bordeaux. Il avoit été Capitaine

taine du temps de Talbot; il parvint à cette extrême vieilleſſe ſans connoître d'autre incommodité qu'un peu de ſurdité, & mourut ſans avoir eu d'autre maladie que celle qui l'enleva; il montoit à cheval quelque temps avant de mourir, ſans ſecours d'aucun domeſtique, & n'avoit encore perdu aucune de ſes dents à ſa mort. Scal.

Le *pes milvinus* de Columelle, eſt la criſte marine, herbe qui croît dans la mer, & qui, confite dans le vinaigre, ſe mange en ſalade. p. 45.

Joſeph Scaliger, prétend que de ſon temps, il n'y avoit point de Daims en France, à moins qu'ils n'y euſſent été portés de la forêt noire en Allemagne. p. 48.

Les anciens faiſoient le jour artificiel de douze heures, & la nuit de pareille meſure, celle-ci ſe diviſoit dans les camps en quatre veilles, que de trois en trois heures la trompette ſonnoit; comme on le peut voir par ce vers de Properce. p. 50.

Et jam quarta canit venturam buccina lucem.

Les Rameaux qu'on porte ordinaire- p. 52.

Scal. ment le jour de Pâques fleuries, ou des Rameaux, étoient anciennement couverts de laine.

p. 58. Les casques des anciens Gaulois, étoient faits de la peau de divers animaux, & comme ils se servoient souvent pour cela de la peau de Chat, appellée *Galé* en Grec, les Romains appellerent dans la suite les casques, *Galea*.

p. 62. *L'ichneumon* est une espece de Rat d'eau, particuliere à l'Egypte, ennemi du Crocodile, & qui le tue en lui entrant dans la gueule; il ressemble assez à un petit Chien. Les Arabes l'appellent en leur langue, Chien d'eau.

p. 67. Les anciens, pour reconnoître leurs esclaves, leur faisoient certaines marques en les piquant; mais ceux-ci ayant trouvé le secret de les effacer avec une herbe appellée en latin, *Lepidium*, on les marqua alors avec un fer chaud.

p. 74. Le Tourne Sol, dont la fleur peut être regardée comme la plus grande de toutes les fleurs, croît dans le Pérou, jusqu'à la hauteur de soixante pieds; en Italie jusqu'à vingt, & quelquefois en France jusqu'à plus de dix-sept.

On diſtingue l'anathême de l'excom- Perr.
munication. Toute excommunication p. 12.
emporte acte de juriſdiction ; mais tout
anathême ne l'emporte pas. Il y a trois
ſortes d'anathêmes ; de judiciaires, d'ap-
plicatoires, d'abjuratoires. Les premiers
ne peuvent être faits que par des perſon-
nes fondées en juriſdiction. Les abju-
rations peuvent l'être par les laïcs,
comme quand quelqu'un revient de
l'héréſie à l'Egliſe Catholique ; on lui fait
anathématiſer ſon héréſie, c'eſt-à-dire,
qu'on la lui fait abjurer & abhorrer.

Le grand Aumônier de France, eſt p. 23.
Evêque né de la Cour ; de maniere
que quand la Cour ſe trouveroit dans
une Ville épiſcopale, même primatiale,
ſi le Roi a beſoin d'une diſpenſe, c'eſt
le grand Aumônier qui la donne.

Les Romains, n'uſoient ſi fréquem- p. 28.
ment du bain, que parce que le linge
n'étoit pas en uſage de leur temps.

Le Cidre, eſt une boiſſon dont l'in- p. 56.
vention eſt très-ancienne, on en fait
qui ne le céde pas en bonté, au Vin
le plus excellent. L'uſage de faire du
Cidre, vient d'Afrique, d'où il a paſſé
en Eſpagne, & delà en Normandie.

Perro. St. Augustin & Tertulien, parlent du Cidre. Le Cidre eſt ſpiritueux, il enivre comme le Vin, & l'yvreſſe en eſt plus mauvaiſe ; mais s'il a ce déſavantage, il a d'ailleurs, à ce qu'on prétend, bien des qualités qui devroient même le faire préférer au Vin ; celui-ci conſume l'humide radical, le Cidre l'entretient & le fomente, & mis en bouteilles, où il ſe conſerve mieux qu'en tonneaux, il réſiſte mieux à la mer que le vin. Le Poiré, quelque bon qu'il puiſſe être, ne vaut jamais le Cidre.

p. 125. L'eau eſt généralement bien meilleure en Eſpagne qu'en France, & ne ſe corrompt jamais ; de ſorte que les Eſpagnols trouvent la nôtre fort mauvaiſe, & ont bien de la peine à s'y accoutumer. Il y a des Eſpagnols, qui venant en France, portent de l'eau avec eux. En certains lieux des Indes, l'eau eſt excellente, & la bonté en eſt ſi ſupérieure, même à celle d'Eſpagne, que lorſque les flottes reviennent de ce pays là, on achete chérement le reſte de l'eau qu'elles rapportent.

p. 148. On voit en France, plus de fous dans

les Provinces méridionales qu'ailleurs : & l'Espagne est le Royaume de l'Europe qui en ait le plus ; il est ordinaire d'en voir beaucoup dans les climats chauds ; c'est l'effet des grandes & fréquentes chaleurs, qui desséchant trop le cerveau, portent à la folie. Perra.

Les Italiens ont coutume de dire, qu'en France il y a trois mois d'*inverno*, & trois mois d'*inferno*, pour dire qu'il y fait pendant trois mois un froid rigoureux, & pendant trois mois un chaud extrême. Les maisons en Italie sont bâties de maniere, qu'elles ont appartement d'été & d'hyver ; le premier regarde le nord & l'autre le midi ; les appartemens y sont fort exhaussés. p. 184.

Le nom de Maronite, qu'on donne ordinairement aux moines du mont Liban, ne vient point comme quelques-uns ont prétendu, d'un saint personnage nommé *Maro*, mais comme dit St. Jerôme, du nom d'une vallée du mont Liban, appellée *Maronia*. p. 207.

Quelques-uns croyant que la mer Méditerranée s'épanche dans l'Océan ; disent pour appuyer leur sentiment, que quantité de grands fleuves se jettent p. 209.

Perro. dans la mer Noire & delà dans la mer Méditerranée. Ils apportent pour preuve que celle-ci débouche par le Détroit de Gilbraltar, l'expérience qui fait voir que les voyages fur cette mer font conftamment plus courts en allant d'Orient en Occident, qu'en fuivant une direction contraire; cet épanchement de la Méditerranée fert au furplus à expliquer pourquoi on n'y remarque de flux & reflux qu'en certains endroits, où l'épanchement de ces eaux n'eft pas fenfible, comme dans la mer Adriatique, qui faifant un coude, ne leur laiffe pas d'iffue.

p. 211. On remarque que les métaux, & fur-tout les mines d'Or & d'Argent, fe trouvent toujours dans les endroits les plus froids des pays chauds, prefque toujours dans les Montagnes. Comme en Europe dans les Alpes & dans les Pyrénées, où étoit autrefois la grande mine des Romains.

p. 230. Le Paon mange des ferpens & d'autres chofes très-corruptibles, cependant fa chair preffée & affez folide, qui eft blanche comme celle des autres oifeaux, a cette propriété finguliere, qu'elle ne

ſe corrompt jamais. St. Auguſtin dans ſon traité de la Réſurrection, ſe ſert de cet exemple, pour prouver qu'il y a des ſecrets dont nous ne ſaurions trouver la raiſon. Pesto.

Un homme qui avoit fait pénitence publique, dans le temps qu'elle étoit en uſage, ne pouvoit être Evêque. p. 235.

On fait aux Indes un potage avec de la chair de Sanglier & des cardes de Palmier, qu'on aſſure être très-bon. p. 250.

Quoiqu'on vante avec raiſon la beauté de l'Egliſe de St. Pierre de Rome, comme la plus belle piece d'Architecture que renferme l'Italie, on prétend néanmoins que le Temple de Sainte Sophie à Conſtantinople, aujourd'hui changé en Moſquée, le ſurpaſſe encore, & que par-là, il eſt la plus belle choſe qu'on puiſſe voir en ce genre. p. 301.

L'Angleterre a le Bœuf le plus excellent de l'Europe; l'Italie le Veau; la France & l'Eſpagne le Mouton; quelques-uns prétendent que le Mouton d'Eſpagne mérite la préférence ſur celui de notre pays. p. 325.

La coutume de ſaluer ceux qui éternuent eſt très-ancienne, nous en avons Valeſ. p. 68.

Valef. un exemple dans Pétrone. C'eſt à l'endroit où il raconte que Gyton s'étoit caché ſous un lit, parce que *Aſcyltos* le cherchoit accompagné d'un crieur public. Comme il étoit ſuſpendu ſous ce lit & qu'il retenoit ſon haleine afin de n'être pas découvert, il fut enfin contraint d'éternuer, mais de telle force que le lit en branla. Eumolpe l'ayant entendu, ſe tourna du côté du lit, & ſalua Gyton, *ad quem motum Eumolpus converſus ſalvere Gytona jubet.*

p. 79. On voit par un paſſage d'Idatius, qu'autre choſe étoient *Milites* chez les Romains, autre choſe *exercitus*. C'eſt une remarque aſſez ſinguliere, la voici. *Apud Conſtantinopolim Marcianus à militibus & ab exercitu inſtante etiam ſorore Theodoſii Pulcheriâ Reginâ efficitur Imperator.* Marcianus à l'inſtance de la Reine Pulchérie, ſœur de Théodoſe, fut élu Empereur à Conſtantinople, *ab exercitu*, c'eſt-à-dire, par toute la Cour, par tous les Officiers du Palais de l'Empereur.

p. 97. Il y a dans la Bibliotheque du Roi, un Contrat de Mariage bien ſingulier, il fut paſſé l'an 1297, entre deux per-

fonnes Nobles, & contient ces clauses. Valef.
1.° Que le Contrat n'étoit que pour sept ans. 2.° Que si au bout de sept ans, les Contractans étoient contens l'un de l'autre, ils se réservoient la liberté de prolonger leur mariage. 3.° S'ils venoient à se séparer, ce terme expiré, ils partageroient également & moitié par moitié les enfans mâles & fémelles qui feroient provenus de leur mariage, pendant ledit espace de sept années. 4.° Enfin, que si par hasard le nombre s'en trouvoit impair, ils tireroient au sort à qui le surnuméraire demeureroit.

On voit en Italie plus de vieillards qu'en France, la raison n'en est pas seulement dans la douceur du climat & dans la bonté de l'air, la plus vraisemblable, c'est qu'ils vivent avec plus de sobriété. Naudé. p. 8.

Les Poissons n'ont ni cou ni poumons, les Reptiles n'ont point de poumons aussi, & en général, tout animal qui a des poumons a un cou. C'est pour cela que les Macreuses qui en ont, ne peuvent être mises au rang des Poissons. p. 14.

Dans l'édition des Epigrammes de Rousseau, faite à Roterdam en 1712, Men. T. III. p. 125.

Men. T. III. on en a inſerré pluſieurs qui ne ſont pas de lui. Celle dont le titre eſt *contre la Judith de Boyer*, eſt de Racine page 381. Celle de la page 348. *Un compagnon que les Turcs avoient pris*. Et celle de la page 353. *Un Prêtre fut qui la veille des Rois*. Se trouvent dans un Recueil d'Epigrammes, intitulé *la conſolation des Triſtes*, imprimé à Rouen *in* 16, chez Robert & Jean Dugort en 1554. Celle de la page 361. *Un Cordelier*, eſt au premier tome du cabinet Satyrique. Et enfin, quoiqu'on ne puiſſe nommer l'auteur de celle, *en un quartier une maiſon brûloit*, page 354, il eſt certain qu'elle n'eſt pas de Rouſſeau.

T. III. p. 128. Le fameux Robert Carraciol de Luce, *Robertus de Licio*, dans l'Epître dédicatoire de ſon livre intitulé *de timore divinorum judiciorum*, diviſé en 20 ſermons, donne à Ferdinand, Roi de Naples & de Sicile, le titre de *très-Chrétien. Reverendiſſimo Patri*, dit-il, *& Domino, Domino Joanni de Arragonia Chriſtianiſſimi Regis Ferdinandi filio, &c.*

T. III. p. 153. Pluſieurs Auteurs ont prétendu que la Vérole eſt de toute antiquité, & que

cette contagion a pris naiſſance en même-temps que la débauche; mais on a bien lieu de penſer le contraire, ſi l'on fait attention que l'incontinence eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Les hommes auroient été de tout temps ſujets à la vérole. Cependant, pourquoi tant d'habiles Médecins de l'antiquité, l'ont-ils moins connue que ceux du quinzieme ſiecle, gens preſque tous peu lettrés. Du moment qu'elle s'eſt fait connoître en Europe, il a paru une infinité d'écrits touchant ſa nature & ſa guériſon. Les anciens qui ne la connoiſſoient pas, n'en ont pas parlé. On n'en voit nulle trace dans leurs ouvrages; tous les paſſages qu'on en allegue, ſont équivoques & conviennent mieux à d'autres maladies. Ils ont parlé des *fiſci* & des *mariſcæ*, pourquoi auroient-ils gardé le ſilence ſur les maladies vénériennes contractées par l'uſage des femmes? Par quelle raiſon les Poëtes ſatyriques, Horace, Perſe, Juvénal, auroient-ils été plus retenus que Regnier, Berthelot & Sigognes, ſi la vérole eut été connue de leur temps comme du temps de ces derniers? Si elle a tant

Men. T. III.

Men. T. III. différé à paroître dans le monde, quoique la débauche soit si ancienne, c'est que cette maladie, comme le *Sudor Anglicus*, le *Plica Polonica*, est affectée & naturelle à un pays qu'on n'a connu que tard, & qu'elle ne pouvoit paroître ailleurs, à moins qu'elle n'y fut portée. La vérole ne pouvoit être répandue hors du pays où elle est particuliere; puisqu'il n'a été découvert qu'à la fin du quinzieme siecle. La tradition généralement reçue, est que Christophe Colomb ayant abordé l'an 1492 à l'Isle de St. Dominique où ce mal est commun, les Espagnols l'y prirent & l'apporterent au Royaume de Naples, où les femmes qu'ils en avoient infectées, le communiquerent aux François qui suivirent Charles VIII. l'an 1495. La femme la plus débauchée pourroit avoir habitude avec autant d'hommes qu'on voudra, sans le prendre ni le communiquer, si aucun d'eux n'en est atteint.

T. III. p. 171. En 1675, Mr. le Duc du Maine reçut en présence de Madame de Thianges, une chambre toute dorée, grande comme une table; on lisoit en grosses lettres au dessus de la porte de cette

chambre, *chambre du sublime*. On voyoit en dedans une alcove & un balustre, un grand fauteuil où étoit assis Mr. le Duc du Maine, fait en cire fort ressemblant. Auprès de lui paroissoit Mr. de la Rochefoucault auquel il donnoit des vers pour les examiner; Mrs. de Marcillac & Bossuet étoient autour du fauteuil. A l'autre bout de l'alcove, Madame de Thianges & Madame de la Fayette lisoient des vers ensemble. Boileau au dehors du balustre, empêchoit sept à huit méchans Poëtes d'approcher. Racine étoit auprès de Despréaux, & un peu plus loin Lafontaine, auquel il faisoit signe d'avancer. Toutes ces figures étoient de cire, & chacun de ceux qu'elles représentoient, avoit donné la sienne. Men. T. III.

En 1702, la Connétable Colonne étant à Rome, reçut un présent de six Eturgeons, qu'elle envoya tout de suite à son mari à Naples. Le courier qui les portoit fit tant de diligence, qu'il remuoient encore en arrivant. Philippe V. Roi d'Espagne, qui étoit alors à Naples, & à qui le Connétable les présenta, voulut qu'on les pesât en sa pré- T. III. p. 172.

Men. fence, ils pesoient ensemble 900 livres.
T. III. p. 145. Il y a eu des Gentilshommes qui étant recherchés sur leur noblesse, n'en ont pu produire d'autre titre, que la condamnation de quelqu'un de leurs ancêtres à perdre la tête sur un échafaut.

T. IV. p. 13. En 1424, une dévote de Bourg en Bresse, disoit qu'elle avoit étoit envoyée de Dieu sur terre, pour tirer les ames d'enfer, & qu'elle en tiroit tout au moins trois par jour.

T. IV. 7. p9. Les anciens Anatomistes disséquoient les hommes vivans, ils travailloient sur le corps des criminels. C'étoit l'exercice du Médecin Hérophile, que Tertulien par cette raison traite bien justement de Boucher.

T. II. p. 243. Il y a des fourmis dans la Chine & dans le Tonquin, qui volent en troupes sur les arbres, & qui y font une gomme dont on compose la Laque, si connue des Peintres & des Teinturiers. Elle est d'un rouge pâle, agréable, mat, & c'est le principal ingrédient de la cire d'Espagne.

T. II. p. 312. *Marche*, veut dire *frontiere*, ainsi *Marquis* dans son origine, vouloit dire un *Seigneur* ou *Intendant de frontiere*,

Mr. *de Marca* a fait un Traité de *Marca Hispanica*. Dans la Chronique de Reginon, l'Anjou est appellé Marchia, parce qu'il est sur les marches de Bretagne. Les Comtes d'Anjou de ce temps-là sont aussi appellés Marquis de France, comme les Comtes de Barcelone Marquis d'Espagne, les Comtes de Toulouse Marquis de Gothie, & les Comtes de Forcalquier, Marquis de Provence. Men. T. II.

Socrate, au chap. 20 du liv. 5, a remarqué que les anciens Chrétiens, outre les poissons, mangeoient aussi des oiseaux pendant le Carême. *Alii cum piscibus volucres etiam manducant, easque ex aquâ, ut est apud Moysen, nasci asserunt.* T. II. p. 19.

Les Cires de Bretagne & de la basse Normandie blanchissent parfaitement bien. Celles de la haute Normandie, du côté de Paris; celles du Berry & du Limousin, & celles d'Angleterre, de Hambourg & de Danzic, blanchissent, mais non pas si parfaitement. Toutes celles de Touraine, & la plupart de celles du Poitou, & toutes celles du Maine, à la réserve des lieux qui sont voisins de la Bretagne; celles T. II. p. 79.

Men. T. II. d'Anjou, à la réserve des lieux voisins de la même Province, & particulierement de Château Gontier, & quelques-unes de la haute Normandie, ne blanchissent point du tout. Celles du Comté de Bourgogne, blanchissent difficilement. Celles d'Athenes blanchissent d'elles-mêmes, c'est-à-dire, sans les exposer à l'air. C'est à la Physique à nous rendre raison d'une chose si extraordinaire.

T. II. p. 107. Les historiens d'Anjou, remarquent que les Perdrix rouges ont été apportées en Anjou par René, Roi de Sicile & Duc d'Anjou.

T. II. p. 186. Dans les médailles antiques, les fleuves qui portent leurs noms & leurs eaux jusqu'à la mer, sont représentés par une figure ayant de la barbe; au contraire, ceux qui perdent leur nom & leurs eaux, dans un autre fleuve, avant que d'arriver à la mer, sont représentés sans barbe, ou sous la figure d'une femme.

T. I. p. 95. Quand les Bœufs destinés aux sacrifices, chez les Romains, n'avoient que quelques taches blanches, on achevoit de les blanchir avec de la craie; on appelloit cela, *Bos cretatus*.

Ce n'est pas à cause que les chiens aiment le Chiendent, que l'on a donné ce nom à cette plante; mais, parce que la racine de la plante a un rejetton ressemblant à une dent de Chien. On appelle de même, *Dens Leonis*, la plante qui a quelque chose de ressemblant à une dent de Lion. Men. T. I. p. 166.

Sorbiere assure avoir vu un Provençal qui se fourroit par la bouche, dans l'estomac, un bâton de Frêne, long de trois pieds, creusé au bout en forme de cuillier, qui sans doute passoit au-delà du pilore, puisqu'il le faisoit toucher au-dessous du nombril, & qu'avec ce bâton il se nettoyoit l'estomac. Un Anglois faisoit la même expérience avec une baguette de Baleine, au bout de laquelle il attachoit une éponge. Sorberiana. p. 191.

Pline, liv. 4, chap. 13, dit que de son temps, on recueilloit l'Ambre jaune proche de *Baunomania*, qui selon du Pinet, est l'Isle de *Bornholm* dans la mer de Suede, & de nos jours c'est dans la mer de Prusse, près de *Colberg*, qu'on le trouve. Duo. T. I. p. 3.

Le Séné n'est connu en France que depuis l'année 1623. T. I. p. 52.

Duc. T. I. p. 123. On trouve dans un livre Latin, intitulé, *Gentium origines antiquissimæ*, qu'Adam & Eve n'avoient pas de nombril, comme les autres hommes, à qui cette marque demeure, parce que les vaisseaux umbilicaux y sont attachés, & que le fœtus a communication par-là avec le corps de la mere. » Les premiers hom» mes, y est-il dit, pouvoient montrer » à ceux qui nâquirent avant *Mathusa*» *lem*, qu'ils n'avoient pas de nombril, » parce qu'ils n'étoient pas nés de fem» me, mais créés immédiatement de » Dieu, ce qu'ils pouvoient confirmer » par cette marque.

T. I. p. 132. Le nom *Ogier*, dans *Ogier le Danois*, l'un des Pairs de Charlemagne, étoit le nom de Baptême de ce Pair, les noms de familles n'étant pas encore en usage au neuvieme siecle, & n'ayant commencé que dans le douzieme au temps des Croisades.

T. II. p. 269. On attribue aux Cardinaux le privilege de procurer la grace aux criminels qu'ils rencontrent, pourvu seulement qu'ils daignent les couvrir de leur chapeau.

T. II. p. 278. Les Medes, les Perses, les Lydiens

& les Cariens se servoient de Perruques. Cela paroît non seulement par les Médailles, mais encore par un endroit des *Œconomiques d'Aristote* livre 2. où il est parlé de *Candaule*. Ducatiana. T. II.

Ce n'est proprement que depuis 1577 que l'on compte en France par écus. T. II. p. 183.

Jamais *Elisabeth* de France, femme de Philippes II. Roi d'Espagne ne porta deux fois la même robe, tous les jours elle en avoit une nouvelle. T. II. p. 286.

Il n'y a point de Loup en Angleterre, leur tête ayant été mise à prix dans tout ce Royaume, ils furent détruits jusqu'au dernier, sous le Roi Edgar, environ l'an 961. T. II. p. 409.

Il y a des Juifs dans toutes les Villes d'Italie, ils y sont tolérés. Le Pape prend tribut d'eux, & ils sont obligés de payer le prix que l'on court à Rome les jours de Carnaval. Quand un Juif se convertit, le parein qui est pour l'ordinaire un Cardinal, le promene en carosse par la Ville, quinze jours durant, habillé de satin blanc, & quand tout le monde la vu & reconnu pour Chrétien, il quitte son habit de Satin. Une fois la semaine on prêche à Rome Naudeana. p. 49.

Nau-deana. conrre les Juifs, ils sont obligés d'y envoyer de vingt en vingt maisons.

Poggiana. p. 119. La monnoie des Romains, jusqu'à la premiere guerre punique, ne fut que de Cuivre. D'abord il étoit brute, mais ensuite Servius Tullius, sixieme Roi des Romains, frappa de la monnoie d'Airain, & y fit mettre la marque d'un Bœuf (*pecudes* d'où vient *peccunia*) ou de quelqu'autre bête semblable. On ne frappa de la monnoie d'argent, que l'an 485 de Rome, peu avant la premiere guerre punique. Quelque temps après on en frappa d'or.

Scal. p. 59. François I. est le premier Roi de France qui ait porté la couronne fermée; avant lui, ce n'étoit à peu près qu'un cercle.

p. 87. Les Romains avoient trouvé le secret de fondre la pierre. Il y a des Colomnes à Rome, aussi hautes que les tours de Notre-Dame, qui sont fusiles, les Italiens ont fait là dessus quelques découvertes, mais qui n'approchent pas de cette perfection.

p. 111. Il y a quatre sortes d'Hirondelles, les premieres sont les communes; les secondes, qu'Aristote appelle *Apodes*,

& qu'on nomme en François Martinets. Elles ont les pieds petits & les cachent ordinairement; les troisiemes, font leurs nids sur les bords de la mer. Enfin, les quatriemes & les plus petites, sont celles qui nichent au haut des Eglises. Scal.

Le Chêne ne croît point dans les pays trop chauds, comme en Afrique, ni trop froids, comme en Norwege & en Dannemarck; il ne vient bien que dans les climats tempérés. p. 113.

Les Moines d'aujourd'hui sont sobres, comparés à ceux du temps passé. Il y avoit autrefois de bons Religieux qu'on appelloit *Pourceaux de Saint Antoine.* Ils étoient obligés de faire huit repas par jour, pour montrer la fragilité de la nature humaine. Quelle tempérance! Carp. p. 147.

L'Ordre des Chartreux, dans son ancienne institution, étoit plus austere que celui de la Trappe; & entr'autres articles concernant leur vivre, il étoit dit: *Solo pane hordeaceo, aqua & leguminibus contenti:* d'ailleurs, *perpetuum jejunium, perpetuum silentium, perpetuum cilicium.* On portoit le Sa- p. 281.

Carp. medi au ſoir, à chaque Religieux, une portion pour leur ſemaine, qu'ils accommodoient chacun à leur maniere dans leurs cellules, qui étoient encore plus ſéparées qu'elles ne ſont aujourd'hui. L'Ordre s'eſt mitigé de plus en plus, enſorte qu'ils mangent à préſent le meilleur pain de froment, toujours frais. Au lieu d'eau ils ont de bon vin; au lieu de légumes de bons poiſſons; ils ne mangent pas de beurre en Carême, mais ils uſent à la place de la meilleure huile, qu'ils font déteindre avec du pain brûlé. (*a*)

p. 353. Cyrus ſavoit le nom de tous ſes Soldats; Lucius Scipio, connoiſſoit tout le Peuple Romain par ſon nom. Mithridate ſavoit les langues de vingt Nations, & ſe vantoit de n'avoir jamais eu beſoin d'interprête; & Cléopatre, au rapport de Plutarque, ſavoit la langue de preſque tous les peuples du levant.

Huetiana. p. 31. On a vu des raves & des melons du Pérou qui faiſoient la charge d'une

(*a*). Que doit-on en conclure? c'eſt qu'ils ſont devenus plus raiſonnables.

charrette. On voit dans ces contrées, des arbres d'une grandeur démesurée. Le bois du Canada est imprégné d'une si grande quantité de sel, que les lessives brûlent & usent tous les linges; leurs terres vierges, rapportent au centuple. Huetiana.

La magnificence des Romains dans leurs édifices, surpassoit infiniment celle des derniers siecles; la seule inspection des chemins en fait la preuve. Ces chemins partoient de la Colonne miliaire, plantée au milieu de Rome, & s'étendoient jusqu'aux extrêmités de ce vaste Empire, pour y faire marcher diligemment & commodément ces légions qui avoient subjugué tant de nations. Ces chemins, dont quelques-uns subsistent encore, étoient hauts, larges, solides, & en quelques lieux couverts de grands carreaux, que la durée des siecles semble encore respecter. Nos chemins, au contraire, sont en bien des endroits dans un si pitoyable désordre, que quatre jours de pluie, interrompent souvent le commerce & arrêtent les équipages les mieux attelés. p. 36.

Du temps que Muret étoit à Rome, Scal. p. 154.

Scal. il vint chez l'Ambaſſadeur de France un Florentin, homme laid, & qui regardoit toujours en terre, qui ſavoit parfaitement la mémoire artificielle. Pour faire parade de ſon ſavoir, il pria la compagnie, qui étoit nombreuſe, de s'aſſeoir chacun en ſon rang, pour qu'on ne le troublât point, & qu'on fit écrire juſqu'à cinquante mille mots, s'aſſurant que pourvu qu'on les prononçât bien & qu'on les lut poſément, il les réciteroit tous ſans héſiter. Ce qui fut fait; on voulut lui en donner peu, il en demandoit toujours davantage. Le Secretaire de l'Ambaſſadeur écrivit deux heures durant, les mots les plus bizarres, que la compagnie, & entr'autres le Cardinal Pélevé, qui étoit préſent, purent imaginer. Il les récita ſans jamais ſe tromper, en commençant, tantôt par la fin, tantôt par le milieu. Il diſoit que cette mémoire artificielle, lui avoit abſolument fait perdre la naturelle.

Huetiana. p. 77. Le ſon eſt un fort mouvement de l'air, que nous appercevons par l'impreſſion qu'il cauſe ſur le tympan de notre oreille. Quand le corps ſonore eſt

eſt frappé & ébranlé, il communique Hueti.
à l'air qui l'environne le mouvement qui lui eſt imprimé ; & ce mouvement ſe fait par des ondulations, pareilles à celles que nous remarquons ſur l'eau quand on y a jetté une pierre. Plus ces ondulations ſont promptes & fréquentes plus le ſon eſt aigu ; & le ſon d'une chanterelle d'un violon n'eſt plus aigu que celui de la groſſe corde, que parce que ſon mouvement étant plus rapide, il produit de plus promptes & plus fréquentes ondulations. Que ſi en relâchant la corde on rend ſon mouvement plus lent, les ondulations qu'elle produira ſeront auſſi plus lentes & le ſon moins aigu. Cela étant bien entendu, il eſt aiſé de comprendre la cauſe de la conſonance & de la diſſonance. Quand les ondulations produites par deux cordes ſont égales & ſemblables, & ſe rencontrent avec juſteſſe dans les mêmes temps, elles produiſent l'uniſſon, qui eſt la plus parfaite de toutes les conſonances. Si elles ne ſe rencontrent jamais, elles produiront une entiere diſſonance. Mais ſi quelques-uns ſeulement ſe rencontrent dans de

Hueti. certains intervalles réglés, elles produiront ces diverſes conſonances qui font l'agrément de la muſique.

p. 96. Il y a peu d'anciens auteurs où il ne ſe trouve de diverſes leçons. Souvent elles arrivent par la faute des copiſtes, quelquefois par la licence des critiques; il eſt arrivé en pluſieurs occaſions, que des auteurs anciens & modernes ont donné deux & trois éditions d'un même ouvrage. Juſtinien, ayant publié la premiere édition de ſon Code, il en fit une ſeconde cinq ans après, revue, corrigée & augmentée de cinquante déciſions. Ce Code s'appelle *Codex repetitæ prælectionis*.

p. 110. La cauſe de la préférence du nombre 10 pour la facilité du calcul, vient du nombre de nos doigts, ſur leſquels tous les hommes s'accoutument à compter dès leur enfance. Ils comptent prémiérement les unités ſur leurs doigts. Quand les unités excedent le nombre de leurs doigts, ils paſſent à une autre dixaine. Si le nombre des dixaines ſe multiplie, ils les comptent encore ſur les doigts; & ſi elles ſurpaſſent le nombre de leurs doigts, ils

recommencent sur leurs doigts une autre sorte de compte : savoir, des dixaines de dixaines, c'est-à-dire, des centaines, & ensuite des millenaires. Ça donc été le nombre des doigts que la nature présentoit aux hommes, comme un instrument tout préparé pour leurs calculs, qui les a déterminés à ce nombre, qui d'ailleurs n'étoit pas si commode, ni d'un si grand usage que le nombre de douze, qui reçoit plus de divisions que le nombre de dix; car, dix ne se divise que par deux & par cinq, & douze se divise par deux, par trois, par quatre & par six. (a) Hueti.

Les Hirondelles de Suede, aux approches de l'Hiver, se plongent dans les Lacs, & y demeurent endormies & ensevelies sous la glace jusqu'au retour du Printemps. Alors, réveillées par la chaleur nouvelle, elles sortent de l'eau, & reprennent leur vol ordinaire. Pendant que les Lacs sont gelés, si l'on casse la glace en certains endroits, qui paroissent plus noirs que p. 198.

(a) Voyez là dessus l'Abbé de Condillac.

Hueti. les autres, on trouve des amas d'Hirondelles, froides, endormies & demi mortes. Que si on les retire, & qu'on les échauffe entre les mains ou devant le feu, elles commencent à donner de nouveaux signes de vie; elles s'étendent, se remuent, & ne tardent pas à s'envoler. En d'autres lieux, elles se retirent dans des cavernes & sous des rochers. Entre la Ville de Caën & la Mer, le long de la riviere d'Orne, il y a beaucoup de ces cavernes, où l'on a quelquefois trouvé, pendant l'Hiver, des pelotons d'Hirondelles suspendues à la voûte, en forme de grappes. Il y a long-temps que l'on a remarqué la même chose en Italie.

p. 200. Le nom des Alpes ne vient point de leur blancheur, comme plusieurs des anciens & des modernes l'ont assuré; il vient de leur hauteur. Isidore, Servius, & Philargirus, disent que le mot Alpes, en langue Gauloise, signifie de hautes montagnes. On en trouve des preuves dans le nom du Géant *Albion*, qu'Hercule tua en passant dans les Gaules, chez les Ethiopiens, dans leurs montagnes, qui portent le même

nom d'*Alpes ;* chez les Grecs, dans Hueti.
le nom d'*Alphius*, montagne d'Etolie ; & vers la Sicile, dans le nom du Géant *Alpus*, tué par Bacchus. Le nom d'*Olympe* vient de la même origine, & a été donné à plusieurs hautes montagnes, tant de la Grece que de l'Asie, de Chipre, & de la Panchaie, proche de l'Arabie ; celui d'*Albe*, commun à plusieurs Villes de l'Europe, toutes situées sur des montagnes en vient aussi ; car, comme Strabon l'a remarqué, on nommoit indifféremment les Alpes *Alpia* & *Albia*. On ne peut pas douter que le nom d'*Albion*, qui a été donné à la partie la plus septentrionale de l'Angleterre ne vienne de la même source.

Dans l'Eté, lorsqu'après quelques p. 232.
jours de beau temps, pendant la chaleur du jour, il survient quelqu'orage, accompagné d'une pluie legere & médiocre, & que le Soleil paroît immédiatement après, reprenant sa force ordinaire, il brûle les feuilles & les fleurs, sur lesquelles la pluie est tombée, & ôte l'espérance des fruits. La brûlure que l'ardeur du Soleil produit alors sur les fleurs & sur les feuilles, est pareille à

Hueti. celle qu'un fer brûlant y auroit pû faire. Les Naturaliſtes ont cherché la cauſe d'un ſi étrange effet, & n'ont rien dit dont un eſprit raiſonnable ſe puiſſe contenter : voici la vérité. Dans les jours ſéreins de l'Eté, il eſt viſible qu'il s'aſſemble ſur les feuilles & ſur les fleurs, comme par-tout ailleurs, un peu de pouſſiere, quelquefois plus, quelquefois moins, élevée par le vent. Quand la pluie tombe ſur cette pouſſiere, les gouttes ſe ramaſſent enſemble, & prennent une figure ronde, comme nous voyons qu'il arrive ſouvent dans nos maiſons, ſur des planchers poudreux, lorſqu'on y répand de l'eau pour les balayer. Or, ces boules d'eau, ramaſſées ſur ces feuilles, tiennent lieu de ces verres convexes, que nous appellons *Miroirs ardens*, & produiſent le même effet. Que ſi la pluie eſt groſſe & dure long-temps, le Soleil ſurvenant, ne produit plus cette brûlure, parce que la force & la durée de cette pluie, a abbattu toute la pouſſiere qui arrondiſſoit les gouttes d'eau, & les gouttes perdant leur figure, en quoi conſiſtoit leur vertu cauſtique,

ſe répandent ſans aucun effet extraor- Hueti.
dinaire.

Les anciens croyoient le Septentrion P. 237.
couvert d'épaiſſes ténebres. Cependant, contre ce préjugé, il n'y a pas de lieux au monde qui jouiſſent plus long-temps de la lumiere, que le Pole arctique & le Pole antarctique. Dans la Zone Torride, & principalement ſous la ligne, la nuit ſuit immédiatement le coucher du Soleil, ſans aucun crépuſcule ſenſible. Le crépuſcule commence, & va en augmentant, à meſure que les lieux s'éloignent de l'Equateur, & s'approchent du Pole. La raiſon s'en trouve dans l'optique, qui enſeigne que les rayons de lumiere tombant obliquement ſur un milieu diaphane, ſouffrent une réfraction plus ou moins grande, ſelon le plus ou le moins de l'obliquité de leur incidence. Or, ſous l'Equateur, lorſque le Soleil ſe couche, les rayons du Soleil, caché ſous l'horizon, paſſant en ligne droite dans l'atmoſphere, il ne s'y fait point de réfraction, tandis qu'il s'en fait une très-grande ſous les Poles, par conſéquent, un long crépuſcule. En Suede, pen-

Hueti. dant l'Eté, on peut écrire à minuit ſans chandelle, deux heures après le coucher du Soleil.

p. 261. L'amour (*a*) n'eſt pas ſeulement une paſſion de l'ame, mais c'eſt auſſi une maladie du corps comme la fievre. Elle eſt dans le ſang & dans les eſprits qui s'agitent extraordinairement, & l'on pourroit la traiter méthodiquement pour la guérir : de grandes ſueurs, de copieuſes ſaignées, qui emportant avec l'humeur ces eſprits enflammés, purgeroient le ſang, calmeroient ſon émotion, & le remettroient dans ſont état naturel. Un grand Prince, (*b*) atteint d'un amour violent pour une demoiſelle (*c*) d'un grand mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que ſon abſence dura, ſa paſſion s'entretint par le ſouvenir, & par un commerce de lettres très-fréquent, juſqu'à la fin de

---

(*a*) Quand on veut expliquer le méchaniſme des paſſions humaines, il faut que les obſervations ſoient multipliées; ainſi, le fait que nous venons de rapporter ne ſauroit décider la queſtion.

(*b*) Le grand Condé.

(*c*) M.lle du Vigean.

la campagne, qu'une maladie dange- Hueti.
reuſe le réduiſit à l'extrêmité. On proportionna les remedes au mal, & l'on mit en uſage tout ce que la médecine enſeigne de plus efficace. Il reprit ſa ſanté, mais ſans reprendre ſon amour, que de grande évaucations avoient emporté à ſon inſu, de ſorte qu'il ſe retrouva froid & ſans paſſion auprès de celle qu'il croyoit encore aimer.

Ni les Naturaliſtes ni les Médecins, p. 270.
ne nous ont enſeigné quelle eſt la cauſe qui rend contagieuſes quelques maladies, plutôt que tant d'autres qui ne le ſont point. La goutte, la gravelle, l'épilepſie, l'apoplexie, ne ſe communiquent point entre les hommes par la fréquentation : la peſte au contraire, la dyſenterie, le flux de ſang, font de grands ravages par leur contagion; en voici la cauſe. On peut dire en général, que toutes les maladies contagieuſes produiſent des vers contenus dans des abcès, des charbons, des puſtules au dehors ou au dedans du corps, les unes plus, les autres moins, & de natures différentes. On n'examine point ici la cauſe de la production de ces

Hueti. vers, mais l'effet eſt ordinaire & conſtant, & ſouvent viſible. Or, on ſait que ces ſortes de vers par une révolution qui leur eſt naturelle, ſe changent en moucherons, cela ſe fait en peu de temps, & en une quantité infinie. Et ſi-tôt que ces moucherons imperceptibles par leur petiteſſe ſe peuvent ſervir de leurs ailes, ils prennent l'eſſor & s'envolent. Alors ſe répandant de tous côtés, & entrant dans les corps des hommes par la reſpiration, ils y portent le même venin qui les a engendrés, & y communiquent la corruption d'où ils ſont ſortis. Delà vient qu'on ſe ſert quelquefois utilement dans de grandes contagions, de feux allumés en divers lieux, par leſquels on croit purger l'air. On le purge en effet, non pas de la maniere qu'on s'imagine en le raréfiant & changeant ſa conſtitution, mais en brûlant & conſumant ces moucherons volans dont l'air eſt rempli, & qui attirés par la lueur du feu, s'y vont brûler, comme les papillons à la chandelle. Une cauſe toute contraire produit encore le même effet, je veux dire la gelée, qui tue & détruit ces inſectes,

ſinon totalement au moins en la plus Hueti.
grande partie, car quelquefois la quantité en eſt ſi grande, que pluſieurs échapent à la rigueur du froid, & entretiennent la contagion; comme il arriva à la peſte noire, qui déſola le Danemarc & les pays voiſins, il y a quelques ſiecles.

Chaque arbre naît d'un rameau. Ce p. 370.
rameau eſt ſenſible & viſible dans les glands, & dans la plupart des pepins. Si l'on ouvre la peau d'un pepin de pomme, on trouvera un petit rameau planté à la tête de ces deux lobes qui compoſent le pepin. Quand ce petit rameau eſt aſſez échauffé & humecté, il commence à végéter. Il s'allonge, il ſe groſſit, il ſe nourrit, il ſe produit, il devient un Arbre. On fait la même obſervation au ſujet de pluſieurs plantes qui pouſſent au dehors comme les oignons, dans les lieux où l'on les conſerve, s'il y a un mêlange de chaleur & d'humidité. Et comme les graines portent des rameaux, d'où naiſſent les Arbres, ne peut-on pas raiſonner de la même ſorte ſur la naiſſance des animaux, & croire qu'il ſe

Hueti. trouve un animal dans la ſemence d'un animal ?

p. 276. On eſt communément perſuadé, que ces petites grenouilles, (*a*) qui paroiſſent dans l'été après les orages, ſont produites par la chaleur de la ſaiſon, par l'eau qui tombe d'en haut, & par la pouſſiere qui ſe trouve ſur la terre & ſur les feuilles des arbres. Quelques-uns même croient qu'elles ſe forment en l'air & ſur ces feuilles. Et le peuple le dit alors, ne ſongeant pas que la force du vent peut les avoir enlevées & tranſportées, comme il tranſporte tant d'autres corps beaucoup plus peſans. Ces animaux ne naiſſent point autrement que les autres animaux. Les meres les pondent, s'en déchargent & les nourriſſent dans des trous de la terre comme les crapaux. Quand il ſurvient des pluies abondantes, l'eau ſe répand ſur la terre, l'humecte, la refroidit; & inondant les petites cavernes qui leur ſervent de nid, les force d'en ſortir pour ſe mettre en ſauveté. La même choſe arrive à des ſouris

(*a*) Cette explication ne contente pas.

qui se trouvent dans les montagnes de la Lapponie, elles paroissent en grand nombre après les orages, & les Lappons ont la même opinion de l'origine de ces souris, que le vulgaire a ici de celle des grenouilles. Hueti.

Il est vraisemblable que le Delta d'Egypte, a été autrefois sous la mer. La mer en se retirant l'a laissé découvert, ou le travail des hommes l'a tiré de dessous l'eau. La basse Egypte est mortelle à la plupart des étrangers, & le seroit aux naturels du pays, s'ils ne prenoient des précautions contre la *Goutte*, qui est une espece de vapeur que le Soleil éleve des lieux marécageux : dès que le soir vient il faut s'enfermer, & souvent faire brûler du vinaigre. Dans les grandes chaleurs, la campagne de Rome est très-dangereuse, & l'on ne sauroit y coucher à l'air en ce temps-là, sans en demeurer au moins perclus ; la quantité d'édifices ruinés & des lieux voisins, exhalans des vapeurs mortelles. Longueruana. p. 2.

On a fait pour Charles Quint, pour Louis XIII. & pour la maison de Crouy, des généalogies, qui remontent jus- p. 12

Long. qu'à Adam. (*a*) Mrs. de Crouy descendent d'un gentilhomme Hongrois, qui étoit passé en France du temps de St. Louis, & y épousa une héritiere de la terre de Crouy. De leur origine de Hongrie, ils ont pris occasion de vouloir descendre d'Attilla.

p. 13. Autrefois toutes les Communautés, Chanoines, Réguliers & Moines, faisoient maigre & n'usoient pas de linge; on ne servoit jamais gras au réfectoire, & en santé on n'en mangeoit qu'en voyage; de quoi il faut excepter les volatiles qu'ils mettoient au rang des poissons. Ils n'usoient de poissons que quand leurs maisons se trouvoient en lieu qui en fournissoit; mais, d'en faire venir de loin à grands frais, c'est de quoi ils n'avoient garde de s'aviser.

p. 20. Les premiers Caliphes aimoient les sciences & les favorisoient extrêmement : ils firent venir des Grecs de Constantinople pour leur traduire beau-

(*a*) La généalogie de la maison de Crouy, se trouve aujourd'hui à Heverlé, Abbaye de Célestins près de Louvain.

coup d'ouvrages. Encore aujourd'hui, les Turcs ne sont pas si généralement ignorans qu'on pense; s'ils ne permettent pas l'Imprimerie dans leurs Etats, c'est qu'on leur représenta que cet usage alloit ruiner une infinité d'écoliers, qui vivoient de ce qu'ils tiroient des manuscrits qu'ils copioient & vendoient. Leip.

En 1421, la mer submergea aux environs de Dordrect, soixante-trois gros villages, dont quelques-uns avoient jusqu'à trois ou quatre mille habitans. C'étoit sous Perette de Baviere. Drusus avoit voulu faire un Canal pour diminuer la quantité des eaux du Rhin, mais le Rhin s'est jetté de ce côté là. p. 29.

La proportion entre l'or & l'argent, n'étoit pas telle autrefois qu'elle est aujourd'hui, d'un à 13 ou 14; la différence étoit beaucoup moindre: c'est que les anciens avoient beaucoup d'endroits d'où ils tiroient de l'or. Telles étoient les mines d'Espagne & les rivieres où l'on en ramassoit. Il y avoit de l'argent en Allemagne, mais ils ne connoissoient pas le pays bien loin d'en connoître les mines. p. 43.

Loug. Les Negres ne sauroient travailler aux mines, ils y périssent tous, il n'y a que les gens du pays qui puissent y tenir, encore faut-il les relayer très-souvent & qu'ils machent du *coca* qui les fait baver, & rendre le vif argent, dont la vapeur les tueroit sans cela.

p. 52. L'ambre gris, n'est autre chose que le miel qui est en quantité dans les longues montagnes de la côte d'Ajan, fondu par l'ardeur du soleil, tombé dans la mer, & condensé ensuite par le froid de l'eau. La preuve en est qu'on trouve souvent des mouches enfermées dans des morceaux d'ambre gris.

p. 57. Comme il étoit défendu aux Juifs de châtrer les animaux, ils n'avoient ni boeufs, ni moutons, ni chapons; les taureaux accoutumés au travail de bonne heure, étoient domptés & travailloient à merveille. Encore aujourd'hui, ceux d'entre les Musulmans, qui se piquent de régularité, observent la même loi.

p. 61. Le Talent attique, que citent ordinairement les Auteurs, pesoit à peu près cent cinq de nos marcs d'argent. L'Euboïque étoit plus petit, il est peu cité dans les auteurs non plus que le Babilonien.

La plus belle chofe qui foit en Ef-pagne, c'eft la Cathédrale de Cordoue; elle a une étendue furprenante, & une quantité prodigieufe de belles colonnes du plus beau marbre. Les Mahométans l'avoient bâtie pour en faire leur mofquée ; & comme Cordoue étoit leur capitale & extrêmement peuplée, ils y avoient employé ce qu'ils avoient trouvé de plus beau dans ce qui reftoit des monumens des Romains. Les piliers qui la foutiennent en dehors font creux, afin de recevoir la pluie du toit, qui trouvant des conduits, ne gâte pas les fondemens. Long. p. 61.

Les Vins de Chiras en Perfe, font d'une violence étonnante; nous n'avons rien qui en approche. C'étoit de ces Vins là qu'Alexandre s'enivroit, & *Cha Abbas II.* arriere petit-fils du grand *Cha Abbas*, qui ne faifoit que boire du matin au foir. p. 78.

L'ufage des glaces aux Carroffes nous vient d'Italie, & Baffompierre eft le premier qui l'ait apporté en France. Ce n'étoit d'abord que pour les petits Carroffes ; les autres avoient toujours de grandes portieres & des rideaux comme p. 85.

Long. les Coches : auſſi la Reine Marguerite dit-elle toujours dans ſes mémoires, ma Coche.

p. 99. L'uſage du Papier, tel que nous l'avons aujourd'hui, eſt récent, ce n'eſt guere que depuis Philippe de Valois, qu'il eſt connu : avant lui, on ſe ſervoit de Parchemin. Les Chinois ont eu l'invention de l'Imprimerie long-temps avant nous. Mais cette Imprimerie étoit à planche entiere, comme ils l'ont encore aujourd'hui ; quand un Chinois veut un livre, il porte ſon papier chez l'Imprimeur, & il l'a auſſi grand qu'il veut. Le mérite de l'Imprimerie conſiſte dans la mobilité des caracteres ſéparés, qu'on doit à la Ville de Mayence.

p. 105. Les courſes continuelles des Arabes, font qu'on ne laboure plus la terre Sainte, il y croît des raiſins, du cotton en grande quantité, ſur un arbre haut comme un homme, des Jujubes, & des Sébaſtes qui prennent leur nom de la Ville de Sébaſtes. On ne cultive que ce qui eſt aux environs des villes, car plus loin, les Arabes enleveroient les bêtes & la charrue.

p. 107. L'hiver de la Zone Torride conſiſte

en pluie. C'eſt après ces pluies qu'on prend le temps de paſſer les ſables des déſerts de l'Afrique, avant les pluies on courroit très-grand riſque de périr ſous les ſables. Long.

On attribue ordinairement l'invention des Bombes, à Galen, Evêque de Munſter, mais on ſe trompe: le Prince Thomas en avoit à Thurin en 1640. p. 112.

Les Ptolomées épouſoient leurs ſœurs, cet uſage étoit à Athenes, mais rare comme celui de la Polygamie; au contraire il étoit commun en Perſe. p. 118.

On ne ſait où ont été Babilone, Thebes & Ninive, les trois plus grandes villes du monde; il n'en reſte pas le moindre veſtige.

Chaque pays a les maladies de ſon climat. Celle de la Paleſtine, eſt la Lepre. Comme les Cochons y ſont ſujets, & par conſéquent propre à l'entretenir, ce pourroit bien être pour cette raiſon là, que Moïſe les défendit aux Iſraëlites. Les François dans les fréquens voyages du temps des Croiſades, gagnerent la Lepre, la communiquerent, & la rendirent extrêmement commune dans ces pays-ci. Quand les voyages p. 140.

Long. ont cessé, elle a cessé aussi, avec les secours & les soins qu'on y apportoit, en séquestrant les lépreux du commerce des autres hommes.

p. 142. Il y a apparence que le Mont Vésuve, près de Naples, & le Mont Etna, en Sicile, ne font que différentes portions d'une même chaîne de montagnes qui passe sous la mer & sous l'Isle de Lipari; car toutes les fois que l'une de ces montagnes jette beaucoup de feu, on voit l'autre, & le Volcan de l'Isle de Lipari en jetter plus qu'à l'ordinaire.

p. 149. Les Espagnols eux-mêmes disent que leurs compatriotes apporterent des Indes la maladie qu'ils avoient prise des femmes de ce pays là : elle s'y guérit aisément par le bois de Gaiac, qui est là dans toute sa force, au lieu qu'il l'a perdue quand il arrive ici, & par des bouillons de ces grosses Tortues de mer qui les tirent d'affaire en six semaines.

p. 152. Les Egyptiens regardoient les Hébreux comme immondes, & ne mangeoint pas avec eux : voyez la Genese chap. 44. Les Israëlites dans la suite en userent de même, par rapport aux autres nations.

Les anciens n'avoient pas le ſecret Long. p. 160.
de peindre à l'huile, inventé par Jean
de Bruges; cependant, leur coloris
étoit beau & s'eſt ſoutenu. Le nôtre eſt
conſidérablement diminué depuis un
ſiecle; comparés celui de le Brun, de
Mignard, avec celui de leurs prédéceſſeurs? On dit que c'eſt la faute des
Hollandois, qui falſifient les drogues,
& peut-être des Indiens auſſi frippons
qu'eux. Le coloris de le Brun & de
Mignard s'affoiblit de jour en jour. On
dit que Mr. Colbert fit tout ce qu'il
put, mais inutilement, pour avoir des
drogues meilleures. En Italie, le coloris
eſt auſſi mauvais qu'ici, le mal eſt général.

Il faut au moins être Diacre pour p. 164.
être Cardinal, ou avoir diſpenſe. Le
Cardinal Mazarin n'a jamais été que
tonſuré, quoiqu'il eut un titre d'Evêque.
Les deux plus jeunes Cardinaux qui furent jamais, ſont Odet de Châtillon,
qui ſe fit Calviniſte, & le Cardinal
Infant. Le premier n'avoit pas encore
onze ans faits, le ſecond avoit quelque
mois de moins.

L'Abbaye de Signi en Champagne, p. 182.

Long. eſt extrêmement riche : il ne faut pas s'en étonner. On aſſure dans le pays, & Mrs. de Ste. Marthe l'aſſurent auſſi, que les Chartes de ſa fondation portent expreſſément que Saint Bernard avoit promis aux Seigneurs qui la fonderent, autant de place *ſpatium*, dans le Ciel, qu'ils en donneroient ſur la terre, pour fonder cette Abbaye de ſon ordre de Citeaux.

p. 264. Il eſt remarquable qu'on n'ait encore trouvé aucune médaille du grand Hérode, ni aucune Darique, monnoie ſi commune dans l'Orient du temps des Perſes. On auroit bien obligation au haſard, qui fit trouver deux mille Seleucus à Vandœuvre, s'il faiſoit trouver quelque part, autant de médailles de Darius & d'Hérode.

p. 279. Rantzau, Evêque de Lubec, ſe fit Luthérien, & enterra ſolemnellement au ſon de toutes les cloches de la ville, & en préſence de ſon peuple aſſemblé, le livre des Décrétales.

Chev. T. I. p. 120. Raphaël & le Titien peignirent un homme qui avoit la fievre, avec tant d'art & de reſſemblance, qu'un Médecin qui vit ce portrait, connut auſ-

ſi-tôt que l'original devoit être malade de la fievre quarte. Chev.

Les Médecins de la Chine en tâtant ſeulement le bras d'un malade en trois endroits, pour obſerver la lenteur du poulx, ſon redoublement ou ſa viteſſe, jugent de la cauſe, de la nature, du danger, & de la durée de la maladie. Sans que le malade aït beſoin de leur parler, ils diſent infailliblement quelle partie doit être attaquée. Ils ſont Médecins & Apoticaires, préparent les remedes qu'ils leur ordonnent. Ils ſont payés quand ils ont opéré la guériſon, mais ils n'ont rien quand le remede n'a point eu d'effet. Ils eſt bien heureux pour nos Médecins que cette méthode ne ſoit pas ſuivie en France. p. 121.

Tout le monde parle de la belle Hélene, mais peu de gens ſavent qu'elle eut cinq maris, *Théſée*, *Menelas*, *Paris*, *Déïphobe*, *Achille*; qu'elle fut pendue dans l'iſle de Rhodes par les Servantes de Polixo ; & que dans la guerre dont elle fut cauſe, il mourut huit cens quatre-vingt-ſix mille hommes du côté des Grecs, & du côté des Troyens ſix cens ſoixante-ſeize mille. p. 207.

Chevræana p. 209. Saint Jerôme rapporte que de ſon temps il y avoit un vieillard à Rome qui étant veuf de vingt femmes, épouſa en vingt-unieme nôces une veuve de dix-neuf maris; & comme il ſurvéquit à cette derniere, on lui mit une Couronne de fleurs ſur la tête lorſqu'il en accompagnoit le Convoi funebre, pour marque de Triomphe.

T. I. p. 254. Du temps de l'Empereur Juſtinien toutes les Villes de l'Empire furent diviſées par des couleurs différentes que l'on portoit dans les Jeux publics & dans les Spectacles. Les Peuples d'Etolie & d'Arcadie, ſe firent la guerre pour une Hure de Sanglier; ceux de Carthage & de Bizaque, pour le fût d'un Brigantin; les Romains & les Friſons, du temps de Druſus, pour des cuirs de bœufs; les Pictes & les Ecoſſois pour des Chiens perdus; Charles Duc de Bourgogne & les Suiſſes, pour un chariot de peaux de mouton.

T. I. p. 256. Le Sultan Oſman, ayant vu planter de fort bonne grace un chou à un de ſes Jardiniers, le fit Beglierbei ou Vice-Roi de l'iſle de Chipre. Antoine donna la maiſon d'un citoyen Romain

à

à un Cuisinier qui lui avoit préparé un bon souper; & Henri VIII. Roi d'Angleterre, éleva un Domestique à une dignité considérable, parce que celui-ci lui avoit fait rôtir à propos un Marcassin. Chev.

Il falloit que l'Orateur Hortensius eut l'esprit bien étroit, ou qu'il aimât bien les Procès, pour avoir fait appeller devant les Juges un homme, qui en passant sans y prendre garde, avoit défait un pli de sa robe. T. I. p. 260.

Bucéphale, cheval d'Alexandre, n'étoit pas appellé de même, parceque sa tête ressembloit à celle d'un bœuf, mais parce que, comme les autres beaux chevaux de Thessalie, il étoit marqué à la cuisse avec un fer chaud, qui portoit l'empreinte d'une plante dont le nom grec a donné lieu à celui de Bucephale. Au reste, ce devoit être un beau cheval, puisque Philippe en donna 13 talens. T. I. p. 272.

On ne voit point de rats en Ecosse, dans la contrée de Bughan; & si l'on y en porte d'ailleurs, ils n'y vivent pas. Il n'y a ni serpens, ni bêtes vénimeuses dans les Orcades: & dans T. II. p. 7.

Chev. l'isle de Guernesai, il n'y a ni serpens, ni crapeaux, ni araignées.

T. II. p. 106. Phidias, qui avoit fait aux Eliens, peuple de Grece, le Jupiter qui fut consacré au Temple d'Olympie, eut tout lieu de se repentir d'avoir fait pour eux, une statue qui devint une des sept merveilles du monde. Ces Grecs cruels, dans la peur qu'ils eurent qu'il ne travailla à un autre ouvrage, qui put être comparé à leur Jupiter, lui supposerent un sacrilege, & ne le renvoyerent aux Athéniens, qui le pressoient de s'en retourner, qu'après lui avoir coupé les mains.

T. II. p. 215. Les Moscovites aiment le vin avec une espece de fureur : on en a vu dans le siecle dernier, qui, ayant bu jusqu'à l'excès, & ne pouvant plus en avaler, s'en faisoient donner des lavemens. En Allemagne, on ne ne croiroit pas avoir traité son hôte en ami, si on ne le renvoyoit dans un état à ne pouvoir plus se reconnoître.

T. II. p. 290. Christophe Colomb, qui découvrit le nouveau monde, y fit quatre voyages, qui valurent au Roi d'Espagne Ferdinand, plus de soixante millions

d'or; & cette conquête a fait entrer en Espagne, depuis l'an 1492 jusqu'à 1645, plus de quarante-cinq milliars, selon les regiſtres de Séville, & ce qu'on peut voir dans Navarette. Cependant, Colomb ne reçut de Ferdinand, pour récompenſe, que la qualité d'Amiral des Indes, un revenu aſſez médiocre, le titre de *Dom*, le privilege de s'aſſeoir en ſa préſence, & celui d'ajouter, aux armes qu'il pouvoit avoir, celles de Léon & de Caſtille, avec ces mots : *A Caſtilla, y a Leon, Nuevo, Mundo Dio Colon.* (*a*) Charles-Quint crut avoir ſuffiſamment récompenſé Ferdinand Cortez, qui, en conquérant le Mexique, augmenta ſon revenu de trois millions d'écus, par le titre de Marquis de la Vallée de Huaxacac. vChe.

Il eſt hors de doute que Noé ne ſoit T. II. p. 91.

(*a*) Tout le monde ſait que ce grand homme fut la victime de ſes envieux, qui empoiſonnerent de chagrins la fin de ſa vie; & qu'Améric Veſpuce, lui déroba l'honneur de nommer cette partie de la terre, que Colomb méritoit à ſi juſte titre de nommer, pour l'avoir découverte le premier.

Chev. T. II. le Saturne des Payens. Noé fut un homme juſte dans ſon temps, & il ne tint pas à lui, comme on peut le voir dans la Geneſe, que les autres hommes qui étoient portés au mal, ne profitaſſent de ſes conſeils & de ſon exemple. Selon Aurelius Victor & Diodore, Saturne adoucit les humeurs brutales de ceux de ſon temps, & les ramena par ſon exemple & par ſes conſeils à une vie civile & réglée. Entre le déluge & la naiſſance de Phaleg, il y eut cent ans, dans leſquels le monde n'étant pas encore partagé, Noé, comme pere, eut un droit naturel ſur ces enfans. C'eſt le ſiecle d'or que les Poëtes nous ont tant vanté, où les choſes étoient en commun, où chacun pouvoit compter tout ce qu'il voyoit pour ſon patrimoine. Moïſe, appelle Noé *Is* ou *Isch Hadama, vir terræ*, pour *Laboureur*. Les Mythologiſtes, qui accommodoient l'hiſtoire à leurs fables, & qui voyoient bien que *Isch* ſignifie également *homme & mari*, dirent que *rhea* ou *la terre* avoit été femme de Saturne; mais, parce que *vir terræ* peut auſſi regarder l'agriculture, ils attri-

buerent à Saturne, l'art de cultiver les champs, les vignes, les prés, & le représenterent une faux en main. Chev. T. II.

C'est du passage de la Genese, où il est dit que Noé s'enivra du vin de la vigne qu'il avoit plantée, qu'ils ont dit encore que Saturne présidoit à l'ivrognerie, & que dans la Fête des Saturnales, où les maîtres servoient leurs valets, la débauche étoit portée au dernier excès.

Dans le Timée de Platon, Saturne, Rhée sa femme, & ceux de leur suite, nâquirent de l'Océan & de Thétis; Noé sortit avec sa femme & ses enfans des eaux du déluge. Saturne eut pour successeurs, ses trois enfans, *Jupiter*, *Neptune & Pluton*, & Noé partagea toute la terre entre ses trois fils, *Sem*, *Cham*, & *Japhet*. Ce dernier, qui est Neptune, eut toutes les Isles & les Peninsules de la mer. Moyse dit que Dieu se consacra une Eglise dans la famille de *Sem*; & comme il devoit être le glus grand ennemi des Idolâtres, il est vraisemblable, que les Payens qui le haïssoient par cette raison, en firent Pluton, qui est le Dieu des Enfers &

Chev. T. II. le Dieu des Morts. *Cham* ou *Ham* eut pour ſon partage, l'Afrique, l'Arabie, l'Egypte, qui fut de ſon nom appellée *Chemie*, où il fut adoré durant pluſieurs ſiecles ſous le nom de *Jupiter Ham*, *Hammon*, *&c.* Et ce qui a donné lieu ſans doute aux Payens de dire, que Jupiter avoit coupé à Saturne, ſon pere, les parties que l'honnêteté défend de nommer, vient de ce paſſage du chap. 9 de la Geneſe, mal entendu : *Quod cum videret Cham pater Canaam, vetenda patris ſui eſſe nudata, nunnavit.* Pour ce dernier mot, il y a dans l'Hébreu *Vajagged*; & les points voyelles n'y étant point peut-être marqués, on aura pu lire *Vejagod*, coupa.

T. I. p. 175. Les Dames du Japon ſe dorent les dents, & celles des Indes ſe les rougiſſent. Les dents les plus noires ſont eſtimées les plus belles dans le Guzuratte, & dans quelques endroits de l'Amérique. Dans le Groenland, les femmes ſe peignent le viſage de bleu & de jaune. Quelque teint frais que puiſſe avoir une Moſcovite, elle ſe croiroit laide, ſi elle n'étoit couverte de fard. La petiteſſe des pieds n'a pas d'agré-

ment pour les Chinoiſes, s'ils ne ſont petits comme ceux des chevres; & pour les rendre tels, il n'y a pas de précaution qu'elles n'apportent, point de torture qu'elles ne ſe donnent quand elles ſont jeunes. Dans l'ancienne Perſe, le nez aquilin étoit jugé digne de la Royauté. Les meres l'écraſent en certains pays à leurs enfans. En d'autres, on leur preſſe fortement la tête avec des pieces de bois, pour la rendre quarrée. Les Perſans d'aujourd'hui ont averſion pour les cheveux roux, tandis que les Turcs les chériſſent particuliérement. Chevr.

Il y a des antipathies naturelles qui ſont bizarres. On a vu des perſonnes qui s'évanouiſſoient à l'odeur des roſes; d'autres, qui tomboient en convulſion à la vue des œufs de Carpe. Eraſme, qui étoit né à Rotterdam, avoit tant d'averſion pour le poiſſon, qu'il n'en pouvoit ſentir ſans avoir la fievre. Si l'on faiſoit ſentir des pommes à Ducheſne, Secretaire de François I. il lui ſortoit une grande quantité de ſang par le nez. Et un gentilhomme de l'Empereur Ferdinand, ſaignoit auſſi abon- p. 78.

Chevr. dament du nez, en entendant miauler un chat, tant il en avoit peur.

p. 348. Un Roi de Cambaye s'accoutuma si bien aux viandes empoisonnées, dans la crainte qu'il eut d'être empoisonné, qu'il n'en eut plus d'autre dans ses repas. Il devint si vénimeux, qu'une mouche qui le touchoit, tomboit morte dans le même instant : & il changeoit tous les soirs de femme, parce qu'il tuoit de son haleine, toutes celles qui avoient passé la nuit avec lui.

Segraisiana. T. I. p. 8. Un gentilhomme Allemand, devint amoureux d'une Princesse Allemande, qui l'écouta & le fit son Maître d'Hôtel, afin qu'elle put l'avoir auprès d'elle sans scandale. Ils vécurent quelque temps assez contens l'un de l'autre, mais la Princesse ayant changé, il en eut une grande jalousie, & lui en fit des reproches sanglans. La princesse, qui vouloit être libre, lui donna son congé, & il fut contraint de sortir ; mais son amour étoit si violent, que ne pouvant vivre hors de sa présence, il retourna chez elle, & ayant pénétré jusques dans son cabinet, il se jetta à ses pieds, la suppliant de lui pardonner. La Prin-

cesse, pour toute réponse, lui commanda de se retirer. L'amant désespéré, lui dit, qu'il étoit prêt de lui obéir en toutes autres choses, mais qu'il étoit résolu de ne pas lui obéir en celle-ci, & qu'il aimoit mieux mourir de sa main; en même temps il tira son épée, & la lui présenta. La Princesse eut la cruauté de la prendre, & de lui en donner deux coups au travers du corps, qui lui firent perdre beaucoup de sang, mais qui ne furent pas mortels. Il en guérit au bout de six mois, de même que de son amour, que la perte de son sang avoit fait évanouir. Segr.

L'origine des armoiries ne passe pas le douzieme siecle, c'est-à-dire, le temps des Croisades. Comme il y avoit des Seigneurs de toute l'Europe dans les guerres de la Terre Sainte, & qu'ils n'avoient d'autres noms que leurs noms de baptême; ils s'aviserent pour se distinguer, de prendre des armoiries, dont la plupart étoient parlantes. p. 94.

La fameuse muraille de la Chine, qui lui sert de boulevard contre l'irruption des Tartares, a été bâtie par Cris-Nagol, 117.e Roi de cet Empire, il y a Saint Evremoniana. p. 141.

St. Evr. plus de 2000 ans. Elle a près de 500 lieues de long, douze aunes d'épaisseur; sept cens cinquante mille hommes y travaillerent vingt-sept ans pour l'achever.

Colomesiana p. 206. Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, institua l'Ordre de la Toison d'Or, sur la rencontre qu'il avoit faite d'un poil de sa maîtresse, qui étoit blond.

Furetiana. p. 8. Théodoret rapporte, qu'une femme de Syrie mangeoit tous les jours trente poules sans pouvoir se rassasier. Un certain Phagon mangea devant l'Empereur Aurélien, un Sanglier tout entier, un Mouton & un petit Cochon. L'Empereur Claudius Albinus, mangea un jour à son désjeuné cinq cens Figues, cent Pêches, dix Melons, cent Bécafigues, quarante Huitres & beaucoup de Raisins. L'Empereur Maximien devint si gras à force de manger de cette sorte, que les bracelets de sa femme ne lui servoit que de bagues.

p. 129. Les femmes plaidoient autrefois à Rome, mais le Barreau leur fut interdit, parce que Calphurnie ayant plaidé une cause qu'elle perdit, elle en fut si irritée contre les Juges, qu'elle se découvrit impudemment le derriere,

& le leur montra par mépris. Furet.

On lit dans Plutarque, que les femmes Gauloises étoient dans une si haute ré- p. 141. putation de vertu & de sagesse, qu'il se fit un accord entre Hannibal & les Gaulois, que si quelqu'un de ceux-ci se plaignoit d'un Carthaginois, les Magistrats de Carthage en seroient les Juges; mais si au contraire, un Carthaginois étoit offensé par un Gaulois, le Jugement en seroit déféré à leurs femmes Gauloises. Débora jugea le peuple d'Israël, & le défendit contre le Roi des Cananéens; & Jahel, femme vertueuse, tua Sisara, Lieutenant de la Gendarmerie de ce Roi. La savante Léontia, surpassa Théophraste dans ses disputes. Saint Jerôme, confesse avoir été vaincu par Eustochium, n'ayant pu résoudre les difficultés qu'elle lui proposoit. Ce fut Céres qui enseigna le moyen de faire du pain en Grece, en en Italie, en Sicile. Arachné trouva la maniere de filer, Pallas celle de faire la toile. Dama, fille de Pithagore, interprêta la doctrine de son pere. Arété, instruisit elle-même son fils Aristipe. Hortensia fut un prodige de savoir. Les

Furet. ouvrages de Sapho ont autant & quelquefois plus de charmes que ceux d'Anacréon. Socrate apprit beaucoup de choſes de la ſavante Aſpaſie. Cornélie, femme de Scipion, nous a laiſſé des épîtres charmantes. Affranie plaida avec applaudiſſement. Les cinq filles de Diodore de Sicile étoient très-ſavantes. Origene en avoit ſept qui lui ſervoient de ſecretaire. Marguerite de Valois, ſœur de François I. Héliſenne de Crennes, Chriſtine de Piſe, Luigia & Iſabelle Roſore, Eſpagnoles; les quatre filles de Ferdinand, Roi d'Arragon, Iſabelle de Caſtille, ſa femme, nous ont laiſſé des marques de leur profond ſavoir. Le ſiecle dernier & celui-ci, ont produit pluſieurs femmes illuſtres, telles que M.lle Schurman, M.de & M.lle Deshoulieres, M.de de la Suze, M.lle le Hay, M.lle Scudery, M.de Dacier
p. 203. & la Reine Chriſtine de Suede. (a)

La piquure du Scorpion eſt mortelle, mais elle ſe guérit d'abord, ſi l'on écraſe cet animal ſur l'endroit qu'il a piqué, ou ſi on le frotte avec de l'huile de

(a) Il en eſt bien d'autres dont Furetiere ne parle pas.

Scorpion, qui se fait en mettant quelques-uns de ces animaux mourir dans une bouteille où il y a de l'huile d'Olive. L'Italie, la Provence, le Languedoc, & sur-tout le Rousillon & la Catalogne sont incommodés de ces animaux. Si l'on enferme un Scorpion dans un cercle de cendre chaude, de la grandeur d'une assiette, cet animal cherche à en sortir, mais ne le pouvant sans se brûler, il courbe sa queue, se pique de rage & se tue. Furet.

Le Roi de Siam a dans une maison de campagne, un pavillon bien extraordinaire. Les tables, les chaises, les cabinets dont il est meublé, sont de cristal; les murs, le comble & les planchers sont faits de glace épaisse d'un pouce, & d'une toise en quarrée, & si bien jointes avec un mastic aussi transparant que le verre même, que l'eau la plus subtile ne sauroit pénétrer dedans. Il n'y a qu'une porte, qui ferme si juste, qu'elle n'est pas moins impénétrable à l'eau que le reste du bâtiment. Un Ingénieur Chinois l'a construit de cette sorte, comme un remede assuré contre les chaleurs insup- p. 163.

Furet. portables de cette région. Ce pavillon a vingt-huit pieds de long, sur dix-sept de large; il est placé au milieu d'un très-grand bassin, pavé & revêtu de marbre de plusieurs couleurs. On remplit d'eau ce bassin en un quart d'heure, & l'on le vuide aussi promptement. Quand ceux qui vont dans ce pavillon y sont entrés, on ferme la porte, qu'on accommode avec du mastic, pour empêcher l'eau d'entrer, & ayant lâché les écluses, ce grand bassin se trouve dans un moment rempli d'eau jusqu'à fleur de terre; de sorte que ce pavillon, est tout à fait sous l'eau, à la réserve du haut du dôme, qui sert pour la respiration de ceux qui sont dedans. Rien n'est si charmant que l'agréable frais qu'on goûte dans ce lieu délicieux, pendant que l'excessive ardeur du Soleil, fait bouillir, sur la surface de l'eau, les fontaines les plus fraîches.

Vig. Marv. T. I. p. 3. Les Orientaux, excepté quelques habitans des côtes maritimes, ne mangent guere de poisson. Les Juifs & les Syriens, n'en mangeoient presque pas, & les Egyptiens s'en abstenoient par

superstition. Dans le nord, on mange plus de poisson que par-tout ailleurs. Vig. Marv.
En Hollande & en Angleterre, le peuple mange plus de poisson que de viande. Généralement dans l'Occident, surtout en France, le poisson est assez d'usage. Les Romains en faisoient leurs délices; & tous leurs grands repas étoient également servis en chair & en poisson. Les Espagnols en mangent peu, & l'accommodent très-mal.

On sait que le Cardinal *Bracantio* a fait un traité du *Chocolat*; mais on ne sait pas, peut-être, que le Cardinal de Lyon, Alphonse de Richelieu, est le premier, en France, qui a usé de chocolat. Il s'en servoit pour modérer les chaleurs de la rate. Il tenoit ce secret de quelques Religieux Espagnols qui l'apporterent en France. p. 4.

Dans les montagnes de Dauphiné & de Savoie, les lievres qui sont blancs, parce qu'ils ont toujours la neige devant les yeux, deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils n'en voient point; & quand on les remet dans les neiges, ils reprennent leur premiere blancheur. Il se

Vig. Marv. trouve des lievres qui ont des cornes. *Jonston*, dans son histoire naturelle *de Quadrupedibus*, nous a donné deux figures de ces lievres cornus. Dans le siecle dernier, le Duc de Vitry, ayant pris, à la chasse, un lievre de cette espece, en fit présent à Jacques I. Roi d'Angleterre, comme d'une grande rareté.

p. 189. Tout le monde sait que Jacques Metius, Hollandois, inventa en 1609 les lunettes d'approche & les télescopes, & que Galilée étant à Venise, & en ayant entendu parler sur la description qu'on lui en fit, donna le mieux qu'il put la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuyau d'orgue, & fit voir à Mrs. de Venise, du haut de la tour de St. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention; mais il est peu de personnes qui sachent que les principes d'optique, sur lesquels se font les lunettes d'approches, se trouvent dans Euclide & dans les anciens Géometres, & que c'est faute d'y avoir réfléchi, que cette merveilleuse invention, ainsi que bien d'autres, a demeuré si long-temps cachée dans

la majeſté de la nature, comme dit Pline, juſqu'à ce que le haſard l'en a tirée. Vig. Marv.

La lumiere eſt ſucceſſive comme le ſon, mais cette ſucceſſion dans la lumiere n'eſt gueres ſenſible, & peu de gens s'en apperçoivent. Si nous étions nés aveugles, nous ne jugerions pas trop bien de la ſucceſſion des ſons, n'y ayant que nos yeux qui nous puiſſent convaincre que le ſon eſt ſucceſſif. On tire le canon à une lieuë de nous, la lueur du feu qui frappe nos yeux, bien auparavant que le coup par ſon bruit frappe nos oreilles; nous convainc très-aſſurément, que le ſon eſt ſucceſſif, mais d'une ſucceſſion plus lente que celle de la lumiere, qui paſſant avec une rapidité inconcevable, ne donne pas le loiſir de compter ſes gradations à la pendule. L'exemple du canon qu'on voit tirer de loin, & celui de l'éclair qui paroît avant qu'on entende le tonnerre, ont donné lieu de meſurer le temps de la propagation du ſon, par les battemens de l'artere qui ſont ſemblables à peu près aux ſecondes des pendules. On a obſervé que le ſon fait p. 442.

Vig. Marv. environ 180 Toiſes en une ſeconde. Newton a cru pouvoir auſſi calculer la progreſſion de la lumiere que Deſcartes croyoit ſe faire en un inſtant, & il prétend qu'elle emploie dix ſecondes à venir des aſtres juſqu'à nous.

T. II. p. 19. L'air de la mer eſt chargé d'un nitre ſubtil, qui ne nuit pas aux vins de France qu'on tranſporte dans les pays étrangers : au contraire, il les mûrit, & leur donne de la force. C'étoit la coutume des anciens de mettre de l'eau de la mer dans les vins foibles, pour les rendre généreux.

P. 33. Il y a des bizarreries de mode qu'il faut ſouffrir tant qu'elles durent; leur ridicule ne paroît dans tout ſon jour, qu'après qu'elles ont paſſé. Il fut un temps, ſous le regne d'Henri III. où l'on ne croyoit pas pouvoir vivre ſans dragées. Tout le monde portoit alors ſon dragier dans la poche, comme on porte maintenant une tabatiere. Il eſt rapporté dans l'hiſtoire du Duc de Guiſe, que quand il fut tué à Blois, il avoit ſon dragier à la main. Alors les anis de Verdun devinrent ſi fort à la mode, qu'on les ſervoit ſur toutes

les bonnes tables à la fin du repas. V g. Marv. p. 65.

Les Orateurs, chez les Romains, prenoient un ſoin ſi particulier de garder une juſte harmonie dans la prononciation, que pendant qu'ils haranguoient, ils avoient près d'eux d'excellens muſiciens qui jouoient de la flûte, ſur le ton de laquelle ils régloient leur voix.

L'invention de la monnoie au moulin, eſt d'un excellent ouvrier, nommé *Aubin Olivier*, qui l'introduiſit à Paris ſous Henri II. Nicolas Briot, Tailleur général des Monnoies, eſt l'auteur de la machine du balancier dont on ſe ſert aujourd'hui. Ne pouvant faire approuver ſon invention en France, il paſſa en Angleterre, où il ſe ſervit utilement de ſes machines. Enfin, le Chancelier Seguier fit recevoir l'invention de Briot, & la maniere de fabriquer la monnoie au marteau fut interdite en 1645. p. 78.

Deſcartes étant en Hollande, avoit fait avec beaucoup d'induſtrie, une fille automate, (ce qui a donné lieu de dire, qu'il avoit une fille nommée *Franchine*,) pour prouver démonſtrativement que les bêtes n'ont point p. 134.

Vig. Marv. d'ame, & que ce ne ſont que des machines fort compoſées, qui ſe remuent à l'occaſion des corps étrangers qui les frappent, & leur communiquent une partie de leur mouvement. Ayant mis cette machine ſur un vaiſſeau, le Capitaine eut la curioſité d'ouvrir la caiſſe dans laquelle elle étoit enfermée, & ſurpris des mouvemens qu'il remarqua dans cette machine qui ſe remuoit, comme ſi elle étoit animée, il la jetta dans la mer, croyant que ce fut un diable.

p. 134. Simon Colinet, Libraire de Paris, imprimant les Colloques d'Eraſme, en fit tirer vingt-quatre mille exemplaires. Cette quantité paroît ſurprenante, mais outre qu'en ce temps-là, les livres étant plus rares qu'ils ne ſont aujourd'hui, on les recherchoit avec plus d'avidité. Le libraire eut encore l'adreſſe de faire courir le bruit, que ces Colloques étoient défendus, afin d'en avoir plutôt le débit par cette amorce. Ce qui lui réuſſit.

p. 208. Le Capitaine Paulin vint en vingt-un jours de Conſtantinople à Fontainebleau où étoit le Roi François I. Un Courrier du Roi d'Eſpagne, apporta

de Paris à Madrid, en trois jours & trois nuits, la nouvelle du massacre de la St. Barthelemi; un autre Courrier porta au Roi de Pologne, la nouvelle de la mort de Charles IX. en douze jours. Vig. Marv.

Dona Agnés Beatrix Pacheo, Dame d'honneur d'Eléonore Reine d'Espagne, avoit fait présent au Duc d'Orléans, fils de François I. d'un petit vase dont on use en Portugal, qui est d'une terre tannée si fine, qu'on diroit que c'est une terre figelée. Elle fait bouillir l'eau froide, sans lui faire perdre sa froideur. La terre de ces vases se trouve communément aux Indes. Elle rafraîchit l'eau quand on l'y laisse quelque temps. Cette eau ne fait jamais mal à qui la boit. Les Indiens appellent ces vases *Pucaro*. p. 312.

Le Duché de Richelieu, par la concession du Roi, va aux Collatéraux & aux Femmes. Nous avons peu de ces exemples. p. 315.

Joinville, dans la vie de St. Louis, raconte qu'à son retour de la Terre Sainte, le vaisseau où il étoit fut battu d'une si furieuse tempête, qu'étant prêt p. 345.

Vig. Marv. de périr, les paſſagers ſe confeſſerent les uns aux autres ; & il jure ſa foi, qu'ayant écouté quelques-unes de ces confeſſions, il ne s'en reſſouvint jamais depuis.

p. 365. *Cœna recta*, étoit un repas que les grands à Rome donnoient à leurs clients qui ſe rendoient tous les jours chez eux, pour leur faire cortege. Jouir de ce droit chez les Romains, c'étoit proprement ce que nous appellons en France avoir bouche en Cour chez les Princes. Ceux qui ne vouloient pas avoir l'embarras de faire table pour ces gens-là, leur donnoient de l'argent ou une certaine quantité de pain & de viande. C'eſt ce qui s'appelloit *Sportula* chez les Romains. *Sportula*, d'où eſt venu le mot de *Portion* en François, venoit du Latin *Sporta*, panier d'oſier, dans lequel on gardoit les viandes.

p. 444. Les Grecs & les Romains qui ont été aſſez conſtans dans leurs manieres de s'habiller, ne l'ont pas été de même dans leur chauſſure. Benoît Baudoin, dans ſon traité de *Calceo antiquo*, remarque qu'ils ſe ſont ſervis de vingt-

ſept ſortes de ſouliers, tant pour la couleur que pour la forme. Vig. Marv.

Les caractères de l'écriture, ont ſuivi le génie des ſiecles barbares; ils ont été bien ou mal formés, à meſure que les ſciences ont plus ou moins fleuri. Les antiquaires remarquent que les médailles frappées ſous le Conſulat de *Fabius Pictor*, environ 250 ans avant Auguſte; ont des lettres mieux formées que celles qui ſont plus anciennes. Celles qui ſont du temps d'Auguſte & du ſiecle ſuivant, préſentent des caractères parfaitement beaux. Celles de Dioclétien & de Maximien, ſont plus mal formées, que celles des Antonins: enfin, celles des Juſtins & des Juſtiniens, dégénerent en goût gothique. T. III. p. 86.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les médailles qu'on fait ces remarques, on voit cette corruption de caractères ſuivre par-tout la barbarie & l'ignorance. On ne trouve point d'écriture de la premiere race de nos Rois, qui ne ſoit mêlée de lettres romaines & de lettres étrangeres. Sous l'Empire de Charlemagne & de Louis le Débonnaire,

Vig. Marv. les caracteres revinrent presqu'au point de perfection où on les avoit vus du temps d'Auguste; mais dans le siecle suivant, la barbarie parut également, & dans l'écriture & dans les sciences; ensorte, que pendant quatre ou cinq siecles, il n'y eut dans les manuscrits que des lettres gothiques; car on compte pour rien quelques regnes un peu plus polis, où le caractere ne fut pas si grossier.

p. 119. Si l'on recherche l'origine de l'opinion de la Métempsicose, ou du passage des ames dans d'autres corps, il faut fouiller dans l'antiquité la plus reculée, encore est-il impossible de fixer l'époque de son premier auteur. On sait qu'elle étoit suivie dans la Grece longtemps avant Pithagore. Hérodote assure que les Prêtres Egyptiens l'enseignoient, mais il ne nous apprend rien sur le temps auquel elle commença à se répandre. Il est vraisemblable qu'elle fut la suite de l'opinion de l'immortalité de l'ame. Dès que les premiers Philosophes eurent établi ce dogme, ils crurent qu'on ne pouvoit soutenir cette immortalité, qu'en faisant circuler

ler les ames d'un corps à un autre. L'opinion de la Métempſycoſe ſe répandit dans preſque toutes les parties du monde, & elle regne encore aujourd'hui chez les peuples qui n'ont point embraſſé le Chriſtianiſme. Les peuples d'Arracan, de Pegu, de Siam, de Camboie, du Tonquin, de la Cochinchine, du Japon, de Java & de Ceilan, ſont encore dans cette erreur, qui fait un des articles de la Religion des Chinois. Vig. Marv.

Anciennement, l'Architecture étoit groſſiere & ſans art, mais elle étoit ſolide & judicieuſe; les pyramides d'Egypte qui ſubſiſtent encore, ſervent à nous faire connoître cette ancienne Architecture; elles ne paroiſſent d'abord que des maſſes de pierres entaſſées les unes ſur les autres; mais lorſque nos Géomêtres les ont meſurées avec exactitude, ils ont trouvé non-ſeulement une grande proportion dans toutes leurs parties; mais ils ont encore obſervé que leurs faces étoient exactement tournées vers les quatre points du monde, & que leur figure pyramidale pouvoit les faire regarder comme des Gnomons p. 127.

Vig. Marv. parfaits, qui par leur ombre marquoient les converſions du ſoleil. Les deſſeins que les voyageurs ont tiré du temple de Jupiter Ammon, du palais d'Andera, des ruines de Chiminaar, qu'on croit être l'ancien palais de Perſépolis, préſentent une Architecture, moins ornée à la vérité que celle des Grecs & des Romains, mais qui cependant ne manque pas de beauté. Les Grecs en ſe réglant ſur ces modeles, ont donné à un ſi bel art, toute la perfection dont il paroiſſoit ſuſceptible. On obſerve cependant que tous les ordres d'Architecture inventés par les Grecs, ne ſont pas également parfaits; une choſe paroît peu judicieuſe dans l'ordre Corinthien, c'eſt d'avoir donné pour chapiteau à la colonne de cet ordre, une corbeille ou panier environné de feuilles & couvert d'une tuile quarrée, qu'on appelle *Abaque* ou *Tailloir*; car, il eſt contre la vraiſemblance, que cette corbeille avec ſa tuile, ſoutienne une piece auſſi péſante qu'eſt l'Architrave, & toute la corniche de la façade d'un palais ou d'un temple.

T. III. p. 140. Baltazar Gracian, auteur de l'homme

de Cour, a souvent des imaginations Vig. Marv.
fort singulieres : il fait voyager dans un de ses ouvrages, Critile & Andronic, pour chercher un véritable ami ; ils arrivent chez un rare personnage, qui entr'autres choses curieuses, leur fait voir un Juge subalterne qui n'avoit point de doigts aux mains non plus que sa femme ; un grand Seigneur sans dettes ; un Prince heureux ; un autre Prince qui écoutoit la vérité ; un Poëte riche ; une personne Royale morte sans soupçon de poison ; un Espagnol humble ; un François paisible ; un Allemand qui n'aimoit pas le vin ; un Savant récompensé ; une Veuve sage ; un Fou mécontent ; une Femme sincere ; & quelque chose de plus rare que tout cela, un véritable ami.

Les jeux olympiques qui se célébroient à Pize dans l'Elide, après quatre ans révolus, & qui pour avoir servi d'époque aux Grecs, ont répandu tant de lumieres sur leur histoire, étoient composés de plusieurs combats. Cependant, les anciens qui datoient par les olympiades, ne parlent que de celui qui avoit remporté le prix de la course ; p. 271.

Vig. & même, quand ils disent un tel: Co-
Marv. rebe, par exemple, emporta le prix cette année là, on doit l'entendre du prix de la course. La raison de cela est, que le principal & le plus ancien exercice de ces jeux, étoit la course *Stadium*. Ce ne fut qu'à la quatorzieme olympiade, qu'on ajouta la course redoublée, qui engageoit ceux qui couroient à aller au bout de la carriere, & à revenir au lieu d'où ils étoient partis. Le combat de la lutte ne fut établi qu'en la dix-huitieme olympiade. Le Pugilat ou combat du Ceste, en la vingt-troisieme. La course des chevaux & des charriots, en la vingt-cinquieme. Scaliger, ce grand réformateur des temps, étoit si charmé de l'établissement des jeux olympiques, qui avoient fixé les principaux événemens de l'histoire Grecque, qu'il ne savoit de quels termes se servir pour en témoigner sa reconnoissance. Quand il est arrivé, dans ses remarques sur Eusebe, à cette célebre époque, il fait aux olympiades, le plus joli compliment qu'un savant puisse faire. » Je vous sa-
» lue, dit-il, divines olympiades, sa-

» crées dépositaires de la vérité de l'hif- Vig. Marv.
» toire ; vous servez à réprimer l'au-
» dacieuse témérité des chronologues :
» c'est par votre moyen que la lumiere
» c'est répandue sur l'histoire ; sans vous,
» que de vérités seroient ensevelies dans
» les ténebres de l'ignorance..

L'origine de l'antimoine est fort singuliere ; Basile Valentin, Supérieur d'un Couvent de Religieux, ayant remarqué que ce minéral engraissoit les cochons, voulut tenter s'il ne donneroit point de l'embonpoint à ses Moines ; l'effet en fut bien différent, les Moines qui en userent, moururent peu de temps après, & voilà l'origine du nom qu'il porte à présent. Malgré cette fâcheuse époque, Paracelse résolut de mettre en vogue ce minéral ; il crut qu'il pouvoit l'employer avec quelques préparations, mais il réussit encore assez mal. La faculté de médecine de Paris fut d'abord divisée en deux partis à cette occasion. Les uns disoient que l'antimoine étoit un poison, les autres assuroient que c'étoit un excellent remede. La dispute sortit de l'enceinte de la faculté & se répandit p. 316.

Vig. Marv. dans Paris ; le Parlement & la Sorbonne s'en mêlerent ; mais peu de temps après tout le monde ouvrit les yeux, on vit les effets merveilleux de ce minéral, & la faculté le mit enfin dans le nombre de ses meilleurs remedes.

p. 316. L'origine de l'usage du Caffé, selon les mémoires de l'Académie des Sciences est due au Prieur d'un monastere de Religieux, dans cette partie de l'Arabie, où croît l'arbuste qui porte ce fruit. Ce Prieur ayant remarqué que les chevres qui en mangeoient étoient extrêmement vives, résolut de s'en servir pour réveiller ses moines à qui il arrivoit souvent de dormir à Matines : & c'est delà, dit-on, qu'est venu l'usage du caffé, qui est aujourd'hui si universel.

Selon Pline, l'usage du verre est dû à quelques marchands, qui portant du nitre, s'arrêterent près d'une riviere nommée *Belus*, qui vient du Mont Carmel. Comme ils ne trouverent point de pierres pour appuyer leur marmite, ils se servirent de quelques motes de ce nitre. L'action du feu qui mêla le nitre avec le sable, fit couler une ma-

tiere tranſparente, qui n'étoit autre choſe que du verre. Vig. Marv.

En travaillant devant Tournay aux ouvrages d'un ſiege, on découvrit des tombeaux des anciens Romains, des urnes, des monnoies, des lampes & des médailles; & l'on trouva dans la même Ville, en creuſant dans les ruines d'un vieux édifice, près du cimetiere Saint Brixe, en 1653, le tombeau de Childeric. L'idole qui étoit dans ce monument, le cachet, le ceinturon qui étoit garni de quantité d'abeilles d'or, & l'équipage funebre de ce Roi, furent préſentés par le Magiſtrat de Tournay à l'Archiduc Léopold, Gouverneur des Pays-Bas; & Jean-Philippe de Chonbom, Archevêque de Mayence, ayant retiré ces anciens monumens de l'hiſtoire de France, après la mort de l'Archiduc; en fit préſent à Louis XIV. qui les fit placer dans ſa bibliotheque. p. 374.

Les *Locuſtes*, dont il eſt parlé dans l'Evangile & dans pluſieurs Auteurs anciens, ſont une eſpece de ſauterelles qui n'ont rien de dégoûtant. Les Parthes, les Ethiopiens & les Arabes, en faiſoient un mets délicieux. Après les p. 391.

Vig. Marv. avoir fait tomber de dessus les arbres par le moyen de la fumée, ils les saloient, les faisoient sécher au soleil & au four, & les conservoient pour s'en nourrir toute l'année. Saint Jean-Baptiste les mangeoit avec le miel sauvage, selon la coutume des pauvres gens de ce temps-là. Il paroît quelquefois, en Asie & dans l'Afrique, des quantité si prodigieuses de ces sauterelles, qu'elles obscurcissent le jour, consument en un instant les fruits & les herbes de toute une contrée, & l'amas de celles qui meurent, infecte l'air & cause la contagion. Il est vraisemblable que c'est ce phénomene que les anciens ont décrit dans la fable des Harpies, qui venoient enlever les viandes jusques sur la table de Phinée, Roi de Bythinie ; que si l'on a ajouté que Calaïs & Zethus, enfans de Borée, les avoient chassées de la Bythinie, & les avoient poursuivies jusqu'aux Isles Sstrophades, qui sont dans la mer d'Ionie, où ils les avoient fait périr, c'est que le vent du nord les avoit entraînées jusques dans cette mer : & il est vrai que rien ne délivre plus sûrement un pays

qui eſt infecté de ces inſectes, que le vent qui les pouſſe dans la mer, où ils périſſent infailliblement. Vig. Marv.

La plupart de ceux qui ſavent que les Romains comptoient par les Kalendes, les Ides & les Nones, en ignorent la raiſon; la voici. Les anciens Romains régloient d'abord leurs mois ſur le cours de la lune; & ayant fait attention qu'à chaque mois, elle avoit trois variétés remarquables; la premiere, lorſqu'elle ſe cache dans ſa conjonction avec le ſoleil; la ſeconde, lorſqu'elle commence à ſe montrer au couchant; la troiſieme, lorſqu'étant oppoſée au ſoleil, elle ſe montre entiérement éclairée de ſes rayons; ils appellerent le premier jour du mois *Kalendas*, du mot latin *Celare*, parce que ce jour là, cette planette étoit cachée; ou ſelon Juba, du mot grec, *Kalein*, parce qu'on convoquoit le peuple, pour lui annoncer que les *Nones*, c'eſt-à-dire, la foire ou le marché ſeroit le cinquieme jour d'après. Le jour que la lune commençant à reparoître, étoit dans ſon premier quartier, ils le nommoient *Nones*, du grec *Neos*, & le jour qu'elle paroiſſoit pleine, p. 406.

Vig. Marv. ils l'appelloient *Ides* du mot *Eïdos*, *face*, parce que la lune étoit alors dans sa beauté, & qu'elle montroit sa face entiere. Depuis les Ides jusqu'à la fin du mois, on comptoit 14, 13, 12, &c. avant les *Kalendes* du mois qui suivoit; & depuis le premier jour de ce mois jusqu'aux *Nones*, le 2, le 3, le 4, &c. après les Kalendes.

p. 442. Avant que l'usage des chapeaux fut établi en France, on y portoit des chaperons ; c'étoit des especes de bonnets, à peu près tels que les Dragons en ont porté. On s'en couvroit la tête comme d'une coëffe ; le bourlet environnoit la tête, le reste se retroussoit sur le sommet, & on entouroit le front & le cou des côtés du chaperon qui pendoit en bas. Comme cette coëffure étoit incommode, on ne conserva dans la suite que le bourlet qui formoit un bonnet rond. On les fit ensuite quarrés ; tout le monde en portoit, & on saluoit en se découvrant le front. Après que cet usage fut aboli, on porta pendant quelque temps ces bourlets sur l'épaule, ce qu'observent encore les Magistrats & les Avocats.

T. I. p. 12. Il y a dans le grand Bullaire des Sé-

raphins, une Bulle d'Urbain VIII. assez remarquable : ce Pape, pour satisfaire aux justes plaintes du Doyen & du Chapitre de la Cathédrale de Séville, excommunie ceux qui prennent du tabac dans les Eglises. Les Prêtres d'Espagne en prenoient jusques sur l'Autel, & c'est peut-être ce qui a fait dire à l'Abbé *Nisseus*, que c'est le diable qui a apporté cette herbe abominable, des Indes en Espagne, & dans tout le reste du monde. Quand elle parut la premiere fois en France, elle fut appellée *Nicotiane*, de M. Nicot, qui l'apporta de Portugal; ou herbe à la Reine, à cause que ce Magistrat la présenta à Catherine de Médicis. On pourroit l'appeller aujourd'hui, plus justement *Planta Regalis*, ou l'herbe des partisans, parce qu'elle attire dans les coffres du Roi, plus d'or & d'argent, qu'il n'en pourroit tirer des mines les plus riches. Vig. Marv.

L'Hipekakuana, racine qui est souveraine contre le flux de sang, nous vient du Bresil, où l'on s'en sert communément aussi-bien qu'en Portugal. Dans les premieres éditions du Vigneul Marville, on avoit avancé mal à pro- p. 48.

Vig. Marv. propos que *Rogerius* étoit le ſeul Botaniſte qui eut donné le nom & la figure de cette plante. *Piſo*, Médecin Hollandois, l'a décrite dans ſon livre *de Plantis utriuſque Indiæ*.

p. 71. Selon la plupart des Médecins, les hommes timides ont le cœur gros. Rioland rapporte qu'il avoit trouvé de ces cœurs qui peſoient juſqu'à deux ou trois livres; entr'autres celui de la Reine Marie de Médicis, qui étoit à peu près de ce poids : peut-être que les chagrins & les afflictions de cette malheureuſe Princeſſe, n'avoient pas peu contribué à lui groſſir le cœur; au moins eſt-ce le proverbe qui n'eſt pas fondé ſur rien, que *les gens outragés ont le cœur gros*.

p. 116. Les Chartreux ſont ceux de toute l'Egliſe qui ſe ſont le plus long-temps maintenus dans les anciens *rites*. Les Cathédrales en conſervent auſſi bien des choſes, principalement dans l'éducation de leurs enfans de chœur, qui vivent en commun ſous un maître, & gardent les anciennes pratiques dans les génuflexions, les révérences, les poſtures au chœur & la maniere d'encenſer. Ils

conservent encore l'ancienne forme des vêtemens dedans & dehors l'Eglise, excepté le bonnet quarré, qui est une invention nouvelle; les enfans de chœur de l'Eglise de Paris, n'en portent point au chœur. Vig. Marv.

La mer d'airain qu'on voyoit dans le temple de Jerusalem, étoit un double vase, composé d'une coupe ou cuvier, & d'un plinte ou pied. La coupe n'en pouvoit être que cylindrique de la capacité de 333 coudées cubes $\frac{1}{3}$, ou 2000 baths. Le pied étoit un parallelipede creux de dix coudées en quarré, & de deux coudées de hauteur, de la capacité de 166 coudées cubes $\frac{2}{3}$, ou 1000 baths. Ce double vase qui étoit unique en dedans, quoiqu'il parut double par dehors, contenoit 500 coudées cubes, ou 3000 baths, c'est-à-dire, 311 muids un quart, 27 pintes, 6 pouces cubes mesure de Paris. Cette explication sert à faire entendre, & concilie ce que dit l'Auteur du livre des Rois, que la coupe de cette mer contenoit 2000 baths, avec ce qu'assure l'Auteur des Paralipomenes, que toute cette mer en contenoit 3000. L'un & p. 134.

Vig. Marv. l'autre de ces Auteurs ont donné la mesure de ce grand vase, aussi géométriquement & aussi exactement que nous la donnerions aujourd'hui. La géométrie de ces Auteurs n'ayant point été autre que la nôtre.

p. 202. Il est arrivé souvent que des curieux regardant avec un flambeau dans de vieux sépulcres qu'on venoit d'ouvrir, les vapeurs grasses, causées par la corruption des cadavres, se sont enflammées à l'approche du flambeau, au grand étonnement des assistans, qui ont plus d'une fois crié miracle. Cette inflammation subite est fort naturelle; elle a cependant donné lieu de croire que ces flammes venoient des lampes perpétuelles qu'on prétendoit être dans les tombeaux des anciens, & qu'on disoit s'éteindre au moment que ces tombeaux ouverts étoient pénétrés de l'air extérieur.

p. 202. La plante que nous appellons Fraxinelle, exhale en été, quand elle est échauffée du Soleil, une vapeur grasse & subtile, qui s'enflamme comme de l'eau-de-vie, lorsqu'on en approche une chandelle allumée.

Notre *Acacia* n'eſt pas celui décrit par Dioſcoride, c'eſt un autre moins épineux, qui fut apporté en France il y a environ 100 ans, & que Mr. Robin planta dans le Jardin royal, d'où vient que les Botaniſtes appellent cet arbre, *Acacia Robini.* Vig. Marv. p. 256.

La ſtatue de Paſquin, d'où le mot de paſquinade a tiré ſon nom, & celle de *Marforio*, ſont à Rome dans des quartiers différens. Celle-ci eſt une grande figure couché de ſon long, qui repréſente ſelon quelques-uns, *Panarium Jovem;* & ſelon d'autres le fleuve du Rhin, ou celui du Nar, appellé aujourd'hui la Riviere de la Nera. Quant à Paſquin, c'eſt une ſtatue de marbre mutilée, qui ſe voit au coin du Palais des Urſins; on croit que c'eſt la figure d'un gladiateur. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à l'une ou à l'autre de ces deux figures, qu'on attache pendant la nuit les brocards, les ſatyres qu'on veut faire courir dans Rome ſans riſque. Tous les jours de nouveaux Secretaires ſacrifient leur vie à leur ſervice. Quand on attaque Marforio, Paſquin vient au ſecours, & quand c'eſt à Paſquin qu'on p. 267.

Vig. en veut, Marforio le défend, & la ri-
Marv. poſte eſt cruelle.

p. 431. Le Pouſſin, Wandick, Champagne, le Brun, le Sueur, Mignard, Blanchard, & Nanteuil, qui ont fait leurs portraits, ont fait des chefs-d'œuvres. Que faites-vous, diſoit-on un jour à Mignard, qui tiroit le portrait de ſa fille, qu'il aimoit tendrement? Je ne fais rién, répondit-il, l'amour-propre fait tout, & je le laiſſe faire.

p. 432. L'oranger eſt un arbre de très-longue durée; il s'en trouve quelques-uns en Italie, & même en France, qui ont près de 400 ans. Les Italiens les regardent comme un des plus grands ornemens de leurs jardins. Ils en ont en palliſſades & en bouquets, de grands & de nains : pour les avoir nains, ils ne font pas autre choſe que de renverſer la greffe, & de mettre le haut en bas, ce qui empêche la ſeve de monter avec trop d'abondance, & de faire naître des rejettons trop vigoureux, qui ne manqueroient pas de former un grand arbre.

p. 443. Comme chaque ſource a ſon eau, chaque eau a auſſi ſa qualité & ſes propriétés

particulieres. On attribue la finesse des porcelaines de la Chine, à la qualité de l'eau avec laquelle on en pétrit la terre dans la Province de Kiangsi; toutes celles qu'on fait ailleurs, avec la même terre, sans la même eau, n'ayant pas la même legéreté ni la même transparence. L'expérience fait voir que c'est à la qualité des eaux des Gobelins que nous sommes redevables de nos belles écarlates, (*a*) & aux eaux de Gonesse, qu'on est redevable du bon goût du pain qui se fait dans ce Bourg proche Paris; enfin, aux eaux de Caudebec des bons chapeaux, que le commerce de cette ville répand dans une partie de l'Europe. Vig. Marv.

C'étoit anciennement la coutume des Juifs, de déchirer leurs habits dans le deuil & l'affliction. Quelques Orientaux le pratiquent encore aujourd'hui, quand il leur arrive quelque chose de triste & d'affligeant. Les Juifs y mettent bien de la cérémonie; tantôt c'est de haut en T. II. p. 58.

(*a*) On a vainement tenté à Londres d'imiter la beauté de l'écarlate des Gobelins, cette entreprise n'a jamais réussi.

Vig. Marv. bas, & tantôt de bas en haut. La déchirure doit-être de la longueur d'une palme. Quand elle se fait dans la perte des parens, elle ne se recout point; mais dans la perte des autres personnes, elle se recout au bout de trente jours. C'est suivant cette pratique que Salomon a dit qu'il y a un temps de déchirer, & un temps de recoudre, c'est-à-dire, un temps de s'affliger & un temps de se consoler. Sur quoi l'on peut remarquer que la plupart des façons de parler de l'Ecriture, qui nous paroissent extraordinaires, sont fondées sur quelqu'ancienne coutume du peuple Juif.

p. 142. Il y a un témoignage dans la Chronique d'Hipolite de Thebes, que la Sainte Vierge enfanta à l'âge de seize ans; qu'elle vecut onze ans depuis la mort de JESUS-CHRIST, & que Saint Jean l'Evangéliste vécut 90 ans après la mort du Sauveur.

p. 387. Les Romains faisoient profession de se rendre des devoirs & des civilités les uns aux autres, en de certaines occasions & à certains jours de l'année. Il y avoit chez eux *Officium togæ puræ*;

c'eſt-à-dire, que quand les jeunes gens prenoient la robe virile, les parens & les amis, leur faiſoient cortege dans la place publique, au Capitole. Vig. Marv.

Officium barbæ poſitæ. Le jour que les jeunes Romains ſe faiſoient raſer pour la premiere fois, étoit un jour ſolemnel & de réjouiſſance ; & en ce jour, les conviés ſe faiſoient des préſens les uns aux autres.

Officium recitationis. Ce devoir ſe rendoit aux amis, quand ils récitoient les ouvrages de leur compoſition.

Officium Declamationis. Par honneur on alloit écouter les Déclamations des Rhéteurs illuſtres. Ces Déclamations ſe faiſoient dans les écoles, & les Empereurs ne dédaignoient pas d'y aſſiſter. Les Italiens aujourd'hui, ſuivant l'exemple de leurs ancêtres, ſe plaiſent à ces Déclamations publiques. Notre Muret a long-temps déclamé ſes élégantes Oraiſons, à Rome, à Veniſe, &c.

Officium Sponſaliorum. Les Romains invitoient leurs parens, leurs amis, & leurs voiſins à leurs nôces, & ceux-ci qui tenoient cette civilité à honneur, ſignoient au contrat, & faiſoient des

Vig. Marv. acclamations, (a) ou des souhaits, pour la prospérité du mariage.

Officium Nominalium. C'étoit encore un devoir que les Romains rendoient à leurs amis, d'aller chez eux, lorsqu'ils donnoient le nom à leurs enfans. Ce qui se faisoit quelques jours après leur naissance. On en donnoit trois aux citoyens, mais on n'en donnoit qu'un seul aux esclaves. On renouvelloit cette fête tous les ans, & c'est ce que les Auteurs latins appellent *dare natalitia officium agnoscendorum liberorum.* Quand il naissoit un enfant, le Pere le reconnoissoit pour tel, en présence de ses amis, qui tenoient à honneur de servir de témoins en cette occasion, ce qui faisoit plaisir aux parens. Les peres qui reconnoissoient leurs enfans, le devoient faire par un acte public

(a) Les acclamations sont d'un usage fort ancien, les Romains en accabloient les Empereurs; elles commencerent au théatre, d'où elles passerent dans les places publiques, & s'introduisirent dans le Sénat. Il en est fait mention dans nos conciles, & dans les sermons des anciens Prédicateurs. Le peuple croyoit leur faire honneur, en les interrompant toutes les fois qu'ils disoient des choses agréables.

qu'ils ſignoient, coutume dont nous avons retenu quelque choſe dans l'égliſe, où l'on enrégiſtre les noms des Peres, des Meres, & des enfans que l'on baptiſe. Vig. Marv.

Officium Deductionis & Salutationis. C'étoit là proprement le devoir des clients; c'eſt-à-dire, des créatures qui faiſoient cortege aux Magiſtrats, & aux Candidats, dans la pourſuite des Magiſtratures.

Officium Funeris. Les amis chez les Romains, ſe faiſoient un devoir d'aſſiſter leurs amis à la mort, de leur fermer les yeux, & de leur couvrir le corps.

Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas corporis.

Corneille Tacite, parlant d'Agricola ſon gendre, marque comment l'on ſe comportoit en ces occaſions.

Enfin, le dernier devoir qu'ils rendoient à leurs amis défunts, c'étoit de conduire leurs corps au bûcher, d'en recueillir les cendres dans des urnes, & d'enfermer ces urnes avec des lacrymatoires dans leurs ſépulcres. Les devoirs qu'on rendoit aux morts, con-

Vig. Marv. ſiſtoient à aller prier pour eux ſur leurs tombeaux. On y offroit des ſacrifices, on y répandoit des liqueurs & des parfums ; perſuadez que ces pratiques religieuſes, adouciſſoient les peines des morts & en abrégeoient la durée.

p. 426. On ne ſait point au juſte en quel temps on a commencé à ſe ſervir de *Bréviaires* dans l'Egliſe. Apparamment que ce n'a été que depuis que les Ecléſiaſtiques, ayant négligé d'aſſiſter jour & nuit à l'Office divin, comme leur devoir les y obligeoit, l'Egliſe, condeſcendant à leur infirmité, a changé ce joug en un autre moins peſant, qui conſiſte à réciter en particulier ce qu'ils étoient tenus de réciter ou de chanter en public ; & parce qu'il étoit impoſſible de tranſporter les livres des Offices divins, on s'aviſa d'en faire des abrégés ou des *Bréviaires*, qui ne contenoient qu'une partie de ce qui ſe récitoit dans l'aſſemblée des fideles.

Le mot de *Bréviaire* ne ſe trouve point dans les anciens auteurs, ni même dans ceux du moyen âge, qui ont traité *de Divinis Officiis*. Nous avons un livre françois, intitulé l'*Arbre des*

Batailles imprimé en 1493, qui est le premier qui ait parlé du Bréviaire. Vig. Marv.

Thevenot, auteur d'un petit livre curieux, intitulé l'art de nager, démontré par figures, prétend dans ce livre, que les hommes nageroient naturellement comme tous les animaux, s'ils n'en étoient empêchés par la crainte qui leur grossit le péril; mais l'expérience y est contraire: qu'on jette à la riviere, quelque bête que ce soit, peu de temps après qu'elle est née, elle nage; qu'on y jette un enfant qui n'est point encore susceptible de crainte, il ne nage point, & se noie. La raison de cela est que le corps de l'homme differe beaucoup de celui des bêtes, par sa structure & par sa préfiguration, & ce qui est très-remarquable, par la situation de son centre de gravité. Les hommes ont la tête très-pesante eu égard à tout le reste du corps, parce que leur tête est remplie de beaucoup de cervelle, & qu'elle a beaucoup d'os & de chair, & nulles cavités qui puissent être remplies d'air; de sorte que la tête se plongeant dans l'eau par son propre poids, le nez & p. 432.

Vig. Marv. les oreilles se remplissent, & le fort emportant le foible, l'homme se noie & se perd. Les bêtes au contraire ayant la tête beaucoup plus légere à proportion que le reste du corps, parce qu'elles n'ont gueres de cervelle & qu'il se trouve des vuides dans leur tête, tiennent aisément le nez à l'air, & respirant sans difficulté, elles ne se noient pas comme l'homme, par des raisons de statique qu'on ne sauroit nier. En effet, l'art de nager qui s'acquiert par l'exercice, consiste principalement à tenir la tête élevée au dessus de l'eau, en sorte que la bouche & les narines étant libres, on en respire aisément; car quant aux pieds & aux mains, il suffit de les remuer, & de s'en servir comme de rames pour conduire le vaisseau.

T. III. p. 10. Le Lac qui étoit auprès de l'ancienne Ville d'Albe, avoit quelque chose de bien surprenant. Quoiqu'il eut sa source en lui-même, que ses eaux ne coulassent nulle part d'une maniere sensible, & qu'il fut environné de montagnes, il s'enfloit quelquefois prodigieusement dans le temps même des plus

plus grandes sécheresses, & s'élevoit jusqu'à la cime des montagnes qui lui servoient de barrieres, sans aucune apparence ni de vent ni d'agitation. La crue des eaux de ce Lac fut si grande pendant que les Romains assiégeoient Veies, qu'elle fit écrouler une des collines qui l'arrêtoit, & se répandit sur les terres voisines. Les Romains, sur la foi d'un ancien qui étoit sorti de Veies, envoyerent consulter l'Oracle de Delphes, parce que l'ancien avoit dit, que la destinée de cette Ville étoit attachée à cette inondation. La Prêtresse embarrassée de cette ambassade, répondit au hasard, qu'il falloit, ou faire retourner l'eau du Lac dans son lit ordinaire, ou faire des fossés & des tranchées, pour l'empêcher de tomber dans la mer; ce que les Romains tâcherent d'exécuter du mieux qu'ils purent. (*a*)

(*a*) Les Romains, mauvais Physiciens, attribuoient ce phénomene à la volonté des Dieux; mais la cause en est très-naturelle. Il y a plusieurs cantons en Italie qui abondent en souffre & en salpetre, ces matieres en-

Vig. Marv. T. III. p. 59. Les Naturalistes prétendent que les animaux & les oiseaux sont fort sensibles à la musique ; en voici un exemple. Un Capitaine du Régiment de Navarre, ayant parlé trop librement à M. de Louvois, fut mis à la Bastille. Il pria le Gouverneur de lui permettre de faire venir son luth, pour adoucir, par l'harmonie de cet instrument, l'ennui de sa prison ; ce que celui-ci lui accorda. Au bout de quelques jours, cet Officier jouant de son luth, fut bien étonné de voir sortir des souris de leurs trous, & des araignées descendre de leurs toiles, qui vinrent former un cercle à l'entour de lui pour l'entendre. Sa surprise fut si grande la premiere fois, qu'il en resta sans mouvement; de sorte, qu'ayant cessé de jouer, l'assemblée se retira. Comme il avoit quelque aversion pour les araignées, il fut deux jours sans jouer du Luth, dans la crainte d'attirer un au-

---

flammées causent les éruptions du Mont Vesuve & les autres Volcans ; il est vraisemblable que c'est la même cause qui éleva si prodigieusement les eaux du Lac d'Albe.

ditoire qui ne lui plaisoit pas. Néanmoins, ayant vaincu sa répugnance, il recommença son concert, & l'assemblée se trouva beaucoup plus nombreuse que la premiere fois, & dans la suite du temps, il se trouva autour de lui une centaine d'auditeurs. Comme il n'avoit que trop bien réussi à attirer la compagnie, il chercha le moyen de pouvoir la congédier quand il voudroit. Il pria pour cela celui qui lui apportoit à manger, de lui donner un chat, qu'il mit dans une cage, & qu'il lâchoit, lorsque ce petit peuple étoit le plus attentif au concert. Vig. Marv.

Lorsque les Romains mangeoient en famille, le mari étoit couché sur un petit lit. Ce lit avoit une espece de matelas, une couverture & un chevet proche le dossier, où s'appuyoit le mari. La femme se tenoit assise au bout d'en bas, aux pieds de son époux : ce ne fut que depuis la corruption des mœurs de la République, que les Dames Romaines prirent la licence de se coucher pendant le repas comme les hommes. La table n'étoit ordinairement couverte que d'un seul plat à la fois. L'eau p. 77.

Vig. Marv. & le vin étoient dans de grands vaſes d'or ou d'argent, ou de quelque autre matiere ; & il y avoit d'autres petits vaſes appellés *Ciathus*, avec leſquels on puiſoit dans les grands. Le *Ciathe* contenoit une once & demie de liqueur, ce qui montre que les Romains ne buvoient qu'à petits coups. La vaiſſelle de ſervice étoit rangée dans des buffets ouverts pardevant. Les eſclaves qui ſervoient, avoient la tête nue, & ſe tenoient dans une poſture décente & reſpectueuſe, toujours attentifs au moindre ſigne de leur maître.

On ſervoit indifféremment dans les bonnes tables, du poiſſon & de la viande, & le repas commençoit par la ſalade & des œufs, après quoi venoient les viandes ſolides, les ragoûts, les grillades, le rot, &c. On finiſſoit par le fruit, les confitures & autres friandiſes ; & le proverbe, *ab ovo uſque ad mala*, vouloit dire depuis le commencement du repas juſqu'à la fin. La muſique & la ſymphonie ne manquoient pas dans les grands feſtins, & ceux qui portoient les viandes, étoient ordinairement accompagnés de la ſymphonie.

Les jeunes gens qui n'avoient pas encore la robe virile, ne paroiſſoient pas ordinairement aux feſtins, où ils y étoient aſſis ſur le bord du lit de leurs plus proches parens. Jamais, dit Suétone, les jeunes Céſars, Caius & Lucius ne mangerent à la table d'Auguſte, qu'ils ne fuſſent aſſis, *in imo loco*. Vig. Marv.

Le lieu où l'on mangeoit étoit ordinairement le veſtibule ; mais lorſque le luxe & la corruption des mœurs ſe furent établis à Rome, on avoit des ſallons ſuperbes pour les feſtins. Tout le monde ſait que Lucullus en avoit pluſieurs qui portoient le nom de quelque Divinité, & ce nom étoit pour le maître d'hôtel, la marque qui déſignoit la dépenſe du repas. Pompée & Ciceron qui crurent ſurprendre ce voluptueux Romain en lui demandant à ſouper, & exigeant de lui qu'il ne donnât aucun ordre pour cela, *qu'il me ſoit du moins permis*, dit-il, *d'avertir le maître d'hôtel dans quel Sallon nous ſouperons ;* & lui ayant dit en leur préſence, qu'on ſouperoit ce ſoir-là dans le Sallon d'Apollon, on leur ſervit le plus ſplendide

Vig. Marv. repas. (a) Néron enchérissant sur Lucullus, fit bâtir la fameuse maison d'or, pour y faire ses festins, & Héliogabale surpassa encore Néron par la magnificence de ses repas, où l'on voyoit autant de services qu'il y a de lettres à l'alphabet.

La maniere d'être à table ne fut pas toujours uniforme chez les Romains; avant la seconde guerre punique, ils s'asseyoient sur de simples bancs. Scipion l'Africain, ayant apporté de Carthage de petits lits, qu'on appelloit *Punicani*, d'un bois assez commun, fort bas, & couverts de peaux de chevre ou de mouton; les Romains en prirent l'usage, mais ils apprirent bientôt à en faire de plus propres & de plus commodes, & ils porterent, dans la suite la magnificence, jusqu'à en avoir qui étoient garnis d'or & d'argent, & couverts des étoffes les plus précieuses. Chacun de ces lits, pouvoit tenir trois ou quatre personnes, & ils

(a) La dépense de chaque repas qui se faisoit dans ce Sallon, revenoit à environ dix mille écus de notre monnoie.

étoient élevés de quatre à cinq pieds. On rangeoit trois de ces lits autour d'une table quarrée, ce qui a fait appeller *Triclinium*, & la table & la salle à manger; de cette maniere, il restoit toujours un côté vuide, pour la commodité du service. Vig. Marp.

Quatre choses principales distinguent les grands Peintres, la composition, le dessein, le coloris & l'expression. L'Art. &c. T. I. p. 307.

Quelques-uns ont réussi dans la composition & le dessein, qui n'avoient qu'un coloris médiocre & l'expression foible; tels ont été François Albane & le Barroche; d'autres ont eu la composition, le dessein, l'expression, & manquoient du côté du coloris, tel étoit le fameux Charles le Brun; d'autres enfin portoient la composition au dernier degré, comme le Guerchin, & étoient foibles dans les autres parties; enfin, quelques-uns comme Rubens, possédoient éminemment la composition, le coloris, l'expression, & laissoient appercevoir une certaine foiblesse dans le dessein.

Pour donner une idée juste des ouvrages des grands Peintres, nous expo-

L'Art &c. sons ici une balance raisonnée de leur composition, de leur dessein, de leur coloris, & de leur expression.

On entend par composition cette partie de la Peinture, qui place avec avantage, les objets dont on se sert, pour exprimer son sujet. Les Peintres se servent du terme d'économie, pour marquer l'assemblage de plusieurs parties, dont la justesse & l'accord, doivent produire un bel effet, un ensemble, une harmonie admirable.

L'élégance & la correction du dessein, comprennent les justes mesures, les proportions & les formes, qui conviennent aux objets qui sont imités d'après nature. C'est la circonscription des objets, pour les mesures & les proportions des formes extérieures. C'est une espece de création qui tire du néant les productions de la nature, avec correction, bon goût, élégance, caractere, diversité, expression & perspective.

Le coloris est cette partie de la peinture qui donne aux objets les lumieres, les ombres & les couleurs qui leur conviennent; qui imite les apparences des

couleurs de tous les objets naturels; enfin, qui forme un mêlange judicieux des couleurs, pour imiter celle des objets naturels, soit qu'il s'agisse d'imiter la couleur vraie de l'objet, ou la couleur refléchie, ou la couleur de la lumiere. L'Art &c.

On entend par expression, l'art d'accompagner ses figures, de la vivacité, de la justesse, de la délicatesse, & du goût qui convient à chaque partie. Le célebre Raphaël a excellé en ce genre; exprimer, c'est en deux mots, représenter un objet, selon le caractere de sa nature.

Ces différens degrès de mérite sont compris dans la Balance suivante, depuis 1 jusqu'à 18. Ainsi, on trouve à l'article de Wandick, que pour la composition, il est au même point que le Sueur, Teniers, Rimbrandt, le Primatice, le Poussin, Léonard de Vinci, Jule Romain, les Carraches, pour le dessein, inférieur à eux tous, si on excepte Rimbrandt, égal à Rubens pour le coloris, & aux Carraches pour l'expression.

L'Art &c.

Naiſſance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Compoſition.	Deſſein.	Coloris.	Expreſſion.
1578	Albane (François) Mort en 1660, âgé de 82 ans.	14	14	10	6
1470	Albert Durer ou Dure. Mort en 1528, âgé de 57 ans.	8	10	10	8
1488	André Delſarte ou Delſarto. Mort en 1530, âgé de 42 ans.	12	16	9	8
1528	Barroche ou Barroccio. Mort en 1612, âgé de 84 ans.	14	15	6	10
1510	Baſſan (Jacques) Mort en 1592, âgé de 82 ans.	6	8	17	0
1485	Baptiſte ou Fratel Delpiombo, ou Sébaſtien de Veniſe. Mort en 1547, âgé de 62 ans.	8	13	16	7
1422	Bellin (Jean) Mort en 1512, âgé de 90 ans.	4	6	14	0
1611	Bourdon (Sébaſtien) Mort en 1671, âgé de 60 ans.	10	8	8	4

L'Art &c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Composition.	Dessein.	Coloris.	Expression.
1618	Le Brun (Charles) Mort en 1690, âgé de 72 ans.	16	16	8	16
1531	Calliari (Annibal) dit Paul Veronese. Mort en 1588, âgé de 58 ans.	15	10	16	3
1563 1545 1560	Les Carraches { Annibal 1609. Louis 1618. Augustin 1605.	15	17	13	13
1474	Corregio, Antoine Correge. Mort en 1513, âgé de 40 ans.	13	13	15	12
1509	Daniel Ricciarelli de Volterre. Mort en 1566, âgé de 57 ans.	12	15	5	8
	Diepembeck (Abraham) Disciple de Rubens.	11	10	14	6
1581	Le Dominiquin ou Dominico Zampieri. Mort en 1641, âgé de 60 ans.	15	17	9	17
1478	Giorgion (le) Mort en 1511, âgé de 32 ans.	8	9	18	4

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Composition.	Dessein.	Coloris.	Expression.
1597	Le Guerchin ou François Barbieri da Cento. Mort en 1667, âgé de 70 ans.	18	10	10	4
1574	Le Guide (Reni) Mort en 1642, âgé de 67 ans.	0	13	9	12
1494	Jean de Udiné. Mort en 1564, âgé de 70 ans.	10	8	16	3
1594	Jacques Jourdans. Mort en 1678, âgé de 84 ans.	10	8	16	6
1630	Jourdans (Luc) Mort en 1703, âgé de 73 ans.	13	12	9	6
1570	Joſephin, ou Joſeph d'Arpin. Mort en 1640, âgé de 70 ans.	10	10	6	2
1492	Jules Romain. Mort en 1546, âgé de 54 ans.	15	16	4	14
1498	Jean Holbein. Mort en 1554, âgé de 56 ans.	9	10	16	3
1581	Lanfranc. Mort en 1647, âgé de 66 ans.	14	13	10	5

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Composition.	Dessein.	Coloris.	Expression.
1445	Léonard de Vinci. Mort en 1520. âgé de 75 ans.	15	16	4	14
1494	Lucas de Leyden. Mort en 1533, âgé de 39 ans.	8	6	6	4
1474	Michel-Ange Buonarotti. Mort en 1564, âgé de 90 ans.	8	17	4	8
	Michel-Ange de Caravage. Mort en 1609.	6	6	16	0
1528	Le Mutian, ou Jérôme Mutiano. Mort en 1590, âgé de 62 ans.	6	8	15	4
1556	Otho Venius, Hollandois. Mort en 1634, âgé de 78 ans.	13	14	10	10
1548	Palme le vieux (Jacques) Mort en 1596, âgé de 48 ans.	5	6	16	0
	Palme le jeune, neveu du précédent. Mort en 1623.	12	9	14	6

I. L'Art. &c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Composition.	Dessein.	Coloris.	Expression.
1504	Le Parmesan ou François Mazzoli. Mort en 1540, âgé de 36 ans.	10	15	6	6
1488	Jean-François Penni, dit, il Fattore. Mort en 1528, âgé de 40 ans.	0	15	8	0
1600	Perrin del Vague ou Buonacorsi. Mort en 1647, âgé de 47 ans.	15	16	7	6
1609	Pierre Beretin de Cortone. Mort en 1669, âgé de 60 ans.	16	14	12	6
1446	Pierre Perugin. Mort en 1524, âgé de 78 ans.	4	12	10	4
	Polydore de Caravagio. Mort en 1543.	10	17	0	15
1484	Pordenon (Licinio de) ou Jean-Antoine Ragillo. Mort en 1540, âgé de 56 ans.	8	14	17	5
	Pourbus le fils. Mort en 1622.	4	15	6	6

L'Art, &c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Composition.	Dessein.	Coloris.	Expression.
1594	Poussin (Nicolas le) Mort en 1665, âgé de 71 ans.	15	17	6	15
1490	Primatice (François) dit Boulogne, ou l'Abbé de St. Martin. Mort en 1570, âgé de 80 ans.	15	14	7	10
1483	Raphael Sanzio d'Urbin. Mort en 1520, âgé de 37 ans.	17	18	12	18
	Rimbrandt, ou Rembrant. Mort en 1668,	15	6	17	12
1577	Rubens (Pierre Paul) Mort en 1640, âgé de 63 ans.	18	13	17	17
1510	Salviati (François) Mort en 1563, âgé de 53 ans.	13	15	8	8
1617	Le Sueur (Eustache) Mort en 1655, âgé de 38 ans.	15	15	4	15
	Teniers le vieux. Mort en 1649.	15	12	13	6
	Teste (Pierre) Mort en 1648.	11	15	0	6

L'Art &c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES *Les plus renommés.*	Composition.	Dessein.	Coloris.	Expression.
1512	Tintoret, ou Jacques Robusti. Mort en 1594, âgé de 82 ans.	15	14	16	4
1477	Titien. (le) Mort en 1576, âgé de 99 ans.	12	15	18	6
1599	Vandeick (Antoine) Mort en 1641, âgé de 42 ans.	15	10	17	13
1556	Venius Otho. Mort en 1634, âgé de 78 ans.	13	15	12	13
1529	Zucchero (Thadée) Mort en 1566, âgé de 37 ans.	13	14	10	9
1536	Zucchero (Frederic) Mort en 1602, âgé de 66 ans.	10	13	8	8

CATALOGUE des Livres d'Estampes du Cabinet du Roi. L'Art &c.

PREMIER VOLUME.

Tableaux du Roi.

St. Michel, de Raphaël d'Urbin.
Le Déluge, d'Alexandre Veronese.
Rebecca, Poussin.
Moyse sauvé, Poussin.
La Manne, Poussin.
L'Arche dans le Temple de Dagon, Poussin.
David, du Dominiquin.
Sainte Famille, de Raphaël.
Idem, du vieux Palme.
Jesus dormant, du Carrache.
Les aveugles de Jéricho, Poussin.
Le Denier de César, Valentin.
La transfiguration, de Raphaël.
Jesus-Christ descendu de la Croix, du Titien, deux planches.
J. C. & les Disciples d'Emmaüs, Titien.
Le Martyre de St. Etienne, Château.
Idem, Baudet.
Séparation de St. Pierre & de St. Paul, Lanfranc.
St. Paul au troisieme Ciel, Poussin.

L'Art &c. L'Assomption de la Ste. Vierge, Carrache.

St. Mathieu, St. Marc, St. Luc, St. Jean,	Valentin.

Ste. Catherine, d'Alexandre Veronese.
Idem, du Correge.
Ste. Cécile, du Dominiquin.
St. François, du Guide.
St. Antoine de Padoue, Vandeyck.
Hercule tuant l'Hydre, Guide.
Hercule sur le bucher, Guide.
Enée & Anchise, du Dominiquain.
Pyrrhus à la mammelle, Poussin.
La Vertu héroïque, du Correge.
L'homme sensuel, du Correge.
Concert de Musique, du Dominiquin.

Ces Tableau ont été gravés par Edelinck, Rousselet, Picard, Masson, Audran, &c.

II. VOLUME.

Histoire d'Alexandre.

Passage du Granique. Bataille d'Arbelles. La Famille de Darius. Défaite de Porus Triomphe d'Aléxandre.	Le Brun.

III. VOLUME.

Médaillons antiques, commençant à Auguste & finissant aux enfans de Constantin. Quarante-une planches, N. 1, 2, 3, &c. Par de la Boissiere.

IV. VOLUME.

Plans, élévations & vues du Château du Louvre & des Thuilleries.

Plan général du Louvre & des Thuilleries, gravé par Berain.

Fronton du Louvre 1677, Leclerc.

Face principale. Marot,

Plan, élévation de la façade du Louvre du côté qui regarde la riviere. Marot.

Idem. du côté du Louvre, vers la riviere.

Vue de la Tour à gauche. Marot.

Six plans & vue des Thuilleries, par Sylvestre.

Douze pieces de la Gallerie d'Apollon; grands, petits Trumeaux & Plafonds, gravées, la premiere par Scotin, onze par Berain.

Portes & dessus des portes des Thuilleries, N. 13-25, gravées par Chauveau.

L'Art. &c. N. 26-29, quatre Lambris, par le Moine.

V. VOLUME.

Plans, élévations & vues du Château de Verſailles, gravées par Sylveſtre, Edelinck, le Pautre, Audran.

Plan du Château, ſans titre.

Idem.

Quatorze pieces, contenant différentes vues, par Sylveſtre.

Elévations de la façade de l'Orangerie, par Nolin.

Faces des Ecuries, par le Pautre.

Le grand Eſcalier.

Le Titre.

Aſie.

Europe.

Afrique.

Amérique.

Le milieu, globe chargé de trois Fleurs de Lys.

Trepied d'Apollon.

La Franche Comté. Le Brun.

Tableaux de la voûte de la Gallerie du petit Appartement.

Apollon diſtribue des récompenſes, par Mignard.

La Prévoyance avec ses symboles. L'Art. &c.
La Vigilance, &c.

VI. VOLUME.

Grottes, Labyrinthes, Fontaines, & Bassins de Versailles.

Grottes, vingt pieces, la plupart gravées par le Pautre, N. 14. & 15. par Chauveau, 16. 19. & 20. par Edelinck; N. 17. par Picard, 18. par Baudet.

Labyrinte quarante-une pieces, par le Clerc.

Fontaines, vingt-une pieces gravées par le Pautre, Simoneau, Sylvestre, Châtillon.

Bassins, sept pieces gravées par le Pautre, la septieme par Lezambert.

VII. VOLUME.

Statues du Roi antiques & modernes.

Latone, Diane, Vénus, l'Air, la Terre, le Printemps, l'Eté, l'Automne, l'Hiver, une fille en Bergere.

Dix pieces gravées par Edelinck.

Trois par Audran.

Six par le Pautre.

Deux par Chauveau.

Quinze par Audran.

Douze par Baudet.

L'Art &c.

VIII. VOLUME.

Thermes, Bustes, Sphinx & Vases du Roi à Versailles.

Neuf Thermes gravés par Lerambert & le Pautre.
Trois Bustes antiques, par Mellan.
Trente-un Bustes antiques, par Baudet.
Deux Sphinx & 6 Vases, par Lerambert & le Pautre.
Cinquante-une pieces.

IX. VOLUME.

Tapisseries du Roi.

Frontispice commun aux quatre Saisons & aux quatre Elémens, par le Clerc.
Frontispice des Elémens. Le Clerc.
Les quatre Elémens.
Frontispice des Devises.
Huit planches à deux Devises chacune.
Frontispice des Saisons.
Les quatre Saisons.
Huit planches des Devises.
Renouvellement d'alliance avec les Suisses.
Siege de Douay.
Défaite de l'armée Espagnole.
Siege de Tournay en 1667.

X. VOLUME.

Carrousel, Courses de Têtes & de Bagues.

Le Buste du Roi, la marche des Maréchaux de Camps, &c. n. 1-119.
Le Maréchal de Grammont.

Les Romains. Les Persans. Les Turcs. Les Indiens. Les Américains.	Cinq quadrilles, onze Devises à chaque.

Comparse des cinq quadrilles.
Course de Tête.
Course de Bague.

XI. VOLUME.

Fêtes de Versailles.

N. 1-9. Sujets gravés par Sylvestre.
Six Journées gravées par le Pautre, la seconde par Chauveau.
Cinq autres Pieces par le Pautre.

XII. VOLUME.

Plans, Elévations, Vues, Coupes & Profils des Invalides.

Vingt-deux pieces gravées par Marot, le Pautre, Scotin l'ainé, &c.

L'Art. &c.

XIII. VOLUME.

Plans, Profils, Elévations & Vues de différentes Maisons Royales.

Palais Royal, Vincennes, Madrid, St. Germain, Fontainebleau, Monceau, Chambor, Blois, Compiegne; le tout 26 pieces gravées par la Boissiere, Marot, Sylvestre, Brissart, d'Orbay.

XIV. VOLUME.

Desseins, Profils & Vues de quelques lieux de remarques, avec divers Plans détachés, des Villes, Citadelles & Châteaux, gravés par Sylvestre, le Pautre & Audran.

Le Dôme de Sceaux, cinq planches; &c. en tout quinze pieces.

XV. VOLUME.

Plans & Profils, appellés communément les petites Conquêtes, servant á l'histoire de Louis XIV.

Arc de Triomphe, Porte St. Antoine, &c. quarante pieces gravées par le Clerc, Louis Chatillon, Marot, Jean Dolivart, Colin.

XVI.

XVI. VOLUME. L'Art. &c.

Vues, Marches, Entrées, Passages & autres sujets, servans à l'histoire de Louis XIV. gravés d'après Vandermeulen.

Souvent on les relie en deux volumes, alors le premier doit contenir dix-huit pieces, & le second vingt-trois, ensemble quarante-un; le Portrait de Vandermeulen à la tête.

Les pieces de ces recueils les plus rares, sont:

Le Pont-neuf.

Vue de la Ville & Fauxbourg de Salins.

Entrée du Roi dans Dunkerque.

On ajoute un troisieme volume de Vandermeulen, qui sont paysages & morceaux d'étude, au nombre de trente-cinq pieces.

Ces trois recueils différens ont été gravés par Huchtemburgh, Baudoins, Hooge, Bonnart, Genoels, &c. Le Portrait de Vandermeulen est de Wanschuppen.

L'Art. &c.

XVII. & XVIII. VOLUMES.

Mémoires pour l'Histoire des Animaux, par Perrault, 1676, fig. de Seb. le Clerc, 2 vol. fol.

XIX. VOLUME.

Mémoires pour l'Histoire des Plantes, par Dodart, 1676, dessinés & gravés par Robert & de Bosse.

On a une suite de 280 planches gravées par les mêmes; suite qui est très-rare.

XX. VOLUME.

Conquêtes de Louis XIV. en 1672-78, gravées par le Clerc, Chatillon, d'Olivart & Marot. Rare.

On y joint les Plans & Profils de Namur & de Rozes, &c. par le Pautre.

XXI. VOLUME.

Portraits de Louis XIV. dans ses différens âges, par Audran.

XXII. VOLUME.

Statues & Bustes antiques, par Melan, 1679, soixante-une pieces.

XXIII. & XXIV. VOLUME. L'Art. &c.

Médailles du Roi, 1702, par Edelinck, 1721, par Audran.

L'édition de 1702, avec une préface manuſcrite eſt recherchée des curieux.

XXV. VOLUME.

Deſcription des Invalides, 1710, fig. de Picard, Audran, Tardieu.

Dans celle de l'Imprimerie Royale 1683, il faut examiner ſi le Plan & la vue intérieure des Invalides avec un Réfectoire, par le Pautre, y ſont.

XXVI. VOLUME.

Recueil des Vues, Plans, &c. du Louvre, des Tuilleries, &c. avec la machine pour les Frontons du Louvre, & l'Arc de triomphe du Roi, par le Clerc.

Le Plafond des la Gallerie des Bijoux à Verſailles, trois planches gravées par Audran.

Le Val-de-Grace de Mignard, gravé par Audran, ſix feuilles.

Les ſept Sacremens de Pouſſin, par Chatillon.

L'Art. &c. Batailles & Triomphes de Conſtantin, par le Brun, ſept feuilles.

Les quatre Payſages, de Pouſſin.

La chûte des Anges, par le Brun, gravée par Loir.

T. II. p. 22. Quand l'Archevêque de Bourges prend poſſeſſion de ſon Archevêché, le peuple ſe jette ſur ſa Chappe & la met en pieces, chacun s'efforçant d'en avoir quelques morceaux qu'il garde bien précieuſement. Autrefois, le Peuple Romain déchiroit auſſi par ſuperſtition, la Dalmatique dont on avoit couvert le corps du Pape, lorſqu'on le portoit au tombeau, comme ſi c'euſſent été des reliques. C'eſt apparamment de ces uſages, qu'eſt venu le proverbe, *ſe battre de la chappe à l'Evêque.*

p. 27. L'abbaye de Notre-Dame de Barbeeu, près de Melun, fut bâtie par le Roi Louis VII. de l'argent que lui valut une pierre précieuſe trouvée dans un Barbeau, pris à la pêche. Ce Roi repoſe dans un tombeau de marbre blanc, qu'Alix ſa femme, lui fit élever dans l'Egliſe de cette abbaye.

Poggiana. p. 158. Varron, dans ſon poëme des bons morceaux, avoit fait l'énumération de

ceux que les friands de Rome faisoient venir de loin. *Le Paon*, venoit de Samos; *le Francolin*, de Phrygie; *les Grues*, de l'isle de Melos; *le Chevreau*, de l'Epire; *le Thon*, de Calcedoine; *la Lamproye*, d'Espagne; *la Merlue* ou *le Cabilhau*, de quelqu'endroit de la Phrygie; *les Huitres*, de Tarente; *le Petoncle*, de Chio; un autre poisson à coquille nommé *Elops*, de Rhodes; *le Scaricot*, de Cilicie; *les Noisettes*, de quelque isle de la mer Ægée; *la Palme*, d'Egypte; une sorte *de Gland*, d'Ibere. Pog.

Le peintre Van-Dyck, fameux par la réputation bien méritée qu'il s'est acquise dans son art, étoit parvenu par la libéralité de plusieurs Princes, & par les sommes considérables qu'il tiroit de ses tableaux, à un degré d'opulence, que ceux qui cultivent la peinture, même avec le plus grand succès, n'ont pas connu: il avoit une troupe de Comédiens, de Musiciens, & un épuipage de chasse à lui. Il vivoit en grand Seigneur & se faisoit payer de même. Le Roi d'Angleterre, lui ayant fait demander des cartons de tapisserie, Van-Dyck n'eut Varillasiana. p. 158.

Varil-lasiana. pas de honte d'exiger pour cela, trois cent mille écus.

p. 80. On remarque souvent bien de l'inégalité dans les travaux d'esprit, & principalement dans ceux où il entre de l'enthousiasme, comme dans la peinture, dans la poésie, & dans la musique. Le Carache, disoit, qu'il avoit vu le Tintoret tantôt, égal au Titien, & tantôt bien au dessous du Tintoret. *Ho veduto il Tintoretto hora eguale à Titiano, hora minore del Tintoretto.*

OBSERVATIONS

CRITIQUES.

Scal. p. 22. LE livre du Président Brisson, *de Regno Persarum*, ne répond ni à sa dignité ni à la réputation qu'il s'étoit faite; il semble qu'il n'ait eu d'autre ambition que de faire un gros volume. Il est une preuve de la contradiction de l'esprit humain. Brisson écrivoit du Royaume des Perses, dont la loi la plus exactement observée, étoit la succession à la couronne; dans le temps qu'il se jettoit dans le

parti de la ligue, qui combattoit de tout Scal.
ſon pouvoir cette loi de la ſucceſſion au trône de France; & qui vouloit ôter la couronne à ſon Roi légitime. Son livre de *actionibus & formulis* eſt l'ouvrage d'un compilateur, & reſpire plutôt le travail que le génie.

Il y a une faute de ponctuation au Valeſ. p. 3.
commencement de l'Evangile de St. Jean, dans la plupart des livres. On lit ordinairement *omnia per ipſum facta ſunt, & ſine ipſo factum eſt nihil, quod factum eſt. In ipſo vita erat, &c.* Au lieu qu'il faut lire, *& ſine ipſo factum eſt nihil. Quod factum eſt in ipſo, vita erat, &c.* Le ſens en eſt de même bien plus beau & plus clair.

Le mot de *flamen*, employé dans les p. 5.
Hymnes de Santeuil, pour dire le St. Eſprit, n'eſt point à ſa place: ce mot dont ſe ſervoient les anciens, étoit toujours ſuivi de *dialis* ou *quirinalis. Flamen* ni *flatus*, ne ſignifient pas ce qu'il veut leur faire ſignifier, & ne ſont pas bons pour exprimer ſon idée, il devoit ſe ſervir du mot *ſpiritus*, qui eſt un nom conſacré, & qu'on ne doit pas changer.

Valeſ. p. 25. On fait ordinairement deux fautes de quantité dans cette ſtrophe du *Vexilla Regis*. En la chantant ainſi,

Beata cujus brachiis
Sæcli pependit pretium,
Statera facta eſt corporis,
Prædamque tulit *tartari*.

Au lieu qu'il faut dire :

Beata cujus brachiis
Pretium pependit ſæcli,
Statera facta eſt corporis,
Tulitque prædam tartari.

p. 49. L'Hiſtoire des onze mille Vierges, qu'on regarde avec raiſon comme apocryphe, n'a été fondée que ſur une erreur. Voici ſuivant la conjecture du ſavant pere Sirmond, ſur quoi eſt fondée cette erreur. Ceux qui les premiers ont rapporté cette belle Hiſtoire, ayant trouvé dans quelques Martyrologes manuſcrits, *SS. Urſula & undecimillia V. M.* c'eſt-à-dire : *Sanctæ Urſula & undecimilla Virgines Martyres*. Et s'imaginerent qu'*undecimilla* avec l'*V* & l'*M*, qui ſuivent, étoit un abrégé pour *undecim millia Virginum Martirum*.

Au livre II. de l'Eneïde, Aſcagne paroît un petit enfant que ſon pere enmene par la main ; il devoit avoir alors au moins ſept ans pour pouvoir ſuivre Enée. Et au livre III. Andromaque parlant à Aſcagne, en ſe rappellant Aſtianax ſon fils, il atteindroit maintenant comme vous, dit-elle, l'âge de puberté. Valeſ. p. 63.

Et nunc æquali tecum pubeſceret ævo.

Aſcagne n'étoit donc plus un enfant avant de paſſer en Afrique. Cependant Virgile ne lui donne encore que ſept ans au quatrieme livre, lorſque Didon tient Cupidon qui en a pris la figure ſur ſes genoux. Quoique dans le même livre, il ne le préſente pas ſeulement comme enfant, mais comme un jeune homme fort & vigoureux, dans une partie de chaſſe, dont il fait la deſcription.

At puer Aſcanius mediis in vallibus acri
Gaudet equo, jamque hos curſu, jam præterit illos,
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum deſcendere monte leonem.

Ce ſont des choſes qui ne s'accordent pas, des contradictions qui ne paroiſſent pas trop faciles à expliquer.

Valef. p. 85. On lit dans la vie d'Auguste de Suétone, que ce Prince chassa les Allemands au delà de l'Elbe, *Germanos ultra Albim fluvium summovit.* Flavius Vopiscus écrit aussi de l'Empereur Probus, qu'après avoir taillé en pieces près de 400000 Allemands, il repoussa les débris de ces peuples au delà du Necre & de l'Elbe. *Ultra Nicrum & Albim fluvium*; mais cela ne paroît pas vraisemblable, les Romains n'ayant jamais occupé ce grand pays entre le Rhin & l'Elbe, & n'en ayant jamais chassé les habitans. Ces deux auteurs ont sans doute voulu dire, que ces Princes avoient défait les peuples d'entre le Rhin & l'Elbe, ou bien *albis* est un nom corrompu dans ces auteurs, & y a été mis à la place du nom de quelqu'autre fleuve plus près du Rhin, car le Necre est près du Rhin, & vient s'y joindre à Heidelberg.

p. 98. Ménage a prétendu que le mot de *Courte-Pointe*, venoit de *contra* & de *punctum*, mais il s'est trompé; il se dit par corruption de coulte pointe *culcita puncta*, car quoique *culcita* signifie un lit de plume ou un matelat, &

non pas une couverture, il n'a pas laiſſé de ſe prendre auſſi pour coûte pointe ou couverture piquée, à cauſe qu'on les remplit de laine ou de coton, à peu près comme les matelas. Valeſ.

Il n'y a pas un Peintre de réputation ancien ou moderne, qui ait repréſenté J. C. en croix comme il faut; ils ſe ſont tous efforcés de lui donner un coloris de chair mourante, ſans aucune plaie que celle du côté, des pieds & des mains. Mais c'eſt une erreur de leur part, car lorſque N. S. fut crucifié, il venoit d'être cruellement flagellé par tout le corps: il eſt évident que quand les Juifs l'attacherent en croix, ſon corps étoit tout couvert de playes & de ſang, depuis la tête juſqu'aux pieds. C'eſt donc ainſi qu'il doit être repréſenté tout couvert de bleſſures, & non pas avec une chair pâle & jaunâtre, comme celle d'une perſonne qui meurt dans ſon lit. p. 131.

Saint Denis, dont l'Abbaye près de Paris porte le nom, n'eſt pas St. Denis l'aréopagite, comme on la cru ſi long-temps mal à propos. Severe Sulpice, contemporain & grand ami de p. 160.

Valeſ. St. Martin, Archevêque de Tours, livre II. de ſon hiſtoire ſacrée, remarque que la Religion Chrétienne, vint tard dans les Gaules, & que les premiers Martyrs qu'on y a vu, ont été l'an 17 de Marc-Aurele, c'eſt-à-dire, l'an 177 de N. S. Ce paſſage montre déjà que St. Denis, n'eſt pas l'aréopagite, converti par St. Paul. Grégoire, Archevêque de Tours, nous enſeigne au vrai, l'époque de ſon arrivée, & la fixe ſous l'Empire de Dece, l'an de N. S. 250. Voici la traduction littérale de cet endroit. *Sous l'Empire de Dece, dit-il, on envoya dans les Gaules ſept perſonnes qu'on avoit ordonné Evêques, pour la prédication de l'Evangile, comme il paroît par les Actes du Martyre de St. Saturnin. Ils portent que Décius & Gratus, étant Conſuls, St. Saturnin, premier Evêque de Toulouſe, étoit venu dans cette Ville, que Gratian avoit été dans la Touraine avec la même qualité, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Denis à Paris, Strémonius en Auvergne, Martial en Limouſin.*

Le ſavant pere Sirmond, s'eſt ſervi de ces deux paſſages dans ſon livre,

intitulé : *de duobus Dionisiis*. Le pere Petau & le fameux M. de Launoi, se servent de ce passage, & le dernier écrivant sur le même sujet, cite tous les anciens manuscrits de l'Eglise Gallicane, où les deux Denis sont mis dans le mois d'Octobre, mais en deux différens jours, & y sont distingués par la différence de leurs Sieges & de leurs Martyrs. L'un, c'est l'aréopagite, est qualifié Evêque d'Athenes; & meurt par le feu; l'autre, c'est-à-dire, l'Evêque de Paris, a la tête tranchée près de la Ville. Valef.

Tous les Chrétiens ont cru les deux Denis différens jusqu'au regne de Louis le Debonnaire, que quelques Ambassadeurs de Constantinople venant en France, & sachant que le premier Evêque de Paris s'appelloit Denis, y apporterent les livres de St. Denis, prétendu aréopagite, & persuaderent à Hilduin, Abbé de St. Denis, que l'auteur inconnu de ces livres, étoit l'Evêque de Paris, patron de son Abbaye. Ce que celui-ci croyant volontiers, composa un livre intitulé *Areopagitica*, plein de fables, pour prouver que Denis Evê-

Valef. que de Paris, étoit l'aréopagite. Hilduin, qui vivoit l'an 840, a ſi bien perſuadé les ignorans & les demi ſavans, que la plupart l'ont ſuivi dans ſes reveries & le ſuivent encore.

Ceux qui ſoutiennent ce ſentiment après Hilduin, ſont Millet & Menard, deux Bénédictins qui ont embraſſé le parti de leur Abbé; Hincmar, Archevêque de Rhims ſon diſciple; Anaſtaſe, bibliothécaire ſon contemporain, & qui lui a ſurvécu, puiſqu'il vivoit encore en 872, Méthodius, Patriarche de Conſtantinople, qui fut celui qui perſuada ce ſentiment à Hilduin. Ils s'appuient encore d'un prétendu Concile de Paris, tenu ſelon eux en 824, ſous le Pontificat d'Eugene II. mais ce Concile eſt ſi peu digne de foi, que celui qui l'a fait imprimer à Francfort, en 1596, n'a pas jugé à propos d'y mettre ſon nom, ni de marquer le lieu d'où il l'a tiré: il a été fortement impugné de faux par le Cardinal Bellarmin, & par le ſavant pere Sirmond. Par où l'on peut voir clairement, que tous ces auteurs Hilduiniſtes, ne ſauroient affoiblir les deux paſſages de

Sulpice Severe, & de Grégoire de Tours, auteurs estimés, & qui vivoient l'un plus de 400, l'autre plus de 300 ans avant qu'on eut imaginé que St. Denis Evêque de Paris, étoit St. Denis l'Athénien. Vales.

On lit dans la vie d'Othon de Suétone, qu'il dormit *artissimo somno*; c'est une faute, il faut *altissimo somno*, ainsi, le dit Petrone, *numquam altiore somno ephebus obdormivit.* p. 182.

Le Cardinal Sirlet, Turnebe, Muret, Taubman, Jules Scaliger, & d'autres savans, ont été fort étonnés que Virgile au VI. livre de l'Eneïde, parlant de ce bois de Lauriers où il a placé les Poëtes, n'ait fait aucune mention d'Homere. Là dessus on a taxé Virgile d'ingratitude, puisqu'il avoit une si belle occasion de nommer avec éloge, Homere, à qui il avoit tant d'obligation, & l'on s'est étonné qu'il eut mieux aimé faire cet honneur à l'ancien Musée. Mais toutes ces critiques ne doivent leur naissance, qu'au peu d'attention qu'on a fait à l'ordre des temps; Virgile en parlant suit son héros, s'il parle de Musée, c'est qu'il n'a eu dessein Men. T. III. p. 62.

Men. T. III. de parler que des Poëtes, morts avant la prise de Troie, il étoit trop judicieux pour dire qu'Enée avoit vu parmi eux Homere, né suivant la Chronologie au moins 160 ans après la prise de Troie.

p. 259. On a repris avec raison Michel-Ange, d'avoir dans son Tableau du jugement dernier, qu'on voit au Vatican, représenté l'enfer sur l'idée qu'en avoient les Payens. Caron y est peint dans sa barque, attendant les ames pour les passer. Le Dante est tombé dans le même ridicule dans son Poëme de l'enfer. C'est ce qu'a fait encore plus mal à propos, le bon homme Nicole Gilles, lorsque dans son histoire de France, qu'il écrivoit sur la fin du quinzieme siecle, il suppose dans les enfers une chaudiere de Vulcain, où les Diables aidés de St. Hilaire, de St. Firmin, & de plusieurs autres Saints, mécontens du Roi Dagobert, qui avoit dépouillé leurs Eglises, auroient emporté l'ame de ce Prince, si St. Denis, St. Rustic, St. Eleutere, St. Martin, St. Maurice, & d'autres, en reconnoissance de ses Fondations, n'étoient venus au

 Men. T. III.
secours ; en sorte que les Diables ayant été vigoureusement repoussés, les Anges maîtres du champ de bataille avoient emporté l'ame du Roi en paradis. Aimoin, moine de St. Germain-des-Prez, avoit debité le même conte dans son histoire de France. Ce qui donna lieu de graver dans ces temps crédules, cette vision sur le tombeau de Dagobert, à St. Denis, telle qu'on l'y voit encore, & que le Cardinal Baronius a cru devoir la rapporter d'après ce monument.

Les Hymnes du fameux Santeuil, p. 404. Chanoine de St. Victor, ont de grandes beautés ; il s'y trouve cependant quelques tâches que nous allons remarquer, pag. 5.

Tormenta quæ non horruit ?

Ce point d'interrogation fait un contre sens horrible ; à peu près comme si je disois : ô l'admirable courage de Ste. Barbe ? quelle horreur n'a-t-elle pas eu des tourmens ? Il falloit un point d'admiration après *ô forte pectus Virginis !* & un point simple, après *horruit*, en rapportant *quæ* à *Virginis*, & non pas à *Tormenta*.

Men. T. III. *Ibid. Sponso frui*, ici & par-tout ailleurs, il prend dans ses Hymnes, *sponsus* & *sponsa*, pour *mari* & *femme*, quoiqu'en bon latin ce ne soit que fiancé & fiancée.

p. 404. *Ibid. Si prole non terras replent.* Il faut, *si prole terras non replent*, comme à la pag. 22.

Pag. 6.

Vinclis ligant se mutuis
His conjuges liberrimi.

Cet *his*, dans la signification de *per hæc*, fait un fort beau sens à l'égard de la Sainte, parce que le vœu de virginité qui l'engageoit à J. C. ne la rendoit que plus libre, l'affranchissant des liens du siecle, & de la servitude des passions. Mais à l'égard de J. C. de quels liens peut-on dire qu'il s'affranchissoit, en devenant l'époux de Ste. Barbe? Il y a encore un autre inconvénient. C'est que comme *liber metu*, signifie en bon latin, libre de crainte, *his vinculis liberrimi*, peut fort bien signifier de même, *libres de ces liens*: sens qui seroit ici très-faux, puisqu'on ne doit pas supposer que J. C. & ses

épouſes, s'engageant d'un lien réciproque, ſoient en même-temps libres de ces liens. Men. T. III.

Ibid. p. 405.

Corpus peribit & ſuo
Jam tum fruitur conjuge.

Fruitur, naturellement ſe rapporte ici à *corpus*, qui bien ſûrement néanmoins, au moment qu'il ſera mort, ne jouira pas de J. C. On dira que le *fruitur* ſe rapporte à *Virgo*, mais il faudra pour cela, uſer d'un bien long circuit.

Ibid.

Ad dulce nomen Barbaræ
Vanos tremores ponimus.

Si lorſque nous entendons tonner, le ſouvenir de nos péchés nous fait craindre la foudre, eſt-il à propos de dire dans une Hymne ſur-tout, que cette crainte eſt vaine, & que l'invocation de Ste. Barbe nous raſſure ? L'oppoſition de *Barbara* & de *dulce*, a auſſi quelque choſe de puéril & de froid, quand on fait reflexion que le nom françois de cette Sainte, ne conſerve pas la ſignification du latin.

Men. T. III. p. 406. Pag. 10.

Subſtrahens certis tibi lac diebus.

Quoiqu'on diſe ſouſtraire en françois, on ne dit que *ſubtrahere* en latin. C'eſt une faute qui eſt très-groſſiere, & qui ſe trouve encore plus bas, pag. 259.

Pag. 11.

Æſtimas auri pretioſa damna.

On dit *magni vel parvi aliquem æſtimare*, mais on ne dit pas, *bonum hunc eſſe virum æſtimo.* Il faut en cet endroit *exiſtimo*; & de même *auri damna exiſtimas pretioſa.* Les exemples d'*æſtimo* dans la ſignification d'*exiſtimo*, tirés de Phedre, d'Hygin, de Macrobe, &c. ſont ſuſpects. Le plus ſûr eſt de s'en tenir à la regle de Laurent Valle V. Eleg. 20.

p. 407. *Ibid.*

Sicque dotatus pudor immolandos
Servat honnores.

Sicque pour *& ſic*, ne ſe trouve nulle part dans les auteurs claſſiques: *immolandos honnores*, eſt une phraſe qui ne leur eſt pas moins inconnue.

Ibid. Mem. T. III.

Sic nos tenebras amare. Equivoque.

Ibid.

Sole qui primo reſerata templa
Primus intrabit, properate ſacra,
Cingite mitra.

On diroit bien *mitra cingere alicujus crines, caput, frontem, tempora :* mais non pas *aliquem mitra cingere.* La mitre n'entoure pas la perſonne, d'ailleurs *cingere* ne ſignifie pas couronner.

Pag. 16.

Per te, divus amor, frigida pectora
Puris ignibus ardeat.

Divus amor, ne peut-être ici excuſé. De la maniere dont la phraſe eſt conçue, il faut ou *dive amor* ou *divum amorem.*

Pag. 25. p. 408.

Urgent ecce rhemos gens fera wandali.

Et pag. 188, à la fin d'un vers de la même meſure, *præficitur rhemis.* La premiere de *rhemi* eſt longue, & le w de *wandali*, étant un caractere barbare, ne doit pas être employé dans des vers latins.

Men. T. III. *Ibid.*

Intrat templa Nicasius.

La premiere de *Nicasius* est longue, & la seconde est breve.

p. 409. Pag. 27.

Primusque testis æmulo
Deum fateris funere.

Cet *æmulo* est d'autant plus hardi, qu'il n'est pas fondé sur la ressemblance du supplice.

Pag. 31.

Dic, cum blanda quies lumina clauserit,
Quæ cælestia videris.

Il faut *clauserat* ou *clauderet.*

Pag. 32.

Natus jure pari dicere.

Dicere pour *diceris*, quoique latin suivant la Grammaire, ne l'est point selon l'usage.

Ibid.

In ferveus olei conjicitur mare.

Mare, dans la signification d'un grand bassin, est inconnu aux auteurs Classiques.

p. 400. Pag. 34.

Et jugo Christi tibi pœna major
Subdere gentis.

Pœna pour travail, *peine* eſt un barbariſme, il ne ſignifie en bon latin, que ſupplice, punition; ce qui feroit ici un fort mauvais ſens. Même faute pag. 63, 99 & 106. Men. T. III.

Ibid.

Quem fides veri ſtudioſa trinum,
Credit & unum.

Cette fin d'Hymne eſt de Sannazar.

Pag. 36. p. 411.

Flexi poplite ſupplices.

Il étoit plus naturel de dire *flexo.*

Ibid.

Fuſo tinctaque ſanguine.

Au lieu de *fuſoque tincta.*

Pag. 45.

Durant tyranni.

Durant en poéſie ne doit jamais être que de deux ſyllabes.

Pag. 49. p. 411.

Prope jam recenti
numinis ira.

Il faut *recente*, l'ablatif étant ici abſolu.

Pag. 51.

Aſtra dum victor reddit.

On dit à la vérité *patriam, rus, do-*

Men. T. III. *mum*, *villam redire* ſans prépoſition; mais on ne dit pas *redire aſtra*, pour *ad aſtra*.

p. 412. Pag. 57.

Gliſcit in mentem.

Gliſcere, veut dire croître & non pas gliſſer.

Pag. 69.

Dæmon ut cedat jubet.

La derniere ſyllabe de *Dæmon*, qu'on fait ici breve, eſt très-longue.

Pag. 70.

Fac Chriſte mæſtis plangere.
Tuos dolōres cantibus.

Plangere dolores, n'eſt pas latin.

p. 413. Pag. 71.

Qui mucro lactantes necat.

Il faut *lactentes*.

p. 414. *Ibid.*

Intras Pharos verax Deus.

Il falloit *intras Pharon*. Il eſt neutre.

Pag. 75.

Vel cujus attactu.

Cujus vel attactu, eſt bien mieux.

p. 415. Pag. 81.

Quantis & quibus ſuſpiriis.

Ce

Ce quantis & quibus eſt bien proſaïque & bien froid. Men. T. III.

Pag. 83. p. 415.

Prole debetur tibi pro rebelli
Subdita proles.

Subdita proles pour *obſequens*, n'eſt pas latin, il veut dire un enfant ſuppoſé.

Pag. 109. p. 416.

Aſſides conviva nobis
Ipſe tu convivium.

On ne voit pas trop en quel ſens J. C. lorſque nous nous préſentons à la Ste. Table, peut être appellé *conviva.*

Pag. 124. *Securis.* Il vient de dire, p. 417. *pia colla victor ſubjicit enſi.* Or, une épée n'eſt pas un hache, *enſis* & *ſecuris* ne ſont pas ſynonimes.

Pag. 127.

Quippe ſentiret graviora ferro
Vulnera Martyr.

Graviora ferro pour *graviora quamquæ; ferrum intulit* eſt une étrange latinité. Le fer eſt-il un bleſſure?

Pag. 153. p. 418.

Ingenito patri.

Ingenitus ſignifie qui eſt engendré avec nous, mais non pas qui n'eſt pas en-

Men. T. III. gendré. Le Jésuite Bencius, qui l'a dit dans ce sens, s'est trompé.

Pag. 159.

Nil damnas temerè, nil leviter probas,

La derniere syllabe de *temerè*, que tous les modernes allongent, est breve.

p. 419. Pag. 176.

Regibus qui dat repetitque regna.

Repetit ne peut régir le même cas que *dat*. On dit *dare alicui, repetere ab aliquo.*

p. 420. Pag. 183.

Lance pendis non severa
Luce functi crimina.

C'est-à-dire que St. Michel, en reconnoissance des prieres qui lui seront adressées, aura de l'indulgence pour le pécheur, & ne tiendra pas la balance droite.

p. 422. Pag. 198.

Tres Cælo simul advolant.

Pour dire *ad Cælum evolant* n'est pas latin. *Advolare Cælo*, signifie plutôt descendre du Ciel en volant, que voler au Ciel.

Pag. 203.

Si non vincula gravant manus.

Il faut *gravent.*

Pag. 218. Men. T. III. p. 424.

Mediâque Christus

Obtulit sese tunicâ micantem.

Mediâ tunicâ, pour *dimidiâ*, est une grande impropriété.

Pag. 230. p. 426.

Flammis aheno fervido

Pudica Virgo mergitur.

On croiroit sur la description du Poëte, que Ste. Cécile auroit été plongée dans une chaudiere d'eau bouillante. Cependant il est reconnu, que son supplice fut d'être enfermée dans une étuve, pour y être étouffée de la vapeur seule.

Pag. 232. p. 427.

Divis invidiam facis.

Il a voulu dire que ce Saint rendroit les autres jaloux. Expression qui supposé qu'elle fut latine, ne seroit nullement orthodoxe. Les Saints contens de leur état, ne sont occupés qu'à benir Dieu. Mais *invidiam facere alicui*, ne signifie pas le rendre jaloux, c'est l'exposer à la haine publique, le rendre odieux.

Pag. 240.

Apperta non euntibus.

Addent moras pericula.

Mén. T. III. Le Poëte dit ici le contraire de ce qu'il veut dire, car il ſemble qu'il veuille faire entendre que la vue des dangers arrêtera les Apôtres ; il devoit ranger ſa phraſe de cette maniere.

Aperta non addent moras
Euntibus pericula.

p. 429. Page. 256.

A quo magnanimæ prælia ſuſtinent.
Spreto funere Virgines.

On demande ſi cet *à quo* pour *cujus*, *ope* ou *per quem*, eſt latin.

p. 508. La traduction de Plutarque par Amiot, quoique fort eſtimée dans ſon temps, & fort eſtimable à beaucoup d'égards, eſt bien défectueuſe, ſoit par l'impropriété du langage, ſoit parce que le traducteur ajoute ſouvent au texte, ſoit enfin par les contre-ſens qu'il donne à ſa verſion. Meziriac, un des premiers Académiciens de l'Académie Françoiſe, prétendoit avoir remarqué plus de 2000 paſſages dans le Plutarque François, où le ſens de l'auteur n'eſt pas ſeulement mal rendu, mais encore perverti. Il abonde en ſynonimes ſans néceſſité, comme *la haine & la malveillance*,

l'heur & la prosperité, *serf & esclave*, *dommageable & nuisible*, *regir & gouverner* ; & joint ainsi plusieurs mots qui ont une même signification, dont un seul suffiroit pour exprimer parfaitement le Grec. Lorsque Plutarque dit, qu'Androgeos étoit fils de Minos, Amiot ajoute qu'il étoit fils *ainé* de Minos. C'est une imprudence de sa part pour ne rien dire de plus, car il l'a avancé sans en être assuré, & il y a de l'apparence qu'il n'étoit que le cadet, si nous ajoutons foi aux plus célebres auteurs de l'antiquité. De même quand Plutarque décrivant la bataille de Munda, dit, que le jeune Pompée se sauva, mais que la tête de l'ainé fut apportée à César quelques jours après : Amiot ne se contente pas de dire, avec son auteur, que le jeune Pompée se sauva, mais il ajoute *de la bataille* ; d'où il faudroit conclure, que le jeune Pompée étoit en ce combat, ce qui est faux. Il étoit à Cordoue, d'où il se sauva, à la premiere nouvelle qu'il reçut de la victoire de César.

Men. T. III.

En un autre endroit où Plutarque représente la magnanimité de Themis-

Men. tocle, qui rencontrant ſur le rivage de
T. III. la mer, un corps mort chargé de carcans & de chaînes d'or, ne voulut pas les prendre, mais avertit un de ſes amis qui le ſuivoit de le faire, parce, dit-il, que tu n'es pas Thémiſtocle; & voulant déſigner le temps à peu près, dit, que ce fut après la bataille. Amiot ajoute hardiment *de Marathon*, ne prenant pas garde que ſon auteur même le dément, en diſant ailleurs fort clairement, que ce fut après la bataille de Salamine.

Amiot ne ſe contente pas ſouvent d'y ajouter ainſi un mot, il lui prête des périodes, des lignes entieres. On pourra remarquer une bonne partie de ſes additions, ſi l'on tient pour regle générale, que preſque par-tout où l'on rencontre dans Amiot un c'eſt-à-dire, ou comme qui diroit, ou quelque phraſe ſemblable, c'eſt une gloſe du traducteur, dont il n'y a nul veſtige dans le Grec.

Si Plutarque parle du Zéphyr, Amiot ajoute *qui eſt le vent du ponent*; s'il fait mention de Plutus, Amiot y joint la gloſe *de Dieu des richeſſes*; parle-t-

il du Trident, Amiot fait remarquer que c'est une fourche à trois fourchons, l'enseigne de Neptune. Meu. T. III.

Les notes d'Amiot, ou pour mieux dire la glose qu'il met dans le texte, n'est pas seulement inutile, elle est quelquefois fausse, comme quand Plutarque parle d'une fête des Athéniens, qui s'appelloit *Choïs*, Amiot ajoute, *c'est-à-dire, la fête des morts, où l'on fait des effusions & des sacrifices pour les Trépassés:* ce qui n'est point; cette fête ne se faisant point en mémoire des morts, mais pour un sujet bien différent.

Lorsque Plutarque raconte que Crassus, qui étoit compagnon de Scipion l'Africain, demeura en Italie, parce qu'il étoit souverain Pontife, Amiot, qui veut enchérir mal à propos sur son auteur ajoute: *qui par la foi de leur religion est contraint de demeurer en la Ville.*

Les contre-sens qu'Amiot fait dans sa version, ne sont pas moins fréquens que les fausses additions qu'il y met; on se contentera d'en rapporter quelques exemples. Quand Plutarque, parlant de la Bataille du Granique, dit, que Par-

Men. T. III. menion, n'étoit pas d'avis qu'on donna bataille, parce qu'il étoit trop tard; Amiot prenant le matin pour le soir, traduit, *à cause qu'il étoit déjà jour.*

De même lorsque Plutarque rapporte cette sentence d'Héraclite: *si le Soleil n'étoit point, certes il seroit nuit.* Amiot qui ne voit pas une vérité si manifeste, tourne, *si le Soleil n'étoit, la nuit ne seroit point:* donnant hardiment un démenti à son auteur.

Il n'altere pas moins le sens lorsqu'il change la liaïson, mettant par exemple une conjonctive au lieu d'une causative. Car alors il semble que le discours soit interrompu, & que l'auteur raisonne mal; comme quand Plutarque raconte que Théseé institua la fête qui s'appelle *Oschophoria*, il rend raison de ce qu'il dit, se servant de la causative, ajoutant: *car on dit qu'il ne mena pas toutes les filles, &c.* Au lieu qu'Amiot recommence une autre période en cette sorte: *on dit davantage, qu'il ne mena pas toutes les filles, &c.* & par là, renverse tout le raisonnement de Plutarque.

Enfin, Amiot se mêle souvent de de corriger le texte Grec mal à propos,

ce qui lui fait faire les plus lourdes fautes, & quelquefois il suit le texte corrompu dans bien des passages, dont la correction étoit facile pour un homme familiarisé avec la lecture des bons livres : ainsi, il met *heçateus abaritain*, pour *abdéritain*. Phanias, *Ephésien* au lieu d'*Erésien*. Le divin *Thémisteas*, au lieu de *Mégistias*. *Philodemus* le Phocien, au lieu de *Philomelus*. Le Vin de *Calydoine*, au lieu du Vin *Chalybonien*. La riviere de *Pindarus*, au lieu de *Pinarus*, & la Ville de *Thapsaque*, au lieu de *Thapsus*, *&c.* Men. T. III.

On pourroit faire un juste volume des endroits que Moliere a imités, soit des anciens soit des modernes, en voici quelques exemples. T. IV. p. 69.

Terent. Adelph. Act. 4. Sc. 7. V. 21.

Ita vita est hominum, quasi cum ludas tesseris
Si illud, quod maxime opus est jactu, non cadit,
Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas.

Moliere Scene 8. du 4. Acte de l'Ecole des femmes.

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,

Men. T' IV. Il faut jouer d'adresse, & d'un ame réduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

Lucret. L. 4. V. 1146.

Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci,
Et tribuant ea quæ non sunt his commoda verè.
Multi modis igitur pravas turpes que videmus
Esse in deliciis, sommoque in honore vigere,
Atque alios alii irrident, veneremque suadent
Ut placent, quoniam fædo adflictantur amore,
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpè.
Nigra, melichrus est, immunda & fœtida, acosmos.
Cæsia, Palladion: nervosa & lignea, Dorcas
Parvula pumilio; Chariton mia, tota merum sal.
Magna atque immanis: cataplexis, plena que honoris.
Balba loqui non quit; tranlizi: muta, pudens est.
At flagrans, odiosa, loquacula; lampadion fit.
Ischnon cromonium tunc fit, cum vivere non quit
Præ macie. Rhadine vero est, jam mortua tussi.
At gemina & mamosa, ceres est ipsa ab iaccho.
Simula, Silena ac satura. Labiosa philema.

Moliere, Scene 4. du 2. Act. du Misanthrope.

L'amour pour l'ordinaire est peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.

Jamais leur passion n'y voit rien de blamable, Meu.
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable. T. IV.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle, est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable.
La maigre, a de la taille & de la liberté;
La grasse, est dans son port pleine de majesté.
La mal-propre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée,
La géante, paroît une déesse aux yeux,
La naine, un abrégé des merveilles des Cieux.
L'orgueilleuse, a le cœur digne d'une couronne.
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne,
La trop grande parleuse, est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

L'Ariosto né suppositi, Atto. 1. Sc. 2.

PASIFILO.

Non sete voi giovene?

Men. T. IV.

CLEANDRO.

Sonne cinquanta anni.

PASIFILO.

Piu di dodici dice di manco.

CLEANDRO.

Che di manco dodici di tu?

PASIFILO.

Che vi estimavo piu di dodici anni di manco:
Non mostrate à l'aria passar trenta sette anni.

CLEANDRO.

Sono al termine pur ch'io ti dico.

PASIFILO.

La vostra habitudine, e tal que voi passerete
Il centesimo. Mostrate mi la man.

CLEANDRO.

Sei tù, Pasifilo, buon chiromante?

PASIFILO.

Io ci hò pùr qualche pratica deh lasciatemi
Un pò vedervela.

CLEANDRO.

Eccola.

PASIFILO.

O che bella, che lunga, e netta linea!
Non vidi mai la miglior.

Moliere, Act. 2. Scene 5. de l'Avare.

FROSINE.

Comment? vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, & je vois

des gens de vingt-cinq ans, qui sont plus vieux que vous. Men. T. IV.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Eh bien, qu'est-ce que cela, soixante ans? voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge cela, & vous entrez dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai, mais vingt années de moins ne me feroient pas de mal je crois.

FROSINE.

Vous mocquez-vous? vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément, vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O que voilà bien entre vos deux yeux un signe de longue vie!

Men. T. IV.

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez moi votre main. Ah mon Dieu, quelle ligne de vie!

Rabelais, L. 3. C. 39.

Et te dis Dandin mon joli fils, que par cette méthode, je pourrois paix mettre ou treves pour le moins, entre le grand Roi & les Vénitiens.

Moliere Scene 5. Acte 2. de l'Avare.

FROSINE.

Et je crois si me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise.

Jean Bouchet, Ep. 4. d'une Fiancée à son Fiancé absent.

Et m'est avis, quand j'ois quelque cheval
Qui marche fier, qui fur les sauts, & rue
Que c'est le votre; alors je sors en rue
Hativement, cuidant que ce soit vous.

Moliere, Scene 2. Acte 1. de l'Ecole des femmes.

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure,
Et nous n'oyons jamais passer devant chez nous

Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour vous. Mem. T. IV.

Pietro Aretino à Battista Strozzi, Lib. 1. delle Lettere.

E nuglio per la pelle vostra che si dica: qui fuggi il tale, che qui mori il cotale.

Moliere, Scene 2. Acte 1. de la Princesse d'Elide.

MORON.

Je suis votre valet, j'aime mieux que l'on dise,
C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit: voilà l'illustre place,
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents, vit terminer son sort.

Les fourberies de Scapin, sont une imitation & presque une traduction du Phormion de Terence. L'avanture de la galere turque, est empruntée du Pedant joué de Cyrano de Bergerac.

La Scene 5. du Mariage forcé, est imitée de Rabelais, Liv. 3. C. 34 & 35.

Men. T. IV. L'Amphitrion de Moliere, eſt une belle copie de celui de Plaute.

Malleville, page 363 de l'édition de ſes Poëſies, *in*-4.°

Tu vis dans une inquiétude
Du parti que tu dois choiſir,
Et la femme, & la ſolitude,
Suſpendent tous deux ton deſir;
Ainſi l'on voit que ton courage
Affligé d'un rude combat,
Eſt tantôt pour le mariage,
Et tantôt pour le célibat.
Mais ſais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton eſprit en paix?
Réſous-toi d'imiter ton pere,
Tu ne te mariras jamais.

Moliere, Scene 8. du Mariage forcé.

SGANARELLE.

C'eſt que je ne me ſens point propre pour le mariage, & que je veux imiter mon pere & tous ceux de ma race, qui ne ſe ſont jamais voulu marier.

p. 173. Ménage, dit, dans le ſecond tome de ſon *Menagiana*, que le Dictionnaire de Rimes de Mrs. Fremont & Richelet, imprimé à Geneve, ne vau

rien, mais il se trompe; les éditions de Geneve sont d'un autre Dictionnaire de Rimes attribué à un de la Noue, fils de la Noue, surnommé bras de fer. Il parut pour la premiere fois en 1596, & fut réimprimé à Geneve en 1624. Le livre n'est pas à mépriser, on y trouve de bonnes remarques pour la prononciation, les origines de certains mots, & diverses explications curieuses, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Jean Lefevre Chanoine de Langres, & Secrétaire du Cardinal de Givri, est le premier qui ait composé un Dictionnaire de Rimes. Il mourut en 1565. Etienne Tabourot revit cet ouvrage, & le fit imprimer à Paris, chez Galiot Dupré, 1572. Men. T. IV.

Les traductions qu'a fait d'Ablancourt, quoique bonnes & estimées, contiennent cependant bien des choses qu'il auroit pu mieux traduire. Il dit par exemple dans sa traduction de l'Afrique de Marmol: *après avoir* ramassé *le corps du Général, on en voulut élire un autre en sa place*: il falloit dire, *après avoir emporté le corps, &c.* Les Parisiens disent *ramassez* votre coëffe ou votre chapeau; T. II. p. 347.

Men. T. II. mais à la Cour on dit, *amassez*, *&c.* Il dit dans un autre endroit de la même histoire: *il y a grand nombre de gros & menu bétail.* Il y a deux fautes considérables dans ce peu de mots. La premiere est que *grand nombre*, ne se peut dire que d'un plurier; car on dit, *grand nombre d'écus ou de pistoles*, mais on ne peut pas dire *grand nombre d'or & d'argent.* La seconde est qu'il falloit répéter l'article *de*, & dire *beaucoup* de *gros & de menu bétail.* Il dit encore: *ils sont riches en gros & menu bétail.* Il faut dire, *en gros & en menu bétail*; à peine d'un barbarisme, &c.

T. I. p. 300. Aristote, ou celui qui est l'auteur des problêmes, y dit une chose ridicule, que la raison pourquoi on éternue deux fois de suite, c'est que nous avons deux narines. Cela paroît aussi mal imaginé, que lorsqu'il prend des cometes pour des exhalaisons.

Ducatiana T. I. p. 106. Baile a fait deux fautes à l'article de *Caniceus* de son Dictionnaire critique; c'est *Caviceus* qu'il devoit dire, & non pas *Caniceus*, sur la foi de son édition d'*Agrippa*, chap. 64. *de vanitate scientiarum*, car dans les bonnes éditions

de ce traité d'*Agrippa*, particuliérement dans celle de 1531, on lit *Caviceus.* En second lieu, Baile suppose que le livre attribué là par *Agrippa* à *Caviceus*, soit un live d'amour, au lieu que c'est un roman en trois livres, intitulé, *il peregrino*, imprimé *in*-8.° à Venise en 1526.

Dict. T. I.

Il échappe souvent des fautes à l'attention des plus grands hommes. Virgile est tombé dans une erreur grossiere, lorsqu'il a comparé Orphée pleurant sa chere Eurydice, avec le Rossignol qui regrette la perte de ses petits.

Huetiana. p. 108.

Qualis populea Mœrens Philomela sub umbra,
Amissos quæritur fetus : quos durus Arator
Observans nido implumes detraxit. At illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen,
Integrat & mestis late loca questibus implet.

Il fait d'abord chanter le Rossignol à l'ombre d'un peuplier, *Populea merens Philomela sub umbra;* & incontinent après ce chant, est un chant nocturne, *flet noctem.* Comment peuvent se rencontrer ensemble, la nuit & l'ombre du peuplier. Au surplus, le rossignol cesse de chanter quand il a fait ses petits.

Hueti. p. 121. La somme de Saint Thomas est un abregé de sa théologie, disposée selon l'ordre de l'école, c'est-à-dire, selon l'ordre qui en peut faciliter l'étude & la connoissance aux jeunes gens. Cela étant ainsi, on ne sauroit assez s'étonner de n'y pas trouver le premier principe de la méthode philosophique, qui consiste dans la division & la définition. Il jette d'abord l'esprit de son lecteur, sans aucune préparation, au milieu des questions les plus épineuses, & sans rendre aucune raison du tissu de son ouvrage.

p. 142. Il est étonnant que dans cette fureur de critique, qui a possédé les gens de lettres pendant plus de deux siecles, on ne se soit pas apperçu de deux passages de Virgile, véritablement corrompus. Virgile, dans le premier livre de l'Enéide, vers 321, parlant de l'Amazone Harpalice, Thracienne, & voulant louer son extrême vîtesse, dit qu'elle alloit plus vîte que l'Hebre : *volucremque fugâ prævertitur Hebrum.* Est-ce une grande merveille que de devancer à la course, une riviere, qui d'ailleurs n'est pas louée pour sa rapidité ? Comment n'a-t-on point vu que

Virgile avoit ſans doute écrit : *volucremque fuga prævertitur Eurum.* Pour dire qu'elle alloit plus vîte que le vent. L'autre paſſage, dont la corruption n'eſt pas moins évidente, eſt au vers 347 du même livre : *huic conjux Sichæus erat ditiſſimus agri Phænicum.* Mais on voit par l'hiſtoire de Didon rapportée dans Virgile, qu'elle n'avoit fui de Tyr, que parce que Pigmalion, ſon frere, avoit fait tuer ſon mari pour avoir ſon or : *auri cæcus amore clam ferro incautum ſuperat.* Et qu'elle avoit enlevé cet or enfoui, avec les tréſors de Pigmalion. Ce fut l'or qui cauſa toutes ſes révolutions, & l'on peut voir qu'il ne s'agit nullement dans ce paſſage, de terres que Sichée eut poſſédées. Il ne faut donc pas douter que Virgile ait écrit : *huic conjux Sichæus erat ditiſſimus auri Phænicum,* & non pas *ditiſſimus agri*, comme portent tous les livres imprimés. Cette correction eſt d'autant plus recevable, qu'il ne s'agit que du changement d'une ſeule lettre. Hueti.

Les ouvrages de Port Royal, ſi l'on excepte les Lettres Provinciales, ne ſont pas correctement écrits. M. Arnaud Louguerua-na. p. 4.

Long. écrivoit par bonds & par ſauts. Quelquefois M. Nicole embarraſſe ſa phraſe. M. de Sacy aime à fabriquer des mots nouveaux. Si les derniers ouvrages de M. Arnaud ſont mieux écrits, & principalement ce qu'il a fait contre le pere Mallebranche, ſa paſſion pour la Métaphyſique peut bien y avoir contribué.

p. 28. Juſqu'au treizieme ſiecle, Mariana ne conte que des fables, & ne ſait pas diſtinguer la Chevalerie de l'Hiſtoire. Il ignoroit encore que la maiſon de Portugal deſcend de celle de France, quoique Mrs. de Ste. Marthe & pluſieurs de nos Auteurs l'euſſent déjà imprimé & prouvé. Il eſt bon pour la latinité dont on voit qu'il eſt fort jaloux, mais pour tout ce qui a précédé Alphonſe l'aſtrologue, c'eſt un ignorant.

p. 125. L'*Exultet* qu'on chante le Samedi Saint, eſt auſſi mal fait pour les paroles, que magnifique pour le chant. C'eſt une production du neuvieme ſiecle, auſſi-bien que le Cierge Paſcal. Auſſi les Grecs n'ont-ils ni l'un ni l'autre. Qui avoit jamais pu imaginer avant cet auteur, que la nuit de la Réſur-

rection avoit été prédite par ces paroles: *nox ſicut dies illuminabitur; & nox illuminatio mea in deliciis meis.* C'étoit bien autre choſe avant qu'on en eut retranché il y a 400 ans, un grand morceau qui étoit tiré mot à mot du quatrieme livre des Géorgiques de Virgile & de Pline; on le voit encore dans les anciens livres d'Egliſe, dans Mabillon, Mainard, &c. Long.

Dans l'édition de la maiſon de France, des Ste. Marthe, il y a une omiſſion de Libraire qu'il faut redreſſer: car, au lieu de dire qu'Henri I. Comte de Portugal, étoit fils du fils de Robert I. Duc de Bourgogne, il y a *étoit fils de Robert I.* Les deux mots *du fils* étant obmis. p. 166.

Quand l'Abbé Fleury ſe mit à écrire l'hiſtoire Eccléſiaſtique, il n'en avoit jamais fait aucune étude, non plus que de Chronologie & de Critique: auſſi n'eſt-il que le copiſte de Baronius & des Conciles du pere Labbe: il étudioit au jour la journée; & quand il écrivoit l'hiſtoire d'une année, il ignoroit ce qui s'étoit paſſé l'année ſuivante. Il en étoit au dernier volume de p. 253.

Long. Baronius, que des quatre volumes du pere Pagi, il ne connoiſſoit que le premier. Auſſi ſon hiſtoire eſt quelquefois décharnée, & il lui manque bien des choſes. Au reſte, c'étoit un homme qui avoit un grand ſens, mais qui ne connoiſſoit pas aſſez toute l'étendue de ſon entrepriſe; ſes diſcours ſeuls, valent ſon hiſtoire.

Chevræana T. II. p. 119. Tite-Live, partial pour les Romains, & ennemi des Gaulois, écrit que les Gaulois Sennonois, après avoir battu l'armée de 40000 hommes de pied, que commandoient les trois *Fabiens*, fils de *Marcus Fabius Ambuſtus*, au paſſage de la petite Riviere d'*Allia*, préſentement *Rio del Moſſo* dans l'Etrurie, allerent à Rome, dont ils trouverent les portes ouvertes; qu'ils y tuerent les Sénateurs; qu'ils mirent le feu dans toute la ville, & n'épargnerent ni Palais ni Temple. Il ne reſtoit plus que le Capitole, qu'ils aſſiégerent ſept mois entiers, & les Romains qui étoient dedans, qui manquoient de vivres, furent contraints de capituler, & de leur faire peſer mille livres d'or, pour les obliger de lever le ſiege. Dans le même-temps, *Furius Ca-*

millus

millus exilé à Ardée, élu Dictateur, arrive; fait remporter l'or qui étoit déjà dans une balance, combat les Gaulois dans les ruines des maisons & dans les rues, force Brennus de se retirer & d'aller camper à trois lieues de Rome.

Camille marche le lendemain contre les Gaulois, les surprend, les taille en pieces, & à peine un seul se peut-il sauver de cette défaite.

Pultarque, dans la vie de Camille, n'a pas manqué de le copier; & cette action seroit admirable, si elle étoit vraie. Mais Polibe, dont Tite-Live a transcrit souvent des pages entieres, sans le nommer, témoigne dans son second livre, que les Gaulois se saisirent de toutes les richesses des Romains, qu'ils furent maîtres sept mois de leur ville; & retournerent dans leur pays, sans avoir couru aucun danger, & sans avoir fait aucune perte.

Justin, l'abbréviateur de Trogue Pompée, dans son vingt-huitieme livre, fait dire aux envoyés d'Etolie, que les Romains avoient racheté par or leur ville, qu'ils n'avoient pu défendre par leurs armes.

Vig. Marv. T. I. p. 210. Il ne faut point se fier à la plupart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens mettoient sans nul examen, des événemens miraculeux dans leurs annales. Une ancienne Chronique de Tours raconte comme un fait constant, que lorsqu'on déposa le corps de l'Abbesse Héloïse dans le tombeau de son mari Pierre Abaillard, décédé il y avoit déjà vingt ans ; ce fidele époux leva les bras, les étendit, & embrassa étroitement sa chere épouse. Il est vraisemblable que cette histoire est faite à plaisir, pour faire valoir l'amour de ces deux célebres amans, ou pour réparer en quelque sorte aux yeux de la postérité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiere conduite. On ne s'en étonne pas. Mais ce qui surprend, c'est qu'un historien comme André Duchesne, dans ses notes sur les Lettres d'Abaillard & d'Héloïse, veuille faire passer une fable aussi absurde pour une histoire bien avérée, & qu'il prenne soin de l'appuyer par d'autres exemples de même poids.

T. II. p. 227. Un savant, nommé Georges Vicelius, a fait une plaisante méprise ; il a

débité comme un ouvrage de Plutarque, la vie de Charlemagne, écrite par Donat Acciaïoli, parce qu'on la trouve quelquefois jointe à celle de Plutarque du même auteur. Vig. Marv. T. II.

Palavicin, dans son histoire du Concile de Trente, pour faire honneur à M. de St. Gelais Lansac, Ambassadeur de Charles IX. au Concile, lui donne le colier de l'Ordre du St. Esprit, qui n'a été institué qu'en 1579, par Henri III. p. 229.

Il n'y a guere de gens plus sujets à faire des bévues que les Géographes. Le pere Labbe en est un bon témoin dans son *Pharus Galliæ antiquæ*. Il prend bonnement la Tarentaise pour une ville; cependant, tout le monde sait que la Tarentaise est une grande vallée en Savoye, & que sa principale ville est Moustiers. Il transplante Montelimart des bords du Robion, & le place adroitement sur le Rhône. Il met aussi Sens sur Yonne, en Bourgogne, tandis que Sens est Champagne. p. 231.

Quinte-Curce, historien poli, a fait des fautes grossieres contre la Géographie; il prend l'Arabie heureuse, pour p. 232.

Vig. Marv. T. II. l'Arabie déserte. Il fait passer les fleuves du Tigre & de l'Euphrate par la Médie, où ils n'ont jamais passé. Il confond le pont Euxin avec la mer Caspienne, & distingue la mer Caspienne d'avec la mer d'Hircanie, comme si c'étoient deux mers différentes.

Varrillas, apportant un fait arrivé en 1490, appelle le corps Helvétique les treize Cantons. Cependant, les Cantons Suisses n'ont été au nombre de treize, que long-temps après.

p. 234. Henri VIII. Roi d'Angleterre, ayant envoyé huit Dogues à François I. lui écrivoit *Mitto tibi octo Molossos.* Un Auteur qui a rapporté ce fait, a cru que c'étoient huit Mulets.

Mr. d'Aquin, Médecin du Roi, dans ses mémoires sur la préparation du Quinquina, a pris *Mantissa*, qui est le titre de l'Appendix de l'histoire des Plantes de Jonston, pour le nom d'un Auteur si rare, qu'il ne le connoissoit pas.

p. 235. Baronius fait mention dans son Martyrologe au 24 Janvier, d'une Sainte Xinoris, dont Saint Chrysostôme & Saint Jerôme parloient fort avantageusement, ne considérant pas que Xino-

ris, n'eſt pas un nom propre, mais un nom appellatif, qui ſignifie, *un couple*, *une paire*. En ſorte, que la penſée de ces ſaints Docteurs, eſt l'un de parler de deux ſaints Martyrs Juventin & Maxime; l'autre de la mere & de l'ayeule de ſainte Démétriade. Quelqu'ami de l'auteur s'en étant apperçu, & l'en ayant averti, celui-ci retira tout ce qu'il put de cette édition des mains des Libraires; & le ſupprima. C'eſt ce qui a rendu cette premiere édition ſi rare, qu'elle ne ſe trouve preſque plus. Vig. Marv. T. II.

Les ſavans croient que Virgile a tiré le ſujet de ſon quatrieme livre de l'Enéïde, du troiſieme des Argonautes d'Appollonius. Le Taſſe a copié Virgile dans le départ de Renaud d'auprès d'Armide, mais il n'a pas égalé ſon original. Il y a cependant un défaut dans le quatrieme livre de ce beau poëme: dans ce livre, où le Poëte exprime ſi bien les fureurs d'une amante déſeſpérée, Enée paroît trop froid, peu ingénieux à ſe juſtifier; & pour tout dire, un peu impoli. A tous les reproches de la tendre Didon, il n'a que les ordres de Jupiter, & ſa deſtinée à T. III. p. 227.

Vig. Marv. T. III. lui opposer. Il ne peut pas douter de l'amour que Didon a pour lui ; il doit prévoir les excès où peut se porter une femme qui prétend être son épouse ; cependant, il dort tranquillement dans son vaisseau, jusqu'à ce que Mercure le réveille.

Æneas celsa in puppi, jam certus eundi
Carpebat somnos, &c.

Et lorsque Didon le fait ressouvenir du moment fatal où son devoir avoit cédé à sa tendresse, il lui répond froidement :

Nec conjugis unquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

Il y a bien peu de bienséance dans cette réponse. Virgile ordonna en mourant qu'on fît brûler son Enéide. Si ses amis lui avoient obéi, c'étoit une perte irréparable ; il est vrai qu'on trouve dans ce beau poëme, quelques négligences qu'il n'y auroit pas laissées, s'il avoit eu le temps de le revoir ; car, sans parler de quelques défauts de versification, ni d'un assez grand nombre de vers qui ne sont pas finis, il y a

dans ce grand ouvrage des endroits plus susceptibles de critique. Quelques-unes des aventures s'y ressemblent trop : Sinon & Achéménides, se présentent aux Troyens dans deux occasions bien différentes à peu près de la même maniere, l'un au liv. 2, l'autre au troisieme liv, ils disent tous deux les mêmes choses. Les descriptions des tempêtes, sont aussi un peu trop semblables, & elles commencent deux ou trois fois par les mêmes vers. Vig. Marv. T. III.

Olli ceruleus supra caput astitit imber.
Noctem hyemenque ferens, &c.

Ce beau vers,

Obstupui, steteruntque comæ & vox faucibus hæsit. 1)

revient trop souvent. Il se trouve aussi dans ce poëme, quelques contradictions qu'il auroit corrigées, si la mort ne l'eut prévenu. Il raconte dans le livre cinquieme, les circonstances de la mort de Palinure d'une maniere ; & Palinure lui-même, dans le sixieme livre, les raconte autrement. Là, c'est le Dieu du sommeil, sous la figure de Phorbas, qui,

1) [illegible]

Vig. Marv. T. III. ayant endormi ce pilote, le précipite dans la mer avec son gouvernail.

Vix primos inopina quies laxaverat artus, &c.

Ici, c'est un coup de vent qui emporte le pilote & le gouvernail.

Namque gubernaculum multâ vi forte revulsum, &c.

Dans un endroit, Palinure est englouti tout endormi dans la mer; dans l'autre, il est fort réveillé, & a le temps de réfléchir que le navire va désormais être sans pilote.

Il y a encore une négligence peu pardonnable dans la belle description de la tempête, qui jetta la flotte d'Enée dans les Isles Strophades. Virgile attend qu'elle soit passée, pour dire, *vela cadunt, remis insurgimus*; mais il n'est personne un peu instruit, qui ne sache qu'on abat les voiles au commencement d'une tempête, & qu'un vaisseau comme celui d'Enée, qui alloit à rames, ne devoit pas attendre, pour faire cette manœuvre, qu'il eut essuyé trois jours d'un gros temps.

Virgile ne devoit-il pas faire sortir Enée de l'Enfer par la porte de corne : *qua veris facilis datur exitus umbris*, & non pas par celle d'yvoire, par laquelle il ne sort que des fables & des contes faits à plaisir : *sed falsa ad Cœlum mittunt insomnia manes.* N'est-ce pas détruire, par ce seul trait, tout ce qu'il débite dans cet incomparable livre, & dire tacitement à Auguste, que tout ce qu'il vient d'entendre de flatteur pour lui & pour ses ancêtres, n'est qu'une fable. Vig. Marv. T. III.

Rien n'est plus condamnable dans Virgile, que cette cruauté pieuse qu'il donne à son Enée, en lui faisant immoler huit personnes sur le bûcher de Pallas. p. 239.

Sulmone creatos
Quatuor, hic Juvenes totidem quos éducat Ufens
Viventes rapit inferias quos immolet umbris,
Captivoque rogi perfundat sanguine flammas.

L'exemple d'Homere, qu'il a suivi en cela, ne sauroit excuser cette barbarie qui révolte ; car quoique Homere, fasse commettre la même cruauté à son Achille, qui immole douze Troyens

Vig. Marv. T. III. autour du bucher de Patrocle; cette action qui est digne du héros furieux & brutal de l'Iliade, ne convient pas au pieux Enée. D'ailleurs, Virgile qui avoit bien plus de bon sens, & qui vivoit dans un siecle infiniment plus poli que celui d'Homere, est moins pardonnable d'avoir fait commettre cette action barbare à son héros.

Virgile a peché contre le bon sens, en faisant changer en branches d'un arbre, duquel Polydore est la racine, les traits dont Polymnestor l'avoit percé, dans le troisieme livre de l'Eneïde; en faisant naître d'un autre arbre un rameau d'or dans le sixieme; & en faisant métamorphoser en Nymphes marines dans le onzieme livre, les vaisseaux d'Enée embrasés. Ces fictions ne sont point merveilleuses, elles sont ridicules, & ne servent qu'à déparer un si beau Poëme.

Parrhasiana. p. II. T. 12. Il y avoit dans la préface de l'histoire de Louis XIV. par médailles, une critique fort sensée de la belle devise de Diane de Poitiers; comme cette préface a été supprimée, on ne sera pas fâché de trouver ici ce qu'elle en disoit.

Henri II. étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Duchesse fit frapper une médaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un arc à la main, & foule aux pieds l'Amour. La légende: *omnium victorem vici*, veut dire: *j'ai vaincu le vainqueur du monde.* Cette pensée, dit-on, est très-belle, & la comparaison de Diane, qui se vantoit d'avoir surmonté l'Amour, vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers qui avoit soumis à ses loix un jeune Roi fort aimable, paroît très-galante. Cependant, pour le type, les anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentés de le mettre près d'elle enchaîné, en lui présentant son arc & ses flêches; parce que la bienséance est blessée de voir cette Divinité foulée aux pieds; d'autant plus, que l'amour designe le Roi. Quant à la légende, les paroles conviendroient mieux à une devise, elles manquent d'une certaine gravité requise pour les médailles. Les anciens auroient mis simplement, *Diana victrix*, Diane Victorieuse, & ce seroit une

Vig. Marv. T. III.

Vig. Marv. médaille parfaite; ils auroient évité par là une autre défaut de cette médaille, où l'on fait parler la figure, ce qui est contre les regles.

T. I. p. 30. Il n'y a gueres de choses dont les historiens doivent avoir plus de soin, que de la propriété des noms de familles, des Villes & des Places. C'est une faute presque irréparable dans M. de Thou, d'avoir latinisé à sa fantaisie, les noms des personnes de remarque dont il fait mention. Du Cange a fort bien observé, sur *Ville Hardouin*, qu'il y a plusieurs choses obscures dans cet historien, tant pour les circonstances de l'histoire Bizantine, que pour les noms & les surnoms des familles, pour la plupart éteintes, & des noms propres des Villes & Places de la Grece, corrompus à l'égard de leurs anciennes appellations.

Le Venitien Paolo Ramusio, qui trouve cela à redire dans *Ville Hardouin*, a échoué lui-même contre cet écueil, dans son histoire latine de Constantinople, quand il parle des familles Françoises. On est assez embarrassé à cet égard dans la lecture des mémoi-

res de Philippe de Comines, ce qui vient sans doute de la faute des copistes, qui se sont mêlés de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'historien Davila, en rendant compte de nos guerres civiles, se trompe souvent au nom propre des personnes, & des Villes de France. Il y a aussi quelques semblables fautes dans les mémoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de familles Françoises se trouvent corrompus. Il est vrai qu'il y a peut-être en cela, plus de la faute de l'Imprimeur, que de l'historien, qui savoit fort bien le François ; & en effet, les imprimeurs Hollandois sont sujets à ces fautes dans les livres des étrangers qu'ils mettent sous la presse. Mais pour n'épargner personne, il faut dire que touchant les langues vivantes, nous n'avons guere d'éditions bien correctes que celles des Imprimeurs, qui parlent naturellement ces langues. Vig. Marv. T. I.

Il y a dans les observations de Ménage sur la langue Françoise, une dissertation qui mérite d'être lue, au sujet des noms propres latinisés. Cet Auteur observe que tous ceux qui ont écrit en

Vig. Marv. T. I. Latin, l'histoire des nations étrangeres, ont latinisé les noms propres des hommes, à la réserve de Cambden historien Anglois, & qu'une histoire qui seroit écrite en Latin, de la maniere que Montagne le souhaitoit, c'est-à-dire, remplie de noms François, ne seroit pas lisible, tant elle seroit désagréable. Il avoue néanmoins, qu'il y a quelque tempéramment à garder dans ces traductions des noms François en Latin, & qu'il suffit de leur donner une terminaison Latine. Par exemple, il faut dire *jolius* pour *joli*, & non pas *lepidus*; *carterius* & *entragus*, pour *chartiers* & *entragues*, & non pas *quadrigarius* & *interamnas*, comme a dit M. de Thou.

Ménage rapporte l'exemple suivant, pour faire connoître combien il est ridicule de ne pas latiniser les noms François, quand on écrit en Latin. M. Groulard étoit premier Président au Parlement de Normandie; un particulier lui présenta un Poëme Latin, dans lequel il l'apostrophoit par ces vers qui firent rire tous les Savans.

In Publica commoda peccem,
Si longo sermone, morer tua tempora, Groulard.

Quand Saumaise se mêloit de faire des vers François, c'étoit à faire pitié. On en peut juger par ceux de sa façon, qui se trouvent dans une de ses lettres à M. *Staackman*, Hollandois, qui avoit bien la mine d'être aussi bon Poëte François que Saumaise.

Vig. Marv. T. I. p. 34.

Voici ces beaux vers. C'est un Sonnet, j'en avertis le lecteur.

Où vas-tu chere Muse ? Où est toute ta bande ?
As-tu laissé tes sœurs : que fais-tu seule ici ?
Ton séjour est Paris ; cependant te voici :
Quelle humeur t'a portée à venir en Hollande ?

Mais me trompai-je point ? Dis-moi, je te demande,
Ne viens-tu pas de France ? Et pourquoi donc ainsi
Changes-tu ces doux lieux, en un air sans merci,
Où toujours pluie ou vent, où le froid nous gourmande.

Je ne me trompe point, la Muse que je voi,

Vig. Marv. T. I. Au geste & à l'habit, n'a rien comme je croi,
Qui nous fasse juger qu'elle soit Hollandoise.

Je suis pourtant trompé. Qui ne le seroit pas ;
Voyant & sa parole, & son port & son pas,
Sa face & sa façon, & sa robe Françoise.

Cet exemple de mauvais goût, fait voir combien il a été souvent avantageux aux Savans d'avoir écrit dans une langue qui n'étoit pas trop connue ; si ces vers avoient été écrits en Latin ou en Grec, il ne manqueroient pas venant de la veine du célebre Saumaise, de passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les anciens ont cela pardessus les modernes, qu'on n'entend pas assez leur langue pour bien juger de leurs ouvrages. Nous ne connoissons pas toutes les beautés de leur élocution ; mais nous n'en connoissons pas aussi tous les défauts.

T. II. p. 39. Burnet, prétend prouver dans son histoire de la réformation de l'Eglise d'Angleterre, contre l'opinion générale, qu'Anne de Boulen étoit une fem-

me très-chaste, afin de mieux établir, par ce paradoxe, la légitimité de la succession du Royaume d'Angleterre, en faveur d'Elisabeth sa fille. Mais peu de gens, après ce qu'on en sait, croiront Burnet sur sa parole. Dans les endroits où il réfute Sandérus, il a raison en plusieurs choses ; mais la plupart des pieces justificatives & des informations qu'il produit contre les Catholiques, venant de la part des Protestans & des flatteurs d'Henri VIII. ne passeront jamais au jugement des personnes équitables, pour des pieces fort autentiques.

Vig. Marv. T. II.

Grégorio Leti, est un historien moderne, qui s'est acquis quelque réputation dans le public, tant par le nombre de ses livres, que par la liberté qu'il s'est donnée de tout dire d'après toutes sortes de mémoires ; car, la loi qu'il s'étoit faite de toujours écrire, l'obligeoit à prendre de toute main, pour fournir aux frais d'une si vaste entreprise. S'il est hardi, on peut dire aussi qu'il n'est pas moins flatteur, sur-tout dans les occasions où il auroit trop perdu de ne l'être pas. Il écrivoit facilement, &

p. 48.

Vig. Marv. T. II. cette facilité lui étoit nécessaire, le besoin accéléroit sa plume. Mille choses inutiles ne sont dans ses livres que pour les grossir; mais un des plus considérables défauts qu'on y remarque, ce sont les contes grossiers, bas, ridicules, dont il prétend en faire le plus grand ornement. Il fait dire souvent aux personnes illustres, qu'il introduit dans son histoire, des choses qu'elles n'avoient jamais pensées, ou qui avoient été dites par d'autres. De sorte, qu'on voit le Duc d'Ossonne se faire honneur des bons mots de l'ancienne Marguerite, Reine de Navarre. Un historien peut bien réjouir le lecteur, mais il faut que ce soit discrétement, & avec un choix qui marque la finesse de son goût.

Perro. p. 59. La donation de Constantin, est une imposture manifeste. Les dattes qui y sont énoncées, le nom des Consuls, ne répondent point aux véritables. C'est en vain que Baronius veut en soutenir l'autenticité. Cette donation, de même que les miracles de Sylvestre, sont des réveries.

Vig. Marv. T. II. p. 465. Il y a un défaut qui regne assez généralement dans le Dictionnaire François

Latin de l'Abbé Danet. Quand il ne fait point de certains mots en Latin, il tache de suppléer au simple qui lui est inconnu, par de longues circonlocutions; ce qui est nuisible aux jeunes gens, qui n'apprennent jamais bien par là le vrai Latin, qui ne consiste pas dans ces périphrases, mais dans la propriété des mots. Vig. Marv. T. II.

Le banquet qu'Alcinoüs donne à Ulisse, dans l'Odissée, est bien entendu & tout-à-fait galant; il ne s'y trouve cependant que des hommes; & celui que Didon donne à Enée dans l'Eneïde, n'est pas à beaucoup près dans la bienséance. Dans l'un, on chante les aventures des Dieux, & d'autres sujets non moins agréables que galans. Dans l'autre, on chante les Etoiles & d'autres matieres philosophiques. Qu'on mette le festin d'Alcinoüs à la Cour de Carthage, & celui de Didon dans l'Isle des Phéaciens, tout sera dans l'ordre. T. III. p. 456.

Plusieurs auteurs, tels que Boyer, dans sa bibliotheque universelle; Naudé dans son apologie des grands hommes accusés de magie; Teyssier, Moréri, &c. On dit que Corneille Agrippa, Ancillonia T. I. p. 68.

Ancil-loniana T. I. étoit né à Metz, qu'il étoit Eccléſiaſtique; d'autres ont avancé qu'il avoit été Avocat général du Parlement de cette Ville. Mais les uns & les autres ſe ſont trompés. Agrippa naquit en 1496, à Nettesheim; on en voit la preuve dans ſes ouvrages même, où il avance ce fait. Il fut à la vérité Syndic de la Ville de Metz. Mais il ne pouvoit y être Procureur général du Parlement, puiſque cette Ville, qui étoit alors impériale, n'en avoit point; qu'elle ne vint que quelque temps après ſous le pouvoir de la France, & qu'enfin, le Parlement n'y fut érigé que long-temps après. Bodin & pluſieurs autres regardent Agrippa comme le plus grand ſorcier qui ait jamais été. (*a*) Ce qui lui attira cette réputation, fut principalement ſes deux ouvrages *de la vanité des*

(*a*) Aujourd'hui que les lumieres de la ſaine Philoſophie, nous font voir les objets ſous un autre jour qu'on les conſideroit du temps d'Agrippa, on s'apperçoit du peu de fondement qu'ont toutes ces accuſations de magie, & l'on ne peut s'empêcher de plaindre les hommes illuſtres qui en ont été les triſtes victimes.

Sciences & de la Philosophie secrette. Au reste, le préjugé qu'on avoit contre lui, le rendit très-malheureux : les peuples prévenus ne le voyoient que comme un objet d'horreur ; de sorte qu'il fut obligé de se sauver successivement de plusieurs Etats, & enfin de la Bourgogne, qui avoit été son dernier refuge, pour éviter de finir ses jours par le feu comme il en étoit menacé. La misere le conduisit enfin dans un Hôpital, où elle termina sa vie & ses infortunes. Ancillonia T. I.

Baronius, n'étoit pas à beaucoup près aussi savant qu'il eut fallu qu'il fut, pour entreprendre un ouvrage de l'importance de ses annales, quoi qu'il fut bibliothécaire du St. Siege Apostolique. Dans la manie commune à la plupart des savans, il vouloit donner une haute opinion de son savoir ; il auroit voulu faire croire, par exemple, qu'il savoit la langue hébraïque, & il allegue quelquefois du Syriaque pour de l'Hébreu ; il prend le nom d'*Alphesi*, pour le nom d'un livre, quoique ce soit celui d'un écrivain ; il nomme quelquefois *Jacob Turien*, confondant le nom de l'auteur avec le titre de son livre, comme si Ancilloniana T. I p. 355.

Ancill. T. I. quelqu'un disoit : *Cicéron de la nature* ; il confond, Origene le Philosophe Stoïcien, avec Origene le Chrétien, Macédonius de Mopsacte, avec le Diacre Macédonius, qui fut compétiteur de Paul, au Patriarchat de Constantinople, l'an 340 ou 342. Il fait une infinité de bévues au sujet de St. Chrisostome, & de St Cyprien. En un mot, toutes ses fautes grossieres & d'ignorance, montrent qu'il n'étoit point aussi savant qu'il le devoit être.

T. I. p. 2. Bodin a fait une bévue dans le dernier chapitre du premier livre de sa République, qui a été bien relevée. Il dit que ces mots *par la grace de Dieu*, mis dans les Edits, Mandemens, Déclarations, ou autres Actes des Princes, ne sont pas une marque de souveraineté, que ce fut un des trois points que le Roi Louis XI. défendit au Duc de Bretagne, de mettre dans ses qualités ; *cependant*, ajoute-t-il, *il y a plusieurs Traités anciens au trésor de France, où les députés à traiter paix ou alliance, qualifiant leur office, se disent*, par la grace de Dieu ; *jusqu'à un élu de Meaux, qui se dit élu par la grace de Dieu.* Il

a cru que cet élu de Meaux, étoit un de ces Officiers Royaux, qui connoissent de l'assiette des tailles & autres impositions, ou un de ces officiers que les habitans des lieux, choisissoient anciennement pour la garde des deniers qu'on levoit sur le peuple, pour la solde des gens de guerre; sans vouloir faire attention que cet élu, étoit un homme nommé à l'Evêché de Meaux, & qui n'étoit pas encore consacré. (a) Ancill. T. I.

BONS MOTS

ET TRAITS PLAISANS.

Thu.

LE Marquis de Pisani, Ambassadeur de France à la Cour de Rome, ayant déplu à Sixte Quint, celui-ci lui commanda de sortir de ses états dans

(a) La Motte le Vayer, dit, dans son Hexameron rustique, qu'il a vu cet Acte qui est en latin, & qu'il n'a pu s'empêcher de rire, considérant, comment un homme du savoir de Bodin, avoit pu prendre pour un chetif élu, un *electum Meldensem*, c'est-à-dire, une personne nommée à l'Evêché de Meaux.

huit jours. Je n'ai besoin, lui dit-il, que de vingt-quatre heures. (*a*)

Thu. Un vieux Maître des Requêtes, nommé *Fumée*, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Henri III. fut envoyé en Gascogne pour réformer la Justice. Etant arrivé un soir, au Port Sainte Marie, il demanda s'il étoit près d'Agen, on lui dit qu'il n'en étoit qu'à deux lieues, ce qui le fit résoudre à y aller coucher. On l'avertit que les deux lieues étoient grandes & le chemin fort mauvais; mais cela ne le détourna pas de sa résolution. Il se mit en chemin, le trouva si mauvais, en effet, qu'il ne put arriver à Agen qu'à minuit, tout brisé de fatigue, & plein de dépit de son aventure. Le lendemain, il fit assembler les Officiers, & après avoir fait lire sa commission, il ordonna, avant de passer outre, qu'on compteroit, à l'avenir, depuis le Port Sainte Marie jusqu'à Agen, six lieues, & voulut que cette ordonnance fut enrégistrée.

Thu. Le Cardinal de Bourbon, disant à M. de Thou, qu'Henri IV. étoit Huguenot : cela est vrai, lui répondit-il,

---

(*a*) Parce que l'Etat du Pape est fort petit.

mais tout Huguenot qu'il eſt, votre ſalut, en ce monde, dépend de lui, & vous devez ſavoir que ſi le Ciel ne l'eut pas fait naître dans ces temps de criſe, jamais la Couronne ne ſeroit rentrée dans votre maiſon. C'eſt ſon bras qui l'a fait. Thu.

Ce Cardinal, gagné ſur la fin de ſes jours par les Jéſuites, fut perſuadé pendant la maladie dont il mourut, par un Pere de cette Société, de faire faire pour eux des ornemens d'Egliſe de drap d'or. Il envoya à-cet effet, chez un Marchand, qui en porta pour deux mille écus. Ce Marchand demanda à être payé; on le renvoya au lendemain. Quoique lendemain fut un jour de fête, le Marchand fut exact; mais il apprit que le matin même, le Cardinal avoit fait tailler ces ornemens en préſence du pere, ce qui le rendit fort chagrin. (*a*) Le pere, pour le conſoler, lui dit, je vous jure ſur mes ſaints Ordres, qu'on n'a mis les ciſeaux dans votre drap qu'après la Meſſe.

Un homme de qualité habitué à Arleq. p. 21.

(*a*) Parce qu'il craignoit d'être mal payé.

Arleq. Jurer, juroit ſouvent en racontant une hiſtoire; un de ſes amis lui dit en riant que cela ne faiſoit rien à l'hiſtoire; ce ſont, lui répondit l'autre, des ornemens du diſcours : eh, mon ami, ne voyez-vous pas, lui répondit celui-ci, que vous mettez tout en ornemens.

p. 47. Un homme aſſez dévot, alloit de Paris à Verſailles un jour de Fête, dans un carroſſe qu'il avoit pris pour toute la journée. En paſſant devant la porte de l'Egliſe de Chatou, voyant qu'on alloit commencer Vêpres, il entra dans l'Egliſe pour les entendre. Il manquoit un chapier, parce que le maître d'école qui avoit accoutumé de porter la chape, étoit tombé malade une heure auparavant. Le cocher du dévot s'offrit pour remplir ſa place. Il laiſſa ſon carroſſe devant l'Egliſe, & Vêpres commencerent. Cependant il prit envie aux chevaux de s'en aller, on en avertit le cocher, qui ne ſe ſouvenant plus qu'il portoit chape, courut pour les arrêter : ils étoient déjà aſſez loin quand il les attrapa. Il monta ſur ſon ſiege toujours avec ſa chape, pour les reconduire devant l'Egliſe. Comme

il revenoit, il rencontra M. le Cardinal de..... dont le cocher fort simple n'eut pas plutôt vu l'autre en chape, qu'il s'arrêta, descendit & se mit à genoux. Le Cardinal surpris mit la tête hors de la portiere, & lui demanda ce qu'il faisoit en cette posture, Monseigneur, lui répondit-il, je vois venir le cocher du Pape, & je me suis mis à genoux pour recevoir sa bénédiction. Un moment après le cocher à chape qui se hâtoit de venir finir les Vêpres, passa, & toute la compagnie rit aux larmes de cette aventure. Arleq.

Un Abbé Vénitien qui craignoit le mauvais vent, étant à Paris, & sortant en carrosse avec des Dames un soir d'hyver, trouva une autre carrosse à la porte de la maison qui lui fermoit le passage. Pendant que ces deux cochers contestoient, l'Abbé à demi dans la rue, sentit un vent fort froid, & craignant que le vent ne lui donna la colique: *recoule*, crioit-il à son cocher, *recoule*, je sens un vent *culis*. p. 54.

La Reine Thérese d'Autriche, avoit auprés d'elle une Dame Espagnole de ses parentes, nommée la Comtesse Dil- p. 62.

Arleq. les. L'Ecuyer de cette Dame avoit un frere appellé Prépetit, petit, bossu & fort opiniâtre. La Cour étant à St. Germain, un jour que la Comtesse Dilles étoit allée chez la Reine, le feu prit par hasard à une cheminée de la maison que la Comtesse occupoit, près d'un grenier à foin. Les laquais s'en étant apperçus, s'empresserent pour l'éteindre; un d'eux monta même sur le toit d'où il jettoit de l'eau dans la cheminée. Pendant ce temps-là, Prépetit ne voulant pas s'exposer, exhortoit par une fenêtre tout le monde à travailler, & grondoit ceux qui ne vouloient rien faire. Dans la chaleur de son exhortation, il mettoit la tête fort avant hors de la fenêtre qui se trouvoit près de la cheminée, & donnoit sur la cour. Il étoit dans cette attitude lorsqu'un laquais ayant tiré un coup de pistolet dans la cheminée, celui qui étoit sur le toit eut peur, le pied lui glissa, il tomba justement à califourchon sur le cou de Mr. Prépetit, & lui faisant faire la culbute, l'emporta avec lui dans la cour. Ils tomberent heureusement sur un tas de fumier qui les sauva, mais le bossu vouloit tuer

le laquais, & comme on le tira d'entre ses mains, il fut rendre sa plainte au Juge, prétendant que la chûte du laquais étoit un assassinat, & qu'il dépendoit de lui de tomber plus loin. La Comtesse eut beaucoup de peine à pacifier cette quérelle. Arleq.

Un Allemand voyant assidument une demoiselle, la mere de cette fille s'étant apperçue de son assiduité, crut qu'elle devoit en connoître la cause, & lui demanda s'il venoit voir sa fille pour le mariage ou pour autrement. *Non pas pour mariage*, répondit-il, mais pour autrement. p. 90.

Dans une ville d'Italie, un Patissier avoit un Ours apprivoisé qui se promenoit par-tout. Un soir trouvant une Chapelle de Pénitens ouverte, il y entra, & s'étant mis dans un coin, il s'y endormit. C'étoit justement un soir que les Pénitens devoient se donner la discipline. Dans le temps qu'ils se disciplinoient, le cliquetis des coups éveilla l'Ours, qui voulut sortir de la Chapelle; mais comme pour la cérémonie on avoit fermé la porte & éteint la lumiere, l'Ours ne sachant pas trouver son p. 91.

Arleq. chemin, ſe leva tout droit, & marchant en cette poſture, il trouva en ſon chemin de ces Pénitens qui avoient leurs chauſſes bas & qui ſe diſciplinoient ſur le derriere. Il mettoit ſa patte deſſus pour ſavoir ce que c'étoit, & comme il étoit apprivoiſé, il ſe la laiſſoit toucher. De l'un il paſſoit à l'autre, & portoit la frayeur par-tout. On s'imagina que c'étoit le diable qui venoit les détourner de leur pieuſe fonction, & on ſe le diſoit d'abord à l'oreille ; mais ils n'en douterent pas lorſqu'allant du côté où l'on avoit caché la lumiere, ils entrevirent ſon ombre ſur la muraille. Quelques-uns faillirent à mourir de peur; cependant, un des plus courageux ayant couru à la lumiere, on reconnut l'Ours & on le mit dehors : mais la ſcene ne finit pas là; ceux qui s'étoient diſciplinés, ayant changé de place par la peur que leur avoit fait l'Ours, avoient perdu leur haut de chauſſe. Dans cette confuſion, il fut queſtion de les chercher; cela occaſiona des conteſtations qui ſe terminerent par des batteries; toutes les culottes furent miſes en pieces, & cette dévotion finit par un ſcandale.

Un Intendant de Province, petit, mais fort alerte pour ses intérêts, s'acquitoit avec beaucoup d'exactitude des devoirs de sa placé. Il leva même de son autorité privée, quelques troupes, & se mit à leur tête pour appaiser une sédition qui s'étoit émue dans sa généralité, dont il vint à bout à son honneur. Cette action qu'il ne manqua pas de faire valoir & d'exagérer, plût fort à la Cour; mais comme il faisoit naître sans cesse des occasions nouvelles de demander de l'argent, le Cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas à être pressé de ce côté là, dit un jour que cet Intendant avoit demandé une somme considérable. M. D. est un bon petit bidet de service, mais il lui faut bien de l'avoine. Valesf. p. 47.

Un bon homme de quatre-vingt ans étant malade, ses filles vouloient le faire songer à la mort malgré qu'il en eut. Pour cet effet elles avertirent le Curé de leur paroisse de le venir voir, pour l'y préparer, sans faire semblant d'avoir été mandé. Le malade qui avoit été un homme de bonne humeur, ne vouloit point entendre parler de l'autre p. 105.

Valef. monde. Dès qu'il vit entrer le Curé, se doutant du motif de sa visite, il lui cria de son lit : ce sont mes filles qui vous ont fait venir, Monsieur, mais vous pouvez prendre la peine de vous en retourner, car je ne suis pas encore gibier à Curé ; & le renvoya de même.

p. 134. On trouve dans Aulugelle, livre XIII. chap. IV. une réponse fort spirituelle, qu'Olympias fit à son fils Alexandre le Grand. Ce Prince, soit par des raisons de politique, soit que ses grands succès & les flatteries de ses courtisans l'eussent aveuglé, s'étoit mis en tête qu'il étoit fils de Jupiter, & voulut en prendre la qualité : dans cette pensée il écrivit à sa mere une lettre qui commençoit ainsi : *le Roi Alexandre, fils de Jupiter Ammon, à sa mere Olympias.* Cette Princesse qui vouloit lui faire sentir le ridicule de sa prétention, se contenta de lui répondre. *Je vous prie, mon fils, de laisser-là ces qualités, de ne pas me découvrir imprudemment comme vous faites, de peur de me mettre mal avec Junon, car elle pourroit bien me jouer quelque mauvais tour, si elle apprenoit que vous me re-*

connoissez hautement pour sa rivale. Vales. p. 139.

Un gentilhomme du Gatinois, ayant prié M. le Prince de Courtenai, de vouloir tenir sur les fonds, un enfant dont sa femme venoit d'accoucher; le Prince se rendit à cet effet à l'Eglise de la Paroisse, & dit au Curé qu'il vouloit nommer l'enfant, Joseph. Le Curé fort ignorant, lui répondit, pour moi M. je ne lui donnerai point ce vilain nom. Comment, M. reprit M. le Prince de Courtenai, surpris, vous appellez vilain, le nom du pere putatif de J. C. & de l'époux de la Ste. Vierge? oh! bon pour celui là. repartit le Curé, mais je pensois que vous vouliez parler de Joseph Putifar.

Il y a deux petites Villes en Italie dans le Boulonois, fort près l'une de l'autre, & autrefois fort ennemies, une s'appelle *Imola*, & l'autre *Brisiguele*. Ceux de la derniere fort ignorans, & fort animés contre les habitans de la premiere, entendant chanter ces mots à la messe, *qui immolatus est pro nobis*, & s'imaginant qu'il y étoit parlé de ceux d'*Imola*, ordonnerent qu'on ne chanteroit plus cela à la messe, mais qu'on Naudeana. p. 72.

Nude. diroit à la place, *qui brisiguellatus est pro nobis.*

Men. T. III. p. 30. Les écoliers de Muret, faisoient quelquefois un bruit qui l'interrompoit; mais comme il avoit l'esprit vif, il les reprimoit aussi-tôt par quelques mots piquans, & les tenoit ensuite dans le respect. Un jour pendant l'explication, un d'entre-eux ayant sonné une clochette qu'il avoit portée, vraiment, dit Muret d'un air tranquille, j'aurois été bien étonné si dans ce troupeau de bêtes, il ne s'étoit pas trouvé quelque bêlier avec sa clochette, pour le conduire.

p. 38. Louis XIII. se trouvant un jour étonné en se regardant dans un miroir, de se voir un grand nombre de cheveux gris, l'attribua aux longues périodes des harangeurs. Je crois, dit-il, que ce sont les harangues qu'on m'a faites depuis mon avénement à la couronne, & particuliérement celles de M. le.... : qui m'ont blanchi la tête de si bonne heure.

Le Poëte Nicolas Bourbon, de l'Académie Françoise, qui s'étoit retiré aux peres de l'Oratoire, assistant aux ténebres du Vendredi Saint, dormit jusqu'à la fin de l'Office; un des Peres

lui dit à son réveil, le sommeil vous a bien accourci les ténebres, oui, c'est justement dit-il, suivant Martial, *somnus qui facias breves tenebras*. Mart. T. III.

On trouve dans le sermon burlesque fait par Cyrano de Bergerac, sous le nom du Curé de Colignac. *Il vaudroit bien mieux que vous ne fissiés pas tant les empressés à quêter pour la grande cloche cassée, hé, hé, mon Dieu, ne réveillons pas le chat qui dort, elle est morte avec le baptême. Laissons-la là, nous la referons quand nous pourrons. La Paroisse n'est pas de si grand revenu, il n'y a que trop de* son *pour si peu de* farine. *Mais en cas que vous vouliés faire votre devoir de Chrétiens, il vous reste deux cloches qui vous le prêchent assez. N'entendez-vous pas qu'elles sonnent tous les jours à vos oreilles, don, don, don? elles veulent dire par-là de vote assistance que vous devés faire force dons à votre Curé.* p. 68.

Le conte que fait si plaisamment Rabelais, au chap. VII. du III. livre, & les réponses de Pantagruel à Panurge, qui le consulte sur le dessein où il est de se marier, sont copiés d'un sermon p. 70.

Men. T. III. latin de Jean Raulin, Docteur de Paris, moine de Cluni, sur le veuvage. Ce passage m'a paru assez singulier pour me donner envie de le traduire. Le voici. On rapporte que certaine veuve étant allée demander conseil à son Curé pour savoir si elle se remarieroit, disoit qu'elle se trouvoit sans secours, & que son valet sur qui elle avoit jetté les yeux, étoit un bon Domestique, fort adroit dans le métier de son mari. La réponse du Curé fut alors, qu'elle feroit bien de le prendre. Cependant, reprit la veuve, je crains de le faire, parce qu'il est dangereux de trouver un maître dans mon valet: ne le prenez donc pas, répondit le Curé. Mais comment ferai-je, dit la veuve? Je ne saurois soutenir le poids des affaires que faisoit mon mari, si je n'en ai un autre. Eh bien, dit le Curé, mariez-vous. Fort bien, répondit-elle; mais si c'est un mauvais sujet, il pourroit s'emparer de mon bien, ou le dissiper; il ne faut donc pas l'épouser reprit le Curé. De cette maniere il étoit toujours du sentiment qu'elle faisoit paroître; mais s'appercevant qu'elle vouloit absolument se

marier, & qu'elle avoit de l'inclination pour ce valet, il lui dit qu'elle prit conseil des cloches de la Paroisse, & qu'elles lui diroient ce qu'il falloit faire. Les cloches ayant sonné, elle entendit qu'elles disoient suivant son desir, *prends ton valet*, *prends ton valet*, de maniere qu'elle l'épousa. Mais quelque temps après il la battit d'importance, de sorte qu'elle devint servante de maîtresse qu'elle étoit. Ayant été alors se plaindre au Curé du conseil qu'il lui avoit donné, & maudissant le moment où elle avoit été assez crédule pour y adhérer; vous n'avez pas bien compris, lui dit le Curé, ce que vous disoient les cloches. Il se mit à les sonner, & la veuve entendit pour lors, qu'elles disoient, *ne le prends pas*, *ne le prends pas*; car les coups & les mauvais traitemens, lui avoient ouvert l'esprit. Men. T. III.

Un jeune Marquis peu favorisé de la fortune, ayant épousé une vieille fort riche, qui lui avoit fait donation de tous ses biens, souhaitoit beaucoup qu'elle mourut, pour pouvoir en épouser une plus jeune; en at- p. 125.

Men. IT. II. tendant il se divertissoit aux dépends de sa vieille. Celle-ci qui ne pouvoit ignorer, ni la façon de vivre, ni les mépris de son mari, en étoit bien fachée; mais ce qui l'alarmoit davantage, c'est qu'elle craignoit qu'il ne voulut se défaire d'elle. Un jour s'étant trouvée mal, elle dit tout haut qu'elle étoit empoisonnée: empoisonnée, dit le Marquis, en présence de ceux à qui elle l'avoit dit, & qui accusez-vous de ce crime? vous, répondit la vieille. Ah Messieurs! s'écria le Marquis, rien n'est plus faux, on n'a qu'à l'ouvrir tout-à-l'heure, on verra la calomnie.

p. 337. Deux joueurs de dez, jouerent une fois une somme considérable à deux dez, au premier coup, étant convenus que celui qui auroit le moins de points gagneroit. Le premier amena deux as, & vouloit se saisir de l'argent, mais l'autre l'arrêta, & ayant jetté les deux dez de telle sorte, que l'un étant monté sur l'autre, ne découvroit qu'un seul as, il eut la somme en dépit du premier.

p. 454. Henri Etienne, ennemi des Moines, dit: chap. XXXII. de son Apologie

d'Herodote, que quelques-uns d'eux ont interpreté, *qui dat nivem ſicut lanam* : qui donne le froid ſelon le drap. Men. T. III.

Le Payis ayant eu diſpute avec Liniere, lui dit qu'il étoit un ſot en trois lettres ; vous en êtes un vous, lui répondit Liniere, en mille lettres que vous avez compoſées. Men. T. IV. p. 69.

On définit la Médecine, l'art ou la ſcience d'entretenir un malade de raiſons frivoles de ſon mal, & de l'amuſer par des remedes bons ou mauvais, en attendant que la nature le tue ou le guériſſe. p. 158.

Marco de Loddi, ayant préſenté un Sonnet de ſa façon à Clément VII. le Pape dès le premier quatrain, trouva un vers trop court d'une ſyllabe. Que cela, Saint Pere, lui dit-il, ne vous arrête pas, vous pourrez dans la ſuite en trouver quelqu'autre trop long, qui ſuppléera au défaut. T. IV. p. 189.

Une grande Princeſſe ayant dit à une Dame extrêmement ſimple, mon Dieu, Madame, que vous me feriez plaiſir d'accoucher ce mois d'Août, afin que vous puſſiez venir à Bourbon avec moi, la Dame témoigna qu'il ne tiendroit p. 22.

Men. T. IV. pas à elle. Sur quoi elle ne manqua pas étant retournée à la maiſon, de prier ſon mari d'envoyer inceſſamment chercher la ſage-femme, parce qu'elle vouloit abſolument acoucher dès la nuit ſuivante, pour être état d'accompagner à Bourbon, Madame la Princeſſe, que pour toute choſe au monde, elle ne vouloit pas déſobliger.

p. 287. Le Maréchal de la F... étant prêt de mourir, ſon Confeſſeur, après l'avoir exhorté pendant quelques momens, demanda un Crucifix. Auſſi-tôt le Valet de chambre & un Laquais, coururent pour en porter un qui étoit ſur la table; mais s'en étant ſaiſis tous les deux en même temps, il y eut conteſtation entr'eux, le Laquais ne voulant point céder au Valet de chambre. Le Maréchal qui voyoit cette diſpute de ſon lit, ſe mit à crier à ſon Valet de chambre : eh morbleu, caſſe lui en la tête.

p. 346. Un jeune Prince avoit une voliere, dans laquelle, entr'autres oiſeaux, il nourriſſoit des Tourterelles; un jour qu'elles ſe faiſoient des careſſes, il leur dit, dépêchez-vous vîte, car voici mon Gouverneur qui vient.

Un Cardinal avoit fait faire à Rome, une belle ſtatue par le meilleur Sculpteur de ce temps-là. Si-tôt qu'elle fut faite il l'alla voir, & l'ayant conſidérée depuis les pieds juſqu'à la tête, il en parut fort content à la réſerve du nez, auquel il trouva quelque choſe à redire. Le Sculpteur, qui n'en demeuroit pas d'accord, étant preſſé d'y remédier, prit ſon maillet & ſon ciſeau avec un peu de poudre de marbre, & feignit de retoucher à l'endroit que le Cardinal trouvoit défectueux, en laiſſant tomber adroitement de cette poudre de marbre qu'il avoit dans la main. Alors le Cardinal ne lui trouvant plus de défaut, dit au Sculpteur, tout tranſporté de joie: *Veramente gli havete dato la vita.* Men. T. II. p. 314.

Les Médecins étoient autrefois tous Clercs; ce ne fut qu'en 1452 que le Cardinal d'Etouteville, dans ſa Légation en France, leur apporta la permiſſion de ſe marier. p. 336.

Voici un trait de M. le Comte de Brancas, *le Menalque* de la Bruyere, que celui-ci a oublié. Le Comte de Branças, marchant dans ſaint Germain p. 345.

Men. T. II. de l'Auxerois, M. de la Rochefoucault se présenta pour lui parler. Dieu vous assiste, lui dit M. de Brancas. M. de la Rochefoucault se mit à rire, & en même temps en devoir de lui parler. N'est-ce pas assez de vous dire une fois Dieu vous assiste, sans mentir, ajouta M. de Brancas, on est bien importuné de ces coquins-là. M. de la Rochefoucault se mit à rire plus fort, & ce ne fut qu'après un peu de temps que M. de Brancas revenant de sa distraction, s'apperçut que M. de la Rochefoucault n'étoit pas un mendiant.

p. 367. Un Curé de Village avoit un vieux Missel déchiré & percé en plusieurs endroits. Pour suppléer aux mots qui manquoient, il se servoit du mot de *JESUS*. Le Seigneur du lieu l'ayant un jour invité à dîner, lui dit : Monsieur le Curé, il est beaucoup parlé de *JESUS* dans l'Evangile d'aujourd'hui. Cela est vrai, répondit le Curé, mais ce mot là en vaut bien un autre.

p. 400. Un Marchand ayant fait naufrage sur un vaisseau, laissa par sa mort, de grands biens à un fils qu'il avoit. Le fils, dans la suite, voulut continuer le

même négoce & courir les mers. Un Men. T. II.
de ses amis lui représenta en vain le malheur de son pere, lui dit que son grand pere étoit mort de la même maniere, & ajouta qu'il devoit appréhender un sort pareil. A quoi le jeune homme répondit, je vous prie de me dire où sont morts votre pere & votre grand pere; dans leur lit, répartit l'autre. Et comment, reprit le premier, osez-vous, après cela coucher dans un lit?

Un Gruyer, ou Juge des Eaux & Forêts, qui n'avoit guere de pratique, p. 404.
prétendoit, pour étendre sa juridiction, que quand on avoit donné des coups de bâton à un homme, il en devoit connoître, parce que le bâton se tiroit des forêts; & il entendoit aussi, que lorsqu'on jettoit de l'eau sur quelqu'un par la fenêtre sans avoir crié gare, cela le regardoit encore.

M. le Comte de Grammont étant sur le point de mourir, sa femme qui p. 7.
étoit d'une piété profonde, ne le quittoit pas d'un moment. Son Confesseur l'instruisoit, en lui disant, Monsieur, il faut croire ceci, il faut croire cela; & le Comte se tournant vers sa femme,

Men. T. II. lui demandoit, cela eſt-il vrai, Comteſſe? oui, lui répondit-elle; eh bien, ajoutoit le malade, allons donc dépêchons-nous de croire.

p. 59 M. Sachot plaidoit pour un Boulanger, à qui un de ſes voiſins avoit arraché le nez ou une partie dans une querelle de quartier. L'avocat de la partie adverſe, qui étoit tellement camus, qu'à peine lui voyoit-on un petit bout de nez, s'étant aviſé, dans ſa défenſe, de traiter cet accident de bagatelle. M. Sachot, dit dans ſa replique, mon adverſaire compte un nez pour rien.

p. 87. M. le Maréchal de Grammont étant allé voir, par ordre du Roi, le Miniſtre Morus qui étoit malade à l'extrêmité, à ſon retour, le Roi lui demanda comment il ſe trouvoit? Le Maréchal lui répondit: Sire, je l'ai vu mourir, il eſt mort en bon Huguenot; mais une choſe en quoi je le trouve plus à plaindre, c'eſt qu'il eſt mort dans une Religion qui n'eſt maintenant non plus à la mode qu'un chapeau pointu.

p. 120. L'Abbé de la Riviere, louoit fort, en préſence de Mademoiſelle, feu M. le Duc d'Orléans, ſon pere, oncle

de Louis XIV. C'étoit, disoit-il, un Men. T. II.
Prince très-sage, très-pieux, & qui valoit beaucoup. Vous devez savoir mieux que personne, lui répondit Mademoiselle, ce qu'il valoit, vous l'avez vendu assez de fois pour cela.

Louis XIII. ayant trouvé un poux p. 151.
sur l'habit du Maréchal de Bassompierre, voulut en plaisanter; le Maréchal lui dit: Votre Majesté fera croire qu'on ne gagne que des poux à son service.

Un déserteur qu'on alloit pendre, étant p. 182.
sur l'échelle, donna une tasse d'argent à son Confesseur qui étoit un Cordelier. Le Bourreau indigné de ce qu'il ne la lui avoit pas plutôt donnée, dit au Cordelier: eh bien mon pere, pendez-le.

Madame de Seignelay reprochoit à p. 194.
l'Ambassadeur de Siam, que les Siamois avoient plusieurs femmes, l'Ambassadeur lui répondit, Madame, si l'on en pouvoit trouver à Siam d'aussi belles & d'aussi bienfaites que vous, nous n'en aurions qu'une; mais comme cela ne peut être, il nous est pardonnable de nous en dédommager sur le changement.

Quand le Prince d'Orange (Guillaume I.) prit le parti de se retirer en p. 199.

Men. T. II. Allemagne, à l'arrivée du Duc d'Albe dans les Pays-Bas, le Comte d'Egmond fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader; & quand il vit que rien ne pouvoit le détourner de ce dessein: adieu donc, lui dit-il, Prince sans Principauté; adieu Comte sans tête, lui répondit le Prince d'Orange. Réponse qui se trouva vraie, & qui s'accomplit quelque temps après.

p. 220. M. Berthier, Evêque d'Utique & Coadjuteur de Montauban, étant à Paris, reçut un courier, qui lui apprit que M. l'Evêque de Montauban étoit malade à l'extrêmité. Il prit aussi-tôt la poste, & arriva à Montauban dans l'espérance certaine de prendre possession de l'Evêché; mais il se trompa, & M. l'Evêque de Montauban étant revenu de sa maladie, on mit sur la porte de la maison de M. d'Utique, son Coadjuteur, ces paroles du *Miserere*: *Utique non delectaberis.*

p. 225. Une Dame ayant surpris son mari carressant sa femme de chambre, elle lui donna son congé peu de temps après. Allez, lui dit-elle ma-mie, je n'ai plus besoin de vous, ce que vous faites ici je le ferai bien.

Si Monſieur notre Curé prêche mal, Mer. T. II.
diſoit le Marguillier d'une Paroiſſe, on peut dire qu'il mange bien ; c'eſt un petit Bourdaloue à table.

Juglaris, bel eſprit de la Cour de p. 238.
Savoie, compoſa un éloge de Louis XIII. en Latin, fort eſtimé dans ſon temps, mais qui ne le ſeroit guere aujourd'hui. Il y eſt dit que Louis XIII. devoit guérir le monde, étant né d'une mere Médicis, & venu au monde le jour de ſaint Côme & ſaint Damien, Patrons des Médecins.

On dit à Saint Maurille d'Angers, T. I.
que le corps de Saint Jacques y eſt; p. 23.
ſur quoi Ménard ayant dit dans ſon hiſtoire d'Anjou, que ſi ce n'étoit le majeur, c'étoit au moins le mineur ; on mit à côté cette regle de droit : *ſemper in obſcuris, quod minimum eſt ſequimur.*

Un Préſident d'Angers étoit accuſé p. 25.
de recevoir ordinairement des préſens des parties. Le Lieutenant particulier voulant lui en faire des reproches, dit un jour en pleine audience : *appellés ces préſens.*

Un Roi de Portugal voulant écrire p. 67.

Men. T. I. au Pape, dit à un de ses ministres d'écrire de son côté, pendant qu'il écriroit du sien, & qu'après cela il envoyeroit celle des deux lettres qu'il trouveroit la meilleure. Les deux lettres achevées, le Roi jugea que c'étoit celle de son Ministre, & résolut de l'envoyer au Pape. Aussi-tôt que le Ministre fut de retour chez lui, il disposa toutes ses affaires pour passer au plus vîte en Espagne, ne croyant pas qu'il fut en sûreté, depuis que le Roi son maître avoit découvert qu'il en savoit plus que lui.

p. 75. Le fils d'un épicier qui tranchoit du grand Seigneur, ayant fait écrire au bas d'un Tableau qu'il avoit fait peindre chez lui, ces mots : *respice finem.* Quelqu'un bien aise de rabattre un peu de sa vanité, en lui rappellant ce qu'il étoit, effaça l'*r* initiale du premier mot, & l'*m* finale du dernier, en sorte qu'on lisoit, *épice fine.*

p. 79. Un homme voyant un Docteur en chaire qui prêchoit de mauvaise grace, demanda qui il étoit : on lui dit que c'étoit un Docteur de Navarre. Ah! dit-il, je voyois bien que c'étoit un étranger.

Un

Un Chanoine d'Angers, ayant invité plusieurs personnes à dîner, un jour maigre, son valet lui dit qu'il venoit du marché, & qu'il n'y avoit plus d'autre poisson, qu'un saumon qu'il n'avoit osé prendre, parce qu'un Conseiller l'avoit retenu. Le Chanoine lui donnant sa bourse pleine, lui dit, tiens retourne; achete-moi le saumon & le Conseiller. Men. T. I. p. 89.

Une Dame qui bégayoit en parlant, au lieu de dire mere & tutrice naturelle, disoit *mérétrice naturelle*. p. 153.

On disoit de Mr. le Cardinal de R..... qu'il faisoit fuir tout le monde. Quelqu'un prétendit que c'étoit par cette regle de droit: *Panno rubro fugantur armenta*. p. 191.

Un Cavalier & une Dame ayant été long-temps brouillés, après avoir été bien ensemble, se trouverent un jour dans un même endroit, & s'engagerent insensiblement à jouer; que jouerons-nous dit le Cavalier? Jouons, ajouta la Dame, une reprise d'amitié. p. 192.

Racan avoit l'esprit aisé, & disoit souvent des bons mots, mais il avoit la voix basse & ne parloit pas distinctement. Un jour dans une compagnie p. 200.

Men. T. I. nombreuse où il étoit, la conversation tomba sur quelque sujet qui lui donna occasion de faire un conte fort agréable. Après qu'il l'eut achevé, voyant que la compagnie n'en rioit point, parce qu'on ne l'avoit pas entendu, il s'adressa à Ménage, qui se trouvoit à côté de lui, & lui dit : je vois bien que ces Messieurs ne m'ont pas entendu : traduisez-moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire.

p. 214. Un Cordelier, devenu Evêque de Bitonto, allant faire sa cour pour être Cardinal, le Pape lui dit un jour, qu'on l'avoit averti qu'il étoit bâtard; à quoi l'Evêque répondit sur le champ. *V. S. à fatta tanti altri Cardinali asini, che potrebbe far un mulo.* Votre Sainteté a fait tant d'ânes Cardinaux, qu'elle pourroit bien faire un Cardinal d'un mulet.

p. 217. Un François voyant qu'un Italien portoit quelque chose sous son manteau, lui demanda ce que c'étoit. Un poignard, dit l'Italien. Le François trouvant que c'étoit une bouteille, but tout le vin, & lui rendant la bouteille : tenez, lui dit-il, je vous fais grace du fourreau.

Dans le temps que le Maréchal de Bassompierre étoit à la Bastille, un Marquis qui étoit prisonnier comme lui, l'entretenoit de ses prouesses. Il lui dit entr'autres choses, que dans un combat naval, il avoit tué trois cens hommes sur un vaisseau; & moi, dit Mr. de Bassompierre, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée, pour voir une fort belle voisine que j'aimois. L'autre lui soutenant que cela ne pouvoit pas être, parce qu'il n'y a pas de cheminées en ce pays-là. Eh! Mr. reprit Mr. de Bassompierre, je vous ai laissé tuer trois cens hommes dans un combat sur un vaisseau, laissez moi en Suisse au moins une fois seulement, descendre par une cheminée pour voir une jolie femme. Men. T. I. p. 218.

Un Maçon qui se trouvoit à la premiere Messe qu'un Curé nouveau venu disoit dans sa Paroisse, voyant qu'il étoit long-temps à arranger son Calice & son Missel avant que de commencer, dit à un de ses compagnons, oh, oh! notre Curé est long-temps à s'échafauder. p. 223.

Le Pape Alexandre VIII. qui fut p. 225.

Men. élu Pape à soixante-dix-neuf ans, &
T. I. qui en trois semaines avoit pourvu tous ses neveux, demanda à quelqu'un de ses familiers, ce qu'on disoit de lui. Il lui répondit qu'on disoit qu'il ne perdoit pas de temps sur l'avancement de sa famille. Ho, ho! dit le Pape, *sono vinti-tre hore e Mezza:* il est vingt-trois heures & demie.

Waller, célebre Poëte Anglois, fit
p. 235. en très-beaux vers latins, un excellent Panégyrique de Cromwel, lorsqu'il étoit protecteur. Charles II. ayant été rétabli en 1660, Waller fut lui présenter des vers qu'il avoit fait à sa louange. Le Roi les ayant lus, lui reprocha qu'il en avoit fait de meilleurs pour Cromwel. *Sire*, lui répondit Waller, *nous autres Poëtes, nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités.*

Auguste souffroit que ses Ministres
p. 252. le régalassent l'un après l'autre. Un d'eux le traitant un jour sans beaucoup de façon, Auguste lui dit. *Non putabam nos esse tam familiares.* Je ne croyois pas que nous fussions si bons amis.

p. 256. Un Auteur dédia un livre latin à M.

le Cardinal de Richelieu, & le lui envoya. Le Cardinal, pour répondre à sa civilité, en Miniſtre qui n'avoit pas le temps d'écrire de longues lettres, lui écrivit ces trois mots ſeulement : *accepi, legi, probavi.* Men. T. I.

Un pauvre homme, en Brie, portoit cinq ſols à ſon Curé pour lui faire dire une Meſſe ; il ne trouva que la ſervante à qui il vouloit laiſſer ſon argent ; allez, mon ami lui dit-elle, en le refuſant, nous ne diſons point de Meſſes à cinq ſols. p. 260.

Le Prince de C..... étant à Veniſe, queſtionnoit fort Fra-Paolo, Auteur de l'hiſtoire du Concile de Trente. Fra-Paolo dit à un de ſes amis : *queſto principe me pare, un principe molto interrogativo.* Ce Prince me paroît bien interrogatif. p. 262.

Dans une audience où l'on faiſoit beaucoup de bruit, le Juge dit, Huiſſiers qu'on faſſe ſilence : cela eſt étrange qu'on ne puiſſe point faire ceſſer les propos de tous ces parleurs. Nous avons jugé, ajouta-t-il, je ne ſais combien de cauſes ſans les entendre. p. 322.

Un des bons mots que Balzac ait p. 327.

Men. T. I. jamais dit, eſt celui-ci, en parlant de la Motte le Vayer. Il fait le dégat dans les bons livres.

p. 333. Un Avocat fort laid & qui n'avoit preſque pas de nez, ne pouvant venir à bout de lire une piece qu'on lui ordonnoit de lire à l'audience ; un Conſeiller qui avoit le nez fort grand, dit, quelqu'un n'a-t-il pas de lunettes pour donner à cet Avocat ? L'Avocat ſe ſentant piqué, il faut auſſi, Monſieur, lui dit-il, que vous me prêtiez votre nez pour pouvoir m'en ſervir.

p. 345. Un Nouvelliſte publioit une relation, à laquelle il joignoit pluſieurs circonſtances particulieres. Ce que vous dites-là ne ſauroit être, dit quelqu'un de ceux qui l'écoutoient, car j'ai une lettre du 31 qui dit le contraire. Il répondit la mienne eſt du 32.

p. 373. Un Seigneur préſentant un Poëte à M. d'Hémery, Surintendant des Finances, lui dit, Monſieur voilà une perſonne qui vous donnera l'immortalité ; mais il faut auſſi que vous lui donniez de quoi vivre.

p. 394. Un Vénitien qui n'étoit jamais ſorti de Veniſe, & qui par cette raiſon n'é-

toit pas bon Cavalier, étant monté pour Men.
la premiere fois sur un cheval rétif, T. I.
qui ne vouloit pas même avancer quoiqu'il lui fit sentir l'éperon, tira son mouchoir de sa poche, & l'ayant exposé au vent, il dit : je ne m'étonne plus si ce cheval n'avance pas, *il vento e contrario*, le vent est contraire.

Dans le temps qu'il étoit question p. 398.
de décider à l'Académie Françoise, s'il falloit dire *Vulcan* ou *Vulcain*, Chapelain, auteur de la Pucelle, prétendit qu'on devoit dire, *Vulcain* en prose & *Vulcan* en vers. M. de Racan lui répondit plaisamment, que si on devoit suivre cette distinction, il faudroit l'appeller *Racan* en vers, & *Racain* en prose.

Un gros Mâtin que l'on avoit chassé Sorbe-
de par-tout, se vint réfugier sous la riana.
chaise du Prince d'Orange, Maurice de p. 9.
Nassau, qui étoit à table, il le chassa lui-même, & le fit chasser deux ou trois fois par ses gardes ; mais il ne manqua point de revenir toujours à l'heure du dîner, & prit toujours si bien son temps, que le Prince Maurice le trouva à ses pieds à tous les repas :

Sorb. de sorte qu'enfin, ennuyé de le chasser, & faisant quelque réflexion sur sa constance, il le regarde; le chien lui en témoigne de la joie, il lui donne à manger, le chien le caresse. Il commande qu'on ne le chasse plus, & ce nouveau courtisan accompagne par-tout son maître sans l'importuner. Il demeure à la porte de la chambre lorsque le Prince y est. S'il sort, il le suit, & marche à côté de son Carrosse. Son assiduité plut tellement à Maurice, qu'il le prit en amitié, l'introduisit jusques dans son cabinet, & lui légua en mourant une somme, dont il fut entretenu jusqu'à ce qu'il mourut de vieillesse.

p. 61. Les courtisans font aux Princes, eu égard à l'esprit, ce que les gueux font aux enfans qu'ils estropient, & dont ils disloquent les membres pour mieux gagner leur vie par la mendicité.

p. 106. Une femme ayant au sortir du Conseil, beaucoup criaillé contre M.... Chancelier, il ne fit que se tourner vers son mari qui étoit près de lui, & lui demanda : est-ce là votre femme, à quoi celui-ci ayant répondu qu'oui, je vous en plains bien, lui dit le Chancelier.

Un Poëte Provincial avoit été voir Malherbe, & lui avoit laiſſé une Ode qu'il adreſſoit au Roi, pour que Malherbe lui en dit ſon ſentiment. Celui-ci, lorſque le Poëte revint, lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à ajouter. Le Poëte le pria inſtamment qu'il eut l'honneur de les recevoir écrits de ſa main. Ce que Malherbe fit, en ajoutant au titre, au Roi, ces mots, *pour torcher ſon cul.* Enſuite il plia le papier, & le donna au Poëte, qui l'en remercia un million de fois, & partit ſans voir ce qu'il avoit écrit. Sorb. p. 181.

Un jeune Seigneur Allemand, qui demeuroit chez le Maréchal de Baſſompiere, étant fort aimé de ce Maréchal, la Comteſſe de Tyliere, ſœur de ce dernier, lui repréſentoit d'une maniere adroite, le peu de fondement qu'il devoit faire ſur cette amitié. Mon frere, lui diſoit-elle: a changé bien ſouvent d'affection : je me ſouviens qu'il aimoit un tel, puis il aima un tel, delà il tranſporta ſon amitié à tel autre, puis il aima paſſionnément un cheval iſabelle, & maintenant c'eſt vous. p. 219.

Un bel eſprit attaché à un Archevê- Ducatiana. T. I. p. 23.

Duc. que de Bordeaux, à qui la Cour donna le commandement d'une armée navale, en ayant été maltraité, lui dit en le quittant, Monſeigneur, ſi je vous ſuis jamais, ce ne ſera plus qu'en proceſſion, & ſi je vous ſers, ce ne ſera plus qu'à la Meſſe.

T. II. p. 240. Le 18 Octobre 1609, la fille du Comte de Créqui, âgée de neuf à dix ans, fut mariée au Marquis de Rosni, fils du Duc de Sulli; le Miniſtre Dumoulin voyant approcher la mariée, dit, préſentez-vous cet enfant pour être baptiſé.

p. 143. Henri IV. âgé ſeulement de quinze ans, étant enquis, pourquoi ſa mere l'avoit engagé dans les troiſiemes troubles, puiſque ce n'étoit pas à lui que le Roi Charles IX. en vouloit, répondit que c'étoit pour épargner le drap de deuil; parce que comme on en vouloit aux Princes du Sang, le dernier porteroit le deuil des autres à meſure qu'on les feroit mourir, au lieu qu'en mourant tous enſemble pour défendre leur vie, ils éviteroient cette dépenſe.

Le même Prince diſoit de ces troubles, qu'il les éteindroit avec un ſeau

d'eau, & comme on lui eut demandé de quelle maniere? *en les faisant*, dit-il, *boire au Cardinal de Lorraine, jusqu'à crever.* Duc. T. II.

Un Avocat du Roi plaidant un port d'armes, faisoit un geste des deux bras, comme s'il eut voulu coucher en joue & tirer. Le Président, homme facétieux, dit : gens du Roi, vous blesserez quelqu'un, haussez votre arquebuse. p. 251.

Le Roi François I. jouant à la paume, un Moine qui jouoit des mieux & qui étoit de son côté, ayant fait un coup qui fit gagner la partie au Roi : voilà, s'écria François I. un brave coup de Moine. Sire, lui repartit celui-ci, ce sera un coup d'Abbé quand il vous plaira. Quelques jours après l'Abbaye de *Bourmayen* étant venue à vaquer, le Roi l'en fit Abbé. T. I. p. 19.

Un mauvais plaisant après avoir fait plusieurs railleries offençantes d'un grand Seigneur, avoit été menacé de la corde par celui-ci, au cas qu'il vint à tomber entre ses mains. Se voyant pris, je vous demande, dit-il, une grace; je te l'accorde, dit le Seigneur. C'est, continua le pendart, que lorsque je serai T. II. p. 281.

Duc. T. II. au gibet, vous veniez trois jours de suite m'y baiser le derriere. Cela lui sauva la vie.

Un Evêque de Metz qui eut un procès au Parlement contre son Chapitre, le perdit. Il voulut savoir le nom des Juges qui l'avoient condamné, & à mesure qu'on les lui nommoit, il ne manquoit pas de donner à chacun quelque sobriquet injurieux. Comme on fut venu au cinquieme, nommé *Hennequin*, jeune homme peu habile. *Bon*, dit l'Evêque, *Asinus quintus*.

Bolæana. p. 2. Dans le temps où toute la Cour de Louis XIV. substituoit le mot de *Gros* à la place du mot de *Grand*, le Roi consulta Despréaux, pour savoir si l'un ne revenoit pas à l'autre : Despréaux lui répondit, Sire, quoique votre Cour en dise, je fais une grande différence entre Louis le Gros & Louis le Grand.

p. 13. Despréaux se trouvant avec des impies, n'eut pas de peine à les tourner en ridicules ; car, au lieu que ces sortes de gens, ont toujours quelque sophisme éblouissant, ceux-ci s'inferroient d'eux-mêmes, par leurs argumens déplorables. Je leur débauchai tous les rieurs,

disoit-il, en parlant de cette avanture; Bolæ.
& sortant avec mon frere, je lui dis, ah! mon frere, que Dieu a là deux sots ennemis.

Un homme de fort bon esprit, mais p. 52.
qui n'avoit pas de lettres, disoit un jour devant Despréaux, qu'il aimeroit mieux savoir faire la Barbe, que de savoir faire un bon Poëme : qu'est-ce que des vers, disoit-il, & où est-ce que cela mene? C'est en cela, reprit Despréaux que j'admire la Poésie, que n'étant bonne à rien, elle ne laisse pas de faire les délices des hommes intelligens.

Un Laquais de Despréaux venant de p. 69.
chez Bois-Robert, lui apprit que sa goutte avoit redoublé. Il jure donc bien, dit Despréaux. Hélas! Monsieur, repartit le Laquais, il n'a plus que cette consolation là.

Chapelle avoit manqué à se noyer, & p. 99.
à s'égorger au sortir d'une grande débauche : à quelques jours delà, Despréaux l'ayant rencontré : vous voyez, lui dit Chapelle, un homme tout-à-fait converti sur la passion du vin; trouvez bon que j'en fasse abjuration entre vos mains.

Bolæ. Le Satyrique l'embrasse pour lui en marquer sa joie, & lui dit mille choses touchantes à ce sujet. Chapelle fait mine d'être attendri par ses discours, jusqu'à un certain Cabaret, où il le fait entrer de force, non pas pour boire, disoit-il, mais pour mieux profiter de son sermon.

p. 124. A Messine, où commandoit le Maréchal de Vivonne, un Officier vint le réveiller pour lui dire quelque chose; & commença son compliment par Monseigneur, je vous demande pardon si je viens vous réveiller. Et moi je vous demande pardon si je me rendors, répondit le Maréchal, en se retournant du côté de la ruelle.

Patiniana. p. 62. Le Pape Clément VII. qui avoit dérangé sa santé en mangeant beaucoup de Melons & de Champignons qu'il aimoit, prit un nouveau Médecin qui lui changea toute sa façon de vivre, & il mourut bien-tôt après. Les Romains bien-aises de sa mort, firent faire le portrait de ce Médecin, & écriverent au-dessous du Tableau, *ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi:* voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.

L'épitaphe qu'on fit à Pierre Arétin est singuliere ; en voici la traduction. *Ci gît Pierre l'Arétin, qui tant qu'il a vécu a médit de tout le monde, hormis de Dieu, duquel il n'a pas parlé, parce qu'il ne le connoissoit point.* Pati. p. 89.

Un grand disoit un jour en conversation, qu'il y avoit trois sortes de gens dont on se passeroit bien dans le monde. Les Théologiens, parce qu'ils ont gâté la religion ; les Jurisconsultes, parce qu'ils ne font que brouiller la société, au lieu de la régler ; les Médecins, parce que sous prétexte de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat & un Médecin, ayant entendu ce propos ; qu'on nous ôte, dirent-ils, les grands, nous nous contenterons du reste du monde, & le reste du monde se passera bien d'eux. Poggiana. p. 156.

Quelqu'un disant à l'illustre Jérôme Bignon, que Rome étoit le siege de la foi ; cela est vrai, répondit-il, mais cette foi ressemble à de certaines gens qu'on ne trouve jamais au logis. Carpenteriana. p. 5.

Auguste, qui aimoit fort Virgile & Horace, les faisoit souvent manger à p. 6.

Carp. ſa table, aſſis à ſes deux côtés. Virgile avoit l'haleine fort courte, & Horace une fiſtule lacrimale; ce qui faiſoit dire quelquefois à ce Prince, en plaiſantant. *Ego ſum inter ſuſpiria & lacrymas.* Je ſuis entre les ſoupirs & les larmes.

p. 27. Louis XIV. paſſant par Rheims en 1666, fut harangué par le Maire, qui lui préſenta des bouteilles de Vin, & des Poires de Rouſſelet ſeches. Sire, lui dit-il, nous apportons à Votre Majeſté, notre Vin, nos Poires & notre cœur; c'eſt tout ce que nous avons de meilleur dans notre Ville. Le Roi lui frappa ſur l'épaule, en lui diſant: *voilà comme j'aime les harangues.*

p. 85. M. de Turenne diſoit d'un poltron, que des trois opérations de l'eſprit, il n'avoit que l'appréhenſion.

p. 85. Un jour un Seigneur promettant à Théophile de le porter en toute occaſion, c'eſt-à-dire, de l'aſſiſter de ſes ſervices, cet auteur lui répondit ſur le champ:

Monſeigneur, je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai mérité,
Et ſi de vous j'étois porté,
On me prendroit pour le Meſſie.

Une Dame fort galante, pressant Théophile de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, il fit cet in-promptu, Carp. p. 86.

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au Soleil?
Il est commun, elle est commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Un petit intéressé dans les Fermes, faisant l'éloge des financiers, disoit qu'il n'y avoit qu'eux qui soutenoient l'Etat: cela est vrai dit quelqu'un, les gens d'affaires soutiennent la France, de même qu'une corde soutient un pendu en l'étranglant. (a) p. 141.

Henri IV. harangué par plusieurs députés d'une Ville, un âne se mit à braire à vingt pas delà, au moment qu'un d'entr'eux commençoit son discours. Oh! doucement, Messieurs, dit le Roi, parlez chacun à votre tour. p. 145.

(a) Dans l'Encyclopédie, au mot finance, celui qui a donné cet article, appelle les financiers membres du ministere; un plaisant fit cette remarque: oui, comme les huissiers sont membres du Parlement. Dans le sens de la réponse que M. du Harlay, premier Président, fit à un Huissier.

Carp. p. 163. Ménage avoit une mémoire très-heureuse : s'étant trouvé à l'hôtel de Rambouillet, il entretint la compagnie de choses fort agréables, qu'il avoit retenues dans ses lectures ; Madame de Rambouillet qui s'en appercevoit bien, lui dit, *tout ce que vous dites est très-beau, mais dites-nous quelque chose de vous présentement.*

p. 167. On donna à Lulli un prologue d'Opéra, que l'on trouvoit excellent, l'auteur lui ayant demandé après qu'il en eut fait lecture, s'il n'y trouvoit rien à redire : je n'y trouve qu'une lettre de trop, répondit-il, c'est qu'au lieu de fin du Prologue, il devroit y avoir, fi du Prologue.

p. 234. Un Grammairien, qui employoit à toute heure, & en toute rencontre, les termes de sont art, fit un compliment à de nouveaux mariés, en ces termes : Je souhaite que vous ayez des enfans de genre masculin, féminin & neutre.

p. 257. Un Seigneur ignorant, voyant un jour un Philosophe qui mangeoit de friands morceaux, lui dit : eh quoi, les Philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi non, lui répondit-

il, vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choſes que pour les ignorans. Carp.

Le Maréchal d'Ancre, prit pour l'accompagner ordinairement, cent Gentilshommes, à chacun deſquels il donnoit mille livres. Des courtiſans s'entretenant de cette nouvelle, ſe demandoient comment on nommeroit ces gentilshommes; des *Coïons* de mille livres, répondit le Duc d'Epernon. Longueruana. p. 26.

Madame Cornuelle, fameuſe par ſon amitié avec Ninon de l'Enclos, ayant vu un écrit par lequel M. de N. faiſoit voir qu'il deſcendoit d'une Jeanne de *Ghimel*, s'écria : *je l'avois toujours bien dit que M. de N. deſcendoit d'une lamentation de Jérémie.* p. 70.

Quelqu'un, conſolant Madame la Maréchale de Villeroi, après la bataille de Ramillies, & lui diſant que grace à Dieu, le Maréchal & le Duc de Villeroi ſe portoient bien. C'eſt aſſez pour moi, répondit-elle, mais ce n'eſt pas aſſez pour eux. p. 283.

M. de Beauvilliers, voulant annoncer à M. de Chamillard qu'il eut à ſe retirer, lui dit qu'il étoit fort fâché de lui p. 285.

Long. apporter une mauvaiſe nouvelle. Le Miniſtre lui demandant ſi le Roi étoit malade, ou s'il lui étoit ſurvenu quelqu'accident, il répartit qu'elle le regardoit lui-même; à quoi M. de Chamillard répondit, dès qu'elle ne regarde pas la perſonne du Roi, je ſuis raſſuré.

p. 287. Le Cardinal Mazarin, voulant cacher qu'il étoit à l'extrêmité, ſe mit du rouge & paſſa ſur ſon Balcon, pour voir eſſayer des chevaux; ce qui fit dire à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne : voilà un portrait qui reſſemble aſſez au Cardinal Mazarin.

p. 288. Madame la Princeſſe de Conti étant fort affligée de la perte de M. Dodart : quel ſens lui dit le Roi, y a-t-il à pleurer ſon Médecin, & ſon Domeſtique ? Ce n'eſt ni mon Médecin ni mon Domeſtique que je pleure, mais mon ami répondit-elle.

Chevræana T. I. p. 25. La Reine Chriſtine de Suede étant à Rome, le Pape lui donna des Cardinaux pour l'accompagner, dans l'empreſſement qu'elle témoignoit de voir les tableaux & les ſtatues. Il y en eut, une du Cavalier Bernini, de marbre

blanc, qui représentoit la vérité, qui lui plut, & qui, en effet, est admirable pour le moderne. Un Cardinal s'approcha d'elle, & lui dit : Madame, Dieu soit loué que vous ayez de l'amour pour la vérité, que les têtes couronnées ne peuvent souffrir. Je le crois bien, répondit la Reine, toutes les vérités ne sont pas de marbre. Chev. T. I.

Un étranger qui étoit allé à Lacédémone pour voir la Ville, & qui se tenoit debout sur un pied, dit à un Lacédémonien qui le regardoit : vous ne sauriez vous tenir en cet état si long-temps que moi. Il est vrai, répondit l'autre, mais il n'y a point d'oison qui n'en fasse autant. p. 37.

Sébastien, Roi de Portugal, prié par une femme, de vouloir faire grace à son mari, qui avoit été condamné aux galeres, lui répondit qu'il verroit ce qu'il y auroit à faire. Elle repartit, non pas Sire, mais tout à l'heure, & je vous prie de considérer que je suis pauvre, jeune, éloignée de mon mari; que le temps presse & que mon honneur est en danger. Le Roi qui étoit en pleine rue, demanda de l'encre, p. 143.

Chev. T. I. du papier & une plume : & quelques personnes lui remontrant, qu'il pourroit signer la Requête dans le Palais ; il répondit qu'où l'honneur étoit en danger, il n'y avoit point de temps à perdre.

p. 151. Quand Bazajet, Empereur des Turcs, fut conduit, après sa défaite, à *Timur Lench*, c'est-à-dire, Timur le boiteux, que nous appellons Tamerlan, celui-ci le regarda, & s'étant apperçu qu'il étoit borgne, il se mit à rire. Bazajet qui ne pouvoit souffrir le mépris, lui dit fiérement : tu ris de ma disgrace, Timur ; mais souviens-toi qu'elle pourroit bien te devenir commune ; que Dieu dispose de tous les Etats, & que c'est lui qui les distribue. Timur repartit aussi fiérement : je n'en doute point, & je ne ris pas de ton malheur ; mais de la pensée qui m'est venue en te regardant, que les Etats sont bien peu de chose devant Dieu, puisqu'il veut bien qu'un boiteux possede, ce qu'il avoit donné à un borgne.

p. 169. Il n'y a rien de plus insupportable dans le monde, qu'un faux ami, curieux & empressé ; rien de plus à crain-

dre qu'un riche voleur & un Juge avare ; rien qui cause plus de dépit qu'un demi savant qui est décisif ; rien de plus commun qu'un joueur frippon ; rien de plus honteux qu'un Prince menteur ; rien de plus ridicule qu'un vieillard galant, une vieille coquette, un pauvre orgueilleux, & un lâche fanfaron. Chevr. T. I.

Sixte V. disoit, en parlant de la négligence d'Henri III. sur l'administration de son état & de sa dévotion mal réglée : *il n'y a rien que ce Roi n'ait fait pour être Moine, & il n'y a rien que je n'aie fait pour ne l'être point.* p. 192.

Ménandre, étoit de beaucoup supérieur à *Philemon*, qui ne laissa pas d'emporter sur lui le prix de la Poésie, par le mauvais jugement du peuple. Ayant rencontré Philemon dans son chemin, quelque temps après, il ne put s'empêcher de lui dire : *de grace Philemon, quand vous emportez le prix sur moi, ne rougissez-vous point de votre victoire ?* p. 251.

M. Camus, Evêque du Bellai, préchant aux Incurables le Lundi de Pâques; M. le Duc l'Orléans y entra lorsqu'il étoit à l'*Ave Maria*, suivi d'un p. 299.

Chev. T. I. cortege considérable, & entr'autres de l'Abbé de la Riviere, insigne flatteur. Il fit prier M. du Bellai de recommencer ; l'Evêque obéit, & après l'avoir salué humblement, il lui dit : » Monseigneur, Dimanche dernier je » prêchai le triomphe de J. C. à Jerusalem, Vendredi sa Mort, hier sa » Résurrection ; & aujourd'hui je dois » prêcher son Pelérinage à Emmaüs, » avec deux de ses Disciples. J'ai vu, » Monseigneur, V. A. R. dans un même » état. Je vous ai vu triomphant » dans cette Ville, avec la Reine Marie » de Médicis, votre mere ; je vous ai » vu mort par des Arrêts, sous un » Ministre ; je vous ai vu ressuscité par » la bonté du Roi votre frere ; & je » vous vois aujourd'hui en pélérinage. » D'où vient, Monseigneur, que les » grands Princes se trouvent sujets à » ces changemens ? Ah ! Monseigneur, » c'est qu'ils n'écoutent que les flatteurs ; » & que la vérité n'entre dans leurs » oreilles, que comme l'argent entre » dans les coffres du Roi ; un pour cent.

p. 313. La Reine Elisabeth d'Angleterre, faisant la visite de ses Provinces, eut

la

la curiosité de voir à Redgrave, la maison de Nicolas Bacon, alors garde des Sceaux d'Angleterre, & l'ayant considérée, lui dit, votre maison est bien petite, Monsieur le Chancelier. Madame, reprit-il, elle est assez grande pour moi; mais Votre Majesté m'a fait trop grand pour ma maison. Chev. T. I.

Philippe de Macédoine, tombé à la renverse, dans un lieu où l'on s'exerçoit à la Lutte, ayant vu en se relevant, la figure de son corps imprimée sur la poussiere. O Dieux! dit-il, que pour satisfaire à la nature il faut peu de terre, & pour contenter notre ambition, il faut tout un monde. T. II. p. 96.

C'est la coutume en Allemagne de boire largement après le repas. Un François ayant dîné à Francfort, avec cinq ou six Allemands de qualité, fut appellé après le repas auprès du buffet, où quelqu'un de la compagnie lui porta d'abord la santé de l'Empereur. Il fallut boire, & comme il vit bien que cette débauche auroit des suites, il se fit apporter trois ou quatre pains, & en ayant mangé la moitié d'un à la santé du Roi de France, il donna l'autre p. 188.

Chev. T. II. moitié à ſon voiſin, qui n'en voulut pas ſeulement tâter. Les autres ſurpris d'une nouveauté ſi peu attendue, le laiſſerent libre ſans le quereller, & il ſe tira d'affaire par ce moyen.

p. 189. Un certain *Alvarez*, comblé de bienfaits par Alphonſe, Roi d'Arragon, ne lui en ayant jamais témoigné de reconnoiſſance, les courtiſans lui parlerent avec indignation de l'inſenſibilité d'Alvarez. *De quoi vous étonnez-vous*, leur dit-il, *les plus grands bienfaits ſont preſque toujours payés de la derniere ingratitude.*

p. 191. Denis le jeune, chaſſé de ſon Royaume de Siracuſe, étant interrogé par un Grec, *à quoi la Philoſophie de Platon lui avoit ſervi?* répondit, *à voir l'inconſtance de la fortune ſans m'étonner, & à la ſouffrir ſans me plaindre.*

p. 209. Péniclés Athénien, grand Capitaine & grand Orateur, ſouffrit un jour entier ſans émotion, qu'un citoyen l'accabla d'injures devant tout le monde, & ſe retirant le ſoir à ſa maiſon, ce téméraire l'y voulut ſuivre, & continua ſon inſolence. Comme Périclés fut à ſa porte, il dit froidement à un domeſti-

que : *il eſt tard, allez conduire ce citoyen jusques chez lui.* Chev. T. II.

Socrate, exhorté par un ami, de ſauver ſa vie pour ſes enfans encore petits & pour ſes amis, lui répondit : *les Dieux qui m'ont donné ces enfans en prendront ſoin : & dans l'autre monde je ne manquerai pas d'amis, vous irez bien-tôt où je vais.* p. 218.

Quelqu'un demandant à Diogene, où il vouloit qu'on le mit après ſa mort, *à la voirie*, répondit-il. On lui répliqua qu'il ſeroit donc mangé des chiens : & il reprit, *mettez mon bâton auprès de moi pour les chaſſer.* On lui dit qu'il ne lui ſeroit d'aucun uſage, & qu'il ne ſentiroit rien après ſa mort. *Qu'importe-t-il donc, que je ſois mangé des chiens ou des vers, quand je n'aurai plus de ſentiment ?* p. 220.

L'Empereur Conſtance, en faiſant voir au Perſe Hormiſdas la grandeur de Rome, le nombre prodigieux de ſes habitans, la magnificence de ſes Edifices, & ce qu'elle avoit de plus ſingulier au deſſus des autres villes, lui demanda s'il ne la trouvoit pas incomparable en toutes manieres. *J'avoue, répondit* p. 221.

Chev. T. II. Hormisdas, *que Rome est la plus surprenante & la plus superbe de toutes les Villes; & ce qui m'en plaît, c'est que l'on y meurt aussi bien qu'ailleurs.*

p. 231. Socrate ayant reçu dans la rue un coup de pied d'un jeune brutal, fut sollicité par ceux qui avoient été les témoins de cette action, de le faire assigner devant les Juges; & il répondit: *si un âne m'avoit donné en passant un coup de pied, me conseilleriez-vous d'appeller cet âne en Justice?*

p. 399. Agatocle, fils d'un Potier de Terre, devenu Roi de Sicile, avoit mis le siege devant une Ville; & les assiégés lui crioient de leur murailles, *hola! oh Potier, de quoi payeras-tu la solde de tes gens?* il leur répondit, *de la ruine de votre Ville, quand je l'aurai prise.* L'ayant emportée d'assaut, il en fit vendre tous les habitans, & leur dit ensuite: *s'il vous arrive encore de m'injurier, je m'en plaindrai à vos maîtres.*

p. 127. L'Empereur Maximilien, en parlant un jour des Empires & des Royaumes, disoit: que s'il étoit possible d'être Souverain du Ciel, ayant l'Empire & deux fils, il souhaiteroit que son ainé fut Roi de France.

Un Gentilhomme de campagne, à qui il étoit survenu nombreuse compagnie, voyant sa fille embarrassée de la régaler : *il n'y a*, dit-il, *qu'à cueillir un Dindon*. Parce qu'ils nichent ordinairement sur les arbres. Segraisiana. T. I. p. 77.

Le Cardinal de Retz, assuroit comme vrai un fait, dont Ségrais, qui étoit présent, savoit le contraire; pour ne pas lui dire qu'il avoit menti, il lui dit : il faut que vous fassiez comme *Mademoiselle*, qui prétend qu'elle ne ment jamais; mais qu'elle se sert de son imagination au défaut de sa mémoire. p. 86.

On disoit beaucoup de mal d'un Gentilhomme à la Cour du Duc d'Orléans, frere de Louis XIII. il n'y eut qu'un Gascon qui prit son parti. On lui en demanda la raison ; c'est, dit-il, qu'il emprunte honnêtement. p. 103.

Dans le conseil de guerre qui fut tenu avant la bataille de Rocroi, le Prince de Condé ayant representé tous les avantages qu'elle produiroit, si on la gagnoit, le Maréchal de Gassion lui répliqua, *mais si nous la perdons, que deviendrons-nous ? Je ne m'en mets pas en peine*, reprit ce Prince, *parce que je serai mort auparavant.* p. 123.

Segr. T. I. p. 131. Des courtiſans parlant devant Louis XIV, alors âgé de quinze ans, de l'Empire des Turcs & du pouvoir abſolu des Sultans, rapportoient pluſieurs actions qu'ils avoient faites en vertu de ce pouvoir. *Voilà*, dit le Roi, *ce qui s'appelle régner.* Le Maréchal d'Eſtrée qui étoit préſent, ne pouvant ſouffrir que le Roi approuva cette conduite, à cauſe de la conſéquence, repartit: *Mais Sire, deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon temps.*

p. 194. Un Prédicateur qui faiſoit le Panégyrique de Louis XIII. le louant de ſa chaſteté, en rapportoit cet exemple. *Ce Prince*, diſoit-il, *jouoit un jour au volant avec une Dame de ſa Cour, & le volant étant tombé dans le ſein de la Dame, la Dame vouloit qu'il l'y vint prendre. Que fit ce ſage Prince, pour éviter le piege qu'on lui tendoit? il alla prendre les pincettes du coin de la cheminée, &c.* Ce trait n'étoit guere propre à ſatisfaire l'auditoire. Auſſi un Gentilhomme ſe leva en criant hautement: *il auroit mieux fait de ne pas me mettre à la taxe.* Ce qui fit rire tout le monde.

Un Juge ayant paſſé la nuit à boire, interrogea le matin un criminel, condamné à la mort au premier tribunal. Après lui avoir demandé ſon nom, ſon âge, & le reſte, les vapeurs du Vin l'aſſoupirent un peu; & s'éveillant un moment après: *comment te portes-tu*, (lui demanda-t-il, croyant parler à quelqu'ami?) Le criminel le regardant fixement: *ſi je me portois auſſi-bien que vous*, lui répondit-il, *je n'aurois pas ſoif.* Cette réponſe fit rire les autres Juges, qui adoucirent ſon ſupplice & lui ſauverent la vie. Saint Evremoniana. p. 103.

Il n'arrive que trop ſouvent, diſoit un Religieux trop ſincere, *que les dévots commencent, par je crois un Dieu le pere Tout-Puiſſant, & qu'ils finiſſent par la réſurrection de la chair.* p. 216.

La Reine *Chriſtine de Suede*, ayant écouté une harangue, dont la longueur l'avoit fort ennuyée, fut priée par *Voſſius*, de témoigner ſa libéralité à celui qui l'avoit faite; *cela eſt trop juſte*, dit-elle, *quand ce ne ſeroit que parce qu'il vient de finir.* Colomeſiana p. 197.

Quelqu'un avoit pris un valet, qui ne faiſant que ſortir du village, de- Fureteriana p. 5.

Furet. manda à ſon maître la permiſſion d'aller faire couper ſes cheveux. Tu iras ce ſoir, lui dit le maître. L'après-dinée que le valet crut être le ſoir de ſon maître, il lui vint dire à l'oreille, mais pourtant aſſez haut pour que toute la compagnie l'entendit. *Vous plaît-il, Monſieur, que j'aille me faire couper ce que vous ſavez.*

p. 10. Un petit maître de la Cour, voulant railler une Dame très-bien parée, lui demandoit impudemment, ſi ſes habits étoient le fruit de quelque galanterie. *Jeſus, mon petit mignon*, lui répondit-elle, *vous croyez parler à votre mere.*

p. 146. Un Prédicateur prêchant pour la premiere fois devant un Evêque, nouvellement arrivé dans ſon Dioceſe, l'apoſtropha de cette maniere. » Monſeigneur, quand j'enviſage votre illuſtre » perſonne, je manque de paroles pour » en exprimer les rares & ſublimes qua- » lités; oui, Monſeigneur, ſi les Mathé- » maticiens qui ont épuiſé inutilement » toute la force de leur genie, à cher- » cher la quadrature du cercle, avoient » jetté les yeux ſur vous, ils auroient » trouvé ce qu'ils cherchent depuis ſi

» long-temps. Vous êtes cette quadrature » tant desirée. (Le nom de famille de cet » Evêque, étoit *Rotondis de Biscaras.*) *Rotondis*, continua ce bon Prédicateur, est la figure ronde, figure la plus parfaite. Quelle perfection ne remarque-t-on pas en vous, *Biscaras?* c'est la figuré quarrée jointe à la ronde; c'est ce que vous cherchez Mathématiciens. *Biscaras*, deux fois quarré, quarré devant, quarré derriere: *Rotondis de Biscaras*, rond & quarré tout ensemble, c'est la véritable quadrature du cercle qui se rencontre en Monseigneur. L'Evêque dit en sortant de ce sermon, en vérité je me serois bien passé des louanges de ce bon homme-là. Furêt.

Les Hollandois, & sour-tout les marins, ne se piquent pas de politesse. Un maître de navire de cette nation, ayant été retenu en Danemarck, présenta une requête à la Reine, pour que Sa Majesté Danoise, lui fit donner la liberté de s'en retourner en son pays. Si vous m'obtenez cette permission, dit-il, à la Reine, je vous donnerai deux gros balots de toile de Hollande, p. 172

Furet. plus fine que celle de ma chemise; qu'il lui montra, en la tirant par la fente de sa culotte.

p. 179. Quelqu'un dormant dans une voiture publique, un de ses amis qui n'étoit pas des plus spirituels le réveilla. Quoi, vous dormirez toujours, lui dit-il, nous avons fait beaucoup de chemin depuis que vous dormez. Et combien, dit le dormeur? Sommes-nous bien loin? nous sommes, répondit l'autre, à plus de deux grandes lieues d'ici.

p. 182. Un Abbé de distinction par sa qualité & par sa charge, disant un jour la Messe, entendit causer quelques personnes près de l'autel. Cela le troubloit. En se tournant au *Dominus vobiscum*, en vérité, Messieurs, dit-il, cela est honteux, quand ce seroit un laquais qui diroit la Messe, vous n'auriez pas moins de respect que vous en avez.

p. 193. Un dissipateur voulant se moquer d'un grand médecin, lui demandoit quelle maladie il pouvoit avoir, & pourquoi ne sentant aucune douleur, buvant bien, mangeant bien, dormant tout de même, ses excrémens étoient tout

jours verds. Il ne faut pas s'étonner de cela, répondit le médecin, c'est que vous avez mangé tout votre bien en herbe. Furet.

Santeuil, étant entré dans une allée, soit pour attendre quelqu'un, soit pour rêver à sa poésie, dont il étoit toujours extrêmement occupé, un homme de sa connoissance qui passoit devant cette porte, l'ayant apperçu, s'en approcha & lui demanda ce qu'il faisoit. Arrêtez, lui dit Santeuil, je compte combien de cocus passeront dans un quart d'heure, vous êtes le vingtieme. Santoliana. p. 33.

Une femme avoit étalé vis-à-vis la porte de l'Oratoire, des estampes & des images, parmi lesquelles étoit le portrait de Santeuil. L'Abbé B..... le voyant passer l'arrêta, & après quelques momens de conversation, lui fit remarquer que son portrait étoit à la gauche de celui d'Arlequin, & s'avisa de lui dire, qu'il méritoit bien la droite sur le comédien. Santeuil, piqué de la raillerie, poussa tout en colere & si vivement l'Abbé, en lui disant qu'il ne méritoit d'avoir ni la droite ni la gauche, qu'il le fit tomber sur une femme qui vendoit des Oranges. Le p. 35.

Santo. panneau d'Oranges fut renversé, une partie fut écrasée par les carosses, l'autre par les passans, la marchande sauta au collet de l'Abbé, & Santeuil qui le vit ainsi pris, lui dit en riant de toute sa force. *Adieu camarade, te voilà encore mieux placé que mon portrait.*

Vig. Marv. T. I. p. 304. M. de Verdun, premier Président du Parlement de Paris, prononçant une harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura court, & comme il faisoit effort pour se remettre, sans en venir à bout, dépité, il dit tout haut : *Diable soit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite si longue?*

p. 242. Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta à Henri IV. se flattant que ce Prince lui donneroit dequoi entretenir un si grand talent. Le Roi qui avoit entendu parler de cet homme, lui demanda s'il étoit vrai qu'il mangea autant que six? Oui, Sire, répondit-il; & tu travailles à proportion ajouta le Roi? Sire, repliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge. Ventre saint gris, dit le Roi, si j'avois six hommes comme toi dans mon Royaume, je les ferois

pendre : de tels coquins l'auroient bientôt affamé. Vig. Marv. T. II. p. 284.

Un jeune Prédicateur de bonne mine, qui avoit une voix touchante, le geste beau, & tous les autres agrémens d'une déclamation qui charme les auditeurs, étant monté en chaire, perdit tout d'un coup la mémoire, & oublia entiérement son sermon. De descendre, cela lui auroit été trop honteux. D'entreprendre de parler, il n'avoit rien à dire. Que faire entre ces extrêmités? Il prend le parti de demeurer ferme, & d'user de sa voix & de son geste, sans rien prononcer que des paroles imparfaites ou décousues; des *car enfin*, des *mais*, des *si*, des *donc*, des *Messieurs*, &c. Jamais Prédicateur ne parut avoir plus de feu. Il crioit de toutes ses forces, il faisoit des exclamations, frappoit des pieds & des mains. Tout trembloit sous lui, & la voûte du vaisseau, qui étoit très-vaste, lui rendoit au double les éclats de sa voix. Tout l'auditoire étoit dans un silence profond; chacun avançoit la tête, & redoubloit son attention, pour entendre ce qui ne pouvoit être entendu.

Vig. Marv. T. II. Ceux qui étoient près de la chaire, disoient nous sommes trop près, il n'y a pas moyen d'entendre. Ceux qui étoient éloignés, se plaignoient de ce que par leur éloignement, ils perdoient les plus belles choses du monde. Enfin, notre Prédicateur tint son auditoire trois quarts d'heure en haleine; se retirant avec l'applaudissement de toute l'assemblée, qui se promettoit bien à la premiere fois de mieux choisir ses places, & de ne pas se priver du fruit d'un pareil sermon.

p. 344. Un jeune homme curieux de savoir l'étymologie de *terre sigillée*, ayant demandé à quelqu'un qui faisoit le savant l'explication de ce mot; celui-ci qui étoit un ignorant véritable, & qui par conséquent aimoit mieux dire une sottise, que demeurer court, lui répondit que la terre *sigillée*, étoit une espece de terre qui venoit du pays des *Sigilles*.

T. III. p. 45. Le Cardinal le Camus, entendant parler du livre d'Abelly, intitulé *Medulla Theologica*, la moëlle théologique: dit, la Lune étoit en décours quand il fit cela.

p. 107. On demanda un jour à Déodati,

Professeur de Geneve, ce qu'il pensoit d'un sermon du Ministre Dumoulin, qu'il venoit d'entendre, il répondit: *les eaux claires ne sont jamais profondes.* Déodati ayant ensuite prêché, on voulut savoir le sentiment de Dumoulin. Celui-ci pour faire paroli à son adversaire, dont on lui avoit rapporté la plaisanterie, dit froidement, *Que les eaux profondes ne sont jamais claires.* Vig. Marv. T. III.

Le Comte de Bussi Rabutin, parlant de l'amour, dont il a si bien marqué le caractere & les désordres, dit: qu'il fait souvent faire plus de folies, aux personnes âgées, qu'aux jeunes gens; & que cette passion semblable à la petite vérole, fait d'autant plus de mal qu'elle prend plus tard. p. 171.

Pélisson étoit fort laid, une Dame lui dit un jour; en vérité, Monsieur, vous abusez de la permission que les hommes ont d'être laids. p. 276.

Mignot, fameux traiteur & patissier, ayant appris que Despréaux l'avoit maltraité dans sa III. Satyre, en porta sa plainte en Justice; mais comme on n'en fit que rire, il résolut de s'en venger par un tour de son métier. Comme il p. 291.

Vig. Marv. T. III. avoit la réputation de faire d'excellens biscuits, & que tout Paris en envoyoit chercher chez lui, il fit imprimer à ses dépends un grand nombre d'exemplaires de la Satyre que l'Abbé Cotin avoit fait contre Despréaux, & il en enveloppoit tous les biscuits qu'il envoyoit en ville, afin de la répandre dans le public; associant ainsi ses talens à ceux de l'Abbé Cotin. Cependant, sa colere s'appaisa quand il vit que la Satyre de Despréaux, bien loin de l'avoir décrié, l'avoit rendu extrêmement à la mode. En effet, depuis ce temps-là, tout le monde vouloit aller chez lui.

p. 305. Pierre de Castelan, grand Aumônier de France, ayant avancé dans l'Oraison funebre de François I. que ce Prince jouissoit du bonheur des Saints, sans avoir passé par les flammes du Purgatoire, la faculté de Théologie envoya des Docteurs pour en porter ses plaintes au Roi Henri II. & pour faire des affaires au grand Aumônier; mais Jean de Mendose, que le Roi avoit nommé pour ouir les députés, les tira d'affaire d'une maniere fort singuliere. Je sais, Messieurs, leur dit-il, ce que vous ve-

nez faire ici ; c'eſt pour diſputer avec M. le grand Aumônier, du lieu où peut être l'ame du feu Roi, notre bon maître. Si vous voulez vous en rapporter à moi, qui l'ai mieux connu que perſonne, je puis vous aſſurer qu'il étoit d'humeur à ne s'arrêter pas longtemps dans un même endroit ; & qu'ainſi, s'il a été en Purgatoire, il n'a pas eu deſſein d'y faire un long ſéjour. Ainſi fut rompu l'aſſemblée, & la compagnie ſe retira après cette grave déciſion. Vig. Marv. T. III.

Rabelais ſuivit à Rome le Cardinal de Lorraine, en qualité de ſon médecin. Ce Prélat étant allé ſaluer le nouveau Pape, Grégoire XIII. fut admis ſuivant la coutume à lui baiſer la pantoufle. Rabelais qui étoit préſent à cette cérémonie, ſortit bruſquement & s'en alla. Le Cardinal de retour à ſon hôtel lui demanda en colere, pourquoi il étoit ſorti, ſans attendre qu'il le préſenta au St. Pere, avec les Gentilshommes de ſa ſuite. *Pardonnez-moi, Monſeigneur*, lui répondit-il, *mais voyant que vous, qui êtes Cardinal & un grand Prince, baiſiez les pieds du Pape, j'ai cru que le plus grand hon-* L'Art &c. T. I. p. 14.

L'Art &c. T. I. *neur que je dusse en attendre, étoit de lui baiser le derriere.*

p. 16. Une Dame marchandant une chaise percée en offroit trop peu. Le bahutier pour l'engager à en donner davantage, la prioit de considérer la bonté de la serrure & de la clef; *pour ce qui est de cela*, dit la Dame, *je n'en fais pas grand cas, car je n'ai pas peur qu'on me dérobe ce que j'ai dessein d'y mettre.*

p. 78. Quelqu'un qui alloit en campagne menoit sa femme en croupe, un railleur dit là-dessus, *post equitem sedet atra cura.* Il porte en croupe les noirs soucis.

p. 78. Un Capucin commença un discours qu'il prononçoit publiquement, par cette phrase. *J'embarque ce discours sur le galion de mes levres, pour passer la mer orageuse de vos attentions, & arriver enfin au port fortuné de vos oreilles.*

p. 78. Un Normand fut pendu pour un larcin, un autre Normand son camarade de mauvaise fortune, fut fouetté au bas de la potence. Celui-ci étant de retour en son pays, dit à ceux qui lui demandoient des nouvelles du premier, qu'il s'étoit pourvu en haut lieu, &

qu'il avoit bien danſé à ſes nôces. L'Art &c. T. I. p. 79.

On accuſe les Gaſcons & les Normands de ne pas être exactement fideles à la vérité ; mais comme ils ſont néanmoins d'un caractere différent ; quelqu'un qui vouloit expliquer cette différence, diſoit, le Gaſcon va toujours au-delà de la vérité, le Normand reſte en deça.

Le Maire d'une petite Ville, ſituée ſur le bord du Rhône, fit ce compliment à un Général des Armées du Roi en Piémont. Monſeigneur, tandis que Louis le Grand fait aller l'Empire de mal en pire, damner le Danemarck, ſuer la Suede ; tandis que ſon digne rejetton fait baver les Bavarois, rend les troupes de Zelle ſans zele, & fait des eſſais aux Heſſois ; tandis que Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus ; met en flammes les Flamands ; lie les Liégeois & fait danſer Caſtanaga ſans Caſtagnettes ; tandis que le Turc hongre les Hongrois ; fait eſclaves les Eſclavons, & réduit en ſervitude la Servie ; enfin, tandis que Catinat démonte les Piémontois ; que St. Ruth ſe rue ſur les Savoyards, & p. 81.

L'Art, que Laré les arrête ; vous, Monsei-
&c. T. I. gneur, non content de faire sentir la pésanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux Barbets ; ce qui nous oblige d'être avec un profond respect.

p. 84. Un Capitaine qui avoit été barbier, partant pour aller au siege d'une Ville, un plaisant lui dit : si l'on rase cette Ville, vous pourrez bien y avoir de l'emploi.

p. 94. On appelloit *Pere Pascal*, un Evêque qui ne résidoit qu'au temps de Pâques dans son diocese.

p. 96. Un borgne ayant rencontré le matin un bossu, lui dit pour le railler sur sa bosse ; mon ami vous avez chargé de bon matin. Vous croyez, repartit le bossu, qu'il est bien matin, à cause que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre.

p. 99. On disoit d'un fanfaron, qui avec beaucoup de sottise & de beaux habits, se piquoit d'être savant : *c'est un livre relié en veau & doré sur tranche.*

p. 100. Un Abbé étoit demeuré court en prêchant dans l'Eglise de St. Eustache ; quelqu'un lui écrivit avec cette adresse

ſur la lettre : à M. M. l'Abbé . . . . demeurant à St. Euſtache. L'Art &c. T. I. p. 124.

Un Bourguignon ayant fait ſerment de ne boire du Vin de trois ans, n'en buvoit que de deux ans ou du nouveau.

Quand Ménage vouloit parler d'un ſiecle ignorant, il diſoit que c'étoit du temps, qu'on croyoit que St. Cloud étoit de fer, & St. Leger de Plume. p. 126.

Recette pour devenir un vrai courtiſan.

Recipe. Trois livres d'impudence, mais de la plus fine, qui croît ſur un rocher qu'on appelle front d'airain; deux livres d'hipocriſie; une livre de de diſſimulation; trois livres de flatterie; deux livres de bonne mine; le tout cuit au jus de bonne grace; puis paſſez cette décoction par une étamine de large conſcience, & quand elle ſera refroidie, mettez-y ſix cuillerées d'eau de patience, & trois de l'eau de bonne eſpérance; vous ferez un breuvage ſouverain, pour devenir courtiſan en toute perfection.

Un François, homme de qualité, voyageant en Eſpagne, alla voir l'Eſ- p. 131.

L'Art. &c. T. I. curial. Comme il visitoit ce beau couvent, le supérieur qui le conduisoit, lui raconta les particularités de sa fondation, & lui dit que le Roi Philippe II. l'avoit fait bâtir, pour satisfaire au vœu qu'il en fit le jour de la bataille de St. Quentin, au cas qu'il en sortit victorieux. Le voyageur lui dit, en admirant la grandeur de ce bâtiment: *mon pere il falloit que ce Roi eut grand peur, lorsqu'il fit un si grand vœu.*

p. 132. M. Danais, envoyé par la Cour de France au Concile de Trente, y fit une forte harangue contre la Cour de Rome, & pour la réformation de l'Eglise. Après qu'il eut achevé, un Prélat Italien, dit avec mépris: *Gallus cantat.* M. Danais reprit sur le champ: *utinam ad Galli cantum Petrus resipiceret.*

p. 133. Un courtisan étant devenu amoureux d'une Reine d'Espagne, n'osoit lui déclarer sa passion. Cette Reine s'en apperçut, & se trouvant un jour avec lui; après quelques discours, elle lui ordonna de lui envoyer le portrait de sa maîtresse; il lui envoya un petit miroir.

M. de Saintot, maître des cérémonies, dans un lit de Justice, ayant salué le Roi Louis XIV. puis les Princes du sang, ensuite les Prélats, & enfin le Parlement; M. de Lamoignon, premier Président, qui prétendoit que le Parlement fut salué immédiatement après les Princes, lui dit Saintot; la Cour ne reçoit point vos civilités. Sur quoi le Roi se tournant vers le premier Président: je l'appelle souvent dit-il, M. de Saintot. Alors M. de Lamoignon répondit au Roi: Sire votre bonté vous dispense quelquefois de parler en maître, mais votre Cour ne vous fera jamais parler qu'en Roi. L'Art &c. T. I.

Un Gentilhomme fort riche, devint amoureux d'une jeune fille qui n'avoit guere de bien, mais qui étoit fort sage. Il voulut d'abord se défaire de cet amour, & s'éloigna plusieurs fois de sa maîtresse dans ce dessein; mais au retour de chaque voyage qu'il faisoit, il en étoit plus amoureux que jamais, ce qui lui fit dire; enfin, il faudra que je l'épouse, pour cesser de l'aimer. p. 134.

Un Seigneur prenant congé du Roi, qui l'envoyoit en qualité de son Am-

L'Art &c. T. I. baſſadeur dans la Cour d'un autre Prince. La principale inſtruction que j'ai à vous donner, lui dit le Roi, eſt que vous gardiez une conduite toute oppoſée à celle de votre prédéceſſeur. Sire, lui répondit-il, je vais faire enſorte que votre Majeſté ne donne pas une pareille inſtruction à celui qui me ſuccédera.

Le Roi Louis XIV. regardant le portrait du Duc de Baviere, en préſence de Madame la Dauphine, ſœur de ce Duc, voilà, dit-il, un Prince bienfait. Sire, lui répondit la Dauphine, mon frere a eu toute la bonne mine de la maiſon, & moi toute la fortune.

p. 136. Comme toute la Cour gliſſoit ſur la Seine qui étoit glacée, Henri IV. ayant voulu y gliſſer auſſi, le Maréchal de Baſſompierre l'en empêcha. Les autres ont bien gliſſé, dit Henri IV. Oh, Sirer, épondit Baſſompierre, vous peſez pluſque les autres.

Le même Maréchal, jouant avec Louis XIII. le Roi laiſſa tomber quelques pieces d'argent, & ſe penchant pour les amaſſer, tenoit, de peur de ſurpriſe, ſon chapeau ſur un monceau

de

de pistoles qui étoient devant lui. Ce qu'appercevant Bassompierre, il se mit à jetter à droit & à gauche des pistoles aux valets, qui se battoient pour les prendre. La Reine qui étoit présente, dit: Sire, vous avez fait le Bassompierre, & Bassompierre a fait le Roi. L'Art. &c. T. I.

Un chevalier d'industrie, qui avoit la réputation de mal payer ses créanciers, s'adressa à St. François de Sales, & lui demanda vingt écus. En voilà dix, que je vous donne, lui dit le St. Evêque, vous y gagnez & moi aussi. p. 173.

Un illustre Magistrat, parlant à un homme qui passoit du pays latin à la Cour, pour exercer une charge fort honorable, lui dit: vous allez, Monsieur, dans un monde tout nouveau; souvenez-vous d'y garder durant sept ans, le grand précepte de Pythagore; & au bout de sept ans renouvellez le vœu de vous taire, ou plutôt taisez-vous toujours, à moins que vous n'ayez quelque chose à dire qui vous soit plus utile que votre silence. Vig. Marv. T. I. p. 361.

C'est la coutume du Parlement d'Aix T. II. p. 11.

Vig. Marv. T. II. en Provence, d'expofer les Préfidents & les Confeillers, après leur mort, en habit rouge, la face découverte, & le Code fous la tête. Le bon homme Doujat, Docteur en droit, difoit à ce propos : fi on n'a pu leur mettre le Code dans la tête, au moins faut-il le leur mettre deffous.

p. 50. Le Cardinal de Richelieu, quoique fage politique, fit une faute en fe commettant avec le Duc d'Epernon, pour une bagatelle. Il confeilla un jour à ce Duc, d'adoucir fon humeur trop altiere, & de quitter fon accent gafcon, mais il gâta tout en contrefaifant en même-temps, le ton de voix & la parole du bon homme. Ajoutant qu'il le prioit de ne pas trouver mauvais l'avis qu'il lui donnoit; mais le Duc indocile, qui n'entendoit point raillerie fur le point d'honneur, répondit brufquement au Cardinal; *& pourquoi le trouverois-je mauvais, puifque j'en fouffre bien autant du fou du Roi, qui me contrefait tous les jours en votre préfence.*

p. 316. Le petit Pere André, Prédicateur fameux par les faillies naïves dont il ornoit fes difcours, compara un jour

dans un sermon, les quatre Docteurs de l'Eglise latine, aux quatre Rois du jeu de cartes. St. Augustin, disoit-il, est le Roi de cœur, par sa grande charité; St. Ambroise est le Roi de trefle, par les fleurs de son éloquence; St. Jérôme le Roi de pique par son style mordant; & St. Grégoire le Roi de carreau par son peu d'élevation. Vig. Marv. T. II.

Jean Casimir, Roi de Pologne, qui ayant abdiqué la couronne, se retira en France où il mourut, étant à table, dans son Abbaye de St. Thaurin d'Evreux, & la populace le regardant dîner, s'avisa de demander à une femme qui le regardoit comme les autres, de quel pays elle étoit. Cette femme éblouie de la Majesté, perdit la tramontane, & prenant dans son esprit embarrassé, le Roi pour son directeur, elle lui répondit: mon révérend Pere, je suis d'Evreux. Là-dessus tous ceux qui étoient présens se prirent à rire. Mais le Roi prenant la parole, dit gravement: il n'y a point tant à rire, cette femme rencontre fort bien, j'ai été Jésuite, & par conséquent, pere & révérend pere. J'ai été Cardinal, & il est p. 468.

Vig. Marv. T. II. de notoriété publique, que les Cardinaux sont les peres de l'Eglise. J'ai été Roi, & ainsi pere de mon peuple. Je suis présentement Abbé, & St. Paul ne dit-il pas, *Abba pater?* C'est là en deux mots l'histoire de ce Prince.

T. III. p. 43. L'Abbé d'Aubignac, auteur de l'excellent traité de la pratique du Théatre, fit une tragédie intitulée Zénobie, qui fut très-mal reçue du public. Cependant, malgré la peu de réussite de cette piece, cet Abbé s'applaudissoit de l'avoir faite suivant toutes les regles d'Aristote; ce qui fit dire au grand Condé. *Je sais bon gré à l'Abbé d'Aubignac, d'avoir si bien suivi les regles d'Aristote, mais je ne pardonne point aux regles d'Aristote, d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à l'Abbé d'Aubignac.*

p. 62. Diogene souffrant beaucoup d'une maladie violente, quelqu'un lui dit qu'au lieu de se plaindre continuellement comme il faisoit, il auroit plutôt fait de terminer ses plaintes & sa douleur en se donnant la mort, lui surtout qui étoit Philosophe, & qui paroissoit tant mépriser la vie. *Ceux*, repliqua Diogene, *qui savent ce qu'il faut*

faire, & ce qu'il faut dire dans ce monde ci, doivent y demeurer : c'est à vous qui ignorez l'un & l'autre à en sortir. Vig. Marv. T. II.

M. Desclinvilliers, mort Lieutenant Général des Armées du Roi, avoit perdu une jambe dans le service, & en portoit une de bois. Un jour qu'il alloit reconnoître un poste, un boulet de canon la lui emporta. Le canon, dit-il, avec un grand sang froid, en veut toujours à mes jambes ; mais pour cette fois il sera pris pour dupe, car j'en ai deux autres dans mon équipage. p. 226.

Un Prêtre que son Evêque interdisoit de toutes fonctions, lui demanda si le bréviaire y étoit compris. L'Art &c. T. I. p. 254.

On s'amusoit chez Madame la Duchesse du Maine, à trouver ingénieusement des différences entre un objet & un autre. Quelle différence, dit-elle, y a-t-il, entre moi & une Montre ? Madame, lui répondit-on, une Montre marque les heures, & auprès de vous on les oublie. p. 255.

Les Poissardes de Paris sont dans l'usage de complimenter le Roi, lorsqu'il arrive des événemens qui exigent cette cérémonie des principaux Corps de cette p. 259.

L'Art. &c. T. I. Ville. Voici le compliment qui lui fut prononcé par Madame Cocaſſe, au mois de Novembre 1744, après ſon heureuſe convaleſcence.

Sire le Roi,

J'ons l'honneur d'être à votre reſpect, les députées de la compagnie des Dames Poiſſardes de votre bonne Ville de Paris. Je venons à la queue des autres, pour vous faciliter comme eux, ſur l'heureux retour de votre arrivée. Ceux qui l'ont fait avant nous, l'avons peut-être mieux fait, comme ayant la langue bian mieux dorée; mais en tout cas, ſi je ne l'ons bian dorée, pas moins je l'ons bian pandue; l'un vaut l'autre. Les belles paroles ne manquont pas dans les bouches qui ont leux cœur ſu le bord des levres; & pour moi s'm'eſt avis que pour bian dire, quia qu'à bian penſer; & je penſons tous des mieux, drès que je ne penſons qu'à vous comme je ſons. En un mot comme en cent, Sire le Roi, lia une vérité, c'eſt que révérence parler, je vous ont pris en bian bonne amiquié, & que toute notre

peine, est que la Reine d'Hongrie, Dieu l'amande, soit de note sesque. Que n'étiais-vous là quand ce vint la nouvelle de vote maladie? Si vous eussiez vu note chagrin, ça vous eut fait plaisir; & pis après de même quand ce vint à savoir que ce n'étoit pu rian, si vous aviez vu note joie, vous en auriez pleuré. A ma part, je suis stellelà, demandez, toute la Poste en est témoin, qui prit à la brasse corps, & qui baisit à la bouche, le cheval de cettui qui rapportit vote convalescence: & tenez, à telles enseignes encore, que la pauvre bête, qui suoit à grosses gouttes, m'accommodi, comme vous voyez, ma robe de Siamoise, mais telle que la vla, pourtant, j'en demande pardon au bon Dieu, je ne la troquerois pas, rien qu'à cause de ça, pour les pu belles robes des Dames de sians. Vous riez de mes rebus, Sire le Roi, tan mieux j'en sis bian aise: eh dame, accoutez donc, vous êtes cause qu'on nous baille queuquefois la Comédie à la Ville & au Fauxbourg, c'est la raison que je vous la baillons un peu itou. Je la ferion pu longue si

L'Art &c. T. I.

L'Art &c. T. I. ce n'étoit aujourd'hui jour de marché ; vous avez de même peut-être vos affaires de vôtre côté ; faut faire chacun son thême : adieu Sire le Roi, je sommes vos petites servantes, & j'allons boire à vote santé, pour à celle fin que Dieu & la bonne sainte Génevieve vous la consarve.

p. 262. On lit dans le déjeuné de la Rapée, qu'un Marinier rencontrant un de ses compagnons, sortant du salut de saint Sulpice, lui dit : hai Jacot, veux tu payer d'mi sequier. Non, dit Jacot, laisse-moi, je suis d'eune colere d'un chien : qu'est-ce que tas donc ? ce que j'ai ? est-ce que tu n'étois pas au salut ? si fait. Eh bin, ta pas vu l'tour qu'on m'a fait ? non, ô l'diable m'estringole. Queu tour donc ? Comment, ce Monsieur Clairgnanbault, l'Organis de saint Sulpice, en entrant dans l'Eglise, s'en est venu m'accueillir, & me dire comme ça : Jacot, veux tu venir jouer des ogres avec moi ? Je le veux bien, lui fis-je ; j'montons avec l'y ; j'fesons la convenance ; j'prenons le ton ; j'l'y souffle le *Pange lingua*, l'chien joue l'*te Deum*.

Ce trait est tiré des contes d'Eutrapel. Un sot Organiste tancé de ce qu'il ne faisoit rien qui valût, répondit : Messieurs, quand je crois sonner un *Sanctus*, le Souffleur, souffle un *Gloria in excelsis*, où les plus fins seroient trompés. L'Art &c. T. I.

Une Dame perdit un de ses enfans, son mari, qui étoit absent, fut très-fâché, à son retour, d'apprendre cette nouvelle; il lui en fit des reproches, comme si la mort de cet enfant avoit été occasionée par la négligence de la mere : Madame, lui dit-il, vous auriez plus de soin de vos enfans, si vous saviez la peine que j'ai de vous en faire. p. 233.

Tout le monde ne sait pas pourquoi l'on parle si souvent à Paris, de la marmite des Cordeliers du grand Couvent; c'est une piece, en effet, des plus curieuses pour ceux qui ne l'ont pas vue. Elle contient cinq à six cens livres de viande, & près de deux tonnes d'eau; ensorte, que ce n'est pas un petit ouvrage, chez ces bons peres, que de faire une soupe. Cette marmite, profonde, large & haute à proportion, p. 270.

L'Art. &c. T. I. ne permet pas qu'on y puisse rien mettre, ni rien retirer, qu'en y montant avec une échelle. Un Cordelier gourmand, prenoit toujours le temps que les Cuisiniers étoient à l'Eglise, pour aller voler quelque bon morceau dans la marmite. Il l'enlevoit avec une fourche de fer & le portoit dans sa cellule, pour s'en régaler au retour de matines avec deux ou trois de ses camarades, qui avoient le secret de tirer le vin de la cave.

Un jour, ce Moine étant monté à l'échelle, pour tirer à son ordinaire de la marmite quelque friand morceau, & étant obligé de se baisser un peu plus que de coutume, parce qu'elle n'étoit pour lors qu'aux deux tiers pleine, la fourche lui échappa des mains par la pesanteur du morceau qu'il venoit de pêcher. Il fit effort pour la retenir; mais emporté par son propre poids, il tomba dedans à la renverse, & fut noyé dans la soupe sans pouvoir être secouru. Cependant, on vint pour servir au réfectoire; tout le bouillon fut tiré, les écuelles furent remplies, & portées aux places ordinaires de tous

les Religieux. On ſe mit en devoir de vuider la viande de la marmite ; mais, quelle ſurpriſe pour les Cuiſiniers ! le premier morceau qui ſe préſenta fut le Cordelier tout entier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & bien des efforts qu'on vint à bout de le tirer de la marmite. Le Pere Gardien averti de cet accident, jugea à propos de le faire porter ſur ſon lit. L'on publia qu'il étoit mort ſubitement. Pluſieurs le crurent ; cependant la vérité de l'hiſtoire eſt parvenue juſqu'à nous, & nous la rapportons ici comme une leçon utile, pour faire voir juſqu'où peut aller l'excès de la gourmandiſe. L'Art. &c. T. I.

Deux jeunes gens furent demander à M. de F... s'il étoit mieux de dire, *donnez-nous à boire, qu'apportez-nous à boire*. Celui-ci leur répondit, que l'une & l'autre maniere de parler étoit impropre, & qu'il falloit dire menez-nous boire. p. 272.

Un vieux Officier, dînant chez un Seigneur, prétendoit qu'on étoit obligé d'inviter ſes convives à boire. Le maître défendit d'en préſenter, & ordonna de ſervir ſeulement à boire, lorſqu'on p. 273.

L'Art. &c. T. I. le demanderoit. L'Officier mangeoit de tout avidement, & sans mouiller. Enfin, lassé de ne pas boire, il fit venir le Palefrenier, à qui il demanda ce qu'il faisoit à ses chevaux lorsqu'ils avoient bien mangé : *je monte*, dit-il, *sur leur dos & je les mene boire. Monte*, dit l'Officier, *sur le mien, car j'ai diablement soif.*

p. 293. *Description chimérique d'un être de raison, fabriqué de pieces rapportées, habillé d'une étoffe à double sens, lequel fut construit par le badinage.*

Il a le front *d'un bataillon*, des yeux *de pain mollet*, une bouche de *Danube*, une haleine *de Savetier*, des oreilles d'*écuelle*, une ouie *de carpe*, une barbe d'*épi*, un coup *de tonnerre*, une gorge *de montagne*, des bras *de mer*, des mains *de papier*, un poing d'*Espagne*, des côtes *de barbarie*, un dos *de fauteuil*, un cul *de sac*, des parties d'*Apoticaire*, un cœur d'*opéra*, des os *de noël*, & des veines *de marbre*.

Il est issu d'une des plus ancienne maisons *de Campagne*, & contoit plusieurs parens illustres, entr'autres un

pere *noir*, une sœur *colette*, quatre freres *prêcheurs*, trois cousins *piquans*, & deux tentes d'*armée*. Mais ils moururent tous, ce qui fit qui les perdit *de vue*; de sorte qu'il ne lui restoit plus qu'une vieille grammaire *italienne*, qui prit ses intérêts, *au denier quatre*, & lui fit apprendre toutes les lettres *majuscules*, par cœur. Ses soins allerent jusqu'à le pourvoir d'une belle charge de *fagots*, qu'elle paya d'une bonne somme *de plâtre*. Il vit alors ses affaires sur un beau pied d'*œillet*, dans une situation *de forteresse*, & dans un état *de recouvrement*. La maniere dont il se comporta, lui gagna dans peu de temps, les bonnes graces d'un patron *de dentelle*, qui lui procura la place *aux veaux*. Un poste si glorieux lui fournit le moyen de faire connoître ses talens *romains*. Il y réussit avec tant de bonheur, qu'il devint le favori du Roi *de trefle*, qui lui donna une belle terre *glaise*. Personne n'en étoit plus digne que lui, car à ce qu'on vient d'en rapporter, il réunit encore ces autres avantages.

L'Art. &c. T. I.

Il a un accent *circonflexe*, un thon *mariné*, une taille *de plume*, un re-

gard *de fontaine*, un ris *de veau*, une douceur *de miel*, un caractere d'*imprimerie*, de belles inclinations *de tête*, le pas *de Calais*, la marche d'*Anconne*, & la diligence *de Lyon*.

Un jour qu'il se trouva dans une batterie *de cuisine*, il y fit voir une défense *de sanglier*, une force *de vinaigre*, & la valeur d'*un diamant*. Son bon naturel l'a fait louer d'un chacun *à cinq sols par jour*. Il ne faut point le prier avec une instance *de procédure*; il est toujours prêt à rendre quelque service *de table*, & de bons offices *de judicature*. Quand on lui vient annoncer quelque *mords de bride*, on le voit saisi d'une douleur *de nerfs*, & d'une peine *afflictive*, suivie de larmes *de vigne*, & de plaintes *de Commissaire*.

Dans la conversation, il a l'entretien d'*un régiment*, il raisonne toujours en forme *de souliers*, il ne se sert que de termes *de Pâques & de la St. Jean*, aussi, tout ce qu'il dit fait une impression *de Hollande*.

Il a le titre de Prince du sens *commun*, Comte *de ma mere l'oye*, Seigneur de Veines *poétiques*, Sieur *de falourde*

& de bois flotté, Chevalier des Ordres *d'architecture*. l'Art &c. T. I.

Il se sert d'une chemise de toile d'*araignée*, garnie de manchette de point *du jour*.

Son habit ordinaire est doublé d'un chagrin *mortel*, couleur de *souci*. Il en a deux autres de drap broché *in-douze*, à plate *couture*, qui se font distinguer par des amadis *de grece*, & des boutons *de rose*. Il met ses cheveux en bourse *commune*, il prend pour sortir un sabre de damas *violet*, monté d'une garde *suisse*. Pour se soutenir il tient une canne *sauvage*, garnie de *bouts rimés*. Sa demeure est très-curieuse à voir. Il loge ordinairement dans un palais *de bœuf*, bâti de pierres *philosophales*, dans lequel on entre par la porte *du grand Seigneur*. On traverse ensuite deux cours *de chimie*, d'où par cinquante degrés *de chaleur*, on monte dans une chambre *de justice*, soutenue par autant de pilliers *de cabaret* que de colonnes de chiffre, & où l'on voit un parquet *des gens du Roi*.

L'on y admire plusieurs curiosités de *Savoyards*. On y voit de tous côtés des

l'Art &c. T. I. glaces *du grand hiver*, une belle verdure *de Pré*, faite de quatre pieces *de Moliere*, à perfonnages *de Théatre*, & attachées avec des cloux *de Girofle*. Son lit *de riviere* eft garni d'une paire de draps *de Sedan*, & d'une couverture *d'ardoife*. D'un autre côté paroît un Bureau *de Lotterie*, le Banc *de l'empire*, & des Sieges *de guerre*. Mais ce qui femble plus digne d'attention, ce font deux luftres de criftal *minéral* taillés en pointe *d'épigramme*, & fa Bibliotheque compofée de plus de cent volumes *d'air*, & de cinq cens livres *de plomb fondu*, fur des tablettes *de Chocolat*.

Il obferve dans fes repas, un régime *de Verbe actif*, & vit d'une regle *d'Arithmétique*. Il ne mange jamais, qu'il n'ait la faim *d'un Carême*, & fait toujours une chaire *de Prédicateur*.

On lui dreffe une table *alphabétique*, fur laquelle on met un nappe d'*eau*, fur cette nappe, l'affiette d'*une Ville*, la fourchette d'*un bas de femme*, avec une cuiller *à boulets rouges*.

Sitôt que notre homme eft affis fur un banc *de fable*, on lui fert après la

soupe deux entrées *de ballet & d'Ambassadeurs*, & plusieurs services *de guerres*, apportés dans des plates *bandes*; savoir: une fricassée de coq-*à-l'âne*, des côtes roties *de Bourgogne*; une longe de vau-*deville*, & un quarré de *géométrie*. On lui apporte ensuite une tourte de langues *de terre*, suivie d'un paté d'*encre luisante*. Si c'est en maigre, on lui sert une matelote de poisson d'*avril*, un plat de perches d'*arpentage*, deux assiettes de racines *cubes*, des sol *de musique*, des vives *le Roi*, deux assiettes de moules *de chandelle*, un plat de poix *résine*, & deux farces *de baladin*. L'art &c.

Souvent on le voit aller à la chasse, armé d'une pique *en quarré*, suivi d'une meutte de chiens *de fusil*, de quatre valets *de carreau*, de deux pages *de livre*, de six gardes *fou*, montés sur des chevaux *de frise*, portant chacun un cor *au pied*, des bottes *de raves*, des éperons *de galeres*, des manteaux *de cheminée*, des armes *de blason*, chargées de poudre *à vers* & de balles *de marchandise*. Il prend aussi quelquefois le plaisir de la pêche, & se sert de

lacs d'*amour*, d'un filet *de porc frais*, & de lignes d'*écriture*.

Dès qu'on sut qu'il vouloit se marier, on vint lui proposer un parti *bleu*. La femme qu'il prit étoit faite au tour *de Paris*. On admiroit en elle un port *de lettre*, un air *étouffant*; des charmes *de forêts*, & des agrémens *de soie*, pour qui tout le monde faisoit des vœux *simples*. Elle avoit des yeux de *fromage*, une bouche *à cour*, un sein *privé*, des main *levées*, de beaux traits *de satyre*, une couleur de thin *sauvage*; il est vrai qu'elle avoit aussi quelques défauts d'*audience*, qu'elle étoit sujette à des folies d'*Espagne*, & à des jalousies *de confessionnal*, & que son époux a beaucoup souffert de son humeur *peccante*, & de sa quinte *au valet*; car elle le prenoit sur un ton *mariné*: mais elle rachetoit ses inégalités par une vertu d'*aiman*, qui lui faisoit garder une conduite d'*équipage*.

Son ajustement étoit assez extraordinaire. Pour conserver sa taille *douce*, elle mettoit sur elle un corps *de logis*, couvert pardevant d'une piece d'*artillerie*, & d'une échelle *de deux toises*;

ſes cheveux pleins d'une poudre *de ſympathie*, ſoutenoient une garniture de cinq pieces *de plein pied*. Souvent elle prenoit une autre coëffure, compoſée de trois cornettes *de cavalerie*, ſur leſquelles paroiſſoient deux mouſquetaires *de la garde*.

L'art &c. p. I.

Quelques eſprits ſatyriques, publierent que dans ſa jeuneſſe, elle étoit devenue enceinte de *parc*, & groſſe d'*Avocat*; qu'elle avoit eu deux couches de *melons*, mais leur calomnie ne lui fit aucun mal *caduc*.

Notre homme après l'avoir épouſée, garda avec elle des meſures *de tailleur*, ils vécurent enſemble dans une liaiſon d'*écriture* admirable; mais elle mourut au bout de ſix mois, d'une chûte d'*eau*, ce qui cauſa à ſon mari une douleur plus forte que de l'eau-de-vie, plus juſte qu'une balance, & plus amere que de la ſuie. Pour la rendre moins ſenſible il s'adonna fort à l'étude *d'un Procureur*, où il travailla quelque temps avec un attache *de chien*, & une application d'*emplatre*. Il compoſa deux traités *de nouvelle création*, & l'hiſtoire de ſa femme, qu'il diviſa par chapitres

L'Art &c. T. I. *de Collégiale.* Mais sa tristesse augmentant tous les jours, il résolut de la dissiper *en l'air.* Il forma le dessein de voyager, & faire le tour du pole arctique, *par les espaces imaginaires;* il commença par la visite des lieux *communs*; se rendit par les voies *de fait*, dans le pays de Cocagne, où il vit les plus beaux endroits *d'Homere & de Virgile*, parcourut la région *supérieure de l'air*, séjourna dans la place *des quatre vents*, vit les quartiers *de la Lune de Mars*, les maisons *du Soleil*, & suivant le chemin *de St. Jacques*, vint au Royaume *des Taupes.*

p. 394. L'Auteur du déjeuné de la Rapée, fait tenir les propos suivans à M.lle Manon, la fille d'une Fruitiere, qui ayant épousé un Agent de Change, se trouve fort riche, sans avoir changé ni d'esprit, ni de ton. L'Auteur suppose qu'elle passe à la Halle, & qu'elle appelle à la portiere de son Carrosse, ses anciennes connoissances.

Bon jour Mameselle Manon, eh! comme vous vla brave, je ne vous reconnoissons plus, où allez-vous donc comme ça? Qui moi? Je m'en vais

acheter des livres pour mon heume qui fait une Bibiotheque. (*a*) Y ma dit de prendre le Montleri (*b*) nouveau, Bestiol (*c*) & cul de jatte; (*d*) & les Métaphors d'Olive (*e*) de la premiere oppression. Dis donc, viendras-tu nous voir? J'sommes bien logés dà, j'avons champignon sur rue: c'est une belle maison où ha des crampes de fer. J'avons deux sales remplies de belles dépeintures, avec des cadavres dorés, des blanquettes de moquette en magniere de velours, & des rustes de cristal mineral. Du vestanbule, on voit dans nos Jardins des Piralires & des Estatues sur des pieds détestables. J'avons des stafilades d'Appartemens d'arrache pied, avec des portes d'excommunication, de belles tapisseries d'autellute. Y te regal-

(*a*) Ce trait de la Bibliotheque, est imité des discours de Gareau dans le *Pédant joué*, qui dit en parlant des livres d'une Bibliotheque. *Il y avoit des amas de Gaules, des cadets de tirelire, & des ainés de Virgile.* Pour dire des amadis de Gaule, des décades de Tite-Live, & des Eneïdes de Virgile.

(*b*) Moreri.

(*c*) Bartole.

(*d*) Cujas.

(*e*) Les Métamorphoses d'Ovide.

L'Art. &c. lerons ben : j'mangeons dans nos frecassées des treffles, des manilles, des moucherons ; à not désert j'avons des raisins de coriandre, des maches-pains, des castilles en magniere de conserve ; j'buvons des vins d'rigueurs & de la crême des barbares.

Note heume est habillé Dieu sait comme ; quient mon enfant, il a des vestes de franchipannes & de moelle d'or, des bas de laine de sigrosvie à ses jambes. Dam il a le moyen de soutenir tout ça, par rapport que Monsieur son pere a eu le vent en croupe, c'est ce qui fait qu'il a acheté de belles & bonnes rentes voyageres ; il a une terre qui a des droits de dos & ventre ; il est propriétaire d'une bonne Farme, dont son neveu est l'usurier fruitier, par un bail amphibologique.

Il est d'une bonne famille, il a un cousin qui joue des Ogres ; un autre qui a étudié, & qui s'est fait passer Maitre Lézard ; un autre qui assassine les Plaideux aux Consuls ; une cousine qui est Tourtiere dans un Convent, & une sœur qui a épousé un cent de Suisse de cheu le Roi.

Saint Jerôme ſe ſert quelquefois d'une façon de parler aſſez extraordinaire ; pour ſignifier qu'il donne volontiers aux pauvres, mais qu'il n'a pas le cœur de panſer leurs playes : *clemens ſum pecunia non manu*, dit-il ; & parlant d'un homme qui donnoit ſon bien aux pauvres : *ſumptuoſus miſericordiâ.* L'Art, &c. T. II. p. 12.

Sophocle appelle l'aurore, la paupiere du jour, comme ſi le ſoleil en étoit la prunelle.

Quelqu'un voulant exprimer combien un autre lui déplaiſoit : je voudrois, diſoit-il, lui avoir donné penſion aux Indes.

Un Curé de Campagne faiſant ſon Prône, dit à ſes Paroiſſiens : j'ai à vous entretenir ſur trois choſes ; la premiere, vous l'entendez & je ne l'entends point ; la ſeconde, je l'entends & vous ne l'entendez point ; la troiſieme, nous ne l'entendons ni vous ni moi. La premiere que vous entendez, c'eſt de fréquenter les cabarets pendant l'Office divin, & je ne l'entends point ; la ſeconde que j'entends, c'eſt que vous ne me payez pas la dixme, & vous ne l'entendez point ; p. 15.

L'Art, la troisieme que nous n'entendons ni
&c. vous ni moi, c'est l'Evangile de ce
T. II. jour ; mais, si je ne m'en tire pas bien ce Dimanche, l'autre Dimanche ira mieux.

p. 21. Un jeune Paysan s'étant accusé, à son Curé, d'avoir rompu une haye, pour aller reconnoître un nid de merles; le Curé lui demanda si les merles étoient pris. Non lui répondit-il, je ne les trouve pas assez grands, & je les laisse croître jusqu'à Samedi au soir, que je les irai dénicher pour les fricasser le lendemain. Le Curé, qui par ses interrogations, s'étoit assuré de l'endroit, profita de cet avis, y alla le Samedi matin, & les dénicha lui-même. L'autre ayant trouvé la place vuide, ne douta point que ce ne fut le Curé qui lui avoit joué ce tour. Quelque mois après, un Jubilé l'ayant obligé de retourner à son Confesseur, il s'accusa d'avoir pris quelques libertés avec une jeune paysanne, & le Curé lui ayant demandé quel âge elle avoit, & dans quel Village elle demeuroit : à d'autres, répondit-il, dénicheur de merles. C'est de-là, sans doute, qu'est venu le proverbe. Un

Un homme d'une grande qualité, avoit devancé ses gens dans une hôtellerie où il devoit dîner; l'hôtesse qui ne le connoissoit point, voyant qu'il avoit une assez mauvaise figure, le pria de l'aider à apprêter le repas pour un gros Seigneur qu'on attendoit. Il y consentit. Les Gentilshommes de sa suite qui survinrent, & qui le trouverent dans cette occupation, lui ayant demandé ce qu'il faisoit? je paie, leur dit-il en riant, l'intérêt de ma mauvaise mine. L'Art. &c. T. II. p. 23.

Un savant, interrogé comment il avoit fait pour devenir si habile, répondit qu'il n'avoit point eu de honte de demander ce qu'il ignoroit à ceux qui pouvoient l'instruire. C'est souvent cette honte, ou plutôt cette vaine gloire qui fait tant d'ignorans.

Amrou, Prince de Perse, étoit si magnifique, qu'il falloit trois cens chameaux pour porter seulement l'attirail de sa cuisine lorqu'il alloit en campagne. Ayant été fait prisonnier dans une bataille qu'il perdit, il vit près de lui le chef de sa cuisine qui ne l'avoit pas abandonné, & lui demanda s'il n'avoit rien à lui p. 24.

L'Art. &c. T. II. donner pour manger. Le Cuisinier, qui avoit un peu de viande, la mit aussitôt dans une marmite, & alla chercher quelqu'autre chose pour régaler son maître dans sa disgrace le mieux qu'il pourroit; mais il ne fut pas plutôt parti qu'un chien vint là par hazard, & mit la tête dans la marmite pour prendre la viande; en relevant la tête l'anse lui tomba sur le cou, & ne pouvant se dégager il prit la fuite & emporta la marmite. A ce spectacle Amrou ne put s'empêcher de faire un éclat de rire malgré sa disgrace, & dit à un officier, qui étoit surpris de le voir rire: ce matin trois cens chameaux ne suffisoient pas pour le transport de ma cuisine, & à présent un chien n'a pas de peine à l'emporter.

p. 26. Le Pape Jules II. demandant en raillant où étoient les pieces justificatives du droit de Venise sur la mer Adriatique, Jerôme Donat, qui en étoit Ambassadeur, lui répondit que s'il plaisoit à sa Sainteté de produire l'Original de la donation de Constantin au Pape Sylvestre, elle y trouveroit au dos, la concession de la mer Adriatique aux Vénitiens.

Un Prince apprenant que la femme de ſon premier Ecuyer, qui étoit en commerce familier avec ſon Chancelier, venoit d'accoucher d'un garçon ; cet enfant, dit-il, eſt né ſellé & bridé, c'eſt une dépenſe de moins pour mon Ecuyer. L'Art &c. T. II. p. 30.

Le bouffon d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre, ayant été long-temps ſans oſer paroître devant elle, à cauſe de ſes paroles piquantes & hardies, eut enfin permiſſion de venir vers cette Princeſſe, qui le voyant, lui dit : eh bien, ne nous venez-vous pas encore reprocher nos fautes : non, Madame, répondit le bouffon, ce n'eſt pas ma coutume de diſcourir des choſes dont tout le monde parle. p. 33.

Un Laquais qui venoit de quitter l'habit de payſan, pour porter celui de livrée, ſe trouvant à Paris pour la premiere fois, ſuivoit ſon maître dans une occaſion, où celui-ci accompagné de pluſieurs Gentilshommes, avoit été obligé après pluſieurs civilités, d'entrer le premier dans une maiſon. Le nouveau débarqué croyant qu'il étoit de ſon devoir de marcher immédiatement ſur ſes traces, penſa culbuter toute p. 35.

L'Art &c. T. II. là compagnie pour aller à sa suite. De retour au logis, le maître lui fit une sérieuse réprimande, & lui dit que dans une pareille circonstance, il ne s'avisa pas de passer que tous les honnêtes gens ne fussent entrés. Quelque temps après, son maître allant à la rue St. Jacques, & étant devant l'Eglise de St. Yves, regarda par hazard derriere lui, pour voir si son laquais le suivoit, & ne l'appercevant pas, il crut qu'il s'étoit égaré, ce qui le fit retourner sur ses pas, pour savoir ce qu'il étoit devenu. Surpris de le trouver sur le petit pont au coin du petit Châtelet, son chapeau sous le bras, il lui demanda en colere, pourquoi il ne le suivoit pas. Lui qui avoit pris le petit Châtelet pour une porte de maison ordinaire, lui répondit, je n'ai eu garde de vous suivre, que tous ces honnêtes gens ne fussent entrés.

p. 45. Le Maréchal de la Ferté voulant donner du chagrin à M. de Turenne, roua de coup un de ses gardes, qui ne manqua pas de lui en porter ses plaintes ; vous êtes un frippon & un coquin, lui dit M. de Turenne, M.

de la Ferté ne vous eut pas frappé si vous ne l'aviez mérité; il le fit mener ensuite à M. de la Ferté, pour s'en faire telle justice qu'il souhaiteroit. Le Maréchal, qui par cette action ne put s'empêcher de reconnoître la prudence de M. de Turenne, dit dans un espece de dépit contre lui-même; morbleu, cet homme là sera-t-il toujours sage, & moi toujours fou. L'Art. &c T. II.

Un Irlandois ayant prié un Anglois son ami, qui étoit à la Cour de France, de lui mander comment leur Roi Jacques II. y avoit été reçu; l'Anglois lui écrivit, pour réponse, ces versets du Pseaume 109. *Dixit Dominus Domino meo sede à dextris meis; donec ponam, inimicos tuos, scabellum pedum tuorum.* p. 51.

Un Médecin ayant ordonné une médecine pour un de ses malades; celui-ci qui avoit beaucoup de répugnance pour l'avaler, ne la prit pas, dont il se trouva fort bien. Le Médecin ne manqua pas de revenir, pour savoir l'effet de la médecine, & le malade lui ayant dit qu'elle l'avoit tiré d'affaire; il prit occasion de cette guérison p. 54.

L'Art &c. T. II. pour lui faire voir le danger où il eut été s'il n'avoit pas exécuté son ordonnance, & d'un ton suffisant fit valoir son habileté ; mais il fut bien honteux, lorsque le malade, guéri par son propre régime, lui montra la médecine. Je l'ai gardée, lui dit-il, pour vous la présenter, elle pourra vous servir pour quelqu'autre, qui guérira, sans doute, s'il en fait le même usage que moi.

p. 54. Un homme des plus simples, touché de compassion pour un fondeur de cloches, qui se désoloit de ce qu'il venoit d'en fondre une dont le son ne se faisoit presque pas entendre, lui dit : lorsque vous êtes venu au monde vous ne parliez pas, la parole ne vous est venue qu'avec l'âge ; ainsi, mon bonhomme, c'est à tort que vous vous chagrinez, faites seulement monter votre cloche au clocher, elle parlera avec le temps.

p. 63. M. Bossuet, Evêque de Meaux, dès l'âge de huit ans prêchoit avec grace ; il débitoit, à cet âge, un sermon à l'hôtel de Rambouillet, & il étoit près de minuit. Voiture, qui s'y trouvoit, dit, après l'avoir entendu : en vérité,

je n'ai jamais entendu prêcher, ni si-tôt ni si tard. L'Art. &c. T. II.

Des Religieux voulant faire passer une somme d'argent dans les pays étrangers, s'aviserent de le mettre dans une biere, & firent entendre à un Capitaine de vaisseau que c'étoit un corps Saint, qu'il falloit livrer à des Religieux leurs confreres, dans une Ville qu'ils lui marquerent. Le Capitaine se chargea du corps saint; mais s'étant apperçu ensuite, que sa pésanteur n'étoit pas naturelle, il prit son temps pour ouvrir la biere; & ayant reconnu la ruse des Religieux, mit des cailloux à la place du corps saint prétendu. Le vaisseau étant arrivé au port, les Religieux, à qui s'adressoit ce précieux dépôt, ne manquerent pas de le venir chercher avec beaucoup de cérémonie; & quand ils furent chez-eux, ils ouvrirent la biere, & furent dans une grande désolation, à la vue du miracle qui s'étoit opéré sur le corps de leur Saint. p. 66.

Deux Dames de moyenne vertu, jouant au piquet, un Seigneur vint chez elles, & leur demanda combien elles p. 68.

L'Art. &c. T. II. jouoient ? Nous ne jouons pas, direntelles, pour l'intérêt, mais pour l'honneur. Si cela est, répondit ce Seigneur, il n'y aura donc rien pour les cartes.

p. 68. Un Gentilhomme se vantant devant un paysan, de l'ancienneté de sa noblesse, tant pis, Monsieur, lui dit-il, quand une graine est si vieille, elle s'abâtardit.

p. 68. Dans un village où les Marguilliers, n'attendoient pas l'ordre du Curé pour sonner le dernier coup de la Messe; la sonnerie finie, les Chantres entonnerent *l'Introïte*, & l'on étoit au *Kyrie* que le Curé ne paroissoit pas : son valet courut vîte à sa chambre, & lui dit, on est au moins au troisieme *Kyrie*, & si vous ne vous pressez, Monsieur, vous ne serez pas à temps pour le *Gloria in Excelsis.* Bon, dit le Curé, qui étoit en bonnet de nuit & en robe de chambre, j'y serai plutôt qu'eux; puis passant la tête par une lucarne de sa chambre qui donnoit sur le Sanctuaire, il attendit que les *Kyrie* fussent finis, & de ce même lieu, entonna d'une voix forte, le *Gloria in Excelsis.* Je leur ai taillé de la besogne, dit-il, à

ſon valet, nous avons du temps à nous; il s'habilla enſuite, & ſe trouva en effet par cet expédient, en état de ne pas faire attendre. L'Art. &c. T. II.

Un Officier Gaſcon, demandant au Miniſtre de la guerre ſes appointemens, repréſenta qu'il étoit en danger de mourir de faim; le Miniſtre qui lui voyoit un viſage plein & vermeil, lui lui répondit que ſon viſage le démentoit? ne vous y méprenez-pas, Monſieur, lui dit le Gaſcon, ce viſage n'eſt pas à moi, je le dois à mon hoteſſe, qui me fait crédit depuis long-temps. p. 71.

M. de Briſſac, à qui le Roi Henri III. refuſa l'amirauté vacante, en diſant qu'il n'étoit bon ni ſur terre ni ſur mer, fut plus piqué des raiſons du refus, que du refus même. S'étant ſignalé depuis à Paris à la journée des Barricades, il dit : le Roi ſaura que ſi je ne ſuis bon ni ſur terre ni ſur mer, je vaux du moins quelque choſe ſur le pavé. p. 73.

Henri de Lorraine, Duc de Guiſe, ayant gagné 100000 livres au jeu à M. d'O, Surintendant des Finances. M. d'O lui envoya le lendemain 70000 livres en argent, & 10000 écus en or, p. 74.

L'Art. &c. T. II. renfermés dans un ſac de cuir. Ce Prince ayant reçu cette ſomme, donna par gratification le ſac de cuir au commis qui avoit conduit les 100000 livres, croyant que ce ſac de cuir ne contenoit que de l'argent. Le commis de retour à l'hôtel d'O, ayant examiné de près la libéralité du Prince, & jugeant bien qu'il s'étoit trompé, lui reporta la ſomme ſur le champ. Le Duc de Guiſe la refuſa en lui diſant, puiſque la fortune vous a été ſi favorable, cherchez un autre que le Duc de Guiſe pour vous envier votre bonhenr.

p. 75. Cette expreſſion proverbiale, *il a des rats*, pour déſigner un homme capricieux, bizarre, fou, tire ſon origine d'un Prince bleſſé du cerveau, qui s'imaginoit voir des rats par-tout, & étoit obſédé continuellement de cette idée.

p. 75. Foulques de Neully, Prêtre célebre en ſon temps, vint dire d'un ſtyle de prophete à Richard I. Roi d'Angleterre, qu'il avoit trois filles à marier, que s'il ne les marioit bientôt, Dieu l'en puniroit ſévérement. Vous êtes un faux prophete, répondit le Roi, je n'ai point de fille. Pardonnez-moi, Sire, répliqua

le Prêtre, votre Majeſté en a trois, l'ambition, l'avarice & la luxure, défaites vous-en au plutôt, autrement craignez qu'elles ne vous attirent un grand malheur. Marions-les donc repartit le Roi, d'un air mocqueur, je donne mon ambition aux Templiers, mon avarice aux Moines, & ma luxure aux Prélats. L'Art. &c. T. II.

Un payſan, dont le pere ſe mouroit, alla pendant la nuit chercher le Curé, & demeura trois heures à la porte à heurter tout doucement. Le Curé vint & lui dit, que ne heurtiez vous plus fort? J'avois peur, dit le payſan de vous éveiller. Qu'y a-t-il, dit le Curé? Mon pere ſe mouroit quand je ſuis parti, répliqua-t-il? Il ſera donc mort à préſent, répondit le Curé? Oh! non, Monſieur, Pierrot mon voiſin m'a dit qu'il l'amuſeroit. p. 82.

Un riche Financier avoit à ſon Carroſſe deux chevaux pommelés, les plus égaux & les mieux choiſis que l'on put voir. Un des deux étant mort de gras fondu, le Financier envoya ſon cocher chez tous les maquignons de Paris, pour lui en trouver un ſemblable à quelque prix que ce fut: le cocher étant de p. 84.

L'Art. &c. 1. I. 1 retour, eh bien! lui dit ſon maître, as-tu fait quelque choſe? Oui, Monſieur, lui répondit-il, j'ai trouvé votre pareil.

p. 85. Le Maréchal d'Eſtrées, âgé de 103 ans, ayant appris la mort du Duc de Treſme, qui mourut âgé de 93 ans, dit: j'en ſuis bien fâché, mais je n'en ſuis point du tout ſurpris, c'étoit un corps cacochiſme & tout uſé; j'ai toujours dit que cet homme-là ne vivroit pas.

p. 85. Trois gaillards ayant parfaitement bien dîné dans une auberge, & ne ſe trouvant pas d'argent pour payer l'écot, perſuaderent au garçon qu'ils étoient convenus que celui qu'il attrappoit le premier dans la chambre les yeux bandés, payeroit pour tous, & l'aſſurerent qu'il auroit pour boire. L'ayant déterminé à ſe laiſſer bander les yeux, ils s'eſquiverent enſuite à petit bruit; ce pauvre badaud qui les croyoit dans la chambre, tatonnoit de ſon mieux, lorſque ſon maître qui arriva tomba ſous ſes mains: ah! lui dit ſon garçon, penſant que ce fut un des trois drôles, c'eſt vous qui payerez l'écot, ce qui arriva en effet.

Une perſonne prenant à ſon ſervice un payſan nouvellement débarqué à Paris, lui dit: je te donnerai tant de gages, & ſi je ſuis content, tu auras tous les ans une récompenſe, & je t'habillerai. Le payſan, charmé d'avoir trouvé une ſi bonne condition, endoſſe avec joie l'habit de livrée. Le lendemain matin ne paroiſſant pas, quoiqu'il commença à ſe faire tard; le maître l'appelle, & il répond de ſon lit: le maître las d'appeller, monte, & le voyant couché s'emporte contre lui; mais l'autre lui dit, ne ſommes-nous pas convenus que vous m'habilleriez, je vous attendois. L'Art. &c. T. II. p. 88.

Un voleur ayant jetté la vue ſur l'épée d'un riche Anglois, nommé Milord Stafford, ſongea aux moyens de ſe l'approprier, & voici comme il s'y prit. Ayant appris que ce Milord alloit vers le déclin du jour, à pied & ſans ſuite, à une maiſon qui n'étoit pas éloignée de ſon hôtel; il fit déguiſer ſes camarades en ſoldats aux Gardes, & lui ſe déguiſant en Exempt, alla attendre le Milord au paſſage, & l'arrêta de la part du Roi, en lui montrant un faux p. 90.

L'Art. &c. T. II. ordre d'aller à la Bastille: puis il le fit monter dans un fiacre, & lorsqu'ils furent près de la Bastille, il lui demanda l'épée, parce qu'il ne convenoit pas à un prisonnier de la garder. Il ne la lui eut pas plutôt donnée, que le prétendu Exempt sortit du carrosse comme pour parler au Gouverneur, & s'éclipsa avec ses camarades, laissant dans le fiacre le Milord, qui surpris de la grande liberté qu'on lui donnoit, s'apperçut enfin qu'il en seroit quitte pour son épée.

p. 96. St. Ludger, Religieux Bénédictin, Evêque de Munster, disant son bréviaire, Charlemagne envoya lui dire de venir lui parler. St. Ludger n'y alla qu'après avoir fait ce qu'il avoit commencé: le Roi s'en offensa, & lui demanda pourquoi il l'avoit fait tant attendre? c'est, répondit le saint parce que je parlois à un plus grand Seigneur que vous.

p. 99. Un Suisse dormant au siege d'une Ville, eut la tête emportée d'un boulet de canon; son camarade qui avoit été témoin de cet accident, dit, par mon foi sti mien camarade, li être fort grandement surpris quand se reveillera, & ne trouvera plus son tête.

Michel-Ange ne pouvant souffrir la préférence que les prétendus connoisseurs de son temps donnoient aux anciens sur les modernes, fit secrétement une statue de marbre avec toute l'application possible, & après lui avoir donné, avec un air d'antiquité, toute la perfection dont il étoit capable, il lui cassa un bras, qu'il cacha chez lui; ensuite, il enfouit pendant la nuit le reste de la statue dans un endroit, où il avoit appris qu'on devoit bientôt creuser les fondemens d'un édifice. Les ouvriers ayant trouvé cette statue en fouillant la terre, elle fut bientôt exposée aux yeux des curieux; on n'entendit que termes d'applaudissemens en faveur des anciens, & de mépris pour les modernes. Michel-Ange qui étoit accouru comme les autres, après avoir été témoin de l'injustice de ces habiles gens, montra le bras qu'il avoit apporté & qui manquoit à la statue, & leur prouvant par la jonction facile qu'il fit de ce bras avec l'épaule, qu'il en étoit l'auteur; il rétablit l'honneur de son siecle, & confondit ces injustes connoisseurs.

L'Art. &c. T. II. p. 100.

L'Art. &c T. II. p. 101. Henri VIII. Roi d'Angleterre, ayant des démêlés avec François I. Roi de France, résolut de lui envoyer un Ambassadeur, & de le charger de paroles fieres & menaçantes : il choisit pour cet emploi, un Evêque en qui il avoit confiance ; mais l'Evêque lui ayant représenté que sa vie seroit en danger, s'il tenoit de pareils discours à un Roi aussi fier que François I. ne craignez pas, lui dit Henri, si le Roi de France vous faisoit mourir, je ferois abattre bien des têtes des François qui sont en ma puissance. Je le crois, répondit l'Evêque ; mais de toutes ces têtes, ajouta-t-il en riant, il n'y en a pas une qui vint si bien sur mon corps que celle-ci, en lui montrant la sienne : cette réponse, obligea le Roi de réformer l'instruction qu'il lui avoit donnée.

p. 106. Un Officier, étant à table avec d'autres Officiers, commandés pour monter avec lui le soir à l'assaut, mangeoit avec peu d'appétit : comme ils lui demanderent pourquoi il mangeoit si peu. Je n'ai pas de plaisir, dit-il, à manger, quand je ne suis pas sûr de la digestion.

Une Dame fort vieille & fort laide, s'étant présentée à l'audience de M. de Harlay, premier Président, & impatiente de n'être pas expédiée aussi promptement qu'elle le souhaitoit, dit d'un ton assez haut, la peste soit du singe & de toute sa race. Le Magistrat l'ayant entendue, se pressa d'expédier tous ces cliens; puis venant à elle, lui demanda ce qu'elle souhaitoit. Je viens, dit-elle, Monseigneur, vous demander audience pour une affaire que je poursuis depuis long-temps. M. de Harlay la lui promit, & fit appeller sa cause le lendemain; la plaideuse l'ayant gagnée, vint le trouver pour l'en remercier; mais ce Magistrat ayant reçu son compliment, lui dit pour toute réponse: il est naturel à un singe d'obliger une guenon. L'Art. &c. T. II. p. 109

Le petit Pere André devant prêcher le soir dans une Eglise le Dimanche des Rameaux, & un autre prêchant le matin, le Prédicateur du matin, dit qu'il ne savoit pas positivement, si c'étoit sur un Ane ou sur une Anesse que Notre Seigneur étoit monté, mais qu'il laissoit ces minuties à discuter au p. 110.

L'Art. &c. T. II. Prédicateur du soir, qu'il prétendoit railler par ce discours. Le petit Pere André averti de cette turlupinade, dit étant en chaire : comme le Prédicateur du matin a été embarrassé sur cette question, savoir si c'étoit sur une Anesse ou sur un Ane que Notre Seigneur fit son entrée dans Jerusalem, & qu'il me renvoie cette question pour l'expliquer, on peut lui dire que c'est un Ane.

p. 115. Louis XIII. écoutant avec beaucoup de patience, une harangue ennuyeuse à la porte d'une petite Ville ; Beautru, qui s'imaginoit faire plaisir au Roi, en interrompant l'orateur, lui demanda de quel prix étoient les ânes de son pays. L'orateur, l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui dit : quand ils sont de votre poil & de votre taille, ils valent dix écus. Le Roi fut dédommagé, par cette repartie, de l'ennui que lui avoit causé sa harangue.

p. 120. Un Abbé à qui il arriva en nombreuse compagnie, de lâcher un vent qui se fit entendre, s'avisa de dire à l'oreille à une Dame qui étoit auprès de lui, mais d'un ton assez élevé pour

qu'il put être entendu : Madame, dites que c'eſt moi ; on ne douta point alors que ce ne fut la Dame qui avoit lâché ce vent, & l'Abbé jouant parfaitement ſon perſonnage, eut beau proteſter que c'étoit lui, chacun fut toujours perſuadé que c'étoit elle. L'Art. &c. T. II.

Un célebre Magiſtrat, fort âgé, ayant manqué de mémoire dans un diſcours qu'il prononçoit à l'ouverture du Palais, dit à ſes auditeurs ſans ſe déconcerter : Meſſieurs, ma mémoire eſt une ancienne domeſtique, qui ſe laſſe de me ſervir, mais ſi elle me rend un mauvais office, elle vous en rend un bon, en vous épargnant la peine de m'entendre. p. 121.

Quelques jeunes gens ayant parlé d'un Roi en fort mauvais termes dans un repas, ce Prince en fut averti, & ſe les fit amener devant lui pour les punir de leur témérité ; comme il les reprenoit vivement, un d'eux lui dit, nous vous euſſions même tué, ſi le vin ne nous eut manqué ; la préſence d'eſprit de cet homme le ſauva, & ſauva en même temps ſes convives. p. 139.

Un courtiſan jouant au piquet avec p. 143.

L'Art. &c. T. II. le Cardinal Mazarin, le réduisit, pour éviter d'être capot, à ne savoir lequel il garderoit de deux as qu'il avoit encore à la main. Le Cardinal attendoit que quelque spectateur officieux lui donna un signal salutaire; il témoignoit qu'il alloit jetter tantôt l'un, tantôt l'autre des deux as; & comme il sembloit aller jetter celui dont il devoit se défaire, le joueur lui marcha sur le pied, comme pour l'avertir de n'en rien faire. Le Ministre exécuta l'avis, & fut capot. Ayant demandé ensuite qui étoit celui qui lui avoit marché sur le pied & lui avoit fait faire cette sottise? c'est moi, répondit le joueur, qui ne me suis point cru obligé de vous donner de bons avis, & qui voyois que vous en demandiez à ces Messieurs qui vous environnent.

p. 149. Une personne dit en plaisantant d'une autre, qui avoit la bouche extrêmement grande, qu'un jour voulant rire, elle s'étoit mordue l'oreille.

Le Cardinal de Richelieu, montant le grand dégré de Fontainebleau, accompagné d'une cour brillante, le Duc d'Espernon qui le descendoit, suivi de

peu de perſonnes, & dont le crédit dé- L'Art,
clinoit, lui dit, vous montez & je deſ- &c. T. II.
cends? Ce Miniſtre lui répondit, ſi Dieu m'avoit donné plus de ſanté & de force, je monterois plus vîte que vous ne deſcendez.

Un mendiant qui étoit eſtropié, de- p. 160.
mandant l'aumône à une Dame qui ſe piquoit de dévotion, lui diſoit pour l'attendrir, qu'il avoit perdu les joies de ce monde; eſt-ce donc que ce pauvre homme eſt eunuque, dit-elle à ceux qui ſe trouverent là.

Un bon compagnon ſe voyant ſaiſi la nuit par des Archers du Guet, qui lui demanderent s'il n'avoit point d'armes, leur répondit, Meſſieurs, puiſque vous cherchez des armes, je vous prie de retirer mon épée qui eſt en gage en telle hôtellerie.

Un ignorant prétendoit que Séneque Ancil-
étoit un Docteur en droit Canon, & loniana
que dans ſon livre des Bénéfices, il T. II. p. 159.
avoit traité à fond des matieres bénéficiales; il croyoit que la Morée étoit le pays des Maures, & voulant un jour faire parade de ſon ſavoir devant quelqu'un qui ne s'accordoit pas avec lui;

Ancill. T. II. il chercha dans la carte un jour entier la Démocratie & l'Ariſtocratie, penſant les y trouver, comme la Dalmatie & la Croatie.

Vaſconiana. p. 89. Le grand Condé qui aimoit fort les Gaſcons, en avoit un qui ne le quittoit pas, & qu'il faiſoit toujours manger à ſa table; un jour que ce Prince trouvoit l'entretien de la table trop ſérieux, ne nous ferez-vous pas le plaiſir, dit-il, en adreſſant la parole à l'Officier Gaſcon, d'égayer la converſation, & de nous ſervir quelque plat de votre métier. On deſſervoit le Rot, le Gaſcon lui répondit, Monſeigneur, votre table eſt ſi bonne, que vous vous paſſerez bien pour aujourd'hui de mon entremets. Comment, repartit le Prince, il ne nous reviendra pas une pauvre petite gaſconade. Vous parlez de vous & de la guerre, reprit l'Officier, voulez-vous que je prime ſur vous? Je veux, repliqua le Prince, que vous releviez la balle, vous avez toujours la raquette à la main. Elle me tombe, reprit le Gaſcon, toute gaſconade s'applatit à l'aſpect de votre valeur héroïque, je n'en fais pas ſur cela. Faites-en, ré-

pondit le Prince. Que j'en faſſe, s'écria le Gaſcon ! vous l'ordonnez, vous m'attaquez. Si j'en fais une, je vous ferai trembler. On applaudit & on convint que c'en étoit une des plus fortes. Vaſco.

Le Roi vous a accordé mille écus de gratification, dit un jour à un Officier Gaſcon, un grand Miniſtre. De gratification, Monſeigneur, reprit l'Officier : dites, s'il vous plaît, de récompenſe. Je l'ai mérité. p. 91.

Que faites-vous-là, *vous autres*, dit un jour un Gaſcon, à de jolies femmes de ſa connoiſſance, qu'il voyoit ſouvent. Vous n'êtes pas de mauvais goût, je le vois, vous vous ennuyez en m'attendant. p. 114.

Un Gaſcon ſe trouva inſulté au jeu, il jetta les cartes au nez de celui qui lui parloit trop fortement, & il voulut ſe jetter ſur lui. On le retint, laiſſez-moi faire, dit-il à ceux qui le tenoient, il m'a inſulté, vous l'avez vu : ſi vous l'aimez, préparez-vous à le ramaſſer par pieces. p. 116.

Une belle parleuſe étoit devenue une médiſante de profeſſion ; les abſens n'étoient jamais épargnés ; mais elle divertiſſoit tous ceux qui pouvoient l'en- p. 131.

Vasco. tendre. Un Gascon dit d'elle : cette femme-là est riche ou le sera ; elle entend l'économie ; elle défraie par-tout, mais c'est aux dépends d'autrui.

p. 178. *Allons, Monsieur, l'épée à la main*, dit un Parisien dans le milieu d'une rue à un Gascon, qui venoit de l'offenser. *Comment allons?* reprit celui-ci : à qui croyez-vous parler? commandez à vos valets.

p. 108. D'où vient, disoit un Gascon à un Normand, que vous vendez si cher un *oui* & un *non*, tandis que nous les donnons pour rien? C'est, répondit le Normand, que vous n'avez par grand chose à perdre, & qu'il n'y va rien du votre quand vous vous engagez. Vous risquez donc bien moins, vous autres, reprit le Gascon, car chez vous, du dit au dédit, il n'y a pas plus loin que de la demande à la réponse.

p. 191. Je suis venu si vîte, disoit un Ecclésiastique de Gascogne, qui avoit couru à une œuvre de charité ; je suis venu si vîte, que mon Ange Gardien avoit de la peine à me suivre.

Si j'avois fait pour mon salut, disoit un Officier Gascon, qui avoit beaucoup

de

de ſervice, ce que j'ai fait pour ma Vaſco.
fortune, je ſerois dans le Ciel ſur un fauteuil de Velours cramoiſi, qui auroit une crêpine d'or de cette hauteur, montrant toute la longueur de ſon bras.

Un Pariſien prétendoit à la réputation de bel eſprit, par un détail continuel des caracteres de Théophraſte; il les citoit à tout moment, & ne finiſſoit pas. Un jour qu'il ſembloit vouloir épuiſer la Bruyere. Eh! Monſieur, lui dit un Gaſcon, grace, quartier, nous avons le livre. p. 102.

Une Coquette montroit à un Gaſcon des lettres fort tendres, que lui écrivoit un homme de conſidération, qui étoit amoureux d'elle. Vous trichez, Mademoiſelle, lui dit-il, vous ne me montrez pas les réponſes. Pour moi, ajouta-t-il, je ſuis de meilleure foi. Je prie toutes les belles à qui j'écris des billets doux, de me les prêter, pour faire le plaiſir entier à ceux à qui je montre les réponſes. p. 249.

Certain homme fort ennuyeux, s'étoit adonné à aller preſque tous les jours, dans une maiſon où il y avoit preſque toujours bonne compagnie. On p. 257.

Vasco. trouva le moyen de s'en défaire & de l'empêcher de revenir ; un Gascon dit sur cela : il s'étoit fait là une mauvaise habitude, dont on a trouvé à propos de le corriger.

p. 268. Quelqu'un rapportant à un Gascon les médisances qu'on faisoit de lui. On ne les eut pas faites devant toi, répondit le Gascon, si l'on n'eut cru que tu étois bien aise de les entendre.

p. 312. Voulez-vous en abregé l'art de plaire dans la conversation ? N'y parlez pas de vous ; & écoutez sans interrompre ceux qui y parlent d'eux. Après cela donnez-vous carriere, parlez raison devant les hommes sensés, & bagatelle devant les femmes de belle humeur. Souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement pour vous dans une société ; mais pour y plaire aux autres. Y repugnez-vous ? Pliez bagage.

p. 404. Un Languedocien sage & judicieux, donnoit des avis sensés & utiles à un Parisien qui se faisoit grand tort par la dissipation de sa conduite. Eh bien, lui dit celui-ci, j'ai tort, vos avis sont bons à suivre. Je vous ai dit plus d'une fois que je veux en profiter. Conduisez-

moi, je me défais en votre faveur de Vasco.
mes déréglemens, je vous les transporte. Je le vois bien, dit le Languedocien, vous m'en cédez souvent la propriété, mais vous en gardez toujours l'usufruit.

Un jeune Gascon arrivoit à Paris p. 406.
pour la premiere fois. C'étoit dans la belle saison, & il voulut aller aux Thuilleries tout en arrivant. Dès qu'il vit les galleries du Louvre, cadedis, s'écria-t-il, cela me plaît. Quand je vois le devant de cette maison, je crois voir le derriere des écuries de mon pere.

Quoi, disoit un jeune Parisien à un p. 412.
Gascon de ses amis, il y a six mois que votre maîtresse est morte, & vous la pleurez encore ? comment, si je la pleure encore, s'écria le Gascon, après six mois ! je la veux pleurer quatre-vingt ans. J'ai embaumé ma douleur pour la rendre éternelle.

On se récrioit sur ce qu'un Parisien p. 415.
avancé en âge, faisoit encore le galant de profession. De quoi vous étonnez-vous, dit un Gascon, il est vieux à la vérité, mais il a de l'esprit & il pense ; il aime d'idée.

Polissoniana. p. 30. Un Avocat disoit en plaidant, il s'agit d'une charette, Messieurs, de foin.

p. 131. On disoit d'un Prédicateur qui sembloit plus rigide à ses auditeurs qu'à ses pénitens. Il surfait dans la chaire, mais dans le confessionnal il donne à bon marché.

p. 42. Un Poëte fort distrait avoit fait une Ode pour une Demoiselle, une nécessité pressante l'obligea ensuite à aller dans un endroit, où il se servit assez vilainemenr de l'Ode, au lieu d'autre papier; il reconnut son erreur, & serra l'Ode dans sa poche. Peu de temps après, il alla chez la Demoiselle, où sans se ressouvenir de la mal-propreté du papier, il lui présenta son Ode. Cette Demoiselle l'ayant reçue, la lui rendit sur le champ, en lui disant : mettez la au net, Monsieur, je la lirai ensuite.

p. 205. Du temps de Francisco Carrario, Prince de Padoue, il y avoit dans cette ville, un Hermite en grande odeur de sainteté, mais dans le fond, véritable hypocrite. Après avoir débauché plusieurs femmes, sous prétexte de les confesser, la comédie devint enfin publique. Il fut arrêté & mené devant le Prince, qui fit aussi-tôt venir son

Secretaire pour écrire la confeſſion du Moine. On lui demanda le nom de toutes les femmes qu'il avoit ſéduites, il en nomma un grand nombre, & comme le Secretaire ſe divertiſſant à cette énumération, preſſoit l'Hermite de n'en omettre aucune, *ajoutez donc*, lui dit l'Hermite, *votre femme à cette liſte*. La plume tomba des mains au Secretaire, & le Duc ſe mocqua de lui, de s'être attiré cette mortification par ſon avidité à ſavoir les malheurs d'autrui. Poſſiana.

Un Vénitien, homme fort ſimple, étoit monté à cheval pour aller à la campagne, ſon valet le ſuivoit à pied. Le cheval donna un coup de pied au valet, qui de colere prit une pierre & la jetta contre le dos de ſon maître, croyant la jetter au cheval. Le maître crut que c'étoit le cheval qui lui avoit donné un coup de pied. Cependant, comme le valet ne pouvoit pas marcher fort vîte, le maître le quérelloit; je ne ſaurois, dit-il, marcher plus vîte, votre cheval m'a bleſſé; ho! dit le Vénitien, ne t'en plains pas, c'eſt une bête fort vive, elle m'a bien donné p. 464.

aussi un coup de pied dans les reins.

Varillasiana. p. 24. On voit tous les jours auprès des ignorans, le faux mérite l'emporter par un éclat trompeur, sur le véritable; si l'on pouvoit en douter, l'histoire suivante serviroit de preuve. Cosme Rosselli, Florentin, Peintre très-médiocre, devoit travailler en concurrence avec la Girlandaie, Piétro Perugin, Luc de Crotone, & quelques autres Peintres célebres de son temps, dans la Chapelle du Pape Sixte IV. Ce Pontife, pour exciter encore plus leur émulation, avoit proposé un prix, pour celui qui réussiroit le mieux à son gré. Rosselli, qui n'étoit pas tellement aveuglé par l'amour-propre, qu'il ne se sentit bien inférieur à ses concurrens, tant du côté de la correction du dessein que du coloris, s'avisa de surprendre les yeux du Pape, qui n'étoit rien moins qu'un bon connoisseur, par la vivacité & l'éclat des couleurs; de sorte, qu'il y employa non-seulement les plus vives & les plus fines qu'il sut trouver (*dit le Vasari*) mais encore tout le brillant de l'or & de l'azur, jusqu'à la moindre feuille d'arbre, jusqu'à la

moindre nuée, jusqu'au moindre pli de draperie. Ce stratagême lui réussit, car les ouvrages ayant été découverts, ce bon Pape ne put tenir contre tant d'éclat, & adjugea le prix à Rosselli, au grand étonnement des autres Peintres, qui se moquerent grandement de lui en voyant ce travail ridicule. Cependant, le Pape ne s'en tint pas là, il fut si charmé de cette impertinente invention, qu'il commanda aux autres de barbouiller leurs tableaux avec l'or & l'azur, ainsi qu'avoit fait Rosselli, & manqua à les faire désespérer, en les contraignant de gâter tout ce qu'ils avoient fait de bon.

Varillasiana.

Brantôme, ayant la goutte, un Médecin fut le trouver pour lui offrir le secret qu'il avoit de la guérir. Arrivé chez le malade, il demanda à lui parler ; un Laquais alla avertir son maître qu'une personne qui guérissoit de la goutte le demandoit. Brantôme vint au-devant de cet homme aussi vîte qu'il lui fut possible ; & dit à son Laquais, en présence de ce Médecin, faites entrer le carrosse de Monsieur dans la cour. Le Médecin répondit qu'il n'en

p. 16.

Va ril-lasiana. avoit point. Quoi, lui répliqua Brantôme, vous guérissez de la goutte & vous n'avez pas de carrosse ? Je ne suis pas des vôtres, & il le quitta brusquement, comme voulant dire que son remede ne devoit pas être bien merveilleux, puisque la goutte étant un mal si cruel, & en même temps si commun, il n'avoit pas eu encore l'esprit de gagner de quoi avoir un carrosse.

Chev. p. 363. Le Parlement de Grenoble ayant envoyé un Secretaire de la Cour, appellé *du Vivier*, à l'Evêque de la même Ville, pour lui parler de quelques affaires contentieuses, où l'Evêque se trouvoit intéressé ; ce Sécretaire trouva dans l'antichambre du Prélat, un Laquais qui portoit un bouillon à Sa Grandeur, dans une écuelle couverte. Il le pria d'avertir son maître qu'il avoit à lui parler de la part du Parlement. Le laquais laissa bonnement l'écuelle sur une table, & pendant qu'il fut avertir l'Evêque, le Secretaire avala le bouillon, recouvrit l'écuelle, & après s'être acquitté de sa commission, se retira. Le laquais imprudent, reprit l'é-

cuelle & la présenta à M. de Grenoble, qui, indigné de cet affront, maltraita le laquais de paroles & de coups. Un des amis de du Vivier ayant appris de lui cette aventure, s'en divertit par ces vers faits à l'imitation de Nostradamus. Chev.

Dans un Vivier un bouillon répandu,
Fera jeûner qui les autres dispense.
Pages, laquais, battus en conséquence,
Gourmand sauvé, Evêque confondu.

Le Dominiquin avoit fait un tableau, où il y avoit quelque chose qui avoit plu à une cabale d'envieux & d'ignorans, qui s'acharnoient ordinairement à décrier tous ses ouvrages. Il en témoigna beaucoup de chagrin. J'ai bien peur, dit-il, que mon pinceau ne m'ait trahi, & qu'il ne lui soit échappé quelque mauvais trait qui ait plu à ces ignorans-là. Varillasiana. p. 80.

Les vins de Toscane sont fort doux. Il vint en France un envoyé d'un Duc de Toscane, qu'un grand Seigneur voulut régaler d'un excellent vin de Champagne. L'envoyé fut donc prié d'en venir goûter, & son sentiment lui ayant été demandé sur ce vin, il répondit p. 78.

Varil-lasiana. naïvement qu'il n'avoit jamais bu d'aussi bon verjus. Les Italiens ont un proverbe qui dit: que les François ont du vin aussi verd que leur cervelle.

P. 34. Un Augustin & un Mathurin disputans ensemble dans un acte public de l'ancienneté de leur ordre; le Mathurin apportoit tant de preuves tirées des histoires de son ordre, & des autorités des Papes pour soutenir sa cause, qu'il croyoit avoir triomphé de son adversaire; mais l'Augustin prenant la parole à son tour, lui dit que toutes ces autorités ne l'étonnoient point, qu'il ne vouloit pour le confondre que lui citer un traité d'un de leurs peres qui a pour titre *Augustinus suprà Trinitatem.* Tout le monde se mit à rire, battit des mains, & fut pour celui-ci.



POESIE.

Vers faits par Daniel Heinſius, pour mettre au bas du portrait de Grotius.

DEpoſitum cœli quod jure batavia mater Sorberiana. p. 195.
Horret & haud credit ſe peperiſſe ſibi,
Talem occulis, talem ore tulit ſe maximus hugo,
Inſtar crede hominis, cætera crede Dei.

Vers pour mettre en tête du Rabelais.

Qui ſic nugatur tractantem ut ſeria vincat,
Seria cum faciet, dic mihi quantus erit?

On fit ce diſtique ſur le Poëme de la Pucelle de Chapelain. Menagiana. T. I. p. 37.

Illa Capellani dudum expectata Puella,
Poſt longa in lucem tempora, prodit anus.

Liniere fit cette Epigramme ſur le même ſujet. p. 38.

Nous attendons de Chapelain
Ce noble & fameux Ecrivain,
Une incomparable Pucelle;
La cabale en dit force bien,
Depuis vingt ans l'on parle d'elle;
Dans ſix mois on n'en dira rien.

Men. T. I. p. 140. Epitaphe de Nicolas Bourbon, Prêtre de l'Oratoire, excellent Poëte Latin, du dix-septieme siecle.

Pervigilis tandem laxatus carcere vitæ,
Borbonius campos cessit ad Elysios.
Illic populeâ stertit securus in umbrâ,
Post habitis vatum lusibus atque jocis.
Vos orpheu, musæe, viro ne rumpite sumnum,
Hunc oculis numquam viderat ante suis.

Autre Epitaphe pour le même.

Traxit in augusta qui tot quinquennia cella,
Pervigil infirmo corpore Borbonius.
Extremum mediâ gustans, in morte soporem:
O bene! ait; tandem dormio: vita, vale.

p. 143. Distique que fit Huigens, inventeur de la Pendule, sur la mort de Mr. de Thou, qui périt pour n'avoir pas voulu trahir Mr. de Cinqmars son ami.

O legum subtile nefas! quibus inter amicos
Nolle fidem frustra prodere, proditio est.

p. 145. Un Evêque de Langres, ayant donné, par son testament, cent écus à celui qui lui feroit une épitaphe; quelqu'un qui ne le trouvoit pas digne, sans doute, d'en avoir une qui fut à sa louange, fit celle-ci.

Monſieur de Langres eſt mort teſtateur olo- Men.
graphe, T. I.
Et vous me promettez ſi j'en fais l'épitaphe,
Les cent écus par lui légués à cet effet :
Parbleu, l'argent eſt bon dans le ſiecle où
nous ſommes ;
Comptez toujours : ci-gît le plus méchant
des hommes ;
Payez, le voilà fait.

Celle-ci faite au même ſujet, vaut p. 227.
mieux.

Ci-gît un très-grand perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſéda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort
ſage,
Je n'en dirai pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus.

EPIGRAMME.

Elie, ainſi qu'il eſt écrit, p. 144.
De ſon manteau, joint à ſon double eſprit,
Récompenſa ſon ſerviteur fidele.
Triſtan eût ſuivi ce modele ;
Mais Triſtan qu'on mit au tombeau,
Plus pauvre que n'eſt un Prophête,
En laiſſant à Quinaut ſon eſprit de Poëte ;
Ne put lui laiſſer de Manteau.

Men. T. I. Péliſſon aimoit M.lle Scudéri ; elle y fut ſenſible, & fit un jour cet impromptu.

Enfin, Acanthe, il faut ſe rendre,
Votre eſprit a charmé le mien ;
Je vous fais citoyen de tendre,
Mais de grace n'en dites rien.

M. Péliſſon y répondit par de beaux vers, dont voici, entr'autres, deux Quatrains.

Sans que Doraliſe le voie,
Sans que Traſille en ſoit jaloux,
Je ſens une ſecrete joie ;
O Dieu! que le ſecret eſt doux.

Mais, puis-je ſans inquiétude,
Le taire ou le diſſimuler ?
O Dieu! que le ſecret eſt rude ;
Et qu'il ſeroit doux de parler.

Ce qui donna lieu à faire cette chanſon.

L'Amour met tout ſous ſon empire ;
Ce n'eſt pas une chanſon,
Et Sapho même ſoupire,
Pour le docte Péliſſon.
Belle Iris qu'en voulez-vous dire ?
N'eſt-il pas joli garçon ?

Sint Mœcenates non deerunt flacce marones. Men. T. I.

La gloire ne sauroit toujours faire aux habiles p. 160.
Embrasser d'illustres travaux,
S'il naissoit aujourd'hui des Mécenes nouveaux
Il se trouveroit des Virgiles.

C'est envain que l'on porte une illustre couronne, p. 161.
Si la faim ou la soif vient troubler ce bonheur;
Quand la misere nous talonne,
On ne se souvient plus d'avoir été vainqueur.

EPIGRAMME. p. 171.

Sur son cheval Jean se ruoit,
Contre Jean le Cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage.
Mathurin, qui pour lors passoit,
Dit à l'homme qu'il connoissoit:
Eh! Jean, montrez-vous le plus sage.

Le Pere Sirmond a mis dans ces vers, les motifs que l'on a de Boire. p. 172.

Si bene commemini causæ sunt quinque bibendi:
Hospites adventus; præsens sitis; atque futura;
Et Vini bonitas, & quælibet altera causa.

Jean Bonnefons, Poëte Latin, d'Auvergne, a fait des ouvrages qui respirent la délicatesse; en voici deux dont les connoisseurs font cas. Dans p. 187.

Men. T. I. le premier, il se plaint de l'aiguille, qui au lieu de piquer la main de sa maîtresse, devroit lui piquer le cœur, qui étoit insensible aux traits de l'amour.

Dic acus mihi, quid meæ puellæ,
Illa candidula, illa delicata
Albis candidior manus ligustris,
Quid læves digiti tenellulique
Tantum commeruisse vel patrasse,
Possunt, ut toties & hos & illam,
Configas stimulo ferociente?
Ah! ne molliculas manus inepta
Ne læves digitos & immerentes,
At putus stimulo acriore punge,
Pectus durius omnibus lapillis,
Durius scopulisque rupibusque,
Hic Stylum altius, altiusque fige,
Hic acuminis experire vires.
Quod si mollieris meam puellam,
Dic quantam hinc referes superba laudem!
Hac te cuspide vulnerasse pectus,
Quod nullis potuit cupido telis.

p. 188. L'autre est une Epigramme qui n'est pas moins belle, où il se plaint qu'elle s'est rendue maîtresse de son cœur.

Errabam in sylvis, erranti retia mille
Mille puella plagas insidiosa parat.

Occupat incautum; corque in sua retia tandem Men. T. I.
Trudit, & æterna compede dura premit.
Hei mihi! sic casses, sic vincula nectis amanti,
Hei mihi! sic misero cor violenta rapis?
Non queror esse tuum: sed eram quod sponte daturus,
Cor mihi te furto surripuisse queror.

Sannazar, dit dans le distique suivant, pourquoi le Pape Léon X. n'eut pas les Sacremens en mourant. p. 192.

Sacra sub extremâ si forte requiritis horâ,
Cur Leo non potuit sumere? vendiderat.

Une Demoiselle demandoit un Quatrain à un Monsieur, sur la prise de Mons, celui-ci lui en fit un sur le champ. p. 199.

Mons étoit, dit-on, pucelle,
Qu'un Roi gardoit avec le plus grand soin,
Louis le Grand en eut besoin;
Mons se rendit. Vous auriez fait comme elle.

On mit ce Vers pour épitaphe à un Medecin. p. 220.

Ci-gît, par qui gissent les autres.

Voici une repartie qu'on attribue à Henri IV. p. 262.

Un Normand député pour haranguer le Roi.
Sire, dit-il tout court, sans pouvoir passer outre,

Men. T. I. Se frottant à la nuque & regardant le poutre;
A faute de mémoire il tombe en désarroi.
Ses amis l'excusant, disoient; il s'est mépris,
Mais le peuple criant à l'école, à l'école;
Tout beau leur dit le Roi, je n'en suis point surpris:
Les Normands sont sujets à manquer de parole.

p. 267. Colletet ayant reçu 600 livres du Cardinal de Richelieu, pour quelques vers qu'il avoit fait. Il fit ceux-ci là dessus.

Armand, qui pour six vers m'a donné six cens livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres?

p. 308. Racine a fait cette Epigramme sur la Tragédie d'Iphigénie, que Coras & le Clerc s'attribuoient tous deux.

Entre le Clerc & son ami Coras,
Tous deux auteurs rimans de compagnie;
N'a pas long-temps sourdirent grands débats,
Sur le sujet de leur Iphigénie.
Coras lui dit, la piece est de mon crud,
Le Clerc répond, elle est mienne & non vôtre,
Mais aussi-tôt que l'ouvrage parut,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

p. 313. Voici la traduction d'une Epigram-

me de Martial, c'eſt la quarantieme du sixieme livre. Men. T. I.

Liſe dans la fleur de ton âge,
Tu n'eus point d'égale en beauté,
Aujourd'hui le même avantage,
A Cloris n'eſt pas conteſté;
Les ans flétriront, je l'avoue,
Ses attraits que par-tout on loue,
Les tiens ſont pour jamais flétris,
Tu n'auras plus ni lys ni roſes,
Le temps change ainſi toutes choſes,
J'aimois Liſe & j'aime Cloris.

Je ne ſais de quel Poëte eſt ce beau vers, qui exprime ſi bien la lenteur de la Saône. p. 315.

Ararque dubitans quo ſuos curſus agat.

Parmi la quantité de vers qui furent faits à l'occaſion du fameux paſſage du Rhin, une Demoiſelle de la Vigne fit une fort belle Ode, dont voici une ſtrophe. p. 317.

Le Roi parle, à ſa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos guerriers:
Et leur ardeur eſt ſi vive,
Que déjà ſur l'autre rive,
Ils ont cueilli des lauriers.

Men. T. I. p. 327. Vers qui servent d'inscription au Palais qu'Henri IV. fit bâtir à la Fleche, & quil donna ensuite aux Jésuites.

Quæ quondam fuerat mortalis numinis ædes,
Nunc immortalis numinis aula patet.
Fædere felici mutarunt numima sedes,
Rex habitat cœlum: regia tecta Deus.

p. 370. *Epigramme de Théophile.*

Un jeune Abbé me crut un sot,
Pour n'avoir pas dit un seul mot;
Ce fut une injustice extrême
Dont tout autre auroit appellé:
Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

p. 376. Passerat a fait cette épitaphe pour le cœur d'Henri III. qui est en dépôt à Saint Cloud.

Adsta viator, & dole regum vices.
Cor regis isto conditur sub marmore,
Qui jura gallis, jura sarmatis dedit.
Tectus cucullo hunc sustulit sicarius
Abi viator, & dole regum vices.

Tombeau de la petite Epicharis.

SONNET.

p. 391. Sacré dépôt de ceux à qui je dois la vie,
Recevez avec vous sous un même tombeau,

La tendre Epicharis, qu'au ſortir du berceau, Men. T. I.
La Mort a ſans pitié ſous ſes loix aſſervie.

Avant huit ans parfaits elle nous fut ravie,
Jamais rien ici-bas ne parut de ſi beau :
Mais, pourquoi ſi peu voir le céleſte flambeau ?
Ou pourquoi, malheureux ! ne l'ai-je pas ſuivie ?

Adieu, trop paſſagere & trop aimable enfant,
Aſtre qui t'es levé trop près de ton couchant,
Fleur qui t'évanouis en commençant d'éclore.

Eh ! de quoi t'ont ſervi tant d'innocens appas ?
Qu'à produire en mon cœur un mal qui le dévore,
Et qui ne finira qu'au jour de mon trépas.

M.lle de Scudéri fit ces vers ſur ſon portrait fait par Nanteuil. p. 400.

Nanteuil, en faiſant mon image,
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans ſon ouvrage.

Les mouvemens d'un amant, au ſujet de la maladie de ſa maîtreſſe, ſont bien exprimés dans ces vers. p. 420.

Interdum vovet, interdum quod langueat illa,
Dicit in æternos aſpera verba Deos.

Le Poëte Mainard, Préſident d'Au- p. 425.

Meu. T. I. rillac, étant venu à Paris quelque temps avant ſa mort; on lui diſoit ſouvent, dans les converſations, lorſqu'il parloit; *ce mot n'eſt plus en uſage.* Ce qui fut cauſe qu'il fit ces quatre vers.

En cheveux blancs il me faut donc aller
Comme un enfant, tous les jours à l'école;
Que je ſuis fou d'apprendre à bien parler,
Lorſque la mort vient m'ôter la parole.

p. 328. *EPIGRAMME.*

Quelqu'un deſirant d'être Prêtre
A l'Evêque ſe préſenta,
Lequel lui dit ſi tu veux l'être,
Quot ſunt ſeptem Sacramenta?
Ce mot bien fort l'épouventa:
Puis il dit *tres*, l'Evêque *quas*
Sunt fides, ſpes & charitas.
Parbleu, c'eſt fort bien répondu:
Sus, Clerc qu'on dépêche ſon cas
Il mérite d'être tondu.

T. II. p. 4. M. Pérault, tant décrié par Boileau, a cependant de beaux endroits dans ſes ouvrages; voici quelques vers de ſon Poëme de la Peinture, qui ſe trouveroient beaux ailleurs.

Sur les uns le vieillard, à qui tout eſt poſſible,
Paſſoit de ſon pinceau la trace imperceptible.

D'une couche légere alloit les brunissant, Men. T. II.
Y mettoit des beautés même en les effaçant ;
Adoucissoit les jours, fortifioit les ombres,
Et les rendoit plus beaux en les rendant plus sombres.
Leur donnoit ce teint brun qui les fait respecter,
Et qu'un pinceau mortel ne sauroit imiter.

Il dit ailleurs, avec noblesse, dans son Poëme de Louis le Grand, que les anciens ignoroient la circulation du sang. p. 5.

.... Ignoroient jusqu'aux routes certaines
Du méandre vivant qui coule dans les veines.

L'état où se trouve un criminel qu'on renvoie à son premier jugement, est très-bien exprimé dans ces deux vers. p. 10.

Odit iter, numeratque dies, spatio viarum
Metitur vitam, torquetur morte futurâ.

Muret fut brûlé en effigie à Toulouse. Il avoit fait de très-beaux vers Latins, qu'il fit voir à Joseph Scaliger comme étant de Trabeas, ancien Poëte, qu'il disoit avoir trouvé. Scaliger le crut, en parla comme d'une belle découverte ; mais, ayant depuis reconnue la vérité, il eut honte de s'être p. 90.

Men. T. II. laissé abuser, & fit cette Epigramme contre Muret.

Qui rigidæ flammas vitaverat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Voici une Epigramme de Muret, sur un Bacchus posé sur une fontaine.

Nondum natus eram cum me propè perdidit ignis
Ex illo limphas tempore, Bacchus, amo.

p. 142. Les vers de Buchanam sont excellens; & il en a de si beaux, que plusieurs savans se faisoient un plaisir de les retenir. En voilà quatre que Ménage récitoit souvent. Le Poëte parle de sa Maîtresse.

Illa mihi semper præsenti dura Neæra,
Me quoties absum, semper abesse dolet.
Non desiderio nostri non mæret amore,
Sed se non nostro posse dolore frui.

p. 156. Quinaut avoit cinq filles à établir, cela le chagrinoit; c'est ce qui lui fit dire:

Ce n'est pas l'Opéra que je fais pour le Roi,
Qui m'empêche d'être tranquille;
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez-moi,

Dont

Dont la moins âgée est nubile. Men. T. II.
Je dois les établir & voudrois le pouvoir;
Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guere,
C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi? cinq actes devant Notaire,
Pour cinq filles qu'on doit pourvoir.
O Ciel! peut-on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire.

Flaminius est auteur de cette belle Epigramme, sur la mort de Savonarole, qui fut pendu & brûlé. p. 172.

Dum fera flamma tuos, Hieronime, pascitur artus,
Religio sacras dilaniata comas,
Flevit, &, ô! dixit crudeles parcite flammæ,
Parcite, sunt isto viscera nostra rogo.

Les Métamorphoses d'Ovide mises en Rondeaux par Benserade, furent justement méprisées, il n'y a qu'un bon Rondeau, encore n'est-il pas sans défaut, c'est celui de Deucalion & Pyrrha. Le voici. p. 189.

A coups de pierre ils ne s'attendoient guere,
De repeupler l'univers solitaire,
Deucalion & Pyrrha seuls restoient,
Et pardessus leurs têtes ils jettoient,

Men. T. II. Non sans horreur les os de leur grand'mere;
Simples cailloux en langage vulgaire,
Etoient ces os sur la foi du mystere,
Le grand débris du monde ils rajustoient.
A coups de pierre.
Tous deux avoient leurs pareils à refaire;
Qui n'étoit pas une petite affaire.
De leur travail comme ils s'y comportoient:
Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire.
A coups de pierre.

p. 214. Voilà deux beaux vers de Scevole de Sainte Marthe.

Limpha sitim pellit, rabidum levat aure calorem,
Vina fugant curas, amor ipse medetur amori.

p. 278. La pensée renfermée dans ces deux vers sur les amours de Narcisse, est fine & belle.

Se Narcissus amat captus lenonibus undis,
Cui si tollis aquas, non est ubi sæviat ignis.

Les Lacédémoniens représentoient Venus armée, ce qui a donné lieu de faire cette belle Epigramme.

Armatam vidit venerem, Lacedæmone Pallas,
Nunc pugnemus, ait, judice vel paride,
Cui Venus, armatam tu me temeraria temnis,
Quæ, quo te vici tempore, nuda fui.

Marot a traduit ainsi l'Epigramme de Martial, *nubere vis celso, &c.* Men. T. II. p. 279.

Catin veut épouser Martin,
C'est faire en très-fine fémelle.
Martin ne veut point de Catin,
Je le tiens aussi fin comme elle.

Pour consoler une Princesse qui étant grosse, souhaitoit avec passion d'avoir un fils, & qui cependant n'accoucha que d'une fille, Sannazar fit cette Epigramme qu'on peut mettre hardiment au rang des plus belles. p. 295.

Dum parit & longas iterat Nisæa querelas,
Scinditur incertâ seditione Polus.
Mercurius puerum, charites optare puellam,
His Venus, at illi docta Minerva favet.
Adstat amans veneri Mavors, Phœbusque Minervæ,
Magnanimusque æquâ Jupiter aure sedet.
Cum subitò aurato surgit puer improbus arcu,
Et cælum notis territat usque minis.
Assensere metu superi. Pater ipse deorum,
Risit & Aonias jussit abire Deas.
Exultat palma Venus & nascente puellâ,
Augentur charites Cypria turba deæ.

Epitaphe d'un homme qui faisoit profession d'une très-grande indifférence, p. 317.

Men. T. II. & dont le mot favori étoit *ni plus ni moins.*

Arrête ici passant, ou bien poursuis tes pas;
Contemple ce tombeau, ne le contemple pas,
Apprend le nom de celui dont la cendre
Fut ici mise, ou passe sans l'aprendre,
C'est du Tusseau, gentilhomme ou bourgeois,
Avocat, Ecuyer, Juge, Docteur ès Loix,
Du Tusseau, de qui la science,
Fut la tranquille indifférence.
De profundis, Libera, Te Deum,
Ou si tu veux, *Laudate Dominum*;
Dis pour son ame, ou bien ta patenotre:
Que son esprit affranchi du trépas,
S'envole en haut, ou qu'il descende en bas,
Ni plus ni moins, qui fit l'un à fait l'autre.

p. 340. Furetiere, fameux par son démêlé avec l'Académie Françoise, fut en quelque maniere la victime de son esprit. Santeuil a fait ces deux vers pour mettre au dessous de son portrait.

Multum scire nocet, si non tam docta locutus,
Felix ingenio viveret ille suo.

p. 377. Le Prince d'Orange ayant fait l'éloge de Louis XIV. dans un discours qu'il prononça à la Haie en présence de tous les Princes ligués, le 5 Février 1691,

cela donna lieu de faire les vers qui suivent. Men. T. II.

Les Racines, grand Roi, les Boileaux, les Corneilles,
En vain pour te louer, ont consacré leurs veilles,
Leurs éloges pompeux deviennent superflus,
Nassau vient d'en faire un qui t'honore encor plus.
La plus belle louange & la plus affermie,
Est celle que nous donne une bouche ennemie.
Ce Prince qu'en naissant un destin envieux,
Rendit de ta grandeur rival ambitieux,
Et dont les yeux d'abord offensés de ta gloire,
Ne virent qu'à regret ta premiere victoire;
Qui sans cesse depuis traversant ton chemin,
S'offrit par-tout à toi les armes à la main,
Qui sans se rebuter de cent revers terribles,
Bravoit tout de nouveau tes armes invincibles,
Et vaincu mille fois s'en prenant au malheur;
Ne se croyoit jamais au dessous du vainqueur,
Lui dis-je, dont l'orgueil facile à le séduire,
N'imputoit ses malheurs qu'au défaut d'un empire;
Lui qui s'osoit flatter que s'il devenoit Roi,
Il pourroit s'élever & s'égaler à toi,
Aujourd'hui qu'il a joint aux forces de Hollande,
Les Sceptres d'Angleterre, & d'Ecosse & d'Irlande.

Men. T. II. Que l'Europe liguée au gré de ſes ſouhaits ;
Sert ſon ambition, ſeconde ſes projets,
Et de ces nations à ta perte animées,
Dépoſe entre ſes mains le ſort & les armées,
Rend cependant aux yeux de cent Princes confus,
Un ſolemnel hommage à tes hautes vertus ;
Exalte ta valeur, admire ta prudence,
Convient que ton pouvoir paſſoit ſa connoiſſance,
Te nomme hautement le plus puiſſant des Rois,
Juge de l'avenir par tes derniers exploits,
Et leur dit que c'eſt fait de la cauſe commune,
Sans leurs derniers efforts & ceux de la fortune.
O ! magnifique éloge, & dont jamais grand Roi !
N'approcheront tous ceux qu'on peut faire de toi.
Tous les plus grands héros dans le cours de leur vie
Se ſont trouvés en butte à la maligne envie,
Leur préſence toujours offenſoit quelques yeux,
Ce n'eſt qu'en les perdant qu'on les connoiſſoit mieux :
La mort étoit pour eux une ſource de gloire,
Et l'on ne traitoit bien que leur ſeule mémoire.
Tu braves ſeul, grand Roi, l'envie & ſes efforts ;
Tu remportes vivant ce qu'ils n'ont eu que morts,

Et ſans attendre au bout de ta noble carriere, Men. T. II.
L'univers dès ce jour te rend Juſtice entiere.

Lipſe ayant fait un volume entier des miracles de N. D. de Halle, lui dédia ſa plume ; ſur quoi Scaliger fit ces vers. p. 382.

Poſt opus explicitum, quod tot miracula narrat,
Pennam lipſiades hanc tibi virgo dicat,
Nil potuit levius penna tibi, virgo, dicare,
Ni forte eſt levius quod tibi ſcripſit opus.

Sannazar a été enterré près du tombeau de Virgile, ſur quoi le Bembe lui a fait cette Epitaphe. p. 384.

Da ſacro cineri flores, hic ille Maroni,
Sincerus muſâ proximus it tumulo.

Voici une Epitahe d'Eraſme, dont on ne connoit point l'auteur. p. 399.

Hic jacet Eraſmus, qui quondam bonus erat unus,
Rodere qui ſolitus roditur à vermibus.

Il y a deux groſſes fautes de quantité dans ces deux vers. Quand on le reprochoit à l'auteur, & qu'on lui demandoit pourquoi il avoit fait la premiere ſyllabe de *vermibus* breve, il répondoit, à ce qu'on prétend, que c'étoit parce qu'il avoit fait la premiere ſyllabe de *bonus* longue.

Men. T. II. Voici la Requête des Dictionnaires à Mrs. de l'Académie Françoise, qui attira tant d'ennemis à Ménage, dès qu'on sut que c'étoit lui qui l'avoit faite.

A nos Seigneurs Académiques,
Nos Seigneurs les Hypercritiques,
Souverains arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'Avant-propos,
Cardinal-Historiographes,
Surintendans des Ortographes,
Rafineurs de locutions,
Entrepreneurs de versions,
Peseurs de breves & de longues,
De voyelles & de diphtongues.
Supplie humblement, *Calepin*,
Avec Nicot, Estienne, Oudin.
Disant que depuis trente-années,
On a par diverses menées,
Banni des Romans, des Poulets,
Des Lettres douces, des Billets,
Des Madrigaux, des Elégies,
Des Sonnets & des Comédies:
Ces nobles mots; *moult*, *ains*, *jaçoit*,
ores, *adonc*, *maint*, *ainsi soit*,
A tant, *si que*, *piteux*, *icelle*,
Trop plus, *trop mieux*, *blandice*, *isnelle*;
Pieça, *Tollir*, *illec*, *ainçois*,

Comme étant de mauvais François. Men. T. II.
Et bien que telle outrecuidame
(Soit dit ſauf votre révérence),
Fit préjudice aux ſupplians,
Vos bons & fideles clients;
Et que de Gournay la pucelle,
Cette ſavante Demoiſelle,
En faveur de l'antiquité
Eut notre Corps ſollicité
De faire ſes plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques:
Toutefois, comme nous penſions
Que le reſte des dictions
Ne ſouffriroit aucun dommage
Par ces Correcteurs du langage,
Et que ſous votre autorité
Nous aurions toute ſûreté;
Nous nous ſerions par déférence
Tous contenus dans le ſilence,
Aimant mieux perdre ces bons mots
Que de troubler votre repos.
Cependant, on ſait par la Ville,
Que depuis, votre *Gomberville*
Auroit injuſtement proſcrit
Le pauvre *car* d'un ſien écrit,
Comme étant un mot trop antique,
Et qui tiroit ſur le gothique:

Men. T. II.

Et qu'aussi-tôt votre *Baro*
Sur ce mot cria tant haro,
Qu'on alloit, par cette crierie,
Bannir de la Chancellerie,
Tant lors on étoit de loisir,
Le *car tel est notre plaisir:*
Sans que *Conrard* le Secretaire,
D'un tel mal ne pouvant se taire,
S'opposa généreusement
A ce cruel bannissement;
Vous remontrant qu'en toute affaire
Le *car* est un mot nécessaire;
Que c'est un mot de liaison,
Introducteur de la raison,
Et que depuis plus de cent lustres,
Toujours par des emplois illustres,
Il sert utilement nos Rois,
Dans nos Traités & dans leurs Loix.
Sa remontrance étant suivie
Au pauvre *car* sauva la vie.
Mais, d'autres bizarres esprits,
Qui méchamment ont entrepris
De nous réduire à l'indigence,
Vouloient contre toute apparence,
Par brigues & par faux témoins,
Proscrire, *encore*, *néanmoins*,
Pourquoi, *d'autant*, *cependant*, *oncques*,

Or, toutefois, partant & doncques, Men. T. II.
Et prononcer un interdit,
Tant contre *ladite & ledit,*
Que contre *lequel & laquelle,*
Un quidam, un tel, une telle.
Mais, grace à *l'Abbé de Chambon,*
A Sirmond, au Pere Bourbon,
A Godeau, le grand Paraphraste,
A Baudoin, le grand Métaphraste,
Au Politique *Priezac,*
Au grand Epistolier *Balzac,*
A *Chapelain*, l'Archipuriste,
A *Vayer*, le Dialogiste,
Vayer, qui de Pyrrhonien
S'est fait Académicien,
Au vieux *Maynard*, le Satyrique,
A *Silhon*, le mélancolique,
Au Jansséniste *de Bourzai,*
Contre l'avis *de Serizai,*
De *l'Estoille*, de *Malleville,*
De *Faret* & de *Gomberville,*
Et d'autres à nous inconnus,
Ces mots ont été maintenus.

Or, nos Seigneurs Académiques,
Nos Seigneurs les Hypercritiques,
Ce n'est pas tout : nos pauvres mots
Ont bien enduré d'autres maux;
Mille ont été bannis des métres,

Men. T. II.

Les uns accourcis de trois lettres,
Les autres d'autant allongés,
Les genres ont été changés ;
Par une trop lâche mollesse
Qu'on appelle délicatesse.
De combien de mots masculins
A-t-on fait de mots féminins ?
Tous vos puristes font la figue
A quiconque dit *un intrigue* ;
Ils veulent malgré la raison,
Qu'on dise aujourd'ui *la poison*,
Une Epitaphe, *une Anagramme*,
Une Navire, *une Epigramme*,
Une reproche, *une Duché*,
Une mensonge, *une Evêché*,
Une Evantaille, *une squelette*,
La doute, *une Hymne*, *une Epithete*.
Et le délicat *Sérizai*
Eut chaque mot féminisé,
Sans nul respect d'analogie,
Ni d'aucune étymologie,
Pour condescendre au doux *Habert*,
Sans que l'*Abbé de Bois-Robert*,
Ce premier chansonnier de France,
Favori de son Eminence,
Cet admirable Patelin,
Aimant le genre masculin,

S'oppofa de tout fon courage Men.
A cet efféminé langage. T. II.

De plus depuis quatre ou cinq ans
Un de vos plus grands partifans
Afin de nous faire injuftice,
Et par belle & pure malice
Auroit de fon autorité
Dans l'avant-propos d'un traité,
Qu'il a fait fuivant fon caprice,
De la faculté concoctrice,
(Mais qui par fes obfcurités
Caufe aux lecteurs des crudités)
Banni de ce noble Royaume,
Du latin le docte idiôme,
Comme langage de pédant:
Et par cet étrange accident
La pauvre langue latiale
Alloit être trouffée en mâle,
Si le bel Avocat *Belot*,
Du Barreau le plus grand falot,
N'en eût pris en main la défenfe,
Et protégé fon innocence.
En quoi certes, & fa bonté,
Et fon zele, & fa charité,
Se firent d'autant plus paroître,
Qu'il n'a l'honneur de la connoître;
Semblable à ces preux chevaliers,

Men. T. II.

Ces paladins avanturiers,
Qui défendant des inconnues
Ont porté leur nom jusqu'aux nues.
Enfin, je ne sais quels Auteurs
Auroient prescrit aux correcteurs,
Une impertinente orthographe,
Leur faisant mettre *paragrafe*,
Filosofie, *ôtre*, *le tans*
L'Iver, *l'Autonne*, *le Printans*,
Place Réale, *le Réaume*,
Saint Ogustin & Saint Gérôme.
Et retranchant mal à propos,
L'*S* de la plupart des mots,
Comme d'*estat*, d'*oster*, de *nostre*,
D'*estre*, d'*estonnement*, d'*Apostre*,
Son usage fut maltraité,
Autant ou plus qu'il fut du *T*,
Lorsque de toutes leurs querelles
Elle fit Juges les voyelles.
Si bien que le petits grimauds
Ne rencontrant point tous ces mots,
Suivant notre ordre alphabétique,
Qui retient l'orthographe antique,
Entrent aussi-tôt en courroux,
Et lors nous frappent à grands coups,
Soufletant le Dictionnaire
Aussi-bien que le Despautere.

Mais, tout cela n'est rien, au prix Mén. T. II.
De ce que nous avons appris,
Que *Vaugelas* dans sa harangue,
Opinoit à nouvelle langue;
Et que sous votre autorité,
En dépit de l'antiquité,
Dans une Vocabulaire étrange,
Donnant aux écoliers le change,
Avecque nos locutions,
Il supprimoit nos dictions.
Ce qui, sauf votre révérence,
(Outre la haute impertinence,
Qu'un étranger & savoyard,
Fasse le procès à Ronsard)
Seroit une extrême injustice,
Qu'enfin après tant de service,
Que par nos termes renommés,
Et de tout le monde estimés,
Nous avons en toute science
Rendu, sans reproche, à la France,
On nous cassât honteusement.
Nous l'osons dire hautement,
Que tous les vieux Dictionnaires
Sont absolument nécessaires.
Par eux s'entendent les Auteurs:
Par eux se font les Traducteurs.
Ils servent à tous de lumieres,

Men. T. II.

Dans les plus obscures matieres ;
Ils sont les Docteurs des Docteurs ;
Les Précepteurs des Précepteurs,
Les Maîtres des Maîtres de Classes ;
Et tels qu'on a crû savantasses
A la faveur de leurs bons mots,
Sans eux n'étoient rien que des sots ;
Témoin, ce que fit ce bon homme,
Laissant son calepin à Rome ;
Témoin, *Montmaur*, ce Professeur,
Qui seroit un pauvre fesseur,
S'il n'avoit pas les trois *Etiennes*,
Avec les gloses anciennes :
Le Nomenclateur *Junius*,
Et *Mathias Martinius*.
Mais sans parler ici des autres,
Vous savez que parmi les vôtres,
Les plus renommés Traducteurs,
Et les plus célebres Auteurs,
Qui s'en font maintenant à croire,
Nous sont obligés de leur gloire.
Et cependant, ô siecle ! ô mœurs !
Ce sont eux qui par leurs clameurs,
Aujourd'hui dans l'Académie,
Nous traitent avec infamie.
Quantesfois dans ses versions,
Sans le secours des dictions,
Et de *Calepin* & *d'Etienne*,

Baudoin étoit-il en grand peine? Men. T. II.
Sans eux *Colomby* dans Juſtin,
Etoit au bout de ſon latin.
Sans eux dans Terence *Voiture*,
Avoit l'eſprit à la *torture*.
Dans Quinte-Curce *Vaugelas*,
Dès le premier pas étoit las,
Vaugelas ce grand interprête,
Qui ſeul pluſque tous les maltraite.
Maynard ſans eux traduiſoit mal,
Son Catulle & ſon Martial;
Et les Verrines faiſoient nargue,
A votre Candidat *Lesfargue*.
Sans eux *Giry* n'entendoit rien,
Aux écrits de Tertullien:
Et l'obſcur Apologétique,
A tous coups lui faiſoit la nique;
Dans les ſept Pſeaumes *Deſmarets*,
N'eut pas fait comme il fait Florès.
Le beau *Patru* dans ſa harangue,
Ne ſavoit de qui prendre langue,
Et cent fois étoit *à quia*,
Dans l'oraiſon *pro Archia*.
Colletet dans ſon Sainte Marthe,
Prenoit ſouvent Renard pour Marthe;
Même le hardi d'*Ablancourt*,
Dans Tacite ſe trouvoit court.

Men. T. II.

Sans eux *Habert* n'entendoit note,
Dans la morale d'Ariſtote:
C'eſt-à-dire, en la verſion,
Qu'avec beaucoup d'attention,
En ont fait en langue latine,
Des gens d'éminente doctrine.
Pour le texte, *non dicitur*,
Car, *Græcum eſt*, *non legitur.*
Que ſi nous ſommes moins utiles
Aux l'*Eſtoilles*, *aux Gombervilles*,
Aux *Sérizays*, aux *St. Amans*,
Aux *Conrarts*, *Baros* & *Racans*,
Et tels autres ſavans critiques
Des ouvrages Académiques,
Ces grands & fameux Palatins,
Etrangers ès pays latins:
Il eſt pourtant très-véritable,
Que ce qu'il ſavent de la fable,
Ils l'ont appris des verſions,
Qu'à l'aide de nos dictions,
Il fut autrefois néceſſaire,
De leur faire en langue vulgaire,
Ainſi, quoiqu'indirectement,
Nous leur ſervons de truchement.
Mais ſans regarder aux offices,
Aux aſſiſtances, aux ſervices,
Que vous rendent les ſupplians,

Voyez les inconvéniens, Men. T. II.
Que dans cette langue vulgaire,
Causeroit ce Vocabulaire.
Vous n'en êtes qu'à l'A, B, C,
Depuis plus d'un lustre passé
Qu'on travaille à ce grand ouvrage.
Or, nos chers maîtres du langage,
Vous savez qu'on ne fixe point,
Les langues vives en ce point.
Tel mot qui fut hier à la mode,
Aujourd'hui se trouve incommode:
Et tel qui fut hier décrié,
Passe aujourd'hui pour mot trié,
Après tout c'est le seul usage,
Qui fait & défait le langage,
Si bien qu'il pourroit arriver,
Quand vous seriez prêt d'achever
Cet ouvrage extraordinaire,
Ce grand, ce beau Vocabulaire,
Que cent de vos locutions,
Que mille de vos dictions,
Qu'à présent vous trouvez nouvelles,
Et qui vous paroissoient très-belles,
Ne seroient lors plus de saison.
Nous joignons à cette raison,
Que tous les jours votre critique,
Décriant quelque mot antique,

Meu. T. II. Et des meilleurs & des plus beaux;
Sans qu'elle en faſſe de nouveaux,
On ſeroit, ô malheur inſigne!
Réduit à ſe parler par ſigne.
Mais quand vous feriez d'autres mots;
Combien ſouffriroit-on de maux.
Avant que de les bien entendre,
Avant que de les bien apprendre,
Combien vous faudroit-il de temps
Pour appaiſer les mal-contens?
Et faire que ce beau langage
Fut homologué par l'uſage?
Ce conſidéré, Nos Seigneurs,
Pour prévenir tous ces malheurs,
Qu'il plaiſe à votre courtoiſie
Rendre le droit de Bourgeoiſie,
Aux mots injuſtement proſcrits
De ces beaux & galans écrits.
Laiſſez-là le Vocabulaire,
Ne ſongez point à la Grammaire;
N'innovez, ni ne faites rien
En la Langue, & vous ferez bien.

Arleq. p. 140. Un homme de qualité a fait le Sonnet ſuivant, ſur la vie ennuyeuſe qu'on mene à Bourbon, pendant qu'on prend les eaux.

Toujours boire ſans ſoif, faire mauvaiſe chere,

Du Médecin Grifet ſuivre en tout le conſeil, Arleq.
Voir de mille perclus le funeſte appareil,
Se trouver avec eux compagnon de miſere.

Si-tôt qu'on a dîné ne ſavoir plus que faire,
Eviter avec ſoin les rayons du ſoleil,
Se garder du Sérein, réſiſter au ſommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire.

Quoiqu'on meure de faim n'oſer manger ſon
ſou,
Tendre docilement, les pieds, les mains, le cou,
Deſſous un robinet auſſi chaud que la braiſe.

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon,
S'ennuyer tout le jour aſſis dans une chaiſe,
Voilà, mes chers amis, le plaiſir de Bourbon.

Eloge de la Galle. On ne ſauroit parler plus agréablement qu'on le fait dans cette piece, d'une choſe auſſi déſagréable que ce mal. P. 94.

On vint m'apprendre l'autre jour,
Une nouvelle aſſez fatale,
On dit que le Printemps, dont le charmant
retour,
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toi que la Gale,
Et que contre ce vilain tour,
Ta colere étoit ſans égale.
Il eſt vrai qu'auſſi tout d'abord,

Arleq. J'en fentis un peu de colere,
Mais en rêvant fur cette affaire
Je reconnus que j'avois tort;
Et fi j'avois un choix à faire,
J'aimerois, mais de beaucoup mieux,
Devenir galeux qu'amoureux;
Car l'amour eft un mal étrange,
Et devant un objet charmant,
On fe gratte le plus fouvent
Tout autre part qu'il ne demange.
Le feu fecret de ce poifon
Nous-caufe une démangeaifon,
Qui fait, qu'en fe grattant, d'autant plus on s'enflamme;
C'eft la gangraine de notre ame,
C'eft le farcin de la raifon.
Oui, la Gale vaut mieux, & fans comparaifon;
Et toi même tu le vas croire;
Car j'efpere te faire voir,
Que l'on doit trouver à l'avoir,
Et du plaifir & de la gloire.
Ça, commençons par le plaifir.
Quel plaifir! quelle joie égale,
Celle de vifiter fa gale,
Lorfqu'on en a quelque loifir?
Deux mains diverfement fleuries,
Par cent objets divers viennent plaire à nos yeux;

Et ces objets délicieux Arleq.
Valent au moins les Thuilleries.
Il n'eſt parterres ni pairies
Où les couleurs éclatent mieux.
On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges, bleus,
Diſputer de brillant avec les pierreries,
Et de la gale vient le nom de gallerie,
Bien véritablement & ſans plaiſanterie,
Pour la diverſité des objets curieux,
Dont les regards ſont charmés en ces lieux.
C'eſt encor de la gale même,
Que la galanterie eſt appellée ainſi,
Par une reſſemblance extrême,
Que je vais te décrire ici.
Un galeux a l'ame ravie,
D'appaiſer ſans témoins & ſelon ſon envie,
La démangeaiſon de la chair,
Ainſi quand un amant eſt ſeul avec ſa belle,
Il n'a pas de plaiſir plus cher,
Que d'en faire autant avec elle.
Mais, quand & galant & galeux,
Trouvent trop de gens auprès d'eux,
Leur paſſion eſt à la gêne,
Ni galant ni galeux ne peut à rien toucher,
Chacun tache à cacher le penchant qui l'entraîne,
Mais ſouvent leur contrainte eſt vaine,

Arleq. La gale ni l'amour ne se peuvent cacher.
Après qu'un galeux, de la vue
A parcouru ses belles mains,
(Car tous les soirs & les matins,
Il goûte le plaisir d'en faire la revue)
Après que ses regards ont su le contenter,
S'ensuit le plaisir de gratter.
Or, pour t'en exprimer la douceur non-pareille,
J'ai beau rêver & gratter mon oreille;
J'ai beau ronger & ma plume & mes doigts,
Tu la sentiras mieux vingt fois,
Que ne le décriroit Corneille.
Mais, pendant que je suis en train
De parler d'étymologie,
Celle du mot *gratter*, vaut une apologie,
Gratter, vient de *gratus*, il n'est rien plus certain,
Et *gratus* est un mot Latin,
Lequel mot en François signifie agréable;
Oh! vois si je suis véritable,
Et si la dérivation,
N'est pas une conclusion,
Qu'il n'est rien de plus délectable.
Tu dois en concevoir toute la volupté;
Passons maintenant à la gloire.
Un galeux est par-tout, distingué, respecté,

Comme

Comme un homme de qualité ; Arleq.
Et qu'il veuille manger ou boire,
Il a toujours ſon fait à part,
Toujours ſon verre eſt à l'écart ;
Aucun ne le prophane & n'y porte la bouche,
On n'oſe toucher ce qu'il touche.
C'eſt un titre ſi beau que celui de galeux,
Qu'il eſt craint de toute la terre.
On voit même qu'en Angleterre,
Les fils ainés des Rois s'en tiennent glorieux.
On les nomment Princes de Gales ;
Et tu peux te vanter comme eux
De prérogatives royales ;
De plus, la gale de tous temps,
Fut un ſymbole de ſageſſe.
Un proverbe de bonnes gens,
Déjà tout uſé de vieilleſſe,
En prouve fort bien la Nobleſſe,
Tout ainſi que trop gratter cuit,
Tout de même trop parler nuit.
Tu connois bien par ce langage,
Que la gale rend l'homme ſage ;
Qu'elle inſtruit de bonne façon,
Et qu'avec la Philoſophie,
Elle a très-grande ſympathie,
Puiſque toutes les deux font la même leçon.
Mais comme trop parler peut nuire,

Arleq. Je commence à m'appercevoir ;
Que je ne fais pas mon devoir,
Qu'on fatigue les gens quand on en veut trop dire,
Et qu'il eſt temps de réprimer
La démangeaiſon de rimer ;
Auſſi bien ſuis-je las d'écrire.
Eſt ſage qui de trop s'abſtient,
Je finis donc pour être ſage,
Et finis par un autre adage,
Dont à propos il me ſouvient ;
Ami ; réjouis-toi, car la gale te vient.

p. 110. Voici l'éloge d'un Médecin trop fin, & trop délicat pour être paſſé ſous ſilence, on ne ſauroit louer plus ingénieuſement.

Pour Mr. Moreau, le Médecin.

ALLARME.

Juſte Ciel ! qu'ai-je vu ? Quelle crainte me glace,
Prends garde, cher Moreau, c'eſt toi,
Que cette viſion menace,
Je craindrois moins ſi c'étoit moi.
Hier, lorſque la nuit commençoit ſa carriere,
Par ma reverie emporté,
J'allois toujours ſuivant un ſentier écarté,
Quand un bruit vers l'endroit où l'on voit la riviere,

Couler à flots tardifs au bas du cimetiere ; Arleq.
Excita tout à coup ma curiosité.
J'y cours, quel ſpectre ! ô ciel ! quelle horrible
figure !
Je vois ce monſtre affreux, funeſte à la nature.
Ses membres ſont des os, & ſans chair & ſans
peau,
Tel eſt un corps ſeché dans le fonds du
tombeau ;
Telle enfin de la mort on nous fait la peinture.
D'abord je voulus m'échapper,
Mais mon corps dans l'horreur ſoudaine,
Qui pour lors vint à me frapper,
Sur mes pieds chancelans ſe ſoutenoit à peine;
Et tout ce que je pus rempli d'un tel effroi,
Ce fut de me cacher, retenant mon halaine,
Derriere un arbre épais que je vis près de moi.
De-là je l'obſervai d'un œil plein de ſurpriſe.
Je la vis près de l'eau ſur ſes genoux aſſiſe.
La cruelle aiguiſant cette terrible faux,
Par qui toute vie eſt tranchée,
Agitoit avec bruit la maſſe de ſes os.
A ce travail alors tellement attachée,
Et baiſſant de ſorte les yeux
Quelle ne me vit point arriver dans ces lieux.
Auſſi-tôt qu'elle crût ſa faux bien afilée,
Elle la prend, ſe leve, & de fureur troublée;

Arleq. Hauſſant ſon effroyable voix,
Qu'animoit la fierté du regard & du geſte;
Voici, dit-elle, cette fois,
Voici de quoi punir cet ennemi funeſte,
Dont l'art contre mes coups protégeant les humains,
Fraude par tout mes droits & trompe mes deſſeins.
Quelle étoit mon erreur, par quelle complaiſance,
Ai-je pu ſi long-temps arrêter ma vengeance?
En vain de mille maux divers,
Sur le corps des mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire ici redouter ma puiſſance;
Contrainte de ceder à ſes ſecours offerts,
Je le vois tous les jours enlever mes victimes.
Par lui, par ſon fatal ſavoir,
Au lieu d'entendre ici des cris de déſeſpoir,
Je n'entends louer que ſes crimes.
Cette faux mépriſée à peine a le pouvoir
De terminer les deſtinées,
Des vieillards accablés ſous le faix des années,
Et je pourrois encore ſans colere, ſans cœur,
De tant d'affronts cruels, laiſſer vivre l'auteur?
Vivent, vivent plutôt au delà des limites,
Qu'aux mortels ici bas la nature a preſcrites,
Tant de Médecins ignorans,
Qui par des moyens différens,

Trouvant l'art de tuer, ſans commettre des crimes, Arleq.
M'immolent tous les jours de nouvelles victimes ;
Mais toi traitre Moreau, nom par moi déteſté,
Nom que je n'entends point ſans frémir de colere,
Meurs & reçois le ſalaire,
Que ton audace a mérité ;
Ou pour parer le coup qui va t'être porté
Voyons comment tu pourras faire.
Là ce monſtre ſe tut, & du fond des tombeaux,
Soudain d'horribles cris ſortirent,
Les oiſeaux de la nuit à ces cris répondirent ;
Le fleuve épouvanté retint long-temps ſes eaux,
Et les ombres qui s'épaiſſirent,
Dérobant ſa fuite à mes yeux,
Seul avec les hiboux, je me vis en ces lieux.
Voilà, mon cher ami, d'où naît ma crainte extrême.
Songes-y bien, ton art doit être ton appui ;
C'eſt à toi maintenant à faire pour toi-même,
Ce que tu fais bien pour autrui.

Un homme de bonne humeur devant qui on parloit à table de la mort, fit tout d'un coup ce couplet de chanſon. P. 199.

Arleq. Pourquoi prêcher la mort aux hommes.
Ce ſont tous diſcours ſuperflus;
Elle n'eſt point tant que nous ſommes,
Quand elle eſt, nous ne ſommes plus.

Men. T. III. p. 6. *Epigramme d'un vieux auteur qu'on ne connoît que par les deux lettres initiales de ſon nom, M. G.*

Une vieille un jour confeſſoit
Ses offenſes à frere Jean,
Et cette vieille ne ceſſoit
De veſſir de crainte & d'ahan:
Le pauvre frere diſoit bran,
Vertu, ſang, bieu, voici merveille;
Depêchez-vous, lors dit la vieille,
Conſeillez-moi mon Pere en Dieu;
Parbleu, dit-il, je te conſeille
D'aller veſſir en autre lieu.

p. 24. M.elle Deshoulieres ayant remporté le prix de Poéſie à l'Academie Françoiſe, Ménage fit à cette occaſion, une Epigramme latine, dont voici une imitation par Mr. de la Monnoye.

A Madame Deshoulieres.

On ne doit pas être ſurpris,
Calliope Françoiſe, illuſtre Deshoulieres,
Que votre aimable fille ait ſur nos beaux eſprits,
Par le tour de ſes vers, par ſes vives lumieres,
Hautement remporté le prix.

Une Nymphe de votre race, Men.
La fille d'une mere à qui ſur le parnaſſe, T. III.
Nous offrons de l'encens, nous dreſſons des autels,
Peut-elle comme vous d'un feu divin ſaiſie,
Dans un combat de Poéſie,
Ne le pas emporter ſur de ſimples mortels? p. 53.

Les vers ne veulent rien de médiocre, ils ſont mauvais s'ils ne ſont excellens, il en eſt de même du Vin & des Melons, c'eſt le ſens de ce diſtique latin.

Dic mihi quæ tria ſint, queis fas mediocribus eſſe
Non fuit, eſt, nec erit? Carmina, vina, pepo.

A la naiſſance du Duc de Bourgogne, pere de Louis XV. tous les beaux eſprits célébrerent par des vers cet heureux événement. M.elle Scudery fit ceux-ci qui méritent d'être conſervés. p. 75.

Venez heureux enfant, venez à la lumiere,
Vous allez commencer une illuſtre carriere,
Et le ſoleil qui naît au bord de l'Orient,
N'a pas à ſa naiſſance un éclat ſi riant.
Tout brille autour de vous, les jeux, les ris, la gloire,
Parent votre berceau comme un char de victoire,
Mais, ô royal enfant, quand on ſort des Héros,
On ne vit pas long-temps dans les bras du repos.

Men. T. III. Hatez-vous. Que le corps, l'esprit & le courage,
Forcent les loix du temps & les forces de l'âge.
Passez rapidement les frivoles plaisirs,
Et concevez bientôt d'héroïques desirs.
Vous pourrez surpasser tous les Princes du monde,
De vos premiers exploits couvrir la terre & l'onde.
Digne de votre nom, être admiré de tous,
Et voir toujours Louis bien au dessus de vous,
Eclairer tous vos pas, vous servir de modele,
Etre du Roi des Rois, une image fidelle,
Le bonheur des François, l'ame de ses Etats;
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

p. 133. Ces quatre vers doublement Léonins, sont trop plaisans pour ne pas les rapporter ici.

In cratere meo Thetis est conjuncta Lyæo,
Est Dea juncta Deo, sed Dea major eo,
Nil valet is vel ea, nisi sint ambo pharisæa,
A modo præterea sit Deus absque Dea.

p. 176. Voici un Sonnet de Sarrazin parfaitement traduit. Les connoisseurs peuvent en décider, je mets ici pour cet effet, la traduction après l'original.

SONNET DE SARRAZIN. Men. T. III.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté,
D'où bien nous prit, ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle,
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bienfait de corps & d'esprit agréable,

Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme & ne pas coquéter.

LATINE.

Ad Carolum Catonem Curtium.

Cum vidisset Adam formosæ conjugis ora.
Fecerât æternâ quam Deus ipsa manu,
Protinus arsit amans, nec amanti restitit illa.
Et bene : transmissum duximus inde genus.
Blanditiis juvenum mulier tum invia credo,
Una fuit, curti, nulla vel esse potest.
Quidni blanditiis tunc invia nempe fuisset?
In toto, dices, orbe vir unus erat.
Fallimur ambo sed hic. Quamvis fortissimus esset,

Men. T. III. *Ac primo ætatis flore vigeret adhuc,*
Quamvis ingenio, quamvis foret indole felix,
Et quamvis formâ conspiciendus Adam,
Maluit Eva tamen pellacem audire colubrum,
Quam nullas mulier noscere blanditias.

Epitaphe assez plaisante.

p. 183. Ci-gît Augustin Nicolas
Auteur de la premiere classe,
Réformateur de Vaugelas,
Rival de Virgile & d'Horace.

Castillan plus que Garcilas,
Toscan plus que n'étoit Bocace,
Digne favori de Pallas,
Et grand Dragoman du Parnasse.

Instruit des affaires d'Etat,
Au Conseil & dans le Sénat
Il méritoit le rang suprême,

C'étoit un homme enfin ..... Hola!
De qui savez-vous tout cela?
De qui je le sais? De lui-même.

p. 201. Voici une plaisanterie faite sur les Ana.

Fortunius un jour dîna
Chez un grand où l'on raisonna
Bien fort sur Perroniana,
Tuana, Valesiana;

Après quoi l'on examina, Men. T. III.
Lequel de Patiniana,
Vaut moins ou de Naudæana ?
S'il falloit à Chevræana
Préférer Parrhaſiana,
Et priſer Menagiana,
Plus que les Scaligerana ;
En liberté chacun prôna,
Ou ſuivant ſon goût condamna,
L'un St. Evremoniana,
L'autre Fureteriana.
Un tiers l'avantage donna
Sur eux à Sorberiana ;
Tel contre Anonimiana,
Et contre Arlequiniana,
Tint bon pour Santoliana.
Au deſſert on queſtionna
Si le nom Bourſautiana,
Celui d'Ancilloniana,
De Vigneul Marvilliana,
Et de Colomeſiana,
Jamais des auteurs émana.
Si l'on verroit Pithæana,
Et d'autres que promis on a
Tels que ſont Baluziana,
De Selden Seldeniana,
De Daumius Daumiana,

Men. T. III. De Calvin Calviniana,
De Bourbon Bourboniana,
De Grotius Grotiana,
De Bignon Bignoniana,
De Sallot Sallotiana,
De Ségrais Ségraisiana,
Commire Commiriana;
Enfin, Casauboniana,
Et le Bourdelotiana,
Même Furstembergiana.
Fortunius lors opina,
Et d'un ton qui prédomina,
La dispute ainsi termina:
Messieurs, nul de tous ces Ana
Ne vaut l'Ypécacuana.

p. 208. François Panigarole, Cordelier, & depuis Evêque d'Ast, est auteur de plusieurs Epigrammes Latines, pleines de feu & d'esprit. Celle que je vais rapporter, paroît avoir été faite pour une belle Récluse.

Ad Clathros ferreos.

Claustra datis additum cordi, redditumque negatis
Quam sunt æqua parum vestra ministeria!
Vel date cor raptum vel, totum admittite corpus,
Si lubet esse de hinc irremeabilia.

En voici la traduction, qui ne vaut pas à beaucoup près les vers Latins. Men. III.

Grille, ce n'est point badinage,
Vous me jouez un mauvais tour.
Mon cœur, hélas! pour son dommage,
Au travers de vous s'est fait jour.

Il ne peut sortir de la cage
Où l'a conduit un fol amour,
Vous lui permîtes le passage
Et lui refusez le retour.

Ou rendez-moi grille cruelle
Ce prisonnier que je rappelle,
Ce cœur dont vous troublez la paix;

Où souffrez, pour plus grande grace,
Que le reste du corps y passe,
Alors fermez-vous pour jamais.

Vers pour mettre au bas du portrait de Bayle.

Bælius hic ille est, cujus dum scripta vigebunt, p. 221.
Lis erit, oblectent, erudiant ne magis?

Dont voici la traduction.

Tel fut l'illustre Bayle, honneur des beaux esprits,
Dont l'élégante plume en recherches fertiles;
Fait douter qui des deux l'emporte en ses écrits,
De l'agréable ou de l'utile.

Men. T. [illegible]

EPIGRAMME.

p. 277. Un jour le diable ayant trouvé
St. Pacôme ſur un privé
Qui diſoit tout bas ſes Matines;
Voici, dit-il, un ſale lieu,
N'as-tu pas peur d'offenſer Dieu,
De le prier ſur des latrines?
Lors le bon Moine lui repart:
Que cela ne te mette en peine,
Ce qui monte en haut Dieu le prenne,
Ce qui tombe en bas ſoit ta part.

p. 304. La mort d'un avare arrivée quelque temps après l'impoſition de la Capitation, fit dire aux rieurs, qu'il s'étoit aviſé de mourir pour s'exempter de la payer, ſur quoi un d'eux fit ces vers.

Pour éviter la Capitation,
Dom Auguſtin eut recours à la Parque,
Il crut par là trouver l'exemption.
Mais comme il fut prêt d'entrer en la Barque,
Voyant Caron qui l'arrêtant au bord,
Lui demanda le tribut ordinaire:
Hélas! dit-il, que le ſort m'eſt contraire,
Par tête on paie encore après la mort.

p. 318. Colletet faiſoit des vers ſous le nom de Claudine ſa femme, peu de temps

avant sa mort il fit encore sept vers sous le même nom, par lesquels elle protestoit, qu'après la mort de son mari, elle renonçoit à la Poésie. Men. T. III.

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,
Jusques dans le tombeau, je vous suis cher époux.
Comme je vous aimai d'un amour sans seconde,
Comme je vous louai d'un langage assez doux,
Pour ne plus rien aimer ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Elle tint parole si exactement, que son silence fit douter que ce fut elle qui avoit fait les vers qu'on lui avoit attribués; Lafontaine s'en expliqua ainsi:

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

Dès qu'il eut la bouche close
Sa femme ne dit plus rien;
Elle enterra vers & prose
Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains son zele,
Et ne sais, au pardessus

Men. T. III. Si les Graces sont chez-elle ;
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystere,
Des Madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mere.

p. 337. On voit un tableau dans l'abbaye de St. Guilain en Hainaut où l'événement qui fait la matiere de ce conte est représenté.

Astarot & Guilain l'un Diable l'autre Moine,
Disputoient un jour fortement,
Ce cas arrive rarement,
Car il n'est plus de St. Antoine
Qu'un démon tentoit vainement.
Le sujet du procès étoit une macette ;
Une vieille dariolette,
Gisante sur un méchant lit
Toute prête à rendre l'esprit.
Le Diable prétendoit qu'on lui livrât cette ame,
Digne, à ce qu'il disoit, d'une éternelle flamme,
Il alléguoit mille forfaits,
P...... vendus, revendus, puis refaits ;
Cent & cent femmes débauchées,
Autant avant terme accouchées.
Guilain répondoit là dessus,

La vieille a dit ſon *In manus*, Men. T. III.
Et meurt en bonne Pénitente.
Partant, je la maintiens de tes griſes exempte,
Après avoir bien diſputé,
Et long-temps en vain conteſté,
Le Diable ſe fiant en ſon adreſſe extrême;
Raflons, dit-il, à qui l'aura,
La fortune en décidera;
Pourquoi tous les plaideurs n'en font-ils pas de même?
Guilain dit, je le veux, tirons la primauté.
Chacun tira de ſon côté,
Par malheur elle échut au Diable,
Qui jette trois ſix ſur la table,
Et dit d'un ton railleur: Guilain j'en ai beaucoup.
Malgré ſon *in manus* la vieille ſera nôtre.
Guilain lui répondit: il faut finir le coup,
Peut-être qu'à ce jeu j'en ſais autant qu'un autre.
Il ramaſſe les dez, les met dans le cornet;
Il tire & fait rafle de ſept.
Cette rafle a de quoi ſurprendre;
Mais rien n'eſt impoſſible aux élus du Seigneur.
Dans le ſombre manoir la vieille alloit deſcendre;
Sans un miracle en ſa faveur.

Men. T. III. Guilain l'obtint; le reſte eſt facile à comprendre.

Depuis ce temps, Guilain fut fort priſé,
Pendant le cours d'une aſſez longue vie;
Après ſa mort il fut canoniſé,
Et l'on donna ſon nom à l'Abbaye.
Là ſe voit un tableau d'un gothique deſſein,
Repréſentant le diable appuyé ſur ſa main,
Qui regarde trois ſept avec une lunette:
En habit monacal on a peint Saint Guilain,
Et la vieille en ſale cornette.

p. 369. Traduction d'une Epigramme de Martial.

Non de vi &c. liv. 6. 19.

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois procès au Bailliage;
Gui le phénix des beaux eſprits,
Plaidoit ma cauſe & faiſoit rage;
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable & l'hiſtoire,
Les Ariſtotes, les Platons;
Gui, laiſſez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

p. 290. Traduction de l'Ode onzieme du premier livre d'Horace *tu ne quæſieris, &c.* Par M. de Valincour.

De la fin de nos jours ne ſoyons point en peine Men.
C'eſt un ſecret, Philis, qui n'eſt que pour les Dieux,
Mépriſez ces devins dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les Cieux.
Attendons en repos l'ordre des deſtinées,
Prêts à leur obéir à tout heure, en tout temps,
Soit qu'il nous reſte encore un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens,
Ne ſongez qu'aux plaiſirs que donne la jeuneſſe,
Nos jours durent trop peu pour de plus grands deſſeins.
Ce temps cet heureux temps ſe dérobe ſans ceſſe ;
Et fuit bien loin de moi pendant que je m'en plains.
Profitez en ce jour des douceurs de la vie,
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir,
Et qu'après tout, Philis, c'eſt faire une folie,
De perdre le préſent à chercher l'avenir.

La même Ode n'a pas été moins élégamment traduite par M. le Préſident Bouhier, en moins de vers. p. 291.

Ne cherchez point Iris à percer les tenebres,
Dont les Dieux ſagement ont voilé l'avenir,
Et ne conſultez plus tant de devins célebres,

Men. T. III. Pour ſavoir le moment qui doit nous déſunir.
Que le Ciel nous prépare un grand nombre d'années,
Ou que la mort bientôt doive en trancher le cours,
Attendez en repos ce que les deſtinées,
Bien ou mal ont réglé ſur le fil de vos jours.

Livrez-vous aux plaiſirs tout le reſte eſt frivole ;
Et ſongez que trop court pour de plus grands projets ;
Tandis que nous parlons le temps jaloux s'envole,
Et que ce temps, hélas ! eſt perdu pour toujours.

p. 459. *Triolet contre Pindare.*

Pindare étoit homme d'eſprit,
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'eſprit.
A qui jamais rien n'y comprit,
Il ſut bien vendre ſes ouvrages.
Pindare étoit homme d'eſprit,
En faut-il d'autres témoignages ?

p. 465. Jean Bonnefons, Poëte Latin, célebre par ſa *Pancharis*, s'étant marié ne fit plus de vers ; ſur quoi Gilles Durant, qui a traduit ſes vers Latins, a dit :

Notre Bonnefons, Poëte, Men. T. III.
Des vieux Latins envié,
Eut soudain l'ame muette
Quand il se vit marié.
Pour le vil soin du ménage,
Il quitta le voisinage,
Qu'il avoit avec les Dieux;
Et nonchalant de sa gloire,
Des neuf Filles de mémoire
Cessa d'être soucieux.

Santeuil le *Théodas* de la Bruyere, p. 475. étoit un composé de sagesse & de folie; on a fait bien des vers pour & contre lui, dont en voici quelques-uns.

Santeuil est un fou, ce dit-on;
Il ne l'est pas sur ma parole.
La Bourgogne à genoux, le traitant d'Apollon,
Pour chaque demi vers lui compte une pistole.
Non, Santeuil n'est pas un fou, non!
Mais la Province est une folle.

Santeuil Confesseur.

Santeuil un jour au fond d'une Chapelle,
Surplis au dos, à l'écart se plaça;
Le voyant seul, une femme assez belle,
Qui le crut Prêtre, à lui se confessa.
Sans s'émouvoir, le drôle lui laissa,

Men. T. III.

Déduire au long toute la Kyrielle ;
Puis se levant : Madame, excusez-moi,
Prêtre, dit-il, ne suis, ni prêt à l'être.
Tu ne l'es pas, s'écria-t-elle, traître ?
Eh pourquoi donc méchant homme, pourquoi
Ne me l'avoir pas plutôt fait connoître ?
Oh, ton Prieur le saura sur ma foi,
Tu dois t'attendre à de grieves peines.
Bien, dit Santeuil, allez conter le cas
A mon Prieur ; moi je vais de ce pas,
A votre époux révéler vos fredaines.

Santeuil à Citeaux.

Santeuil cherchoit la mollesse à Citeaux,
C'est disoit-il, sa maison ; Despréaux,
Dans son Lutrin, hautement le publie :
Oui, répondit un Moine, vieux mâtois,
Dame mollesse y logeoit autrefois ;
Mais aujourd'hui, Monsieur, c'est la folie.

Epigramme.

Santeuil qui loua tant les eaux,
Ne but rien moins que de l'eau claire,
Et fit des Cantiques fort beaux,
Pour les Saints qu'il n'imita guere.

Traduction de l'Epitaphe que lui fit M. Rollin, & qui commence *quem superi, &c.*

Ci-gît, que la France regrette,
Du Parnasse Chrétien, le célebre Poëte,

Santeuil, qui fut d'une autre voix, Men. T. III.
Chanter les Fontaines, les Bois,
Les Héros... mais que sert ce travail à ses mannes,..
L'estime des humains de son mérite épris,
Peut suffire à ses vers profanes :
Dieu, de ses vers sacrés seul est le digne prix.

Quoiqu'on se soit fait une loi de ne guere rapporter ici de vers Latins, afin que ce qu'on dit y soit à la portée de tout le monde, on ne peut s'empêcher de transcrire deux petites pieces en vers phaleuques, qui sont d'une délicatesse infinie. p. 483.

Culex Lycoridum pungens.

Nuper sub viridi Lycoris umbrâ,
Sensim, dum legit, occupante somno,
Molli cespite fusa dormiebat.
Presso tunc zephyrus silebat ore,
Una totus & hortulus silebat,
Tantum proxima garriebat unda
Grato murmure, sed minus loquaci ;
Cum circumvolitans & huc, & illuc
Dum quærit violas Culex, rosasque,
Os Lycoridis involare cæpit,
Et tum, se ratus insidere flori,
Fallebat siquidem venustiorum

Men. T. III.

Certans purpurâ, purpuræ rosarum,
Dulcem sedulus ebibebat auram.
Infixâ tamen altius beatum
Dum proboscide colligit saporem,
Expergiscitur ilicet puella
Testata applicitâ manu dolorem,
At suavi intereà fruens rapinâ
Volucris fugit improba, & jocoso
Applaudit sibi per vireta bombo.
Tu ne id ergò scelus feres cupido?
Impunè ut culicis minuta cuspis
Turbarit dominæ meæ quietem,
Quam turbare tuæ faci, tuisque
Negatum fuit hactenùs sagittis.

Cantor lacrymas eliciens.

Pagi non vafer admodum Sacerdos
Solemnes operans sacras ad aras
Festum Gargilius canebat hymnum,
Et quantum poterat, placere dum se
Amatæ putat auribus Lubinæ:
Tollebat resonans ad astra vocem,
Fœlix precipuè sibique plaudens
Quod certi velut indices amoris
Quasdam lacrymulas canens videret,
Labi de teneris Lubinæ ocellis.
Hanc ergò rogitans, ut alloquendi

Data

Data est copia; dic, age, ô venusta, Men.
Quid flebas modo, me canente, quæso? T III.
Parce, ah quærere, parce, dixit illa,
Extinctus mihi nuper est asellus,
Qui non dissimilem tuæ subinde
Tollebat resonans ad astra vocem.

Une Dame ayant envie de lire les Métamorphoses d'Ovide, son amant les lui envoya le lendemain avec ce Sonnet. T. IV. p. 12.

A IRIS.

L'ingénieux Ovide étale en cet ouvrage
Un nombre merveilleux de changemens divers.
Progné de l'hirondelle y prend le noir plumage,
Et Daphné s'y revêt de rameaux toujours verds.

Hermione en serpent y rampe sur l'herbage,
En lionne Atalante y court dans les déserts.
On voit Narcisse en fleur y parer le rivage.
On voit en Epervier Nise y fendre les airs.

Une métamorphose à mes vœux favorable,
Doit ici vous donner une place honorable.
Iris, vous n'êtes plus rebelle à mes amours.

La rigueur a chez vous fait place à la tendresse,
C'est assez: n'allez pas redevenir tigresse.
Ayant changé si bien, ne changez de vos jours.

Men. T. IV.

VERS.

Voici deux vers latins traduits du grec, dont la penſée eſt très-délicate.

Sunt muſæ bis quinque, duæ Veneres, Chariteſque
Quatuor. Alcippe, Muſa Venus, Charis eſt.

Epitaphe de Lapeyrere.

Lapeyrere ci-gît, ce bon Iſraëlite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite.
Quatre religions lui plurent à la fois,
Et ſon indifférence étoit ſi peu commune,
Qu'après quatre-vingt ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit & n'en choiſit pas une.

p. 65. Le Roi Louis XIV. & la Reine Marie-Thérèſe ſa femme ayant nommé une cloche qu'on fit fondre pour l'égliſe de Notre-Dame de Paris, on fit là deſſus ces vers, où l'on fait parler cette cloche.

J'ai Louis pour parrain, Thérèſe pour marraine,
Le plus grand Roi du monde & la plus grande Reine.
L'un remporte le prix ſur cent héros divers;
L'autre par ſes vertus a ſurpaſſé les anges.
Que ne puis-je égaler le bruit de leurs louanges!
Je me ferois entendre au bout de l'univers.

CHANSON.

La fille qui cause nos pleurs
Est morte des pâles couleurs,
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre fille que je te plains!
De mourir d'une maladie,
Dont il est tant de médecins.

Men. T. IV. p. 68.

Traduction d'une Piece de Vers de Santeuil qui commence par ces mots: Huc vos Musæ, &c.

Au secours, Apollon; vous filles de mémoire,
Accourez, il s'agit, Muses, de votre gloire.
On frappe, sans respect de leurs doctes chansons,
Au milieu des festins vos sacrés nourrissons.
Quelle main si barbare a donc eu cette audace?
De faire en votre éleve une insulte au Parnasse,
Et par un verre d'eau répandu sur son front
A comblé la malice & couronné l'affront.
D'où part ce double coup dont l'affreuse tempête
A flétri les lauriers qui m'ombrageoient la tête.
J'ai vu tandis que l'eau me tomboit dans le sein,
Les Nymphes & les Dieux, applaudir au dessein,
De leurs ris éclatans je devins la matiere,
Et les Faunes au doigt me montroient par derriere.

Men. T. IV. Muſes, de quel eſpoir, après un tel mépris
Se pourront déſormais flatter vos favoris ?
Quel eſt, pour m'outrager le crime qu'on m'impoſe ?
De ma diſgrace au moins apprenez-moi la cauſe.
A la table du Prince, admis au rang des Dieux,
Du ſuperbe appareil je repaiſſois mes yeux,
Quand frappé tout à coup d'une atteinte imprévue,
En perdant l'appétit je crus perdre la vue,
L'effroi troubla mes ſens : & je ne pus jamais,
Des levres ſeulement effleurer tant de mets.
Par un loyer plus digne une auguſte Princeſſe,
Du mérite d'Alain reconnut la nobleſſe,
Imprimant ſur ſa bouche un baiſer généreux.
Et moi plus grand qu'Alain, mais hélas moins heureux,
Sous une autre Princeſſe aux injures en proie,
Je trouve la douleur dans le ſein de la joie.
C'eſt ainſi doctes ſœurs, témoins d'un trait ſi noir,
Que tremblant, éperdu, réduit au déſeſpoir,
Ne ſachant de mes maux où trouver le rémede,
Par mes triſtes accens je reclamois votre aide,
D'une cour pétulante infortuné jouet,
Un prompt éloignement fut mon premier ſouſouhait.
Déjà je minutois une fuite ſecrette,

Lorsqu'arrêtant mes pas au point de ma retraite, Men. T. IV.
Et m'essuyant les yeux de l'onde encor trempés,
Melpomene remit mes esprits agités.
Poëte, me dit-elle, honneur de l'Hipocrène,
Ton offense exigeoit une si juste peine ;
A l'auteur de ta honte immole ton chagrin,
C'est le sang de tes Rois, c'est la sœur du Dauphin,
Du généreux Bourbon l'épouse incomparable,
A qui pour la venger, & punir le coupable,
Un nouveau Jupiter entre les mains exprès,
De sa foudre lui-même a déposé les traits.
Eh quoi! de Chantilli, tes doigts ont fait redire
Tant de fois & les eaux, & les bois à ta lyre;
Et quand prête d'ouir tes airs mélodieux,
Une Royale Nymphe y paroît à tes yeux,
Ces doigts, ces mêmes doigts oubliant leur usage,
Des sons qu'elle attendoit lui refusent l'hommage.
Tandis qu'à son aspect on entend les ruisseaux,
Exprimer leurs transports par le bruit de leurs eaux,
Que pour elle agitant leur verte chevelure,
Les arbres de concert forment un doux murmure,

Men. T. IV. Toi ſeul aſſis à l'ombre, inſenſible, muet,
Ne ſais point applaudir à ce divin objet :
Qui n'eut crû qu'en ton cœur cette vive lumiere,
Eut rallumé le feu de ton ardeur premiere ?
Dieux, quels charmes ! quel air fier enſemble & ſérain !
De ſon auguſte ſang caractere certain.
Elle auroit ſur Junon remporté l'avantage,
Les graces de Vénus brillent ſur ſon viſage,
Sa préſence part-tout répand un nouveau jour,
Et de Chantilli même embellit le ſéjour.
Comment, s'il te reſtoit quelque goût du Permeſſe,
As-tu ſans la chanter pu voir cette Déeſſe ?
Pour rompre en ſa faveur un ſilence trop long
Condé ſeul t'inſpirant t'eut ſervi d'Apollon.
Tu devois dans ſes yeux avoir lu ſa penſée,
Sa gloire dans tes vers étoit interreſſée,
Par un lâche repos, ton honneur eſt terni,
Et tu te plains encor que le Ciel t'ait puni !
Ces doux chants que *Sylvie* (*a*) oubliant Théophile,

(*a*) Théophile, après ſon Arrêt rendu le 19 Août 1623, ayant trouvé une retraite auprès du Duc de Montmorenci, ſe promenoit ſouvent à Chantilli, dans un bois, qu'on a depuis appellé *Sylvie*, à cauſe de l'Ode qu'il y fit, intitulée *la Maiſon de Sylvie*, accompagnée de pluſieurs

A ſouvent écoutez d'une oreille docile, Men. T. IV.
Que touché de leurs ſons le marbre a retenus,
Ces agréables chants que ſont-ils devenus?
Quel plus digne ſujet d'en former de ſemblables;
Ah! crains de Jupiter les foudres effroyables!

La nouvelle Pallas que tu viens d'offenſer,
Sur ton chef criminel eut droit de les lancer.
Plus douce, elle les quitte: un ſexe plein de charmes
N'eſt pas fait pour porter de ſi terribles armes,
Reconnois ſon deſſein: dans un honteux oubli
Son Poëte indolent s'étoit enſeveli;
Plus de chants, plus de vers; il dormoit. La Déeſſe,
D'un coup de main flatteur, obligeante careſſe,
Le réveille: ce coup qui te rend ta ferveur,
Eſt moins un châtiment qu'il n'eſt une faveur.
Même de crainte, ô trait judicieux & ſage,
Qu'une cuiſante ardeur n'enflammât ton viſage,
Elle ſut y parer, & recourant à l'eau,
Va, dit-elle, en riant, *Philoſophe nouveau*,
T'ériger en Socrate, & par toute la terre,
Publier que la pluie a ſuivie le tonnerre.

---

autres Odes, dans leſquelles il célébroit ſous le nom de *Sylvie*, Madame la Ducheſſe de Montmorenci, Marie-Félix des Urſins.

Meu T. IV. Là finit Melpomene : un doux calme à ces mots
Dans mon cœur alarmé rétablit le repos.
Depuis, du fait entier j'ai tracé la peinture,
Les Déesses, les Dieux ont ri de l'aventure;
Jupiter en a ri. Le voyant rire ainsi,
Content & châtié, j'en ris moi-même aussi.

EPIGRAMME.

p. 126. Philis, qui tête à tête insensible à mes feux,
Compte pour rien mes pleurs, mes soupirs & mes vœux,
Quand je suis éloigné regrette ma présence.
Ah! dois-je là-dessus me flatter vainement?
Non, non, le déplaisir qu'elle a de mon absence
Lui vient de ne pouvoir jouir de mon tourment.

p. 147. Elégie traduite de la Scene *ó Mirtilo, Mirtilo*, de l'acte troisieme du *Pastor fido*.

Myrtil, mon cher Myrtil, doux & charmant vainqueur,
Ah que d'Amaryllis ne peux-tu voir le cœur?
De cette Amaryllis que l'excès de ta peine
Te réduit à traiter d'ingrate & d'inhumaine;
Tu ferois à l'aspect de sa tendre amitié,
De l'objet de tes vœux, l'objet de ta pitié.
Amant trop malheureux! trop malheureuse Amante!

En vain tu m'es fidele, en vain je ſuis conſtante; Men. T. IV.
O ſort dont la rigueur ne ſe peut excuſer,
Si l'amour nous unit, pourquoi nous diviſer ?
Et toi, perfide amour quelle eſt ton entrepriſe?
De vouloir nous unir, ſi le ſort nous diviſe.
Vous à qui la nature en votre affreux ſéjour,
N'a donné pour aimer d'autre loi que l'amour,
Sauvages animaux, exempts de nos miſeres,
Que vous êtes heureux Tigres, Lions, Pantheres.
Mais vous qui condamnez une amante à la mort,
Ah que du nom d'humains on vous honore à tort!
Certes ſi cet amour dont vous faites un crime,
Eſt ſi doux tout enſemble, & ſi peu légitime,
Ou c'eſt à la nature un odieux emploi,
D'inſpirer une ardeur que punit votre loi,
Ou votre loi, cruels, eſt une loi trop dure,
De punir une ardeur qu'inſpire la nature.
Trop dure, ah! qu'ai-je dit ? Lâche raiſonnement!
Quand on craint le trépas on aime foiblement.
Plut au Ciel qu'en amour mon ſexe trop à plaindre,
N'eut eu y ſuccombant que la mort ſeule à craindre.
Mais hélas! quand il ſuit cet attrait ſuborneur,
Myrtil, avec la vie il en coûte l'honneur.
Sainte Divinité d'une ame chaſte & pure,

Men. T. IV. Honneur, unique appui de la foible nature;
Le sacrifice est prêt, frappe, mon cœur domté
Aux coups de ta rigueur, soumet sa volonté.
Et toi mon cher souci, que l'apparence outrage,
Pardonne une contrainte où la gloire m'engage,
Prévenue au dedans je cede à tes efforts,
Et tu n'as contre moi, Myrtil que le dehors.
Que s'il te reste encore un desir de vengeance,
Où dois-tu la chercher qu'en ta propre souffrance?
Puisque malgré le sort ennemi de mon bien,
S'il est vrai, comme il est, que ton cœur soit le mien,
Tes larmes, tes soupirs sont l'effet de ma flamme,
Tes larmes sont mon sang, tes soupirs sont mon ame,
Et tes soins, tes langueurs, tes tristes entretiens,
Ce ne sont pas tes maux, Myrtil ce sont les miens.

p. 164.

Epigramme faite pour Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint.

Impubes nupsi valido jam firmior annis
Ex succo & molli sum sociata viro.
Ille fatigavit teneram, hic ætate valentem,
Intactam. tota nocte jacere sinit.

Dum nollem licuit. Nunc dum volo, non licet uti. Men.
O Hymen! aut annos, aut mihi reddere virum. T. IV.

Traduction.

A douze ans veuve de Léandre
Vainement pour moi vigoureux,
vingt j'épouſe Hylas, qui trop jeune & trop tendre
e peut ſentir encor, ni ſoulager mes feux.
ans ce bizarre état que faut-il que je faſſe ?
ymen, qui m'as offert tes plaiſirs les plus doux
Lorſque pour eux j'étois de glace,
t qui dans mon ardeur me les refuſe tous,
Hélas! ſi dans ton cœur la pitié trouve place,
Rends-moi mon premier âge, ou mon premier époux.

Ceux qui ont écrit de la Poéſie burleſque & de ſes différens ſtyles, ne paroiſſent pas en avoir connu un qu'on pourroit appeller le ſtyle *niais*, tel qu'eſt celui de cette Chanſon. p. 191.

Meſſieurs, vous plaît-il d'ouir
L'air du fameux la Galiſſe,
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertiſſe.

La Galiſſe eut peu de bien
Pour ſoutenir ſa naiſſance,

Men. T. IV.

Mais il ne manqua de rien
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais tant il fut honnête,
Il ne mettoit le chapeau,
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il étoit affable & doux,
De l'humeur de feu son pere,
Et n'entroit guere en courroux,
Si ce n'est dans la colere.

Il buvoit tous les matins
Un doigt tiré de la tonne,
Et mangeant chez ses voisins
Il s'y trouvoit en personne.

Il vouloit dans ses repas
Des mets exquis & fort tendres,
Et faisoit son Mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Ses Valets étoient soigneux
De le servir d'Andouillettes,
Et n'oublioient pas les Œufs,
Sur-tout dans les Omelettes,

De l'inventeur du raisin
Il réverroit la mémoire,
Et pour bien goûter le vin,
Jugeoit qu'il en falloit boire.

Men.
T. IV.

Il disoit que le nouveau
Avoit pour lui plus d'amorce,
Et moins il y mettoit d'eau
Plus il y trouvoit de force.

Il consultoit rarement
Hipocrate & sa doctrine,
Et se purgeoit seulement
Quand il prenoit médecine.

Au piquet en tout pays
Il jouoit suivant sa pente,
Et comptoit quatre-vingt-dix
Lorsqu'il marquoit un nonante.

Il savoit les autres jeux
Qu'on joue à l'académie,
Et n'étoit pas malheureux
Tant qu'il gagnoit la partie.

Il aimoit à prendre l'air
Quand la saison étoit bonne,
Et n'attendoit point l'Hiver
Pour vendanger en Automne.

Il épousa ce dit-on
Une vertueuse Dame,
S'il avoit vécu garçon
Il n'auroit point eut de femme.

Il en fut toujours chéri
Elle n'étoit point jalouse,

Men. T. IV. Si-tôt qu'il fut ſon mari
Elle devint ſon épouſe.

Il paſſa près de huit ans
Avec elle fort à l'aiſe,
En eut juſqu'à huit enfans,
C'étoit la moitié de ſeize.

On dit que dans ſes amours
Il fut careſſé des belles,
Qui le ſuivirent toujours
Tant qu'il marcha devant elles.

Il brilloit comme un ſoleil,
Sa chevelure étoit blonde,
Il n'eut pas eu ſon pareil
S'il eut été ſeul au monde.

Il eut des talens divers,
Même on aſſure une choſe,
Quand il écrivoit en vers
Qu'il n'écrivoit pas en proſe.

Il expliqua doctement
La Phyſique & la Morale,
Et ſoutint qu'une Jument
Eſt toujours une Cavale.

Par un diſcours ſérieux
Il prouva que la berlue,
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouie,
Tout homme qui l'entendit
N'avoit pas perdu l'ouie.

Men. T. IV.

Par son esprit & son air,
Il s'acquit le don de plaire,
Le Roi l'eut fait Duc & Pair
S'il avoit voulu le faire.

Il fut à la vérité
Un danseur assez vulgaire;
Mais il n'eut pas mal chanté
S'il avoit voulu se taire.

Lorsqu'à sa maison des champs
Il vivoit libre & tranquille,
On auroit perdu son temps
De le chercher à la Ville.

On raconte que jamais
Il ne pouvoit se résoudre,
A charger ses pistolets
Quand il n'avoit pas de poudre.

Il voyageoit volontiers,
Courant par-tout le Royaume,
Quand il étoit à Poitiers,
Il n'étoit pas à Vandôme.

Il se plaisoit en bateau,
Et soit en paix, soit en guerre,

T. IV. Meu.

Il alloit toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Il fuyoit assez l'excès,
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettoit en frais,
Il se mettoit en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carriere,
Il parut devant le Roi,
Il n'étoit pas derriere.

Monté sur un cheval noir,
Les Dames le reconnurent,
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'apperçurent.

Mais bien qu'il fut vigoureux,
Bien qu'il fit le diable à quatre,
Il ne renversa que ceux
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

C'étoit un homme de cœur,
Insatiable de gloire,
Lorsqu'il étoit le vainqueur,
Il remportoit la victoire.

Les places qu'il attaquoit,
A peine osoient se défendre,
Et jamais il ne manquoit,
Celles qu'on lui voyoit prendre.

Enfin, mourut ce héros, Men. T. IV.
Personne aujourd'hui n'en doute,
Si-tôt qu'il eut les yeux clos,
Aussi-tôt il ne vit goute.

Il fut par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle.
On croit puisqu'il en est mort,
Que la plaie étoit mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie,
Et le jour de son trépas,
Fut le dernier de sa vie.

ETRENNE A IRIS.

Pour témoignage de ma flamme, p. 200.
Iris du meilleur de mon ame,
Je vous donne à ce nouvel an,
Non pas dentelle ni ruban,
Non pas essence; ni pommade,
Quelques boîtes de marmelade,
Un manchon, des gans, un bouquet,
Non pas heures ni chapelet,
Quoi donc? Attendez, je vous donne,
O fille plus belle que bonne,
Qui m'avez toujours refusé,
Le point si souvent proposé.
Je vous donne: ah! le puis-je dire,

Men. T. IV.

Oui, c'eſt trop ſouffrir le martyre ;
Il eſt temps de s'émanciper,
Patience va m'échapper,
Fuſſiez-vous cent fois plus aimable,
Belle Iris je vous donne.... au diable.

p. 293. *Le commencement de l'Iliade en vers François.*

Muſe, du fier Achille apprends-moi la colere
Dis-moi comment aux Grecs la ſuite en fut amere,
De combien de Héros elle abrégea les jours,
Laiſſant leurs corps en proie à la faim des Vautours.
Tel fut l'arrêt du ſort, depuis cètte aſſemblée
Qui vit Agamemnon & le fils de Pélée,
L'un contre l'autre émus d'une aveugle fureur.
Quel Dieu dans leur eſprit put verſer tant d'aigreur ?
Toi ſeul fils de Latone, allumas leur querelle ;
Répandant ſur l'armée une peſte cruelle,
Et contre Agamemnon, mortellement outré
Vengeas de ſes mépris ton miniſtre ſacré.
Chryſis, ainſi du Dieu ſe nommoit le Grand-Prêtre,
Paré de ſa guirlande, enſeigne de ſon maître,
Tenant le ſceptre d'or, étoit, des champs Thébains
Aux Grecs, en leurs vaiſſeaux, venu tendre les mains,

Chargé de riches dons pour racheter ſa fille, Men. T. IV.
L'aimable Chryſeïs, l'eſpoir de ſa famille,
Atrides, leur dit-il, & vous braves guerriers,
Ainſi puiſſent les Dieux vous couvrir de lauriers,
Renverſer à vos pieds les murailles de Troie,
Et d'un retour heureux couronner votre joie,
Rendez-moi Chryſeïs, acceptez ſa rançon,
Et dans ſon Prêtre, ô Grecs! révérez Apollon.

Imitation d'un conte du poge, intitulé p. 347. de Adoleſcentula ſegregata à viro.

Dame Gertrude avoit un fils unique,
Beau, fait au tour, jeune époux de Catin,
Plus jeune encor, que du ſoir au matin,
Tant careſſa, qu'il en devint étique.
De peur de pis, Gertrude ſépara
Le tendre couple. En vain Catin pleura,
Malgré ſes pleurs, il fallu que la belle,
Trois mois entiers coucha ſeule à l'écart.
Dans cette angoiſſe advint que de haſard,
A ſa fenêtre, un jour la Jouvencelle,
Contre le mur, ſous un toit fait exprès,
Vit des Sérins, qui dans une Voliere,
Faiſſoient l'amour: ah! dit-elle, pauvrets,
Que vos plaiſirs, que vos jeux ſont doux.... mais
Dépêchez-vous, j'entends ma belle-mere.

Men. T. IV. p. 433. Un Auteur Italien, nommé Pulci, de Costozza, Bourg à six mille de Vicence, a fait une Epigramme Latine sur un Hermaphrodite, si belle que beaucoup de Poëtes se sont efforcés de la traduire & de l'imiter, je vais la rapporter ici, avec une traduction Françoise, qui quoique précise & élégante, n'approche pas de la beauté de l'original.

Cum mea me genitrix gravida gestaret in alvo
Quid pareret fertur consuluisse Deos.
Mas est, Phœbus ait. Mars, femina. Junoque neutrum.
Cumque forem natus Hermaphroditus eram.
Quærenti letum, Dea sic ait, occidet armis,
Mars, cruce. Phœbus, aquis. Sors rata quæque fuit.
Arbor obumbrat aquas; ascendo: decidit ensis
Quem tuleram, casu labor & ipse super
Pes hæsit ramis; caput incidit amne: tulique
Femina, vir, neutrum, flumina, tela, crucem.

Traduction.

Ma mere enceinte, & ne sachant de quoi
S'adresse aux Dieux : là-dessus grand bisbille,
Apollon dit, c'est un fils selon moi,
Et selon moi, dit Mars, c'est une fille,

Point, dit Junon, ce n'eſt fille ni fils. Men. T. IV.
Hermaphrodite enſuite je naquis.
Quant à mon ſort, c'eſt, dit Mars, le naufrage,
Junon le glaive, Apollon le gibet.
Qu'arrive-t-il ? Un jour ſur le rivage,
Je vois un arbre, & je grimpe au ſommet;
Mon pied ſe prend, la tête en l'eau je tombe,
Sur mon épée. Ainſi trop malheureux,
A l'onde, au glaive, au gibet je ſuccombe,
Fille & garçon, ſans être l'un des deux.

Stances irrégulieres de Mr. de la Monnoie, de l'Académie Françoiſe, Auteur des deux derniers tomes du Menagiana, ſur la mort de ſon épouſe, arrivée le 20 Janvier 1726. Ducatiana. T. I. p. 58.

Chere épouſe, tu n'es donc plus!
Je te rappelle en vain, mes cris ſont ſuperflus;
Rien ne peut adoucir le chagrin qui me ronge;
Je hai la clarté du Soleil,
Et ſi je cherche le ſommeil,
C'eſt pour te retrouver en ſonge.

Je ne te verrai plus ici,
Claude, mon unique ſouci,
Nom pour moi préférable aux nom les plus illuſtres.
Nous fûmes moins époux qu'amans,

Duc. T. I.

Dix luſtres avec toi m'ont paru dix momens ;
Et dix momens ſans toi me paroiſſent dix luſtres.

Je me ſouviens de tes ſecours,
De tes attentions, de tes ſoins, de tes veilles,
Malgré toi ſourde à mes diſcours,
Tes yeux remplaçoient tes oreilles ;
Au moindre ſigne ils m'entendoient,
Et de mes volontés, interprêtes habiles,
Toujours prêts, jamais inutiles,
Au langage des miens d'abord ils répondoient.

Que deviendrai-je ? hélas ! tu pars & je demeure ;
Ton ame, loin de moi, ſans doute dans les Cieux,
Goûte un repos délicieux.
Moi ſur terre inquiet, je ſoupire, je pleure.
Unis par une tendre & ſincere amitié,
Qui devoit être inſéparable,
Nous formions un tout agréable,
Et je ne ſerai plus qu'une triſte moitié.

J'aurois dû précéder, bientôt je te vais ſuivre.
Agé de quatre-vingt-ſix ans,
Déſormais, chere ombre il eſt temps,
Que la Parque à la Mort me livre ;
Et ſi l'heure de mon trépas,

Dans cet instant ne sonne pas, Duc. T. I.
C'est que, le nommerai-je ? (*a*) un héros me fait vivre,
Un héros.... que ne puis-je autrement m'exprimer.
Je le louerois bien mieux si j'osois le nommer.

On trouve dans une traduction d'un Poëme du Tasse, intitulé *la Création du monde*, parmi quantité de mauvais vers, ceux-ci qui ne feroient pas déshonneur à un grand maître. C'est lorsque le Poëte parle de la puissance de Dieu, par qui toutes choses furent créées d'une seule parole. Carpenteriana. p. 39.

D'un moins prompt mouvement au libique rivage,
Vole le tourbillon messager de l'orage,
Lorsque du noir midi par le souffle excité,
Il s'échappe aux regards du maure épouvanté:
Et moins prompt est encor dans sa route enflammée,
Le boulet enlevé par la poudre allumée,
Quand du profond métail avec bruit s'élevant,
Il imite la foudre & précede le vent.

(*a*) Mr. le Duc de Villeroi lui faisoit six cens livres de pension.

Carp. p. 189. *Traduction d'une Epigramme de l'Authologie.*

Passant ci-gît la vieille Macaride,
Au rouge nez, au teint toujours humide;
Et qui buvoit du soir jusqu'au matin;
Sans aucune douleur elle quitta sa fille,
Son fils, son gendre & toute sa famille,
Son seul regret fut de quitter le vin.

Chevræana T. I. p. 266. *Madrigal sur une belle diseuse d'aventure.*

Beau chef-d'œuvre de la nature,
Qui voulez dans ma main voir ma bonne aventure,
Vous l'y cherchez bien vainement.
Elle est dans votre cœur écrite seulement?
Et pourvu qu'à mes vœux il ne soit point contraire,
Vous pouvez la dire aisément;
Il vous est aisé de la faire.

p. 270. *Voici comme Mr. Chevreau a traduit cette fameuse Epigramme d'Ausone, *infelix Dido, &c.*

Dans l'état misérable où l'on te voit réduite,
Qu'on doit plaindre, ô Didon, ton amour & ton sort!
Si la mort d'un époux est cause de ta fuite,
La fuite d'un amant est cause de ta mort.

CHANSON.

CHANSON.

Si j'osois, mais je n'ose le dire ; Saint Evremoniana. p. 304.
Ah! si j'osois vous le dire tout bas ;
C'en est fait, & mon secret expire ;
Je vous le dis, ne m'entendez-vous pas ?

CHANSON.

Réveillés comme moi par les soins de l'amour, p. 303.
Jour & nuit Rossignols vous chantez votre flamme ;
Et je chante à mon tour
Les transports de mon ame.
Nous sommes tous les deux également charmés,
Mais nous ne rendons pas nos sentimens de même,
Vous vous louez de ce que vous aimez,
Et je me plains de ce que j'aime.

Epigramme de Santeuil, sur le cœur de M. Arnauld, transporté à Port Royal des Champs. Santoliana. p. 48.

Ad sanctas rediit sedes ejectus & exul
Hoste triumphato : tot tempestatibus actus.
Hoc portu in placido, hac sacrâ tellure quiescit
Arnaldus, veri defensor, & arbiter æqui.
Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus.
Huc cœlestis amor rapidis cor transtulit alis ;
Cor numquam avulsum, nec amatis sedibus absens.

Santol. *Traduction qui n'approche pas de l'original.*

Chassé, quoique vainqueur, du sein de sa patrie,
Il revient habiter une maison chérie,
Cet arbitre des mœurs, par qui la vérité,
Triompha du mensonge & de l'impiété.
Au port, & dans le sein d'une terre sacrée,
Il goûte après l'orage une paix assurée.

Qu'en des lieux inconnus le sort injurieux;
Cache du corps d'Arnauld les restes précieux;
Ici l'Amour divin sur ses rapides ailes,
Lui-même a transporté les dépouilles mortelles,
De ce cœur que l'exil n'a jamais détaché,
Des saints lieux dont Arnauld fut par force arraché.

p. 83. Vers que Sannazar fit pour la Ville de Venise, & qui furent trouvés si beaux, qu'ils lui valurent six mille écus d'or, dont Venise lui fit présent, pour lui en marquer sa reconnoissance.

Viderat adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeias quantum vis Jupiter arces
Objice & illa tui mœnia martis ait.
Si Pelago Tibrim præfers, urbem aspice utramque.
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

Vers que Santeuil a fait pour la pompe du Pont Notre-Dame, & que l'on compare à ceux de Sannazar. Les habiles peuvent en décider. Santol.

Sequana cum primum reginæ allabitur urbi,
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Captus amore loci cursus obliviscitur anceps
Qua fluat, & dulces metit in urbe moras
Hinc varios implens fluctu subeunte, canales;
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

Traduction des vers de Santeuil.

Aussi-tôt que la Seine en sa course tranquille,
Joint les superbes murs de la Royale Ville,
Pour ces lieux fortunés elle brûle d'amour;
Elle arrête ses flots, elle avance avec peine,
Et par mille canaux se transforme en fontaine,
Pour ne sortir jamais d'un si charmant séjour.

Inscriptions pour l'Arcenal de Brest. p. 185.

Quid Lodoix terra? mille arces aspice fractas,
Quid pelago? solam hanc quam littore condidit arcem.

Traduction.

Ce que peut Louis sur la Terre,
Tu l'apprendras de cent Forts renversés.
Ce que peut sur la Mer ce grand foudre de guerre,

Santol. Par ce Fort d'où ſon bras fait lancer le tonnerre,
Tu le connois aſſez.

Quæ pelago ſe ſe arx aperit metuenda Britanno,
Claſſibus armandis, omnique accomoda bello?
Prædonum terror, Francis tutela carinis,
Æternæ Regni excubiæ, domus hoſpita Martis;
Magni opus eſt Lodoici. Hunc omnes omnibus undis,
Agnoſcant auræ dominum, & maria alta tremiſcant.

Traduction.

Ce chef-d'œuvre élevé ſur le bord de ces eaux,
De qui le ſeul aſpect raſſure nos vaiſſeaux;
Ce riche magaſin d'équipages de guerre,
Cet amas ſurprenant d'armemens inouis
C'eſt l'ouvrage du grand Louis,
Redouté ſur la mer autant que ſur la terre.

p. 87. *Traduction d'une piece de Vers intitulée* Santolius pœnitens. *Cette traduction eſt attribuée à Racine.*

Soupirs qui dans mon ſein retenus par la crainte,
Souffrez depuis long-temps une juſte contrainte,
Briſez ce cœur perfide; & vous mes triſtes yeux,
Pour laver la noirceur d'un forfait odieux,
De deux ruiſſeaux de ſang inondez mon viſage.
O ciel! où m'a réduit une jalouſe rage?
Des vers dignes de moi, nobles, harmonieux,

Ornoient du grand Arnaud le tombeau glorieux. Santol.
J'ai rougi d'avouer ma gloire, mon ouvrage :
Lâche, j'ai retracté le pieux témoignage,
Que la Religion, la foi, la vérité,
M'avoient dans un lieu saint elles-mêmes dicté.
Cœur ingrat, vil flatteur, sacrilege Poëte,
Misérable jouet d'une crainte indiscrete,
D'un si noble dessein j'ai pu me repentir,
Et ma bouche parjure a su me démentir.
Quoi ! ni le souvenir d'une tête si chere,
Ni l'éclat d'un grand nom que la France révere,
Ni respect, ni devoir, ni pudeur, ni remords,
N'ont pu de ma fureur modérer les transports ?
Malheureux ! & je vis, & je respire encore !
Le jour offre à mes yeux sa clarté que j'abhorre,
Le ciel suspend ses coups, la terre, les enfers,
N'offrent point à mes pas leurs abimes ouverts.
Mais non, dans les horreurs dont ma faute est suivie,
Le plus cruel trépas m'est plus doux que la vie.
Triste, sombre, inquiet, sans honte, sans raison,
Je fuis, j'erre, je cours de maison en maison.
Mes pas irrésolus, mes regards, mon visage,
De mon esprit troublé sont une affreuse image.
Moi-même je me fuis. Mais hélas! en tous lieux,
La grandeur de mon crime est présente à mes yeux.

Santol. Dans ces cruels accès d'une fureur pressante,
L'ombre du grand Arnauld, nuit & jour m'épouvante.
Non qu'il lance sur moi ces serpens, ces flambeaux,
Qu'une ombre menaçante apporte des tombeaux.
Il ne vient point souillé d'une horrible poussiere,
Clair, serein, il paroît couronné de lumiere,
Doux, tranquille, modeste, & grave sans fierté.
Petit de corps, mais grand par cette majesté,
Qu'imprimoit la vertu sur son front vénérable.
Ses yeux sont vifs, mais pleins d'une douceur aimable,
Il m'appelle, il s'approche, & poussant un soupir,
» Quoi, dit-il, quoi, Santeuil, as-tu pû me trahir:
» Je t'aimois; tu m'aimois, & ta bouche infidele,
» Aujourd'hui désavoue une amitié si belle!
A ces mots jusqu'au cœur vivement pénétré,
De violens remords, je me sens déchiré.

O! toi, qui libre enfin d'une penible course,
Possedes du vrai bien l'inépuisable source;
Qui dans un saint repos à jamais établi,
Des peines d'ici bas vois l'éternel oubli,
Saint Vieillard, prends pitié de ma douleur mortelle,

Vois mes pleurs laisse agir ta bonté paternelle. Santol
Criminel, à tes pieds humblement prosterné,
De haine & de risée objet infortuné,
Honteux, chargé de fers, je viens triste victime,
M'offrir au châtiment qu'a mérité mon crime:
Par mon sang, en public, je suis prêt d'effacer,
Les vers que malgré moi ma main osa tracer,
Quand mon perfide ami, par un lâche artifice,
Me força d'obéir à son cruel caprice.
Dans ses pieges trompeurs, hélas! je suis tombé.
Mais tout autre que moi n'eut-il pas succombé?
Le seul nom de Louis ébranlant ma constance,
De mon cœur allarmé força la résistance.
En vain sur le papier versant un noir poison,
L'imposteur me parla d'exil & de prison,
Je n'ai craint ni les fers, ni l'affreuse indigence,
Ni le triste appareil d'une fiere vengeance.
Mais enfin il offrit à mes yeux éblouis,
L'autorité suprême & le nom de Louis.
Je frémis, je tremblai, car enfin je l'avoue,
Si ces vers que j'ai faits & qu'aujourd'hui je loue
Par un sens odieux déplaisent à mon Roi,
D'un silence éternel je m'impose la loi.
Loi dure, loi cruelle, aux malheureux, qu'inspire

Santol. L'importune fureur de parler & d'écrire.
A cette loi jamais on ne m'a vu ſoumis,
Cependant, s'il le faut, je cede, j'obéis.
Content ſi *Jouvenci* permet à mon ſilence
D'honorer le ſavoir, la vertu, l'innocence,
De rendre au grand Arnauld un hommage caché,
Qui jamais par *Bouhours* ne me ſoit reproché.
Mais pourquoi m'effrayer par de vaines chimeres;
Inſenſé! connois mieux un Roi que tu réveres.
De ſoins dignes de lui ſans relâche occupé,
Vengeur du Diadême, & d'un Trône uſurpé,
De cent Princes unis démêlant les intrigues,
Renverſant leurs projets, déconcertant leurs ligues;
Lorſque ſon bras fatal à la rebellion,
Soutient les droits ſacrés de la religion,
La louange d'Arnauld, lui feroit-elle ombrage?
Voudroit-il de mes vers lui ravir le ſuffrage?
Nos vains amuſemens peuvent-ils le bleſſer,
Et ſes yeux ſur Santeuil, daignent-ils s'abbaiſſer?
Quoi? cruels, abuſant d'un pouvoir redoutable,
Armant d'un nom ſacré votre haine implacable,

Vous livrez l'innocence à d'éternels combats? Santol.
Vous pourſuivez le juſte au-delà du trépas?
Votre ame par ſa mort n'eſt donc point attendrie?
Hélas! loin du doux ſein de ſa chere patrie,
A ſes triſtes amis pour jamais arraché,
Dans un obſcur ſéjour ſolitaire caché,
Il eſt mort: cependant, ſur ſes cendres éteintes
Votre haine oſe encore imprimer ſes atteintes.
Eh! n'eſt-ce pas aſſez qu'un deſtin envieux,
Nous ait ravi d'Arnauld les reſtes précieux;
Souffrez, enfin, ſouffrez que ſon ombre tranquille,
Dans la nuit du tombeau trouve un dernier aſyle.
Louis, c'eſt à toi ſeul à combler nos ſouhaits;
Aux vœux de l'univers donne auſſi cette paix.

Traduction de quelques Hymnes de Santeuil.

Magnarum ſtrepitu qui procul urbium, &c.

Pour la Fête de St. Bruno le 6 Octobre.

Tirons par nos concerts un Saint de ſon ſilence,
Un Saint de qui le cœur ne fut jamais ſéduit,
Qui chercha les déſerts pour faire pénitence,
Eloigné des plaiſirs des Villes & du bruit.
Bruno craint le courroux du Monarque ſuprême
Et ſe trouve ſaiſi d'une ſi ſainte horreur,

Santol. Qu'il résout en secret de se quitter soi-même
Pour éviter les traits de sa juste fureur.

Il laisse tous ses biens pour s'ouvrir une voie
Aux céléstes trésors inconnus ici-bas,
Et dans l'esprit du bien qui fait toute sa joie,
La gloire des Savans n'a plus pour lui d'appas.

Ah quel est ce transport dont ton ame est ravie,
Qui te fait au désert aller finir ton sort?
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta vie,
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta mort.

Tu ne furas pas seul, cours où le ciel t'appelle,
Six de tes compagnons vont te suivre en ces lieux.
Tel qu'en songe la nuit un Prélat plein de zele
Vit sept astres nouveaux s'élever à ses yeux.

Favorable présage, aux monts inhabitables,
Hugues qui les reçoit donne des habitans;
Il fixe sur ces monts ces astres admirables,
Qu'on y verra briller jusqu'à la fin des temps.

Toi qu'on vit au sortir de tes forêts obscures,
T'élever en triomphe à la céleste cour:
Protege tes enfans, rends leurs ames si pures
Qu'en suivant tes conseils ils y regnent un jour.

Louange au Créateur, à toi Pere adorable,

Gloire au Fils éternel qui nous a rachetés, Santeul.
Même honneur, même gloire à l'amour ineffable,
Qui grave dans nos cœurs les saintes vérités.

Signum novi Crux fœderis.

O Croix! signe nouveau de la sainte alliance
Qui nous promets un heureux sort;
Croix, Arche du salut, dans notre défaillance,
Quand nous allons périr tu nous conduis au port.

Tu désarmes la main du vengeur redoutable,
Du juge irrité contre nous,
Tu sais lui faire prendre un regard favorable,
Et dès que tu parois, il n'a plus de courroux.

Si du serpent d'Enfer la fatale morsure,
Porte dans nos cœurs son poison,
Nous n'avons qu'à te voir; & de notre blessure,
Nous trouvons aussi-tôt la prompte guérison.

Sur cet Autel sacré, la divine victime,
S'immole à la divinité,
Sur ce Siege le fils, notre Avocat sublime,
Appaise le courroux de son pere irrité.

O Croix! ô sainte Croix! des Fideles chérie,
Croix teinte du sang du Sauveur,
Fais que trouvant dans toi la source de la vie,

Santol. Nous trouvions dans ce ſang la ſource du bonheur.

Dieu qui nous a ſauvés par un ſi haut myſtere
Sois béni dans l'éternité.
Qu'on adore en tout temps l'Eſprit, le Fils, le Pere,
Eſſence unique en trois, très-Sainte Trinité.

L'Art de déſopiller la Rate. T. I. p. 147. Le Maréchal de Saxe ſe trouvant à l'Opéra, à ſon retour de ſa campagne de Flandres de 1747, reçut les applaudiſſemens de tous ceux qui s'y trouverent. Cette Scene ſi flatteuſe pour lui commença par des battemens de mains qui durerent fort long-temps, & finit par la Cantatille que voici, qui fut chantée par M.elle Chevalier.

Un murmure flatteur que le plaiſir inſpire
Se fait entendre en ce ſéjour,
Du célebre guerrier ſi cher à ſon empire,
Tout annonce aujourd'hui le fortuné retour.

AIR.

Sur les ailes de la Victoire,
Revenez, Héros, revenez,
Jouiſſez près de nous des lauriers que la gloire,
Aux champs de Mars vous a donnez.
Quel prix, quelle reconnoiſſance,
Ne doit-on pas à ce vainqueur ?

Il fait voir la guerriere ardeur
Conduite par l'expérience,
Et les conseils de la prudence
Exécutés par la valeur.

L'Art, &c. T. I.

Le Maréchal fit de très-sérieux reproches au Directeur de l'Opéra; cependant, M.elle Chevalier reçut la visite du Héros, & un présent de dix mille livres. p. 149.

L'Abbé Marchadier, auteur de la petite Comédie du Plaisir, avoit du talent; il est dommage qu'il soit mort si jeune. Il fit un jour chez Madame de Lussan, ce couplet impromptu, sur une jolie femme, appellée *Madame de Carriere.* Il est sur l'air, ah! le voilà, le voilà, là. p. 152.

Joindre à des traits vifs & flatteurs,
Sans hauteur, sans humeurs,
Mœurs,
Un cœur bon, un souris malin,
Un esprit sans dessein,
Fin,
Cela fait un objet parfait:
Mais, où rencontrer cet objet;
Carriere entra,
L'Amour cria,
Tiens le voilà, le voilà, là.

L'Art, &c. T. I. p. 157. M. de Voltaire logeoit à Sceaux, dans la chambre du vieux Marquis de St. Aulaire, que Madame la Duchesse du Maine appelloit son berger. Il fit là-dessus ces vers.

J'ai la chambre de St. Aulaire,
Sans en avoir les agrémens;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergere;
Il faut tout attendre du temps,
Et sur-tout du desir de plaire.

Sur une Maladie de Madame de Pompadour.

Lachesis tournoit son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle;
J'apperçus Atropos, qui d'une main cruelle
Vouloit couper le fil & la mettre au tombeau;
J'en avertis l'amour; mais il veilloit pour elle,
Et du mouvement de son aile,
Il étourdit la parque & brisa son ciseau.

Le Comte d'Eu fit venir les Marionettes à Sceaux, dans une fête que donna la Duchesse du Maine. M. de Voltaire fit prononcer ces couplets à la fin de la fête, en l'honneur de ce Prince.

Sur l'air de Joconde. L'Art, &c. T. I.

Polichinelle de grand cœur,
Prince vous remercie,
En me faisant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie;
Vous possédez tous les talents,
Je n'ai qu'un caractere,
J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.
On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines,
Vous fites sentir leur pouvoir
A Bruxelles, à Malines,
Les Anglois se virent traiter
En vrais polichinelles;
Et vous avez de quoi domter
Les remparts & les belles.

S'il y a un défaut dans ces vers, c'est qu'il y a trop d'esprit pour polichinelle.

Portrait d'un frere filou & d'une sœur galante. p. 171.

Des enfans de Lycas, voici le caractere,
Le pied glisse à la sœur, & la main glisse au frere.

Une Demoiselle de la Cour ayant cédé aux instances de son amant, de- p. 272.

L'Art. &c. T. I. vint mere. L'aventure ayant été rapportée à un grand Prince, il la consola par ces quatre vers.

De son amant Iris a fait un pere,
Sexe malin pourquoi vous en railler ;
L'amour a fait lever son tablier,
Le votre est-il d'étoffe moins legere ?

p. 387. Nous avons plusieurs traductions en vers François du Poëme de Pétrone sur la guerre civile. La premiere est dans le Pétrone Latin François, 2 vol. Amst. 1736, on l'attribue à Nodot. La seconde, dans la belle traduction de Pétrone par Boispréaux. La troisieme du Président Bouhier. Amst. 1737, *in-4.° &c.*

On ne met point celle-ci (*a*) en parallèle, c'est au lecteur à en juger. Ce morceau de Pétrone est le chef-d'œuvre de sa Satyre. C'est un modele grand & fini, qui se soutient par l'heureux mêlange des Divinités & des fictions.

(*a*) Si l'on consulte la traduction que je rapporte, on pourra voir que j'ai changé un grand nombre de vers qui m'ont paru trop durs, ou peu expressifs.

Poëme de Pétrone sur la guerre civile entre César & Pompée.

Les pays éclairés par le flambeau du monde,
Ce vaste composé de la terre & de l'onde;
Rome possédoit tout, & souhaitoit encor.
Quelque peuple au delà recele-t-il de l'or.
C'est un peuple ennemi; bientôt pour sa conquête,
On arme des vaisseaux, une flotte s'apprête;
On cherche, on veut de l'or; les Dieux trop inhumains,
Par ce présent cruel, divisent les Romains:
Le plaisir s'avilit dès qu'il est ordinaire.
On le laisse en partage au profane vulgaire.
La perle d'Assyrie est en proie au soldat,
La Pourpre trop commune a perdu son éclat,
La nouveauté s'efface; à peine en Arabie,
Trouve-t-on des parfums, du marbre en Numidie,
Le Sere est dépouillé de ses rares toisons,
Rome réunit tout en ses vastes maisons.
Que je prévois de maux! une secrete rage
Au milieu de la paix inspire le carnage;
Le Maure est étonné de voir sur des vaisseaux
Transporter avec soin de cruels animaux;
Les Tigres enlevés des déserts de l'Afrique,
Viennent donner à Rome une Scene tragique.

L'Art, &c. T. I.

Du ſang des citoyens les théatres fumant,
D'un peuple furieux ſont les amuſemens.
Dirai-je en quels excès cette Rome s'abime,
On va chercher en Perſe un exemple de crime.
J'en parle avec horreur, au ſortir du berceau,
Les hommes mutilés font un ſexe nouveau.
Ces lâches inſtrumens d'une flamme impudique
Malgré l'effort du temps & ſa loi tyrannique,
Conſervent par le fer leurs criminels appas;
La nature ſe cherche & ne ſe trouve pas.
L'excès regne par-tout, on bannit la tendreſſe
Pour faire triompher ces fils de la molleſſe.
Leur indolent maintien, leurs cheveux ajuſtés,
Ces divers noms d'habits par le luxe inventés,
Tous ces attraits nouveaux qui défigurent l'homme,
Sont autant d'hameçons où l'on voit courir Rome.
Le Maure en eſclavage arrive par troupeaux.
Les citroniers changés en des meubles nouveaux,
S'applaniſſent en table où leur couleur dorée
D'un mêlange de pourpre artiſtement parée,
Semble combattre l'or par un éclat trompeur.
Couchés ſur ces Autels, les Romains en fureur,
Immolent à l'ennui la raiſon trop ſévere.
Les ſens ſont leur idole, & pour les ſatisfaire,

On voit de toutes parts le Soldat furieux,
Ravir ce que la terre a de plus précieux.
En vain dessous les flots qu'arrête la Sicile,
Le Scare poursuivi va chercher un asyle.
On l'amene vivant; dans l'huître de Lucrin,
On trouve le secret de rappellet la faim.
Le ventre ingénieux fait rendre tout facile,
Du Phase dépeuplé le rivage est tranquille;
Et ses arbres jadis si chargés d'habitans,
Ne sont plus agités que du souffle des vents.
Jusques au champ de Mars, Rome dans l'esclavage,
Au gré de l'intérêt dirige son suffrage;
Le Peuple & le Sénat, marchands de leur faveur,
Vendent publiquement le pouvoir & l'honneur.
Même dans les vieillards cette vertu févere,
La liberté Romaine aujourd'hui dégénere.
Le mérite est l'argent, les charges sont à prix,
Ainsi la Majesté tombe dans le mépris.
Ainsi Caton succombe, ou plutôt pour sa gloire,
Le peuple en le bravant rougit de la victoire;
Caton injustement privé du Consulat,
Fait la honte de Rome, il en ternit l'éclat.
Il entraîne avec lui l'honneur & la puissance;
Les mœurs sans gouvernail appellent la licence,

Rome de ses forfaits, le prix & l'artisan ;
Sans espoir de vengeur est son propre tyran.
Par le luxe & l'usure également vaincue,
Dans deux gouffres affreux elle reste abattue.
Sur tous les citoyens, sur leurs possessions,
L'hypotheque a par tout gravé ses actions.
Cet air contagieux courant de veine en veine,
Jusques aux intestins a porté la gangrene.
Tout respire la guerre, on espere en ses coups,
On croit dans les hazards trouver un sort plus doux.
L'audace sans ressource ose tout entreprendre,
Des rémedes communs il ne faut rien attendre.
La guerre, la fureur, sont les seuls désormais
Qui puissent nous ôter un sang aussi mauvais.
La fortune avoit mis les cohortes Romaines,
En trois partis divers, sous trois grands capitaines ;
Bellonne de ces chefs égalisant le sort,
Leur porte en trois endroits une semblable mort,
Chez le Parthe Crassus va terminer sa vie ;
Pompée est égorgé sur les flots de Lybie ;
Et dans Rome, César victime des Romains,
De ses enfans ingrats ensanglante les mains.
Réunir ces grands morts, étoit trop entreprendre ;
On diroit que la terre a divisé leur cendre,

Ne pouvant dans un lieu ſoutenir leurs tombeaux.
C'eſt ainſi que la gloire honnore ces héros.
Vers Naples près des champs où regne la juſtice,
Il eſt un lieu que borne un affreux précipice ;
Le Cocyte l'arroſe, & dans les environs
Répand l'eſprit mortel de ſes exhalaiſons ;
Là, jamais du printemps on ne vit la verdure,
Jamais aucun gazon n'y para la nature ;
Et jamais les zéphirs agitant les rameaux,
N'y mêlerent leur ſouffle aux doux chants des oiſeaux.
De la cime des monts par le temps détachées,
Des roches à demi dans la mouſſe cachées,
Près de quelques cypres, ornement de ces lieux,
Comme autant de tombeaux ſe préſentent aux yeux.
Là, le Dieu des enfers, d'une tête enflammée,
Perçant un tourbillon de feux & de fumée,
Parut & découvrant la fortune en ſon cours,
Il l'appelle, l'arrête, & lui tient ce diſcours :
Déeſſe dont les loix par toi ſeule bornées,
Des hommes & des Dieux reglent les deſtinées,
Et qui courant toujours après la nouveauté,
Ne peux dans aucun bien laiſſer de ſûreté :

L'Art. &c. T. I.

Laisse-tu Rome seule ignorer ton empire;
Toi qui fis sa grandeur ne peux-tu la détruire?
Vois ces jeunes Romains d'eux-mêmes ennemis:
Profaner ce haut rang où ta main les a mis;
Ces dépouilles, ces biens que leur donna la guerre,
Et ces présens sans nombre enlevés à la terre;
Tout devient l'instrument d'un démon furieux
Qui captive leur cœur & fascine leurs yeux.
Ils ont des Palais d'or dont les superbes faîtes,
Jusqu'au milieu des airs affrontent les tempêtes.
Ils repoussent les eaux, ils traversent les airs,
Où l'on vit des moissons, ils font flotter des mers;
Et par-tout de leurs bras l'audace criminelle,
Fait prendre aux élémens une face nouvelle.
Jusques dans les enfers, j'ai senti leurs efforts,
La terre dans son sein cache en vain ses trésors,
Fouillant en mille endroits dans le sein des campagnes,
Des antres gémissans ils tirent des montagnes,
Et tandis qu'épuisée en usage divers,
La pierre par leurs mains s'entasse dans les airs,
Le soleil des enfers échauffant la frontiere,
A mes sombres états fait craindre la lumiere,
Va fortune, poursuis, la guerre est dans tes mains,
Vole & chasse la paix, arme tous les Romains;

Qu'on ne voie en tous lieux que sang, que funérailles,
Augmente mes sujets par cent & cent batailles.
Mon sceptre dès long-temps n'est plus ensanglanté,
De ma chere Alecton, vois le flanc agité;
Rien n'a calmé sa soif, depuis cette journée,
Ou du brave Sylla, la fureur couronnée,
Fit naître dans les champs & des bleds & des fruits,
Teints encore du sang dont ils furent nourris.
Il dit, & s'élevant sur la terre qu'il presse,
Il joint avec sa main, la main de la Déesse.
La Fortune aussi-tôt d'une légere voix,
Lui répond en ces mots. Souverain dont les Loix
Retiennent pour toujours dans une nuit profonde,
Tous ceux que le Cocyte a portés sur son onde,
Si je puis en ce jour sans blesser mon pouvoir
Annoncer sûrement ce qu'on doit bientôt voir;
Tes voeux seront comblés, mon coeur plein de colere,
S'accorde avec le tien, il faut les satisfaire.
Je hais ce que j'ai fait pour ces peuples ingrats.
Mon bras va renverser l'ouvrage de mon bras;

C'en est fait, il est temps d'assouvir ma vengeance,
Les feux, les cris, la mort vont marquer ma puissance.
Oui, déjà j'apperçois le Tage épouvanté;
Par un double combat Pharsale ensanglanté;
Je vois trembler le Nil, & frémir la Lybie;
Je vois sur les buchers périr la Thessalie;
Déjà dans Actium les traits d'un Dieu vengeur,
Font entendre des cris d'épouvante & d'horreur.
Va donc de tes Etats ouvre tous les passages,
Du Cocyte altéré prépare les rivages,
Pour passer les mortels qui courent au trépas,
Caron, le seul Caron ne te suffira pas.
Il te faut une flotte. Et toi pâle furie,
Alecton, des humains, implacable ennemie,
Abreuve-toi du sang qu'on s'apprête à verser,
Sans nombre au noir séjour les mortels vont passer.

Elle parloit encor, lorsqu'un affreux nuage,
Percé de mille éclairs, à grand bruit se partage,
Pluton entend la voix du souverain des Dieux,
Disparoît & s'enfuit loin du jour & des cieux.
Par des signes divers la terre menacée,
Aussi-tôt dans le Ciel voit sa perte annoncée,

Le

Le soleil obscurci retire ses rayons. L'Art, &c. T. I.
On croit voir dans les airs marcher des légions.
La lune avec regret fournissant sa carriere,
Aux crimes des mortels refuse sa lumiere.
Les rochers à grand bruit quittent le haut des monts,
Et par bonds redoublés tombent dans les vallons.
Rien, des fleuves grossis ne suspend les ravages,
Dans les champs inondés ils s'ouvrent des passages.
L'Etna jusques au Ciel vomissant ses torrens,
Semble contre les Dieux seconder les Titans.
D'un vain bruit de combats, les échos retentissent,
Les morts sont ranimés, les sépulcres gémissent.
Ont voit errer par-tout mille spectres affreux.
D'un astre menaçant les flamboyans cheveux,
Sement déjà par-tout l'horreur & l'incendie,
Le sang, enfin, le sang, tombe en forme de pluie.*
Ces présages bientôt sont suivis des effets.
César de la vengeance écoutant les projets,
Et laissant des climats en conquêtes fertiles,
Quitte le fer gaulois pour les armes civiles.
Dans cet enchaînement de monts audacieux,

L'Art, &c. T. I.

Qui paroissent unir la terre avec les cieux ;
On découvre un rocher, ou plutôt dans la nue,
Son front trop élevé disparoît à la vue.
Les Alpes dans ce lieu conservent un autel,
D'Alcide, de ses faits, monument éternel;
De neiges, de glaçons, les roches revêtues,
De cet affreux séjour ferment les avennes ;
Le soleil n'en a pu bannir les Aquilons,
L'hiver seul y tient lieu de toutes les saisons.
Mais l'ame de César, de rien n'est alarmée,
Rien ne peut arrêter l'ardeur de son armée ;
Parmi les cris de joie il monte dans ces lieux,
Il y campe, & delà, jettant au loin les yeux,
Il découvre les champs de l'injuste Italie.
Il sent à cet objet redoubler sa furie,
Et levant vers les Cieux & les mains & la voix,
O Dieux ! dit-il, ô terre ! où mon bras autrefois,
Par de sanglans combats captiva la victoire !
O pays ! dont j'ai fait & la joie & la gloire,
Un reste de bonté me parle encore pour toi,
Je cours à la vengeance, & j'y cours malgré moi.
La guerre qui s'apprête, ô Rome ! est ton ouvrage,
Toi seule, tes mépris, ont formé cet orage.

Quoi tandis que volant de combats en combats
Je subjugue le Rhin, j'augmente tes états ;
Tandis que t'immolant les débris de la Gaule,
J'affermis de nouveau la paix du Capitole ;
L'exil, de tant d'exploits sera l'indigne prix :
As-tu donc cru, César, insensible au mépris ?
Chaque nouveau succès me fait un nouveau crime ;
Des Romains que je sers je deviens la victime.
Esclave de l'envie & d'un lâche intérêt.
Bien plus que mon pouvoir ma gloire leur déplaît,
En vain la paix convient au bien de la patrie,
La guerre contre moi sert mieux leur jalousie.
Pensent-ils que César pourra sans se venger
Voir préparer les fers dont on veut le charger?
Non, non, je ne crains point leur injuste caprice,
Allons le fer en main leur demander justice.
Mon crime, chers amis, m'est commun avec vous,
En menaçant César, ils vous menacent tous.
Je n'ai pas vaincu seul, je vous en dois la gloire,
Nous devons partager le fruit de la victoire.
Courons à Rome, amis, prévenir les affronts
Dont on veut aujourd'hui faire rougir nos fronts ;

L'Art. &c. T. I.

L'Art. &c. T. I.

Mourons ou vengeons-nous. Je ne ſuis point à plaindre
Avec de tels guerriers Céſar ne ſait rien craindre.
A peine il achevoit, que par un vol heureux,
Un aigle l'aſſura du ſuccès de ſes vœux;
Sur la gauche du camp les forêts retentirent;
On entendit des voix que des éclairs ſuivirent,
Phœbus d'un or plus pur couronna ſes cheveux,
Et fit ſur l'horiſon ſentir de nouveaux feux.
Céſar fortifié par cet heureux préſage,
Au travers des dangers va s'ouvrir un paſſage.
Il marche le premier, la neige & les glaçons
Réſiſtent quelque temps au poids des eſcadrons.
Mais bientôt du rocher échauffant la ſurface,
La foule ſous ſes pas ſent amollir la glace.
La neige diſparoît, & les chevaux tremblans,
Font naître ſous leurs pieds & couler des torrens,
Dont les eaux tout à coup ceſſant d'être liquïdes,
S'arrêtent au milieu de leurs chûtes rapides.
On croiroit à l'aſpect d'un ſi prompt changement,
Qu'un inviſible frein retient cet élément;
En vain ſur le penchant de ces routes gliſſantes,

S'avancent pas à pas les légions flottantes ;
Hommes, armes, chevaux, bagages, étendarts,
Pêle mêle emportés tombent de toutes parts.
Pour surcroît de terreur il survient un orage ;
L'Aquilon déchaîné fait éclater sa rage,
Dans un nuage épais il amene la nuit,
Et la grêle aussi-tôt se répand à grand bruit.
On diroit qu'une mer au haut des Cieux formée,
D'un déluge glacé vient accabler l'armée.
Le Ciel, la Terre & l'Onde ensemble confondus,
Sous l'effort de l'hiver sont unis & vaincus.
Cesar résiste seul, appuyé sur sa lance,
Il brave le péril, il descend, il s'avance.
Tel Alcide autrefois, d'un pas victorieux,
Marchoit sur le Caucase ; & tel au haut des Cieux,
Paroissoit Jupiter, lorsqu'armé du tonnerre,
Il confondoit l'orgueil des enfans de la terre.
Mais pendant que l'armée après tant de travaux,
Au pied de ces rochers se range à ses drapeaux,
La Déesse aux cent voix part d'une aile tremblante.
Vole au Mont palatin. Là, semant l'épouvante,
Elle apprend aux Romains, que César en fureur,

L'Art. &c. T. I.

Arrive & va bientôt leur parler en vainqueur,
Leur fait voir ses vaisseaux sur les mers d'Ausonie,
Ses soldats tout couverts du sang de Germanie,
Le feu, le sang, la mort, les dangers, les hazards,
La guerre & ses horreurs s'offrent de toutes parts.
Rome aux premiers éclairs de ce funeste orage,
En différens partis se range & se partage.
L'un fuit sur des coursiers, l'autre sur des vaisseaux,
La patrie est déjà moins sûre que les eaux.
Il en est dont le cœur moins sensible aux alarmes,
Attend que le destin s'explique par les armes.
Plus on craint, plus on fuit, le peuple épouvanté,
Ne croit plus sous ses toits, trouver de sûreté;
Il court, & sans tenir une route certaine,
Il a pour tout conseil la frayeur qui l'entraîne.
Ainsi, tous ces Romains s'éloignant de concert,
Rome ne paroît plus qu'un lugubre désert.
Le fils tremblant gémit entre les bras du pere,
Celui-ci tient les Dieux que sa maison révere,

Et maudiſſant cent fois les ennemis abſens, L'Art, &c. T. I.
Les accable de loin ſous des vœux impuiſſans.
L'épouſe avec l'époux, l'enfance & la vieilleſſe,
Dans leurs embraſſemens confondent leur triſteſſe.
La Jeuneſſe au hazard, ſans conſulter le poids,
Se ſaiſit de l'objet qui peut fixer ſon choix.
L'avare qui prétend ſauver tout ſon ménage,
Voulant tout emporter offre tout au pillage.
Ainſi, quand l'Aquilon troublant la paix des flots,
Par un ſouffle imprévu ſurprend les matelots,
L'art & le gouvernail tout devient inutile;
Au milieu des écueils, l'un ſe cherche un aſyle;
Celui-ci jette l'ancre, & ſoutient ſon vaiſſeau;
L'autre attend ſon ſalut & du ſort & de l'eau.
Mais, que dis-je? la mer & les vents & l'orage,
Des Romains effrayés ſont une foible image.
Le croira-t-on, tout fuit en ce trouble honteux,
Le Sénat, le Conſul & Pompée avec eux:
Oui, ce héros fameux, vainqueur de Mithridate,
La terreur de l'Hydaſpe, & l'écueil du Phrate;

L'Art, &c. T, I.

Lui que Rome en un jour vit triompher trois
fois,
Lui qui fit aux Dieux même envier ses exploits.
Ce Romain dont le nom redouté du bosphore,
Vole de mers en mers, du couchant à l'aurore,
Ce Romain fuit; le sort lui fait tourner le dos,
Et traite également le peuple & le héros.
Le ciel, qui l'eût pu croire, en ce désordre
extrême,
Le ciel a vu trembler, a vu fuir les Dieux
même.
Vainement sur la terre il reste des autels,
Toutes les Déïtés s'éloignent des mortels.
La paix, la douce paix les quitte la premiere,
Ses bras portent les coups d'une main meurtriere;
Ses yeux baignés de pleurs d'un voile sont
couverts,
Dans cet indigne état elle vole aux enfers.
La foi court sur ses pas en compagne fidelle;
Et les cheveux épars Thémis fuit avec elle;
La concorde les suit déchirant ses habits,
Et quitte avec regret des peuples trop chéris.
En échange Pluton fait sortir sur la terre
Les monstres que l'enfer dans ses gouffres resserre.
Les trois horribles sœurs, leurs serpens, leurs
flambeaux,

Et tout ce que Bellonne entraîne de fléaux. L'Art. &c. T. I.
L'horison est couvert de sanglantes images;
On voit par-tout des feux, des meurtres, des
ravages :
Sur ce nouveau théatre arrive la fureur,
Comme un coursier sans frein qu'aiguillonne
la peur.
Sous un casque sanglant sa face balafrée,
Fait preuve par cent coups de sa rage effrénée.
Elle porte au bras gauche un bouclier épais,
Dont le cuir est chargé d'une gerbe de traits;
Et d'un tison ardent sa main droite enflammée,
Répand des tourbillons de feux & de fumée.
La terre s'apperçoit qu'elle a changé de Dieux,
Et le désordre enfin se glisse dans les Cieux.
En différens partis, l'olympe se divise,
Diane de César protege l'entreprise,
Minerve le soutient, & l'invincible Mars,
Veut lui servir de guide au milieu des hasards.
D'autres de son rival embrassent la querelle,
Apollon & Mercure, Alcide son modele.
L'égalité des faits, des lauriers, des travaux;
La gloire unit ensemble, Alcide & ce héros.
Déjà par les clairons la discorde animée,
Eleve dans les airs sa tête envenimée.
Dans sa bouche croupit un sang épais & noir
Sa langue trop pressée a peine à se mouvoir,

Au milieu des débris, de ses dents vacillantes;
Ses cheveux sont autant de couleuvres sifflantes.
Ses habits déchirés, ses yeux baignés de pleurs,
Et son cruel flambeau annoncent ses fureurs.
Elle sort des enfers, & d'une marche prompte,
Vers le Mont Appennin, elle avance, elle monte,
Et delà découvrant les terres & les mers,
Et s'écriant d'un ton dont frémit l'univers,
Allez peuples, dit-elle, allez courez aux armes,
Répandez à la fois les feux & les alarmes;
Qui se cache périsse; & le sexe & les ans,
Sont d'un foible secours; femmes, vieillards, enfans,
Tout doit prendre parti, tout doit parler de guerre,
Tout doit être agité jusqu'au sein de la terre.
Toi Marcellus, soutiens, anime le Sénat.
Excite, Lentulus, les Romains au combat.
Le peuple, Curion, à te suivre s'apprête.
Qui t'arrête, César? acheve ta conquête,
Rien ne peut s'opposer à tes justes efforts;
Viens forcer des remparts, viens piller des trésors:
Et toi Pompée & toi, vas sauver ta patrie,
Vas, fais rougir de sang la mer de Thessalie,

Epidaure t'attend, vas d'un pas glorieux L'Art. &c. T. I.
Entre Céfar & toi faire expliquer les Dieux.
Elle dit & foudain la terre obéiffante,
Par un prompt mouvement répond à fon attente.

Sur tous les mois de l'année.

Pocula Janus amat, Februarius algeo clamat: T. II. p. 17.
Martius arva fodit, fed florida pandit Aprilis:
Ros & flos memorum Mayo funt fomes amorum:
Dat Junius fœnum; Julio refecatur avena:
Auguftus fpicas, September colligit uvas:
Seminat Octobet; fpoliat virgulta November:
Quærit habere cibum, porcos mactando December.

Epitaphe d'un Avare.

Jean, qui dans ce tombeau repofe entre les morts, p. 40.
Prenant de toutes mains, amaffa des tréfors,
Plufqu'il n'en efpéroit de fa bonne fortune.
Il poffédа beaucoup, mais il ne donna rien;
Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eut eu part à fon bien.

EPITRE

De confolation à M. de la Bédoyere, & à Agathe Sticotti, fon époufe, fur l'Arrêt qui a caffé leur mariage. p. 171.

Quel fpectacle nouveau fe préfente à ma vue?
J'apperçois Vénus éperdue,

L'Art. &c. T. II.

Les Graces sont en deuil & répandent des pleurs,
Rien ne peut appaiser leurs mortelles douleurs.
En proie aux plus vives alarmes,
L'hymen renverse son flambeau;
Et l'Amour désolé déchirant son bandeau,
Vient confondre avec lui, ses soupirs & ses larmes:
La Tristesse & l'Effroi triomphent dans ces lieux.
Malheureux Bédoyere! Agathe infortunée!
Le Ciel vous promettoit une autre destinée:
Que vous sert d'être Amans, d'être Epoux vertueux?
Votre tendresse en vain intéresse les Cieux:
En vain les Dieux jaloux d'une flamme si belle,
Voudroient vous voir unis d'une chaîne éternelle;
D'un aveugle ennemi le pouvoir odieux
Trompe en ce jour fatal, votre attente & vos vœux.
D'une mere en fureur, quoi! la haine cruelle?..:
Hélas! que vais-je dire, ô fils trop malheureux!
Je t'offense, sans doute, & mon zele est un crime:
Nommons avec respect l'ennemi qui t'opprime,

Ou plutôt condamnant ſes injuſtes diſcours, L'Art, &c. T. II.
N'imputons point tes maux aux auteurs de tes jours.
La Vengeance qui les anime
Immole en ſoupirant une chere victime.
Les préjugés cruels ſont tes ſeuls ennemis.
Monſtres! qui nous livrez la guerre,
Aveugles préjugés, fiers tyrans de la terre,
Vous oſez profaner le Temple de Thémis?
Temple auguſte, enceinte ſacrée,
De l'immortelle vérité;

. . . .

Oh toi! dont la Divinité,
Porte dans ſes mains redoutables,
Pour le crime effrayé des foudres toujours prêts.
Ces foudres vengeurs des forfaits,
Sur les innocens miſérables,
Devroient-ils éclater jamais?
Cher malheureux! tes pleurs, nos vœux, ton éloquence,
Rien n'a pu de Thémis déſarmer le courroux,
Aux charmes, aux talens, aux cris de l'innocence,
Ah! faut-il qu'elle ſoit moins ſenſible que nous?
Conſole-toi, pourtant, tes malheurs ſont ta gloire;

L'Art, &c. T. II.

Déjà même sur ses Autels,
En caractere immortels,
L'Amour a gravé ton histoire.
Jusques chez nos derniers neveux,
Tu seras l'entretien des amans malheureux:
Vainqueur de la cruelle Envie,
Ton nom vivra dans tous les temps:
C'est en vain que le sort persécute ta vie
Ses efforts seront impuissans;
Il a pu te priver d'une épouse chérie;
Mais qui peut te ravir son cœur & ses talens?

ODE

Sur les malheurs & les inquiétudes que l'Amour cause.

Que l'homme est foible & ridicule,
Quand l'Amour vient s'en emparer!
D'abord, il feint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer,
On le fuit, sa poursuite est vaine:
N'importe, il veut persévérer;
Pour lui que d'ennuis & de peine.

On l'aime, tant pis, double chaîne;
Mille embarras dans son bonheur,
L'esprit sans cesse est en haleine,
Pere, mere, espion, tout fait peur.

Eſt-ce tout ? Non, reſte l'honneur; L'Art, &c. T. II.
Il s'effarouche avec méthode,
On croit le vaincre, il eſt vainqueur;
On ſe brouille, on ſe raccommode.

Vient un rival, autre incommode,
Loin des yeux le repos s'enfuit;
Jaloux, on veille, on tourne, on rode,
Ce n'eſt que larmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit,
L'on jouit enfin de ſa belle,
Le feu s'éteint, le dégoût ſuit,
Le jeu valoit-il la chandelle ?

Dans le temps qu'on rebatiſſoit Chantilly, où le grand Condé s'étoit retiré pour y paſſer le reſte de ſes jours, on promit mille écus à celui qui feroit des vers ſur ſes victoires, pour mettre en forme d'inſcription ſur la porte de ce Château, ſur quoi un Gaſcon fit ce quatrain. Vaſconiana. p. 356.

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire;
Mille écus ! morbleu, mille écus !
Ce n'eſt pas un ſol par victoire.

Le Gaſcon reçut les mille écus.

Vasc. p. 369.

EPIGRAMME.

On fait avec la même chair,
Suivant le Cuisinier , bonne ou mauvaise soupe,
Et le Tailleur suivant la différente coupe,
Fait l'habit ridicule, on lui donne un bon air.
Un même mot aussi,que d'un ton dissemblable,
Dit un homme civil on préfere un brutal,
Plaît, on se rend désagréable ,
Selon qu'on s'en sert bien ou mal.
Tout le succès dépend d'un certain savoir faire,
Soutenu par des airs affables, engageans,
Que la nature ou l'art donne à certaines gens;
Et tout le mal vient du contraire.

Chevaneana. p. 340. Entre plusieurs Epitaphes, que les Satyriques s'emprèsserent de faire au Cardinal Mazarin, d'abord après sa mort, en voici deux qui m'ont paru digne d'être conservées.

Enfin, le Cardinal a terminé son sort.
François, jugez du personnage.
Il a fait la paix, il est mort,
Il ne pouvoit pour vous faire rien d'avantage.

On attribue celle qui suit à Furetiere.

Je n'ai jamais pu voir Jules sain ni malade,
J'ai reçu mainte rebuffade,

A ſa porte & ſur ſon dégré ; Chev.
Mais enfin, je l'ai vu dans ſon lit de parade,
Et je l'ai vu fort à mon gré.

La Comteſſe de Moret, maîtreſſe P. 345.
d'Henri IV. étant devenue aveugle par accident, on fit ces deux vers élégans ſur ſa cécité.

Dum longas noctes ab amore Moreta rogaret,
Favit Amor votis, perpetuaſque dedit.

Je les ai traduits ainſi.

Moret, de la nuit enchantée,
Importunoit l'amour d'en augmenter le cours,
Sa priere fut écoutée,
Et la nuit auſſi-tôt la couvrit pour toujours.

Fin du ſecond volume.

TABLE

DES MATIERES

Du premier & du second Volume.

PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Nouvelle Bibliotheque de Littérature, d'Hiſtoire, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 17 Janvier 1765. LE BRET.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI, DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sr. *HENRY, Libraire à Lille*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Nouvelle Bibliotheque de Littérature, d'Hiſtoire, &c. ou Choix des meilleurs morceaux tirés des Ana, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans

trois mois de la date d'icelle; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON: & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sr. DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sr. DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-septieme jour du mois de Février l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de Notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 473, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Mars 1765.

LE BRETON, Syndic.





